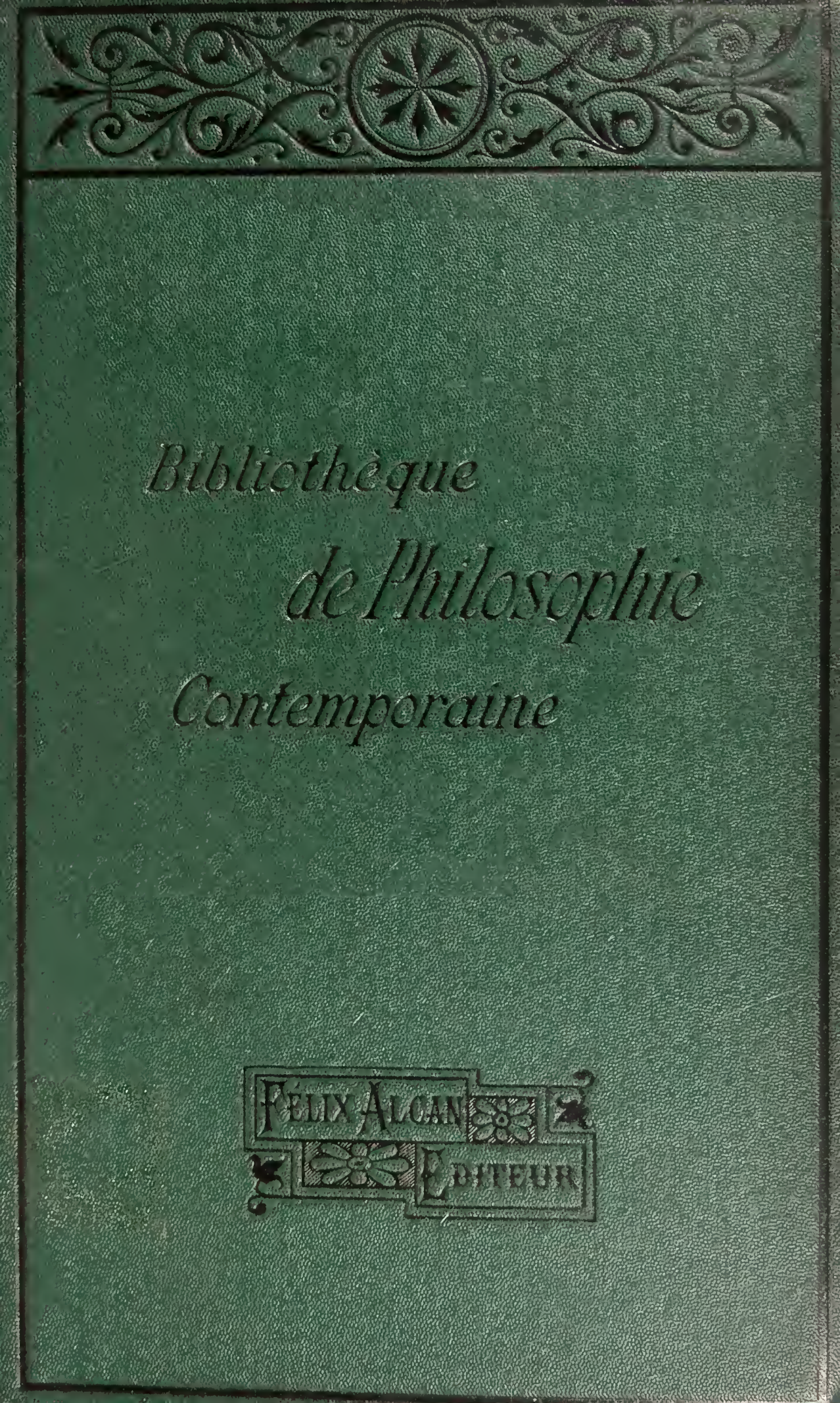
Bibliothèque
de Philosophie
Contemporaine
FÉLIX ALCAN
ÉDITEUR

2521

THE
CHARLES MYERS
LIBRARY

Spearman
Collection

NATIONAL INSTITUTE
OF
INDUSTRIAL
PSYCHOLOGY

22500442081

Med
K47450

C. Spearman

Handwritten 4 I

LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES
DE L'ENFANT

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DE M. BERNARD PEREZ

L'Éducation morale dès le berceau. Essai de psychologie appliquée, 2e édition, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*..... 5 fr.

L'Enfant de trois à sept ans, 2e édition, revue et précédée d'une introduction de M. Ludovic Carrau, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*..... 5 fr.

L'Art et la poésie chez l'Enfant, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*..... 5 fr.

Le Caractère, de l'Enfant à l'Homme, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*..... 3 fr.

Th. Tiedemann et la science de l'Enfant. Mes deux chats. Essai de phychologie comparée. 1 vol. in-12..... 2 fr.

J. Jacotot et sa méthode d'émancipation intellectuelle. 1 vol. in-12..... 3 fr.

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LA PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT

LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES
DE
L'ENFANT

PAR

BERNARD PEREZ

CINQUIÈME ÉDITION REMANIÉE
PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION DE M. JAMES SULLY

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1892

15 103 344

KB

WELLCOME INSTITUTE
LIBRARY
Coll. WelMOmec
Coll.
No. MS

PRÉFACE DE LA CINQUIÈME ÉDITION.

Comme ce livre était, dès sa première édition, un premier essai systématique de psychologie infantile, je n'ai eu en vue, en le remaniant, que d'en accentuer encore un peu le vrai caractère, tout en améliorant les détails. Je le présente enrichi d'un certain nombre de faits ou de remarques suffisamment recommandés par les noms des auteurs auxquels je les ai empruntés : J. Sully, Preyer, Sikorski, Marion, Buisson, Compayré, Paulhan, Binet, Sollier, Maillet, Victor Meunier, Morselli, Caporali, etc. J'ai d'ailleurs pris soin de supprimer quelques longueurs, d'établir un ordre plus rigoureux des matières, sans bouleverser l'ordre ancien, enfin d'assurer un peu mieux la correction typographique.

Ainsi amendé, rajeuni, complété, mon livre sera peut-être moins indigne du favorable accueil qu'il a trouvé auprès de ceux auxquels ils s'adresse d'une manière toute spéciale : philosophes, parents, maîtres de l'enfance.

BERNARD PÉREZ.

Paris, le 1er juin 1892.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Ce livre parut, il y a quatre ans, une heureuse tentative, en ce qu'il présentait pour la première fois, mais dans les plus simples proportions, une Psychologie de l'enfant. Le plan même de mon étude lui donnait ce dernier caractère, au moins dans mon intention : je m'étais, en effet, attaché à suivre dans le petit enfant l'éveil graduel des facultés qui constituent l'activité psychique, si richement différenciée, si délicate et si puissante, de l'homme adulte. C'est sans doute cette idée, peut-être un peu prématurée, de systématiser un ordre d'observations dont il n'avait encore été donné que des aperçus souvent remarquables, qui m'a valu, soit en France, soit à l'étranger, les encouragements des philosophes et des éducateurs. Je n'avais donc qu'à m'en tenir à ma première méthode, pour améliorer l'œuvre modeste qui m'avait tout d'abord gagné leurs sympathies. Mes cadres étaient tracés et acceptés : j'ai pris à tâche de les dessiner un peu mieux, de les remplir un peu plus. Faits et interprétations, je me suis efforcé de rendre le tout plus net et plus précis.

Pour ce qui est des faits, décrits ou mis en action sous forme d'anecdotes pyschologiques, j'ai eu soin

de les trier ; j'en ai rejeté un certain nombre, qui me paraissaient peu importants ; j'en ai adopté un grand nombre d'autres, soit tirés de mes journaux d'observations, soit empruntés à autrui, mais vérifiés par moi-même. J'ai pensé aussi qu'on me pardonnerait facilement d'avoir extrait de mon livre, l'*Éducation dès le berceau*, un très petit nombre de pages d'observation psychologique, qui trouvaient ici leur place naturelle, et qui seront remplacées là par des considérations plus spécialement pédagogiques. Les deux livres auront, je le crois, gagné à cette substitution.

Pour l'interprétation des faits, je me suis efforcé de la diriger selon l'esprit de la méthode expérimentale. Si j'ai quelquefois bien vu et bien jugé, c'est à elle que l'honneur en revient ; les méprises, les lacunes sont ma propre part. En tout cas, aucune des philosophies qui, sous différents noms, se sont plus ou moins complètement adaptées à la méthode expérimentale, n'est responsable de mes erreurs. Quoique ayant mes préférences ou mes tendances, je ne suis d'aucune école. Je me rencontre le plus souvent, il est vrai, avec les explications d'un Darwin ou d'un Spencer ; je n'en suis pas moins heureux de reproduire celles de Mmes Necker de Saussure et Guizot, de MM. E. Egger et L. Ferri, quand elles sont les fruits réels de l'expérience. Je ne demande pas aux faits et aux idées leur étiquette, et comme leur mot de passe, pour les introduire dans mon petit domaine psychologique : il me suffit qu'ils soient des faits, bien observés, bien décrits ; il me suffit qu'elles soient des idées claires et judicieuses.

Ainsi voudrais-je voir mes lecteurs en user envers mon essai de psychologie infantile : que les préoccupations d'un système quelconque soient secondaires pour eux, comme elles l'ont été pour moi-même. J'ai souvent médité, quant à moi, pour tâcher d'en faire mon profit, ces paroles très sensées de M. Fr. Pollock : « La science nous rend chaque jour plus évidente cette vérité qu'il n'existe, ni au dehors, dans le monde, ni au dedans, dans l'esprit, rien qui ressemble à un équilibre fixe ; de même il devient clair que les vrais et durables triomphes de la philosophie ne sont pas dans les systèmes, mais dans les idées[1]. » Si quelques bonnes idées se trouvent éparses dans mon livre, je prie mes lecteurs de ne pas y voir et de ne pas y chercher autre chose.

Mai 1882.

BERNARD PÉREZ.

1. Cette pensée termine la belle étude intitulée : *Spinoza, his life and philosophy*, Londres, 1880, p. 408.

servations sur les choses, qui, bien que souvent bizarres, n'en sont pas moins tout-à-fait saines et pures, se laise séduire par cette aimable fiction de Platon et de Wordsworth, que le nouveau-venu dans la vie apporte de son séjour antérieur des idées et des sentiments bien supérieurs au niveau de l'expérience terrestre. Quoi qu'il en soit, un esprit ouvert et sans prévention ne peut manquer d'apprendre beaucoup dans une sérieuse étude de l'enfance. C'est la période où l'esprit le plus ordinaire offre à l'observation quelque chose de remarquable. Il n'y a peut-être pas d'enfant bien portant qui ne présente à chaque instant quelque nouveau phénomène mental ou moral, capable de toucher, d'amuser ou d'instruire, pourvu que les yeux d'un appréciateur soient là pour le voir.

Mais il ne s'agit pas ici spécialement du côté poétique de l'enfance. Nous avons à considérer les germes naissants de l'intelligence au point de vue plus sévère de la science. Non que le savant doive être insensible au charme esthétique de son sujet. Un botaniste doit peut-être sentir quelque chose du riche ensemble de beautés qui est contenu dans un aussi petit objet qu'une fleur du chemin. La curiosité scientifique entre souvent dans sa pleine et vigoureuse force sous la géniale et vivifiante influence d'une ardente admiration. L'homme dont l'œil pénétrant est apte à saisir tous les jolis et joyeux traits de l'enfance est aussi le mieux qualifié pour en observer scientifiquement les facultés. Seulement, dans ce cas, il faut que l'intérêt esthétique soit subordonné à l'intérêt scientifique.

La science qui s'occupe spécialement de l'esprit de l'enfant, c'est la psychologie. Le pyschologue seul peut prétendre à noter et interpréter toutes ses étran-

ges manifestations. Et, d'autre part, le domaine de la vie enfantine est d'un intérêt singulier pour le psychologue. Il est vrai qu'il a d'autres moyens d'étudier la manière dont l'esprit humain procède, et les lois qui lient entre eux ses mouvements successifs. Il a son propre esprit, qui est directement accessible à sa vision interne ; il a ceux de ses amis et connaissances, chez lesquels il peut recueillir aussi une foule d'observations, pour peu qu'ils soient ouverts et communicatifs. Néanmoins, il ne peut se dispenser d'étudier les esprits non encore formés des jeunes enfants. Sa tâche, comme celle de tous les travailleurs scientifiques, est d'expliquer le complexe par le simple, de remonter du résultat final et parfait aux premières et grossières ébauches. A cette fin, il doit étudier avec soin les phases initiales de la vie psychique, qui se manifestent directement sous ses yeux dans chaque enfant.

Quelques-unes des plus graves questions concernant la nature et la destinée de l'homme nous ramènent à l'observation de l'enfance. Entre autres, cette question, si ardemment débattue : la conscience est-elle une faculté innée, que chaque homme possède antérieurement à toutes les influences externes de la société, autorité, discipline, éducation morale, qui contribuent à la former ; ou, au contraire, est-elle un pur produit des impressions reçues dans le cours de cet entraînement ? Rien ne semble plus propre à jeter quelque lumière sur cette importante question que l'observation scrupuleuse des premières années de la vie.

Ce n'est pourtant pas encore là toute la signification de l'enfance pour le psychologue moderne. Nous apprenons à rattacher la vie individuelle à celle de la race, et plus encore, celle-ci à la vie collective de tous

les êtres sentants. La doctrine de l'évolution nous invite à regarder le développement actuel de l'intelligence humaine comme conditionné et préparé par de longs siècles d'expérience humaine, et par des périodes encore plus longues d'expérience animale. L'individu civilisé est ainsi comme un mémento, une sorte d'abrégé du lointain travail d'organisation de la nature, du façonnement des structures de la vie consciente. D'après cette conception, les phases successives de la vie mentale dans l'individu correspondent aux périodes de ce long procès d'organisation : la vie végétale, animale, humaine, civilisée. Cela étant, les premières années de l'enfant nous offrent un intérêt spécial d'antiquité.

Nous pouvons noter ici les points de contact de la superbe raison humaine avec l'humble intelligence des brutes. Dans l'enfant le plus ordinaire, nous pouvons voir une nouvelle représentation dramatique de la grande action cosmique, l'intelligence émergeant laborieusement de la coque grossière des sens et des appétits animaux.

Il ne faut pourtant pas supposer qu'il n'y ait ici qu'un intérêt tout historique ou archéologique. En effet, en découvrant dans le développement progressif de l'esprit de l'enfant un raccourci de l'évolution humaine et animale, nous apprenons à mieux comprendre ce développement. Nous sommes capables de voir dans un fait aussi simple que le sourire, qui sert de réponse à l'enfant, un produit d'activités rétroactives, résidant en dehors de l'existence individuelle. A la lumière de la nouvelle doctrine de l'évolution, la première période du développement individuel, qui est particulièrement le domaine de l'instinct, c'est-à-dire, des tendances et des impulsions qui ne peuvent être rapportées à l'action des circons-

tances passées de la vie individuelle, nous apparaît comme portant le témoignagne le plus clair du travail préparatoire de la race. C'est dans l'enfance que nous devons le moins à nos efforts individuels, soit mentaux, soit corporels, et que notre dette à nos ancêtres est la plus lourde. Dans la rapidité avec laquelle l'enfant coordonne ses impressions externes et ses mouvements, par exemple, quand il apprend à suivre une lumière avec ses yeux, ou à tendre la main pour saisir un objet, dans la rapidité avec laquelle ses sentiments de crainte, de colère, etc., s'attachent à des objets et à des personnes, nous pouvons évidemment constater le jeu de l'hérédité, cette loi par laquelle chaque nouvel individu est lancé dans le cours de la vie enrichi par un legs d'expériences ancestrales.

Regardée de ce point de vue, la psychologie de l'enfant paraît étroitement en rapport avec d'autres départements de la science. Tout d'abord, elle a des points de contact évidents avec ce que l'on appelle la psychologie de la race (Völkerpsychologie). Les premières années de l'enfant correspondent réellement aux premières périodes connues de l'histoire humaine. Comme il est curieux de voir les naïves conceptions de la nature, les idées fantaisistes et animistes des choses, que l'on a de bonnes raisons d'attribuer à nos premiers ancêtres humains, se refléter dans le langage de l'enfant ! Il est probable que les recherches sur les débuts de l'humaine culture, l'origine du langage, les idées et les institutions primitives, avanceront beaucoup plus qu'elles ne l'ont encore fait, grâce à une sérieuse enquête sur les événements de la vie enfantine.

Il est non moins évident que la psychologie de l'enfant confine à la psychologie animale. L'affection de

l'enfant pour les animaux marque une aptitude spéciale à comprendre leurs manières d'être ; et, de plus, cette facilité indique une certaine communauté de nature. L'intelligence des enfants et celle des animaux ont ceci de commun que tout y est simple et direct, débarrassé du fatras des amples comparaisons et des abstraites réflexions, tout y est vif et incisif dans ses étroites limites. L'enfant et l'animal sont exposés par leur ignorance aux mêmes risques de danger et de déception ; ils montrent les mêmes instincts d'attachement et de sincérité. Ainsi l'étude de l'un sert à faire comprendre l'autre. L'homme ou la femme qui voit le plus clairement dans le travail de l'esprit enfantin, toutes autres conditions étant égales d'ailleurs, sera le meilleur interprète des manifestations animales, et *vice versa*.

Il est un aspect particulier de cette relation entre les psychologies infantile et animale, qui doit être spécialement noté. L'enfant contraste pleinement avec les nouveau-nés des plus humbles animaux par la pauvreté de son équipement pour la vie. Qoique l'enfant, comme il a été dit plus haut, recueille l'héritage du passé dans les germes instinctifs de ses capacités, celles-ci sont moins visibles, moins parfaites, et se suffisent moins à elles-mêmes, que les aptitudes non apprises des jeunes animaux. Le jeune poussin paraît, dès sa naissance, capable de coordonner assez parfaitement les mouvements de tête avec les impressions visuelles, pour viser sûrement un objet aussi menu qu'un grain de blé. Les jeunes chats montrent une hostilité réelle et d'expérience contre les ennemis héréditaires de leur espèce. Rien de tel dans la descendance humaine. L'enfant doit commencer la vie dans le plus pitoyable état de faiblesse. Pendant un an et plus, il ne peut exécuter l'une des fonctions les plus

importantes et les plus étendues de la vie animale, je veux dire la locomotion. Cette longue période de dénuement, au point de vue évolutionniste, est très significative. Le retard de l'homme sur l'animal est simplement une application frappante de la loi ou tendance générale d'évolution. A mesure que les êtres montent dans l'échelle d'organisation, ils ont à adapter leurs actions à une variété de plus en plus ample de circonstances et d'influences externes. Aux plus bas degrés de la vie animale, il y a beaucoup plus de ressemblance et de routine, précisément parce qu'il y a beaucoup plus de simplicité. Dans les degrés les plus élevés, les actions, ayant à s'adapter à des conditions plus complexes et plus changeantes, sont plus variées, ou subissent des modifications plus nombreuses et plus étendues : comparez les actions accomplies par une abeille, pour trouver sa nourriture, avec celles qu'un renard exécute dans le même but ! Aussi, plus s'accroît la variété des actions utiles à la vie, plus aussi le champ de l'apprentissage et de l'acquisition individuelle s'accroît par rapport à celui des aptitudes ou instincts hérités. Et, comme la difficulté et la variété des actions humaines sont immensément plus grandes que celles des actions de l'animal le plus intelligent, nous voyons que l'enfant est moins bien armé pour sa première étape en ce monde, et qu'il a beaucoup plus à faire pour trouver ses moyens d'existence.

Nous croyons toucher ici au côté le plus pratique de notre sujet. A l'impuissance de l'enfant correspondent ces instincts d'affection, de protection et de direction, qui, bien que se manifestant chez les plus humbles animaux, sont considérablement développés chez l'homme, et qui, bien que la femme les possède à un degré éminent, sont le partage commun des adul-

tes, et se retrouvent sous les longs et ennuyeux procédés de l'éducation. Ce n'est pas seulement le psychologue théoricien qui a besoin d'étudier les voies enfantines ; c'est le psychologue pratique, c'est-à-dire, l'éducateur. Les trois ou quatre premières années de la vie fournissent la moisson d'or où la pédagogie scientifique doit venir récolter ses données. En effet, le principe fondamental de notre pédagogie, c'est qu'une éducation systématique doit épier les mouvements spontanés de l'âme enfantine et y adapter ses propres moyens. Or, c'est dans les premières années de la vie que les tendances spontanées se découvrent elles-mêmes le plus distinctement. C'est dans cette période, quand l'exemple et l'instruction directement donnés n'ont pas encore eu le temps de beaucoup modifier et restreindre les tendances natives, que nous pouvons le mieux observer les caractéristiques de l'enfant. C'est l'enfant qui nous dit le plus sûrement comment une jeune intelligence passe en tâtonnant des ténèbres à la lumière. C'est un fait historique que cette nécessité suprême, pour l'éducation, de former par l'exercice méthodique les sens et la faculté d'observation, n'a été découverte que par une considération attentive de la direction spontanément suivie par l'activité mentale de l'enfant. En nous mettant aux pieds de la nature, en observant les facultés d'un enfant ignorant, nous pouvons apprendre que toutes les fonctions essentielles de l'intelligence, séparation ou analyse, comparaison, discrimination, etc., sont mises en jeu sous le coup des impressions externes. Dans la simple action de saisir et de regarder ses jouets brillamment coloriés, l'enfant nous montre déjà qu'il possède un esprit vraiment humain, et qu'il est sur le chemin de la réflexion ou de la pensée abstraite. C'est dans cet étonnement prolongé que s'effectuent ses

premières et faibles tentatives pour distinguer et relationner les parties et les qualités des choses. Au surplus, la leçon objective, bien comprise, n'est pas autre chose qu'un développement méthodique des procès mentaux impliqués dans tout sérieux effort de l'intuition enfantine.

Mais ce n'est pas seulement le côté intellectuel de l'étude de l'âme enfantine qui importe à l'éducateur. La nature émotionnelle et morale de l'enfant se révèle aussi dans les trois ou quatre premières années de la vie. Si nous voulons savoir comment les choses impressionnent l'enfant, quelles sortes d'objets lui causent le plus de plaisir, nous devons l'observer dans ses jeux spontanés, et prêter l'oreille à ses libres conversations. Il semble évident, en effet, que si le maître doit adapter ses procédés éducatifs aux goûts et aux préférences de l'élève, il doit au préalable les avoir étudiés dans leur expression libre et franche. Ajournée au temps de l'école, cette étude ne serait ni exacte ni complète. L'école même la plus brillante, par ses conditions d'un caractère tout artificiel, offre un trop sérieux obstacle au libre épanouissement des goûts de l'enfant.

Nous en avons peut-être assez dit pour montrer que l'observation et l'interprétation de l'esprit de l'enfant sont de grande importance tout à la fois pour la théorie et pour la pratique. Maintenant vient une question : quelle est la meilleure méthode à suivre dans cette recherche ? Les conditions de succès sont les deux suivantes : 1° qualités propres à ce travail ; 2° parfaite opportunité.

I. Pour ce qui est de la première condition, il a été déjà dit qu'un bon observateur de l'enfant doit réunir un certain nombre de perfections intellectuelles et morales. Il doit être, avant tout, un observateur dili-

gent et exact. Il doit être résolu à voir les enfants tels qu'ils sont en réalité, et à ne pas les imaginer d'après ses idées préconçues. Cela implique un esprit exercé à l'observation, et doué d'une certaine rigueur scientifique. Et pourtant cela ne suffit pas ; car on peut être un excellent observateur dans d'autres domaines de la nature, tout en n'étant qu'un très mauvais peintre des traits de l'enfant. Une étroite et habituelle concentration de l'esprit sur des choses aussi triviales, au jugement commun, que les caprices et les fantaisies de l'enfant, suppose un goût à part, un puissant et chaud intérêt pour cette sorte de faits naturels. Et ceci implique, en outre, dans l'observateur, cette enthousiaste affection de l'enfance, qui est une sorte de passion dévorante dans des hommes comme Pestalozzi et Frœbel.

Ce n'est pas tout encore. On ne peut pas voir l'esprit de l'enfant, on ne peut que le deviner. Chaque mouvement de ses petites mains, chaque modulation de sa frêle voix, sont aussi dépourvus de sens que les sons d'une langue inconnue, tant que l'imagination n'a pas travaillé à les interpréter. Or, cette aptitude à reconstruire, d'après leurs signes extérieurs, les sentiments et les pensées de l'enfant, manque à plus d'un observateur d'ailleurs excellent. Rien peut-être n'a été plus mal compris que l'enfant. Peu de personnes se souviennent assez bien des expériences de leur premier âge, pour pouvoir les ramener devant l'esprit qui est leur sujet d'observation. Peu sont aussi disposées à se mettre mentalement dans la situation et dans les conditions de l'enfant, à se dépouiller de leurs habitudes d'esprit d'adultes, et à se réduire elles-mêmes pour un moment au rôle de petits enfants.

On ne peut, d'ailleurs, observer attentivement et

interpréter exactement les paroles et les actions de l'enfant, que grâce à une certaine affection et à l'habituelle camaraderie qui naît de l'affection. Les enfants se révèleront d'eux-mêmes, non pas à l'homme qui les regarde comme un embarras ou un ennui, mais à celui qui s'amuse et se plaît avec eux, et qui n'aime rien tant que de mettre de côté la pesante armure du sérieux pour s'abandonner à ces bons badinages enfantins. Comprendre le travail mental de l'enfant, sa propre manière de voir, la mesure d'après laquelle il apprécie les choses, et autres choses du même genre, cela suppose une imprégnation habituelle de l'esprit par l'atmosphère de la vie enfantine.

II. Une complète qualification pour l'œuvre dont nous parlons implique aussi, comme condition, la parfaite opportunité. On n'apprit jamais l'art de lire dans le livre de la nature enfantine, sans avoir joui d'une pleine opportunité d'observation. Cependant, quand nous considérons la première ou les deux premières années de la vie, nous voyons cette opportunité bien restreinte. A part la mère, la nourrice, ou peut-être le médecin, qui est assez bien favorisé pour épier les premiers et incertains mouvements de l'esprit de l'enfant ?

Ici vient tout naturellement cette réflexion, que la mère est la personne marquée spécialement par la nature pour remplir cette noble tâche. Elle est ou doit être celle qui entre dans le plus intime contact avec l'enfant, et qui lui donne un aimable avant-goût de l'humaine société. Elle a aussi ou doit avoir le plus vif intérêt pour l'enfant, l'absorbant intérêt de l'idolâtrie maternelle. La mère, et nous lui en sommes tous tendrement reconnaissants, ne regrette jamais l'effort dépensé à deviner la direction des premières et obscures impulsions de l'enfant, les formes

étranges de sa pensée naissante. Mais a-t-elle les autres qualités, cette insistance sérieuse de l'esprit à unifier les faits disparates, cette habitude d'une exacte et minutieuse observation et d'une interprétation sobre et méthodique? Peu de mères, on le suppose, seraient jugées bien aptes à enregistrer froidement et scientifiquement les faits de la conscience enfantine. Les sentiments qui mènent tout droit à l'adoration de l'enfant les prédisposent trop souvent, on le sent bien, à limiter arbitrairement le domaine des faits, à confondre l'observation avec la conjecture, à exagérer, à se méprendre. Les perfections de la maternité semblent jusqu'à un certain point faire obstacle à un examen rigoureusement scientifique de l'enfance.

Le médecin serait, en général, plutôt fait pour posséder les qualités scientifiques d'un observateur de l'enfant. Et l'on sait que des hommes du métier se sont livrés à ce genre d'étude. Il est clair toutefois que le médecin, préoccupé de l'état physique de l'enfant, prêtera difficilement l'attention voulue à ses états psychiques. C'est tout au plus s'il arrive à obtenir quelques résultats partiels par son observation directe.

Peut-être pourrons-nous songer à la possibilité d'un autre candidat pour notre fonction. Le père peut, cela va de soi, trouver une plus ample opportunité que le médecin pour une continuelle et systématique observation de l'enfant. Mais il y aura certainement des obstacles en travers de son chemin. Il n'est pas improbable que la nourrice, voulant assurer son autorité, ne soutienne résolument son droit contre la trop libre intrusion de l'homme dans le domaine réservé à la femme. Néanmoins ces obstacles peuvent être atténués par d'adroites flatteries, sinon

autrement écartés. Mais dans la plupart des cas, on peut le présumer, le père ne s'intéressera que médiocrement aux faits et gestes de son petit rejeton. Son intelligence virile sera d'ailleurs moins exposée à considérer l'esprit de son enfant d'un point de vue sentimental et optimiste.

Le père, cependant, ne peut espérer remplir sa tâche tout seul. Il est forcé par son peu de loisir à prendre sa femme pour collaboratrice. On sait, du reste, que l'enthousiasme, la patiente et vigilante tendresse de la mère, sont aussi nécessaires que la vision analytique et pénétrante du père. La mère devrait noter sous la direction du père, celui-ci accordant l'attention voulue au contrôle et à la vérification. De cette façon, on peut espérer quelque chose qui ressemble à un registre complet de la vie de l'enfant.

On est heureux de constater que des pères, soucieux de leur devoir en pareille matière, ont déjà posé les bases de ce qui deviendra un jour un grand dictionnaire biographique de l'enfant. L'initiative, comme on pouvait s'y attendre, a été prise par des hommes de goûts et d'habitudes scientifiques. Physiciens, naturalistes et psychologues ont coopéré à cet utile travail des parents. Parmi les physiciens, on peut nommer Tiedemann, Sigismond et Löbisch. Parmi les naturalistes, figurent les noms de Darwin et du professeur Preyer. Les psychologues sont représentés par M. Taine, M. Perez, M. F. Pollock et d'autres[1].

[1] Pour la bibliographie du sujet, voir dans *Die Seele des Kindes* de Preyer, ch. XIX. Les observations de Darwin, Taine, Pollock et autres, sont rappelées dans *Mind*, vol. II, pp. 252, 285 ; vol. III, p. 392 ; vol. VI, p. 104. Je puis aussi renvoyer le lecteur à deux de mes articles, l'un *Babies and science*, dans le *Cornhill Magazine*, mai 1881,

L'ouvrage que nous présentons ici est dû à la plume d'un homme joignant la science physiologique et psychologique à l'intérêt pratique de l'éducation. M. Perez est surtout connu peut-être comme écrivain de littérature pédagogique. Il a écrit un volume[1] et des articles d'occasion sur des sujets pédagogiques[2], et a édité, en outre, les œuvres de quelques autres pédagogues[3].

Un caractère particulier de cette étude sur les *trois premières années de l'enfant*, c'est qu'elle n'est pas un essai biographique. M. Perez, autant que nous pouvons en juger, a spécialement noté les progrès de quelques sujets favoris ; mais son étude est large et comparative. C'est ce qui en fait la singulière utilité. Chaque manière de raconter les événements de la vie enfantine a sa valeur, l'enregistrement chronologique très exact du développement d'un seul enfant, comme l'ont compris Tiedemann, Darwin, Preyer et quelques autres, ou l'ample description de faits recueillis dans l'observation d'un certain nombre d'enfants et la vérification des résultats obtenus, comme cela se trouve dans le livre de M. Perez. On peut ajouter que notre auteur paraît avoir trouvé des avantages exceptionnels dans cette manière d'étudier les enfants.

Le défaut évident d'un simple recueil biographique, c'est qu'il ne peut pas être pris pour typique. Comme chaque mère de famille le sait, il se manifeste chez les enfants des différences frappantes, dès le début même de la vie. On ne saurait, en effet, trop répéter

et l'autre *Baby linguistics*, dans l'*English Illustrated Magazine*, novembre 1884.

[1] *L'Éducation morale dès le berceau*, Alcan, édit.

[2] Dans la *Revue philosophique*, la *Revue pédagogique*, la *Rassegna critica*, le *Risveglio educativo*, etc.

Jacotot et sa méthode, Alcan, édit.

que l'enfant montre sa propre individualité, le jour même de sa naissance, par la manière dont il prend sa nourriture naturelle. Les différences de précocité mentale sont aussi très remarquables. C'est un des mérites du présent ouvrage de nous présenter une abondante variété de caractères d'enfants. Nous y voyons citer quelquefois des cas de rare précocité : par exemple, celui de cet enfant de seize mois qui montrait un étrange sentiment de sympathie pénible en voyant un adulte s'arroser de sa douche. Par contre, nous avons ailleurs des exemples de développement très ordinaire, sinon tout à fait en retard, comme celui de cet enfant de onze mois qui comprenait seulement un certain nombre de mots et quelques petites phrases. Ce n'est que par le rapprochement des enfants lourds et des enfants dégourdis, que nous pouvons nous former l'idée comparative et typique de leur développement.

M. Perez réunit, à mon avis, d'une façon très heureuse et tout à fait nouvelle, les différentes qualités d'un bon observateur de l'enfant. Il a la première condition, l'intérêt affectueux et la sympathique clairvoyance qui en dérive. Jusqu'aux rêves des enfants, matière si négligée, mais pour lui importante, qui reçoivent quelque illumination de sa brillante intelligence. Il n'est pas sans avoir un vif sentiment du charme poétique de l'enfance. Quelques-unes des historiettes qu'il nous raconte sont fraîches et aimables comme des idylles. Elles nous transportent dans le milieu naturel et non convenu de l'enfant. Il est avant tout un savant, et, comme tel, il nous en montre sans pitié les peu aimables aspects. Ces petites colères féroces, ces basses jalousies, cette brutale insensibilité aux souffrances des autres, dont l'auteur nous rend compte, bouleverseront peut-être quelques lecteurs

accoutumés à ne voir dans l'enfant que des aspects divins et angéliques; mais cela sera apprécié par quiconque a plus de souci de l'exactitude des faits que de leur conformité avec nos souhaits et nos fantaisies.

Un autre caractère saillant de ce livre, c'est la reconnaissance et l'appréciation nette des influences de l'évolution dans les faits de la vie enfantine. M. Perez est évidemment un sincère évolutionniste, et il fait un excellent usage de cette doctrine pour expliquer ce qu'il voit. C'est ce qui donne son air de nouveauté à son livre. Le lecteur sent qu'il a affaire à un homme au courant des derniers progrès de la science. A cette qualité s'en ajoute une autre : M. Perez fait de fréquents retours vers la psychologie animale. Il justifie ainsi une observation que nous avons déjà faite, c'est que l'intérêt pour l'enfant a une étroite affinité avec l'intérêt pour les animaux. Il a lui-même très exactement observé les animaux domestiques, et les passages relatifs à ses chats plaisent à l'imagination autant qu'ils éclairent l'intelligence.

Comme on l'a remarqué, M. Perez considère l'enfant du point de vue de l'éducateur. Il sait très bien que l'éducation commence au berceau, et son livre abonde en conseils pratiques sur celle qui convient aux tout jeunes enfants. Sa bonne nature est prompte à démêler les peines de l'enfant, et éloquente à plaider pour leur adoucissement. Voyez, par exemple, ce qu'il dit de cette mauvaise habitude de tromper les enfants (chap. V). En même temps son intention pédagogique ne s'impose jamais désagréablement à l'esprit du lecteur. C'est au moyen de suggestions faites en passant, plutôt que par un effort laborieux, qu'il arrive à faire de son recueil de faits un guide pratique de la mère et du maître.

Un dernier caractère de ce livre, qui mérite d'être signalé, c'est qu'il est bien français de forme et de style. Le lecteur s'aperçoit à chaque page que l'auteur est un Français sachant façonner ses matériaux, donner de l'ordre à son exposition, l'éclairer des exemples les plus significatifs et l'orner des grâces du style. Si, par moments, l'auteur hasarde quelque pas dans les ténébreux recoins de la métaphysique, il n'est jamais longtemps à oublier qu'il écrit un livre populaire. Il a donc eu la bonne fortune de produire un livre qui, offrant un intérêt spécial aux hommes de science, n'en aura pas moins d'attrait pour la généralité des lecteurs.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter, et je suis sûr que l'auteur lui-même en tomberait d'accord, que ce volume n'a pas la prétention d'avoir épuisé le sujet. Une théorie complète de l'esprit de l'enfant ne sera édifiée que par les efforts combinés d'un grand nombre d'observateurs et de penseurs. Dans le champ de la psychologie, plus encore que dans celui des sciences physiques, la répétition des observations et des expériences est nécessaire pour limiter et vérifier les résultats des recherches individuelles. Les secrets de l'enfance ne seront bien lus que lorsque un grand nombre d'yeux auront parcouru la page. Bien que M. Perez, comme je l'ai dit, ait donné à ses observations une ampleur inusitée, on peut raisonnablement douter qu'il n'ait en certains endroits pris des cas exceptionnels pour des exemples généraux et typiques. Il est certain que ses observations sur les premières apparences des sensations, telles que celles du goût et de l'odorat, sur les perceptions de distance, les mouvements pour saisir les objets, etc., diffèrent, à des points de vue très importants, de celles d'autres observateurs. Pour certaines particu-

larités aussi, ce volume est moins plein que quelques autres recueils, notamment celui du professeur Preyer, *Die Seele des Kindes*[1], qui, bien que publié après le volume de M. Perez, n'a aucun rapport avec lui. Aussi les gens d'étude qui voudront complètement se renseigner sur les résultats actuels des recherches, devront lire les autres recueils d'observations en même temps que celui-ci. Cette circonstance, toutefois, ne diminue en rien la valeur du livre de M. Perez : c'est une riche mine de faits, et l'une des plus complètes, sinon la plus complète monographie de ce genre.

En terminant, je voudrais exprimer l'espoir que ce charmant volume excitera maints parents à faire eux-mêmes des recherches dans ce champ si plein de promesses[2]. Après l'avoir lu avec attention, toute personne d'intelligence ordinaire aura appris quelque chose touchant les faits à observer et la manière de les observer.

JAMES SULLY.

[1] *L'Ame de l'enfant.*

[2] Quelques personnes, à ma connaissance, ont répondu à ce vœu, que M. Fonssagrives avait déjà exprimé, il y a tantôt vingt ans, dans ses précieux livres d'hygiène pédagogique. J'ai reçu, pour ma part, d'intéressants spécimens de ces journaux de psychologie tout intime, de ces *journaux de famille*. Sur mon conseil, entre autres, une femme forte instruite, dont le mari est un savant, m'a envoyé, du fond des Indes néerlandaises, le journal de ses deux enfants, *Lili* (Nelli) et *Ferdi*. Je lui en exprime ici toute ma reconnaissance, et mes lecteurs me sauront gré, j'en suis sûr, des quelques extraits que j'en ai reproduits dans ce livre (Note de la 5e édition). B. P.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT

LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Avant la naissance.

Le fœtus appartient-il à la psychologie ? La réponse n'est pas douteuse pour les physiologistes, qui n'admettent pas d'organe régulier sans fonctions plus ou moins parfaites, et qui constatent dans l'embryon tout l'ensemble au moins ébauché des organes de la sensibilité. Elle ne laisse pas non plus le moindre doute aux philosophes de l'école expérimentale, qui accordent la plus haute importance aux manfestations de la vie inconsciente de l'esprit, et qui tiennent les mouvements en apparence automatiques de l'être utérin pour des révélations évidentes d'une sensibilité quelconque.

L'anatomie du cerveau fœtal doit tout d'abord nous renseigner sur l'état de l'organe propre à l'enregistrement et à l'élaboration des impressions primitives que les sens pourraient lui transmettre. Or, l'on sait que, vers la fin du cinquième mois, le cerveau de l'embryon s'est développé avec une rapidité considérable : les hémisphères cérébraux couvrent complètement les tubercules quadrijumeaux et le

cervelet maintenant plus gros. A partir du sixième mois, les changements survenus dans le grand organe sont plus marqués que ceux qui se manifestent dans le cervelet. Les parois des hémisphères s'épaississent ; le corps calleux s'accroît et prend une direction plus horizontale ; les scissures et les circonvolutions se développent au point que, vers les premiers temps du septième mois, on peut suivre distinctement les principales d'entre elles. Il se produit aussi quelques modifications importantes dans les lobes cérébraux : au septième mois, le frontal et le temporal sont assez gros, et le pariétal fort petit ; mais, à l'époque de la naissance, son développement est plus complet. Maintenant, les lobes cérébraux tiennent juste le milieu entre ceux du chimpanzé et ceux de l'homme adulte ; chez l'enfant nouveau-né, la proportion entre les lobes cérébraux est la même que chez l'orang adulte. L'accroissement du cerveau est alors plus considérable que celui du cervelet. Quant aux caractères microscopiques du cerveau fœtal, s'il présente en certaines parties des noyaux arrondis reliés par un réseau de fibres, et dans d'autres parties des groupes de noyaux plus allongés, on n'y rencontre pas des cellules nerveuses distinctes, de formes différentes, réunies entre elles par leurs prolongements, et annonçant la formation complète des circonvolutions [1].

Autant que ces superficielles indications permettent de rien conclure, on voit que, si le développement des hémisphères supérieurs paraît assez mûr pour la perception, l'émotion et la volition, le peu de consistance de leurs éléments constituants indiquerait, au moins pour la période utérine, un fonctionnent très restreint des facultés psychiques. Au surplus, de ce que le développement du cervelet, organe présumé des mouvements coordonnés, est resté en arrière de celui du cerveau, il ne s'ensuivrait pas que les

[1] V. Charlton Bastian. *Le cerveau organe de la pensée*, t. II, chap. I.

centres d'idéation motrice ne soient pas déjà entrés en fonction avant la naissance.

Les mouvements de l'embryon sont pour l'observateur doublement intéressants, et parce qu'ils expriment des états mentaux de l'embryon, et par l'influence qu'ils peuvent avoir sur les dispositions futures. Que nous apprennent-ils sur les modifications de la vie mentale avant la naissance ? Quelle est l'action de la double extériorité, celle du monde et celle de l'utérus, sur ces âmes à demi formées, mais réagissant à leur façon, et peut-être vaguement conscientes ? Les impressions éprouvées par l'embryon n'aboutiraient-elles qu'à de sourdes excitations de la sensibilité et à des mouvements de pur mécanisme, qu'il serait déraisonnable d'en contester, comme aussi d'en exagérer l'importance. Puisque la déviation d'un dixième de millimètre subie par une fibre nerveuse, pendant la grossesse, influe considérablement sur la contexture d'un organe quelconque, quelle influence ne doivent pas avoir, sur la constitution générale de l'esprit et sur ses dispositions particulières, les impressions, soit régulières et normales, soit surtout accidentelles de la période fœtale? Ce sont là les premières lueurs de la vie spirituelle, dont l'aurore est le moment de la naissance. C'est la première page du livre, que le psychologue doit essayer de déchiffrer.

L'étude des mouvements de l'embryon a été pour les physiologistes l'objet d'observations et même d'expériences intéressantes. Il semble que, sur ce point, on n'ajoutera guère aux résultats acquis par Kusmaül, Gensmer, Kütsner, et leur continuateur Preyer [1].

D'après ce dernier, « la motilité apparaît plus régulièrement que la sensibilité. » Cette affirmation est peut-être un peu risquée. Il est vrai que le cerveau, le cervelet, et même la moelle allongée, ne paraissent pas nécessaires à

[1] V. *Physiologie de l'embryon.*

la production primitive des mouvements ; l'isolement de l'œuf d'avec le milieu ambiant rend les excitations du monde extérieur sur lui très difficiles, cela est évident aussi ; mais cet isolement n'est que relatif : le fœtus communique indirectement par le milieu interne avec le milieu externe. Les expériences directes, soit sur l'embryon enfermé, soit sur l'embryon artificiellement extrait ou prématurément venu au jour, indiquent, tout au moins pour la dernière période de la gestation, un riche ensemble de facultés déjà aptes à entrer en exercice. Or il est permis de se demander si l'expérimentation sur le fœtus, par la pression et l'acuponction, est la seule qui soit possible, même en l'état actuel de la science. Peut-être arrivera-t-on à noter, longtemps avant l'époque où on les a constatées, des manifestations aussi certaines de sensibilité que de motilité dans l'œuf animal et le fœtus humain. Et, d'ailleurs, qui peut se flatter de dire où commence la sensibilité ? Nombre de philosophes contemporains professent encore la vieille doctrine de l'âme universelle, attribuant le germe de la conscience et de la sensibilité même aux atomes [1].

Pour le moment, estimons-nous heureux, sinon satisfaits encore, des résultats obtenus par ces intéressantes recherches de psychologie embryologique. L'existence de l'embryon, nous dit Preyer, est analogue à celle d'un sommeil sans rêve. Il en est à peine tiré par les rares et vagues sensations que lui permet d'éprouver l'imperfection, soit à la périphérie, soit au centre, de son appareil nerveux terminal. Mais ces sensations accidentelles, dues le plus souvent à des excitations inadéquates, ne doivent pas être tout à fait perdues pour le développement futur. A défaut de la sensibilité proprement dite, l'excitabilité de la peau existe assez tôt chez l'embryon. Celui d'une femelle de cobaye en état de gestation très avancée commu-

[1] Entre autres, M. Caporali, l'illustre directeur de la *Nuova Scienza*.

nique des oscillations parfois rapides à la tête de l'aiguille avec laquelle on le pique ; la pression avec le pouce et l'index produit des mouvements répétés de répulsion. Extraits de l'utérus, des embryons de lapins, également proches du terme, répondent par des mouvements incoordonnés, mais vigoureux, à de fortes excitations électriques, traumatiques, chimiques ou thermiques. La possibilité d'éprouver de telles sensations, quand l'embryon arrive au jour, n'implique pas, d'ailleurs, qu'il en éprouve avant la naissance.

On a cru longtemps qu'il n'en était pas de même pour les sensations du goût. Kusmaül admettait que l'embryon peut « concevoir certaines expériences et acquérir certaines aptitudes, grâce aux sensations de soif et de faim excitées par les humeurs amniotiques qu'il avale [1]. » Parmi les sens liés au développement complet des nerfs cérébraux sensoriels, celui du goût est, en effet, le premier manifeste. Un anencéphale humain (expérience de Küstner) distinguait le doux de l'acide, ce qui prouverait, d'ailleurs, que le cerveau n'est pas indispensable à la production du réflexe du goût ; les cobayes, nés prématurément, distinguent le doux des autres sensations gustatives ; il en est ainsi des enfants nés avant terme. Mais l'occasion d'éprouver une véritable sensation de goût peut-elle survenir dans l'utérus ? Difficilement, selon Preyer. Les changements qualitatifs et quantitatifs se produisent avec une trop grande lenteur, pour que la déglution de ces humeurs excite fortement l'enfant. Les sensations du goût seraient très faibles, et dues aux matières d'une saveur alcaline, salée, et à l'addition d'un peu d'urine fœtale, douce-amère et acidulée, que contient l'eau de l'amnios. Quant aux sensations de goût produites par des excitations non adéquates, elles ne doivent pas précéder la naissance. Chez l'adulte, en effet, ces sensations sont très rares, à l'état de rêve comme à l'é-

[1] *L'âme du nouveau-né.*

tat de veille, et elles exigent des réminiscenses appropriées, qui font défaut à l'embryon.

Les sensations olfactives, chez les mamnifères comme chez les oiseaux, ne se produisent qu'après la naissance ou l'éclosion. La possibilité, pour le nerf olfactif, d'être impressionné par des excitations internes non adéquates, est tout à fait improbable. Bien que le fœtus âgé de huit mois ait la faculté d'éprouver des sensations olfactives (expériences de Kusmaül), il ne doit point se produire de telles sensations avant la naissance : alors les fosses nasales ne contiennent aucune trace d'air, et la condition fondamentale de l'olfaction, l'inspiration de corps gazeux, n'existe pas. « Les fosses nasales sont, comme la cavité buccale, avant la naissance, remplies d'eau de l'amnios, en tant qu'elles aient une ouverture. »

Les oiseaux entendent et voient avant leur sortie de la coque. Les mammifères n'exercent ces deux fonctions qu'après la naissance. L'excitabilité du nerf auditif et la faculté de percevoir le son, ou du moins de réagir aux excitations appropriées, existent pourtant chez le fœtus. Mais la caisse du tympan est remplie d'une masse de tissu gélatineux, et plus tard d'un tissu conjonctif mou, et les ondes sonores ne peuvent pas se propager de l'oreille externe à l'oreille interne. Il est, en outre, expérimentalement prouvé que la tête ne sert pas au son de conducteur. — De même, la sensibilité de la rétine à la lumière et l'ouverture des paupières existent chez l'embryon humain ; il est donc possible que des excitations intra-utérines non adéquates puissent se produire sur la rétine. Ces pseudo-sensations lumineuses, ces sensations subjectives, qui ne pourraient être qu'accidentelles, font probablement défaut, d'une façon normale, à cause du profond sommeil de l'embryon, et de l'imperfection du *tractus opticus*, qui contrarie probablement le transport de l'excitation rétinienne aux centres.

En résumé, ni l'instrument n'est assez parfait, ni l'occa-

sion n'existe, d'une manière générale, pour que l'embryon éprouve des sensations adéquates, sinon très faibles. L'appareil nerveux terminal ne peut guère les transmetre au centre, et, d'ailleurs, l'activité du cerveau, même à l'état parfait, ne commence qu'avec la respiration de l'air atmosphérique. On ne peut cependant refuser au fœtus à terme les sensations adéquates de la faim, du bien-être et du malaise viscéral, les sensations surtout douloureuses du contact et de la pression ; son extrême facilité à réagir aux impressions pénibles pour l'adulte, démontre clairement le danger pour lui des excitations trop intenses ou trop répétées qui le réveillent de ce doux « sommeil sans rêve », qui est son état normal.

C'est ici qu'apparaissent avec évidence la solidarité directe de la mère, et, par elle, la solidarité très intime du milieu social avec l'enfant. Il nous faut insister, avec un autre physiologiste éminent, sur ces impressions répercutées par l'enfant, dès le quatrième ou le cinquième mois de la grossesse.

A la contraction des fibres musculaires de l'utérus, déterminée par une excitation quelconque, le fœtus, qui subit dans toute sa substance les effets de cette compression, répond à sa manière par des mouvements de défense variables en intensité. « Les excitations de tout ordre, lumineuses, sonores, tactiles, gustatives, olfactives, sont réduites, pour le fœtus, par l'organisme maternel, « à une forme élémentaire commune, le mouvement, qui est bien évidemment, dans cette circonstance, la commune mesure des sensations. » Pour toutes ces excitations, il semble qu'il soit, en vertu de sa faiblesse, « un réactif plus sensible que la mère. Il réagit pour des excitations, des sensations, des sentiments, des représentations mentales, dont la mère elle-même n'a pas conscience. » Non seulement, « les chocs physiques et moraux, les émotions violentes éprouvées par la mère, par exemple, les applications du froid sur le ven-

tre, ou encore l'ingestion d'un liquide à une basse température, sont susceptibles de provoquer ses mouvements ; mais il suffit d'un coup de sonnette, d'un son un peu brusque, d'une odeur forte, même à peine ressentis par la mère, pour que les mouvements du fœtus se manifestent. Tout aussi bien que la colère ou la surprise, une représentation mentale modérée, un rêve banal, provoquent des réactions motrices plus fortes chez le fœtus que chez la mère.

Ce fait, de la répercussion sur l'embryon de toutes les excitations auxquelles la mère est soumise, mérite d'être pris en considération par les éducateurs, et surtout par les parents. Même avant la naissance de l'enfant, ils ont envers lui charge d'âme. L'auteur que nous venons de citer se demande si les troubles physiques ou mentaux de la mère pendant la gestation n'impliqueraient pas des cas de dégénérescence dont aucune trace de vices héréditaires n'explique l'origine. Il pense, en outre, que l'influence dont nous parlons, mieux connue, nous mettra peut-être en mesure d'expliquer « l'influence de l'imagination de la mère sur le développement du produit de la conception[1] ».

M. Henri Marion avait déjà fort bien dit, à propos des influences maternelles, pendant la gestation, sur les prédispositions morales et intellectuelles des enfants : « Toute femme devrait s'en pénétrer, et, du jour où elle a l'espoir d'être mère, redoubler de vigilance morale, comme si le fruit qu'elle portait devait bénéficier des mérites qu'elle se donne, ou, au contraire, porter la marque et subir la peine des désordes qu'elle se permet. Cette croyance salutaire, fût-elle fausse, servirait au moins au perfectionnement de la mère, en lui faisant sentir plus tôt et plus vivement la gravité de son rôle[2]. »

[1] Ch. Féré, *Revue philosophique*, mars 1886.

[2] *La solidarité morale*, p. 93, 2e édit.

CHAPITRE II

Les premières impressions du nouveau-né.

L'enfant a déjà fait connaissance avec la douleur dans le sein maternel, et l'on ne peut savoir jusqu'à quel point le rude travail de la naissance le fait souffrir. Mais c'est sans doute une douloureuse expérience pour lui que celle de ses premiers rapports avec les réalités extérieures. Aussitôt que sa tête arrive au contact de l'air, ce fluide s'introduit par torrents dans les tissus délicats de ses organes respiratoires, et la succession progressive des mouvements d'inspiration et d'expiration, qui établit la respiration pulmonaire, ne se fait pas sans de pénibles ébranlements : c'est pourquoi les premiers bruits que fait entendre l'enfant sont des sortes d'éternuement analogues aux effets d'une suffocation, et des cris douloureux. Ce n'est que lentement, et au bout de quelques jours, que le petit être s'est accommodé à vivre dans l'air qui lui convient. Quand il arrive au monde, dénué des forces de résistance qu'il possédera plus tard, son fin épiderme est tout à coup enveloppé d'une atmosphère très froide relativement à la température du sein maternel qu'il vient de quitter. Le froid est le plus sérieux ennemi des nouveaux-nés, et l'on sait avec quel soin les animaux s'efforcent de réchauffer de leur chaleur leurs petits. Les précautions que nous prenons, pour atténuer pour l'enfant l'action nuisible du froid, n'empêchent pas cette action de s'exercer cruellement au moment de la naissance. Si l'opération du premier lavage à l'eau chaude ou tiède est faite assez rapidement pour que l'enfant ne se

refroidisse pas trop, l'étoffe et l'éponge ont beau être douces, l'extrême sensibilité de la peau rend le nouveau-né très impressionnable à leur contact. Ses membres, arrachés à la molle pression dont ils avaient l'habitude, reçoivent une liberté d'extension douloureuse ; nos mains, dont les caresses les plus légères sont pour lui une torture, froissent, compriment, secouent ces tendres organes meurtris par le travail de la naissance. Tous les sens sont battus coup sur coup d'impressions insolites, et les faibles cris de l'enfant semblent témoigner qu'elles sont péniblement ressenties. Le nouveau-né est aveugle et sourd : les traits de la lumière environnante n'en frappent pas moins ses yeux d'impressions choquantes; des tourbillons d'ondes aériennes n'en heurtent pas moins son oreille de dures excitations.

Faut-il s'étonner que cette brutale prise de possession par la nature extérieure détermine chez l'enfant les cris plaintifs que le poète a si énergiquement décrits : « L'enfant, à sa naissance, comme le nautonnier jeté sur le rivage par les ondes en courroux, est étendu à terre, nu, ne parlant pas, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment où il aborde aux plages de la lumière, arraché du sein maternel par les efforts de la nature ; et il remplit de vagissements lugubres le lieu où il vient de naître ; douleur bien légitime : il lui reste à traverser une vie si durement affligée de maux [1] ». L'enfant ne pressent ni les maux ni les joies qui se partageront sa courte ou longue carrière, mais il souffre évidemment de sa vie désormais individualisée : il palpite, se lamente, comme s'agitent et geignent les animaux qui viennent de naître, sous l'influence des nouvelles et multiples impressions qui irritent leur sensibilité. Il est donc rigoureusement exact que l'enfant fait connaissance avec la vie extérieure par la peine. Son entrée dans

1. Lucrèce, *De natura rerum*. Liv. V, vers 223 et suiv.

ce monde est aussi douloureuse que sa sortie, et c'est pourquoi l'on voit tant d'enfants, épuisés par leurs premiers efforts et par leurs impressions nouvelles, tomber, après la naissance, dans une sorte de rigidité cadavérique.

La fatigue, le besoin de sommeil, et peut-être l'action puissamment excitante de l'air aspiré qui commence à transformer le sang veineux en sang artériel, font que la faim ne se manifeste pas chez le nouveau-né immédiatement après la naissance. « Après une pause de quelques heures, le besoin de se nourrir se fait sentir à l'enfant pour la première fois. Le sentiment de la faim et de la soif, également nouveau, arrache l'enfant à cet oubli de lui-même et amène la cessation de son sommeil ; il s'éveille, il crie. La tendresse maternelle va répondre à cet appel et lui offrir son premier présent. C'est alors qu'il va trouver de la joie à humecter sa bouche d'une liqueur douce et sucrée, qu'il puisera au sein sur lequel sa tête reposait mollement. Première peine éprouvée à son début, aussitôt effacée par une douce et première compensation. L'enfant rassasié s'endort de nouveau au sein de ce sentiment de bien-être que produit la satiété ; il semble retourner à cette vie d'isolement qui était son état normal dans le sein maternel, et dont l'organisme n'a point encore dépouillé l'habitude. Il en sortira toutes les fois que le besoin de nourriture reviendra de nouveau troubler sa quiétude... [1] »

Ainsi, bien que l'enfant jeté nu sur la terre y trouve aussitôt le doux et chaud oreiller du sein maternel, bien que la nature elle-même lui ait ménagé les transitions qui l'amènent à la complète possession de la vue, de l'ouïe et de la locomotion, le combat de la vie commence pour lui à la naissance, tant sont brusques et rudes les premières impressions qui l'assiègent. La faim, la soif, le froid, les souffrances de la respiration, de la digestion, les souffrances tactiles et musculaires, les impressions irritantes des

[1] Richard de Nancy, *Éducation physique des enfants.*

organes de l'ouïe et de la vue, l'attendent au sortir de chacun de ses profonds sommmeils. Plus ou moins vives, plus ou moins conscientes, toutes ces sensations n'en éprouvent pas moins ses organes encore imparfaits et si délicats. C'est ce qui explique la difficulté qu'on a de conserver les petits enfants, et la fréquence des affections nerveuses ou thoraciques qui en emportent un si grand nombre. Du reste, s'il est naturel de juger du bien-être de l'enfant d'après la vigueur et la manière dont ses fonctions s'exécutent, on peut croire que ce bien-être est excessivement influencé par la seule alimentation du nouveau-né. Il tette mal, sans énergie, et se fatigue vite à téter, pendant les premiers jours. L'enfant est alors travaillé par l'excrétion du méconium, et jusqu'au troisième jour, son poids diminue d'environ 100 grammes, pour ne revenir qu'au sixième ou septième jour ce qu'il était à la naissance. Nous en concluons que son bien-être général correspond au faible degré de développement et d'accommodation de ses organes à son nouveau milieu et à ses nouvelles conditions d'existence.

Cependant ce petit être, chétif et impuissant, est déjà outillé pour ébaucher ses premières sensations et ses premières perceptions. Le goût, dès le premier jour, distingue certaines saveurs, et il en garde le souvenir. L'odorat, qui lui est moins utile, puisqu'il n'a pas de longtemps à chercher sa nourriture, comme beaucoup de jeunes animaux, s'exerce peut-être, dès la première semaine, associant ses impressions à celles du goût. La sensibilité thermique, la sensibilité de contact, entrent en exercice dès la naissance. A partir de ce moment aussi, l'enfant commence à distinguer la lumière, premier progrès pour la distinction des couleurs et des objets. Quelques heures après son entrée dans la vie au grand air, ses oreilles peuvent entendre. Ses cris de douleur sont le prélude de la parole humaine. Ses mouvements, confus et inconscients, assez précis déjà dans l'acte de la succion, préparent de loin les voies à cette activité intelligente d'où doit sortir la volonté.

CHAPITRE III

LES PERCEPTIONS, LES SENSATIONS ET LES SENTIMENTS PRIMAIRES.

On peut étudier les sensations dans les perceptions ou idées qu'elle laissent après elles, dans les émotions agréables ou pénibles qu'elles occasionnent, et dans les sentiments primaires qu'elles engendrent. Nous les étudierons, chez le petit enfant, dans l'ordre que nous venons d'indiquer, en groupant autour de chaque sens ces trois sortes de faits psychiques. Les sentiments dérivés ou complexes seront étudiés ailleurs.

I

Le goût. — Tous les sens, même les plus développés au moment de la naissance, sont plus ou moins longtemps incapables des délicates perceptions qui leur seront plus tard familières. Il en est ainsi du goût, qui fonctionne quelques heures après la naissance. Les saveurs douces sont acceptées ; l'amer, l'acide, le piquant, sont repoussés avec un dégoût plus ou moins énergique. La distinction entre ces deux sortes de saveurs met déjà en jeu tout au moins la mémoire inconsciente : ainsi tel enfant, qui, le premier ou le second jour, avait pris sans grimaces de l'huile de ricin, en refuse obstinément un ou deux jours après. Cependant l'acide et l'amer ne répugnent pas également à tous les enfants, et l'on en voit beaucoup, d'un à deux mois, qui avalent sans dégoût, et comme avec plaisir, des choses nauséa-

bondes. La persistance de cette indifférence du goût, moins pourtant que sa perversion, serait un symptôme grave : ce sont des anomalies constatées chez beaucoup d'idiots [1].

Le peu d'utilité qu'il y a, pour le nouveau-né humain, à reconnaître les saveurs, est une raison suffisante pour que le sens du goût soit fort peu développé au début : la nature ou l'hérédité ne fait rien en vain, et pourvoit d'abord au nécessaire. Mais cette obtusion relative s'explique par d'autres raisons : nous savons qu'il se mêle, pour l'adulte, aux sensations du goût, des sensations olfactives qui influent sur la distinction que nous faisons des premières. « Les yeux et les narines étant fermés, dit Longet, on ne distinguera pas une crème à la vanille d'une crème au café : elles ne produiront qu'une sensation commune de saveur douce et sucrée ».

Au surplus, comme l'a dit Brillat-Savarin, l'empire de la saveur a ses aveugles et ses sourds, et les degrés de délicatesse sapide, très différents suivant les personnes, apparaissent déjà dans le jeune âge. On a pu faire accepter à des enfants de six mois certains médicaments, rien qu'en changeant la couleur de la tasse. D'autres ont le dégoût très facile, et montrent des répugnances que l'hérédité seule paraît expliquer. Une dame de ma famille n'a jamais pu, étant petite, être habituée à goûter le vin, et, malgré les avis des médecins, elle ne put jamais boire que de l'eau. Chez d'autres enfants, le refus de certains mets tient à des causes morales, aux caprices, aux mauvais habitudes, aux mauvais exemples. J'ai vu un capricieux de deux mois et demi refuser énergiquement le biberon, avec un étirement des lèvres et une grimace caractéristiques, une fois parce que le biberon était rempli d'eau, une autre fois parce que le lait n'était pas sucré. Le cas le plus ordinaire, c'est que l'enfant s'habitue facilement à changer de goût, et même à sa-

[1] Dr Sollier, *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*, p. 51-52.

vourer l'âcre, le piquant et l'amer, pour peu qu'on l'y dresse. Quoique affectant, en général, des appétences ou des répugnances particulières, l'enfant, après les premiers mois d'allaitement, montre des tendances d'omnivore.

L'instinct de la nutrition, inné, mais non parfait au début, est celui qui prédomine pendant les premiers temps. Un savant, pour me convaincre que le nouveau-né n'est qu'un pur automate, m'envoyait cette étrange portrait de son fils âgé de près de deux mois : « C'est une vraie petite bête, vorace à l'excès, qui n'a de véritable repos que dans le sommeil ou au sein. Je n'aurais jamais cru qu'un petit enfant fût si absolument un animal, sans autre instinct que la gloutonnerie. Il faut, pour en supporter le dégoût, se dire que, dans quelques mois, il y aura quelques lueurs d'intelligence, que cela commencera à ressembler à un petit homme. » Il ajoutait, quelques jours après : « Je crois toujours à la pure animalité du petit enfant, et, pour donner une idée de la voracité de cet âge, je ne peux le comparer qu'à une larve toujours mangeant sans trève ni repos. » Sans relever les détails qui me paraissent doublement injustes, et pour l'enfant de deux mois, et pour l'animal adulte, je reconnais que mon ami a bien observé et bien décrit cet état du petit enfant soumis au tyrannique besoin de la nourriture. M. Luys a vu la même chose ; mais il a vu, comme moi, quelque chose à côté, et ce quelque chose est de la plus grande importance. « Ses appétitions organiques, dit-il, sont flattées par le lait qu'il suce, et il se nourrit organiquement comme une cellule organique qui emprunte au milieu ambiant les matériaux qui lui agréent. Mais, en même temps, cette satisfaction qu'il éprouve, il la traduit à sa manière, il sourit en voyant le sein qui lui donne la nourriture et la vie, et, dès lors, sa *sensibilité intime* est mise en émoi, son *sensorium* est ému. Il se réjouit, parce qu'il se souvient, parce qu'il a gardé le

souvenir de satisfactions données à ses appétitions physiques[1] ».

En somme, les plus vifs sentiments de l'enfant sont longtemps ceux qui se rapportent au goût. Le besoin de manger domine longtemps tous les autres, même le besoin de mouvement ; il est le premier à se manifester, et le plus persistant. A cet impérieux et actif besoin se rapportent, pour l'enfant, les émotions les plus agréables. C'est à travers les satisfactions de l'appétit qu'il se met à connaître et à aimer successivement le sein de sa nourrice ou son propre biberon, et ensuite les mains, le visage, la voix, les yeux, le rire, les caresses, la personne tout entière de sa nourrice. Ses premières amours sont celles d'un gastronome; sa première gratitude est la reconnaissance de l'estomac ; ses premières expériences sont toutes, autant qu'il est possible, rattachées au goût. Quand on met un objet quelconque dans les mains d'un enfant de six mois, il le palpe un instant, il le serre, sans avoir l'air de s'arrêter aux impressions tactiles, et, s'il a la force de le porter à sa bouche, il l'expérimente avec les organes du goût. Votre doigt, un chiffon, un bâton, une boîte, un fruit, une fleur, un animal, un vase, les objets petits ou grands, propres ou dégoûtants, tout y passe. Après s'être emparé de la belle gravure dont les couleurs l'avaient d'abord séduit, il n'a rien de plus pressé que de la porter à sa bouche.

A cet égard, le beau et le bon paraissent pour lui une seule et même chose. Lors même que de très nombreuses expériences lui ont appris que tous les objets ne sont pas d'une dégustation agréable, il ne se défie, à première vue, que des objets absolument reconnus offensants pour son goût : ainsi un enfant de trois mois, à qui l'on avait fait prendre des remèdes amers dans une tasse bleue, détournait la tête, grimaçait et pleurait à la vue de cet objet. Un

[1] Luys. *Le cerveau et ses fonctions.*

enfant de six mois, à qui l'on présenta un porte-plume, un petit cadre, une paume, un livre, les porta successivement à sa bouche. Le besoin de combattre le picotement continuel de leurs gencives est sans doute pour quelque chose dans cette universelle tendance, lorsque les enfants ont passé l'âge de quatre mois ; mais il fut en chercher la raison principale dans la surexcitation des fonctions du goût, et dans la prédominance des idées et des sentiments qui s'y rapportent.

II

L'odorat. — Les enfants paraissent, en général, et assez longtemps, insensibles aux bonnes comme aux mauvaises odeurs. Il est probable seulement qu'ils en sont moins impressionnés que nous, et que leurs appareils olfactifs, organes si délicats et en connexion multiple avec différentes régions du cerveau, ne sont pas très développés dans les premiers mois, ce qui n'aurait rien d'étonnant, puisque la distinction des odeurs paraît n'être d'aucune utilité pour le nourrisson. Peut-être aussi, les odeurs étant par nature variables et fugitives, faut-il un jugement déjà exercé, pour en distinguer les sensations, et les rapporter à leurs objets comme à leurs causes. Connaître la provenance d'une sensation, c'est être capable de la préciser en l'isolant des sensations concomitantes.

Cependant certains médecins spécialistes m'ont affirmé que le nouveau-né est impressionné par les odeurs, et l'on me cite un enfant de six semaines, et un autre de deux mois, qui refusaient ou qui prenaient le sein de certaines femmes, guidés par la seule odeur de leur transpiration. Tiedemann, dont l'enfant, âgé de treize jours, avait rejeté quelques médecines après les avoir goûtées à plusieurs reprises, va jusqu'à supposer qu'il les « distinguait de ses aliments par l'odeur. » Le fils de Darwin, à trente-deux jours,

« reconnaissait le sein de sa mère à une distance de 75 à 100 millimètres, comme le montraient le mouvement de ses lèvres et la fixité de ses yeux », et Darwin suppose que la vue et le toucher n'y étaient pour rien, que l'enfant y était guidé par la sensation de chaleur ou par l'odeur. On le voit, le recueil des observations concernant l'odorat, au double point de vue émotionnel et cognitif, était encore fort incomplet il y a une quinzaine d'années, chez les plus compétents observateurs. Preyer lui-même n'a ajouté aucune observation importante à celles de ses devanciers [1]

Bien que l'acuité de l'odorat, si exquise chez certains animaux, et même chez quelques sauvages, ne soit pas à l'homme civilisé d'un grand secours, son insensibilité relative, chez des sujets normaux, paraît correspondre à un faible développement intellectuel. Des cas d'obtusion, ou d'inégalité singulière, sont signalés chez les idiots, a côté de cas d'acuité extraordinaire [2].

Le petit enfant de quinze jours, d'un mois, de deux mois, ne manifeste que des sensations visuelles ou tactiles en présence et au contact d'une rose, d'un lys, d'un géranium, d'un bouquet ; je n'affirmerais pas qu'il n'en éprouve point d'autres. — J'ai soumis un certain nombre d'enfants, âgés de dix à quinze mois, à des expériences touchant les sensations olfactives. Ils ont tous, excepté un seul, qui ne sentait aucune odeur, pas même celle du tabac et de l'éther, ressenti très vivement les différentes impressions olfactives que je les mettais dans la nécessité d'éprouver. Un enfant de dix mois me parut très sensible aux bonnes odeurs, et très offusqué par les mauvaises. Quant je l'empêchais de saisir une rose ou un bouquet de violettes, que je lui avais d'abord rapprochés du nez, il me les demandait par sa mine et ses gestes ; je rapprochais de nouveau la fleur ou le bou-

[1] V. *L'âme de l'enfant*. Partie I, chap. V.
[2] Sollier, *oc. cit.*, p. 53.

quet de son nez, et alors il ouvrait la bouche, et restait immobile un certain temps, souriant de plaisir ; en un mot, il paraissait apprécier et distinguer les odeurs. Il est, nous l'avons dit plus haut, des aliments qui n'impressionnent pas seulement le goût (qui nous fournit les sensations de saveurs douces, sucrées, salines, âcres, acides, amères), mais qui nous procurent aussi des sensations olfactives, comme le chocolat et le café : cet enfant les aimait à la folie, bien plus que le sucre ; il appréciait certainement, tout comme nous, le fumet du cacao et du moka. — J'en ai vu deux autres, du même âge, que l'odeur de la rose ou du réséda, qui n'arrive point par l'aliment, laissait plus indifférents que le fumet du chocolat. L'odeur-aliment, et cela se conçoit, usurpe sur la sensibilité inexpérimentée de l'enfant les droits de l'odeur simple, tandis que le contraire arrive très fréquemment chez l'adulte. Les anciens se couronnaient de roses dans leurs festins ; nous mettons souvent des fleurs dans nos salles à manger, et, dans tous les cas, nous y apportons d'ordinaire avec nous des parfums délicats, qui ne font pas tort au fumet des vins et des viandes.

III

Le sensations organiques. — Bain a donné ce nom à celles qui naissent des diverses dispositions ou affections de notre corps, et qui viennent toutes se fondre dans le sens vital ou sens fondamental, sensation générale de notre existence, sensation immédiate de notre propre corps, qui est, d'après le docteur Luys, la somme de toutes les actions nerveuses, et comme la base organique de la conscience. Au sens organique se rapporteraient les sensations de la respiration, celles de la circulation et de la nutrition, les sensations spécifiques des nerfs et des muscles, comme la fatigue, les sensations de coupure et de déchirure, les crampes et les

spasmes, etc. Que l'enfant, organisme inachevé et d'accommodation imparfaite, dans la première période surtout, n'éprouve fréquemment des douleurs de ces différentes espèces, cela ne fait aucun doute. Il est moins évident qu'il éprouve les sensations de plaisir correspondantes. C'est qu'elles équivalent, en général, à des sensations de régularité fonctionnelle et de bien-être qui ne se traduisent pas par des marques violentes.

Le bien-être qui résulte d'une respiration convenable doit être un de ceux que l'enfant ressent le plus. En effet, la respiration étant plus active chez lui que chez l'adulte, et la fréquence des inspirations lui faisant une nécessité plus grande de l'air oxygéné, d'un côté, l'enfant doit porter une assez vive attention à l'acte respiratoire, à cause des modifications rapides qu'il fait éprouver à ses organes, et, d'un autre côté, la qualité et la température de l'air respiré doivent lui procurer des sensations en rapport avec la fraîcheur et l'appétition de ses organes respiratoires. Aussi nous savons tous que, pour le nourrisson à peine âgé d'un mois, la promenade au grand air est la plus salutaire distraction et la plus agréable jouissance.

Si l'on admet une conscience organique et automatique, toujours veillant sur toutes les parties internes et externes de l'être, on peut aussi ranger parmi les sensations heureuses de l'enfant celles que lui procure un sommeil régulier. Le pur sommeil de l'enfant implique une saine et complète nutrition, un parfait accord de toutes les fonctions. Non seulement le sommeil est la condition de l'accroissement des organes, et du développement intellectuel et moral, qui se fait moins par les impressions reçues que par les perceptions digérées et consolidées : mais il est la part la plus bienfaisante que la nature fasse à l'enfant jusqu'à l'âge de la curiosité vive et de la locomotion facile. Et qu'est-ce donc si ce bonheur négatif, qui est l'absence de toute sensation pénible, et qui prépare au réveil des sensa-

tions positivement agréables, est doublé pour le petit enfant, comme pour l'adulte, des idéales sensations du rêve, si l'enfant qui vient de s'endormir, repu et caressé, sous le charme de la voix maternelle, retrouve souvent en rêve l'aimable réalité qu'il a quittée ?

IV

Le sens musculaire. — Ce sens, auquel ont passé un certain nombre des attributions du tact, le sens musculaire, qui est une entité hypothétique pour Renouvier, mais dont Bain et Wundt croient avoir établi l'existence par des expériences irréfutables, est comme un tact intérieur auquel on rapporte ordinairement les sensations de pression, de poids, et même de résistance ; on en fait comme la conscience, non seulement des contractions musculaires, mais même de l'état des muscles, et, à un moindre degré, de l'état des articulations de la peau accompagnant les contractions musculaires.

Quelle que soit l'origine, et quel que soit le centre de ces sensations, on ne peut nier qu'il n'en résulte des impressions de plaisir ou de douleur d'un genre particulier, indépendamment du plaisir ou du déplaisir moral résultant d'un désir plus ou moins vif et plus ou moins bien satisfait. L'effort plaît en lui-même, quand il n'est pas trop violent : on peut donc dire que les sensations de pression, de poids, d'effort musculaire, sont agréables à l'enfant, quand elles ne dépassent pas ses forces, et lui déplaisent plus ou moins dans le cas contraire. Ajoutons que ces sensations sont d'autant plus agréables, qu'elles sont plus variées : chaque membre, chaque organe est susceptible d'un nombre infini de mouvements qui procurent à l'être le sentiment intime, peut-être inconscient, de son activité ou de sa vie. Que de muscles en jeu, simultanément ou successivement, dans la seule traction d'une pelote attachée au bout d'un

fil ! Et, s'il s'agit d'un poids, si léger qu'il soit, à soutenir ou à soulever, ce ne seront pas seulement les muscles du dos, des épaules et du cou, ou les muscles du bras et de l'avant-bras, qui entreront en jeu, mais un certain nombre de muscles respiratoires. Ferrier paraît, en effet, avoir démontré que le sens de l'effort nécessaire au discernement d'un poids lourd « doit être plus exactement attribué à la région des muscles respiratoires (1). » Cette sensation du poids, antérieure à l'appréciation du poids, est donc un phénomène musculaire d'une complexité telle, que la foule de sensations qui en résulte doit profondément intéresser la conscience musculaire ou le centre auquel répondent les attributions qu'on lui prête. Plaisirs d'un état d'équilibre et de santé, plaisirs d'un exercice approprié et modéré, telles sont les sensations qu'éprouve chaque jour, sans s'en douter, le petit enfant qui agite ou dont nous remuons les membres. Mais aussi que de sensations désagréables ou nuisibles nous lui faisons éprouver chaque jour par ses muscles, sans que nous nous en doutions, nous ou ceux qui nous remplacent auprès de lui !

V

Le sens thermique. — La sensation de la chaleur et celle du froid dépendent essentiellement de la différence de température entre nos organes et le milieu ambiant, entre le corps rayonnant et le corps en contact, air ou objet quelconque. Quand la disproportion est modérée, dans un sens ou dans l'autre, il y a sensation agréable de chaleur ou de fraîcheur ; quand elle dépasse certaines limites, il y a douleur, en même temps que troubles plus ou moins graves dans les profondeurs de la vie organique. Malgré le développement incomplet de ses plexus et de ses centres

1. David Ferrier, *Les fonctions du cerveau*, p. 368.

nerveux, l'enfant est prédisposé à une très forte impressionnabilité thermique, sinon par la facilité d'accommodation au milieu ambiant, du moins par la délicatesse de ses tissus épidermiques, par son peu d'activité nutritive, et la petitesse de son volume. Nous avons déjà vu que le fœtus est très sensible à la température haute ou basse. Mais, chez tous les animaux nouveau-nés, la tendance au refroidissement est extrême ; ils meurent très facilement de froid, même en été, à l'ombre.

Les douces sensations de chaleur qu'éprouve le jeune enfant sont si évidentes, qu'il est inutile d'y insister. Mais on peut se demander si les sensations de froid, dont meurent tant d'enfants, leur sont aussi pénibles qu'elles le seraient à des enfants plus âgés ou à des personnes adultes. Il me semble que le tout jeune enfant en souffre en réalité moins qu'on ne l'attendrait de sa susceptibilité organique à de telles impressions. Les sensations sont ordinairement modifiées, pour l'adulte, par des jugements, des habitudes, des sentiments très divers et très variables, qu'un abaissement ou une élévation de quelques degrés peut réveiller en lui. Un soldat de faction par une forte gelée pourra éprouver des sentiments qui contrebalanceront les vives sensations du froid, ou pourra faire des réflexions, des comparaisons, combiner des souvenirs, former des imaginations, qui auront pour résultat de lui rendre le froid plus pénible qu'à un enfant de deux mois, et surtout de quelques semaines, qui sera exposé, à quelques pas de la guérite, sous une porte-cochère. Inutile aussi d'insister sur ce fait, évident pour tous, que la constitution individuelle, l'état accidentel de la santé, augmentent ou diminuent, pour les enfants, comme pour les grandes personnes, la susceptibilité dont nous parlons [1].

[1] Pour de plus amples détails sur les diverses sortes de sensations que nous venons de passer en revue, nous renvoyons le lecteur à notre livre « l'*Education morale dès le berceau* », Partie II, 2e édit.

VI

La vue. — Le nouveau-né ne reste pas longtemps aveugle. C'est même au premier jour, contrairement à ce qu'il m'avait semblé, que les observateurs les plus récents rattachent la perception de la lumière. Dès ce moment, la lumière brusquement approchée des yeux d'un enfant éveillé lui fait fermer les yeux ; tombant sur les yeux d'un enfant endormi, « elle provoque, dit Preyer, de légers mouvements ou frémissements de ces organes ». Ce qui prouve que déjà le réflexe pupillaire existe, en vertu de l'hérédité. D'après le même auteur, « l'adaption du cristallin à la vision, à longue et à courte portée, existe dès le début », bien que non assez parfaite « pour permettre la vision nette à des portées brusquement variables et faciliter la perception de la troisième dimension de l'espace ».

Il est certain, en tout cas, que, chez la plupart des enfants normaux, la distinction de la lumière et de l'ombre existe à la fin de la première semaine. Quelques jours après, les yeux suivent la direction de la lumière et des flambeaux : mais, toujours errants, si ce n'est quand l'enfant tette, ils ne se fixent sur aucun objet, ils ne suivent pas les mouvements, preuve qu'ils ne les distinguent pas mieux qu'au moment de la naissance. On ne peut guère constater ce dernier progrès, et encore très confusément, avant la fin de la quatrième semaine.

Y a-t-il pour l'individu une évolution progressive de la vision, et, par conséquent, une évolution progressive du sens des couleurs, comme Gladstone et Magnus veulent qu'elle ait eu lieu pour l'espèce ? D'après la thèse soutenue par eux, trois couleurs auraient successivement été connues par l'œil, dans l'ordre de plus ou moins grande réfrangibilité : ce sont le rouge, le vert et le violet. Dans la seconde phase de son développement, le sens de la couleur est devenu complètement distinct du sens de la lumière : les

nuances du rouge et du jaune, y compris l'orangé, sont nettement distinguées. Dans la troisième période, on apprend à reconnaître les couleurs, qui, en fait d'éclat, n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre extrême, mais qui sont, en somme, des variétés du vert. Enfin, plus tard, l'homme commence à discerner le bleu ; cette phase dure encore, et même elle est peu avancée pour certaines parties de l'humanité ; nous-mêmes, à la lumière, nous confondons très facilement le bleu et le vert[1]. G. Allen, au nom de l'évolution pure, a assayé de réfuter la théorie ci-dessus indiquée, mais il reste toujours la question préhistorique : la formation de l'organe visuel humain, tel qu'il existe chez nous aujourd'hui, et le développement du sens de la couleur, ne peuvent s'expliquer que par une transmission héréditaire. Nos plus immédiats ancêtres de l'âge préhistorique voyaient-ils les mêmes couleurs que nous ? L'enfant qui reproduit en petit les grandes phases de l'évolution primitive, voit-il d'abord les couleurs comme nous ?

Les expériences tentées jusqu'à ce jour ne nous renseignent que sur un petit nombre d'enfants, déjà arrivés à posséder plus ou moins bien leur vocabulaire ; elles ne nous apprennent presque rien sur le fait mental antérieur à l'usage de la parole ; de plus, elles ne sont pas concordantes. Il est probable que l'enfant a dû distinguer les couleurs longtemps avant de pouvoir les indiquer en entendant leurs noms.

Preyer a fait, à partir de la fin de la deuxième année de son fils, plusieurs centaines d'expériences, pour déterminer les dates précises où la désignation et la distinction des couleurs vont de pair. Il en résulte, selon lui, que le jaune et le rouge sont les premières couleurs correctement dési-

1. V. l'intéressante appréciation que M. A. Espinas a faite de cette théorie, *Revue philosophique*, janvier 1880.

gnées, ainsi que les différentes intensités lumineuses correspondant au blanc, au noir et au gris; le vert et le bleu, que l'enfant doit confondre avec le gris, ne sont désignés que beaucoup plus tard. Pour toutes ces expériences, Preyer avait employé les ovales colorés du docteur H. Magnus. Il avait déjà entrepris, avec des jetons de même forme, mais de couleurs différentes, des expériences systématiques sur ce point, au vingt et unième mois de l'enfant. Elles restèrent sans résultat, peut-être à cause de la difficulté qu'il y a pour l'enfant à associer l'idée du mot *rouge* ou *vert*, par lui entendu, à celle de la couleur correspondante.

Des expériences analogues ont été faites par M. Binet. Pour l'enfant par lui observé, la couleur qui a été désignée correctement le plus grand nombre de fois est le rouge, tandis que chez l'enfant de Preyer, c'était le jaune. Il paraissait y avoir une grande confusion dans son esprit entre le jaune et le vert. Comment s'assurer si cette confusion portait sur les couleurs ou sur leurs noms? Pour se mieux renseigner, M. Binet a substitué la méthode de reconnaissance à la méthode d'appellation. « J'ai voulu voir si ce même enfant peut retrouver une couleur qu'on lui montre d'abord et qu'ensuite on confond avec plusieurs autres. L'enfant, qui, le même jour, par la méthode d'appellation, n'avait donné qu'une réponse correcte pour le vert et deux pour le jaune, et en avait donné cinq d'incorrectes pour le vert et quatre pour le jaune, donne uniformément neuf réponses correctes pour le vert et pour le jaune, tout comme pour le rouge, sur laquelle il ne se trompait jamais. Il est donc bien établi « que l'enfant est tout à fait capable, à ce moment, de distinguer le jaune du vert ; s'il se trompe si souvent, quand on emploie la méthode Preyer, cela tient simplement à ce qu'il éprouve de la peine à faire rentrer chaque couleur dans une association de mots distincte. M. Preyer avait du reste eu l'idée de ce fait » (1).

1. Binet, *Perceptions d'enfants*, *Revue phil.*, Décembre 1890.

Je me demande s'il n'y aurait pas lieu d'instituer des expériences de simple reconnaissance émotionnelle ou utilitaire, avec des objets faciles à reconnaître pour l'enfant, dès le septième ou huitième mois. J'ai noté, chez un enfant de sept mois, dont il sera parlé plus loin, la distinction, au point de vue des qualités sapides, et d'après la couleur autant que d'après la forme, d'un morceau de pain, d'un fruit. Il ne s'agit toujours là, il est vrai, que de jaune et et peut-être de rouge. Je crois, d'ailleurs, que la genèse de la distinction chromatique importe moins que la perception de la forme et de la distance, c'est-à-dire, la distinction et l'interprétation des objets vus. Preyer a minutieusement étudié tous ces faits, ainsi que les mouvements délicats qui aboutissent à la direction volontaire du regard.

Le nouveau-né contracte d'abord sans but précis les mouvements des yeux. La plupart sont innés et instinctifs ; par exemple, les yeux grands ouverts, dès la naissance, manifestent les sensations agréables, et la fermeture des paupières exprime les sensations pénibles. Les mouvements coordonnés de la paupière vers le haut ou vers le bas, lors de l'élévation ou de l'abaissement du regard, sont acquis. On les remarque cependant dès la seconde semaine. Parmi les mouvements, presque tous incoordonnés, des yeux, il s'en produit quelques-uns de symétriques. Ils deviennent, avec le temps, plus fréquents et plus précis. Au trente et unième jour, chez le fils de Preyer, le strabisme était rare ; au quarante-sixième très rare. A l'âge de trois mois, il n'y avait plus de mouvements incoordonnés des yeux.

La consolidation du mécanisme des mouvements oculaires coïncide avec l'apparition des mouvements volontaires. Mais c'est encore par degrés lents, et avec des mouvements comme fortuits, que l'enfant arrive à diriger volontairement son regard. Au début, il regarde dans le vide, il détourne son regard d'un objet placé dans son champ de vision vers un objet plus éclairé ; il suit du regard et de la

tête, ou du regard seul, un objet lentement déplacé devant lui ; enfin il passe de l'acte de voir à celui de regarder ; il fixe et voit nettement les objets ; à la vision des objets dans le même plan succède la vision des objets inégalement distants. La direction du regard à la recherche d'un objet remonte aux premières semaines ; la fixation du regard peut se voir après le troisième mois. L'enfant distingue dès lors nettement la droite, la gauche, le haut, le bas. Mais la troisième dimension de l'espace est lente à entrer dans son esprit : la perception ou l'appréciation des distances est de beaucoup en retard sur l'accommodation parfaite de l'œil. L'enfant apprend la différence des distances, probablement par les mouvements de son corps vers les objets vus, et par l'inutilité de ses efforts pour atteindre les objets lointains. Preyer, en attribuant au toucher le rôle principal dans l'appréciation des distances, confirme, sur cette question si débattue, l'opinion de Berkeley, adoptée par J. St. Mill. On sait que la théorie le plus en crédit aujourd'hui, chez les psychologues et les physiologistes, sur le sentiment de la distance, c'est qu'il est une synthèse des perceptions tactiles, des perceptions visuelles, et des sensations musculaires de l'œil. Le silence de Preyer sur cette doctrine, recommandée par le nom de son illustre compatriote Wundt, nous paraît surprenant. Quoi qu'il en soit, l'insuccès fréquent des enfants voulant saisir un objet ou le tendre à quelqu'un montre, en même temps que l'imperfection des mouvements coordonnés, combien l'évaluation des distances est encore imparfaite, même à la quatre-vingt-seizième semaine.

Ce qu'il importe surtout de retenir, c'est que la question de la portée de l'œil chez l'enfant n'est pas encore résolue. D'après Jäger, se basant sur des recherches opthalmoscopiques et anatomiques, l'œil est mieux adapté, dans les premiers temps, pour voir de près ; et plus tard (mais encore dans les premières années), il est mieux adapté à la

vision à longue portée. Les expériences faites par Ely, à l'aide de l'atropine, l'ont amené à croire que l'emmétropie, la myopie et la presbytie, sont innées, et que cette dernière prédomine. Koenigestein croit que l'œil de l'enfant est exclusivement approprié à la vision à longue portée. Preyer appelle de nouvelles observations sur cette question, dont on ne saurait contester l'importance au point de vue pédagogique.

L'interprétation des objets vus est très lente à se faire chez l'enfant. Le même auteur en donne quelques preuves à propos d'actes intéressant l'enfant, de l'usage de divers objets et de l'appréciation des images. Cette dernière lui paraît en retard sur la compréhension des actes et l'usage des objets. Ainsi « le fils de Sigismund interprétait, à la fin de la deuxième année, un cercle comme une assiette, un carré comme un bonbon ; et au vingt et unième mois, il avait reconnu l'ombre de son père, dont il avait eu peur d'abord, comme étant une image, car il cria joyeusement « papa » en la montrant. A un âge plus avancé, le fils de Preyer appelait encore un carré une « fenêtre » ; un cercle, un « anneau » ; et quatre points, de petits « oiseaux ». Pour la distinction et l'interprétation des objets, comme pour l'interprétation des dessins, nous produirons en leur lieu nos propres observations.

Nous avons à parler aussi des émotions agréables ou pénibles qui se rattachent pour l'enfant aux sensations visuelles.

On doit considérer comme on ne peut plus exagéré ce que Tiedemann rapporte de son fils à peine âgé de treize jours, qui, dans ses yeux et dans sa mine, laissait apercevoir des expressions de douleur ou de plaisir à la vue de certains objets, et portait une attention soutenue aux gestes de ceux qui lui parlaient. Mais on peut, sans témérité, affirmer que l'enfant âgé d'un mois, ou de quarante jours, a déjà éprouvé un certain nombre de plaisirs et de peines suggérés par les impressions visuelles. Dès la troisième

semaine, l'œil est attiré par la lumière, et bientôt par tout objet bien éclairé ou coloré ; on voit bien ici que l'instinct qui pousse chaque organe à entretenir sa vitalité est d'accord avec l'instinct qui le porte à rechercher dans l'exercice une satisfaction : toute couleur plaît à l'enfant, qui excite sa vue sans la troubler. Comme la couleur vive des objets, les nuances variées que produit leur agitation le charment de jour en jour davantage.

Les peines causées par les impressions visuelles lui viennent tout d'abord des lumières trop vives, des couleurs trop crues, d'objets mis brusquement en rapport avec sa rétine ou trop vivement secoués. Il faut aussi compter, parmi ces peines, la gêne morale qui résulte d'une accommodation imparfaite, ou tout au moins la peine physique lui venant quelquefois des efforts faits pour chercher l'adaptation normale. Cette hypothèse paraît fondée sur des analogies sérieuses. Il n'est malheureusement pas vrai que l'adaption progressive du jeune être au milieu pour lequel il est héréditairement constitué, se fasse par ébauches successives, avec des transitions douces et comme des ménagements providentiels. La nature n'épargne pas la souffrance aux jeunes. En vérité l'homme souffre d'autant plus qu'il est plus faible : si, au point de vue de la perception intellectuelle, la fonction s'exerce utilement selon les forces de l'organe, on peut en dire autant de la sensibilité normale, qui doit procurer surtout le bien-être. « Il faut, a dit Rousseau, beaucoup de temps pour apprendre à voir » ; or, une vision incomplète est nécessairement accompagnée, comme tous les besoins non satisfaits, de sensations désagréables.

Cependant les impressions visuelles ne produisent pas chez l'enfant les mêmes émotions, soit agréables, soit pénibles, qu'elles produiraient souvent sur l'adulte. Toutes les couleurs, il est vrai, le séduisent, l'attirent ; les couleurs ternes ne le laissent pas toujours indifférent ; elles lui causent même un plaisir évident, pour peu qu'elles

soient distinctes, qu'elles tranchent sur des couleurs plus claires, comme le noir sur le gris, ou le gris sur le blanc, pour peu surtout que l'enfant possède une vive impressionnabilité. Une petite fille de trois mois, un enfant de cinq mois, étaient charmés de dessins (pas des dessins pour eux) de couleur uniformément grisâtre ; celui-ci était friand des gravures lithographiées en noir, et il suffisait de lui dire le mot « tableau », pour que son regard se tournât vers les cadres disposés le long du mur de mon appartement. Un autre enfant de six mois ne manifestait quelque plaisir que devant les images, les fleurs ou les étoffes voyantes ; mais ces brillantes couleurs paraissaient lui plaire tout comme aux deux autres. Y avait-il énergie moindre dans sa fonction visuelle, ou, par suite de l'hérédité ou par le fait des influences éducatives, une sensibilité esthétique moins bien partagée quant au sens de la couleur ?

Pour les émotions pénibles produites par certaines couleurs, s'il en est à un degré quelconque, il est inutile d'en chercher les signes chez le jeune enfant. Quoiqu'il semble naturel que la vue ait ses répulsions particulières, je n'ai pas réussi à en trouver trace chez les enfants âgés d'un mois à dix mois, ni même chez des enfants plus âgés. Il n'est pas même très fréquent de trouver très marquées chez des adultes, de ces prédispositions affectives de la vue, de ces préférences innées pour telle ou telle couleur. Le plaisir et le déplaisir des yeux sont des phénomènes en grande partie artificiels, résultant de certaines expériences associées entre elles. Comme l'enfant n'a pas, de longtemps, des idées distinctes sur l'utilité ou la nocuité des objets, il ne voit primitivement dans la plupart d'entre eux que des couleurs mobiles, qui, toutes lui plaisent, dès qu'il y est sensible.

VII

L'ouïe. — Nous avons déjà dit que l'enfant nouveau-né

est sourd, le passage auditif externe étant fermé et l'oreille moyenne contenant trop peu d'air. Il est cependant possible, comme beaucoup ont cru l'observer, que l'enfant tressaille, à l'audition d'un son fort, quelques heures après la naissance. Ces commotions, il est vrai, sont, en général, produites par une forte excitation motrice, et non par une excitation auditive. Ainsi, le second jour de sa naissance, Ferdi était dans les bras de sa mère, lorsqu'on heurta contre le lit, et le choc fit tressaillir l'enfant ; le même jour, on l'avait couché dans une chambre où sa sœur et une amie passèrent en courant, sans cependant faire d'autre bruit que celui de leurs pieds nus (nous sommes à Java) sur les dalles du parquet : le contre-coup des mouvements, plutôt que le bruit, le fit tressaillir encore.

L'enfant passe-t-il ordinairement de la surdité initiale à l'audition par des degrés intermédiaires, ou par un saut brusque, son appareil auditif se trouvant tout d'un coup débarrassé et dégonflé, et d'ailleurs assez développé pour remplir ses fonctions ? Nous l'ignorons. Les premières sensations auditives ne sont pas aisées à noter. Cependant j'ai cru pouvoir constater, en général avant la fin de la première quinzaine, une grande impressionnabilité aux moindres bruits. L'enfant tressaille et cligne les yeux, lorsqu'il entend le bruit d'un choc, d'une porte fermée, d'un meuble dérangé, d'une voiture dans la rue, d'un éternuement, d'un éclat de rire, d'un cri, d'un chant élevé. Dès le premier mois, l'enfant perçoit une foule de sons, mais il paraît indifférent à un grand nombre d'autres.

C'est bien plus tard qu'est perçue, ou plutôt inférée la direction du son. L'enfant de Darwin ne pouvait la reconnaître à six semaines. Preyer attribue ce progrès au deuxième ou au troisième mois. Il rapporte au trois cent dix-neuvième jour une expérience auditive, qu'il ne me paraît pas avoir interprétée exactement. « L'enfant était occupé à frapper une assiette avec une cuiller : il arriva par ha-

sard qu'il se mit à tenir l'assiette avec la main libre : le son aussitôt s'assourdit, et cette différence le frappa. Il prit alors la cuiller de l'autre main, en frappa l'assiette, assourdit de nouveau le son ; il continua ainsi. Le soir, l'expérience fut recommencée avec le même résultat. Evidemment la notion de causalité était nettement présente, puisqu'elle suffisait à faire renouveler l'expérience. L'assourdissement par la main était-il dû à la main ou à l'assiette ? Mais l'une et l'autre main exerçaient la même influence : celle-ci n'était donc pas inhérente à une main seule. C'est ainsi que l'enfant doit avoir raisonné ses sensations auditives, et ceci se passait à une époque où il ne connaissait pas un mot du langage de l'adulte » (1). Ce fait démontre, d'après l'éminent observateur, un important progrès intellectuel. N'y a-t-il pas ici double erreur, et de fait et d'interprétation ? Nous sommes en présence d'un enfant qui est excité par une première expérience à agir de manière à produire un son plus doux que celui qu'il produisait tout d'abord : le contraire serait, a priori, plus vraisemblable. Mais, le fait étant donné, on peut lui trouver une cause bien plus simple que celle qui vint à l'esprit du père : l'enfant peut être amené à renouveler l'expérience par le plaisir de sentir des coups répercutés sur sa main. et de faire œuvre sonore avec ses deux bras à la fois, en un mot, par le sentiment d'un plus grand développement d'énergie. Ce ne seraient toujours là que des impressions auditives associées à des impressions visuelles, tactiles et musculaires. Mais je ne réussis pas à me représenter la *notion de causalité* opérant dans cette circonstance, et sous la forme d'un raisonnement assez compliqué pour un enfant de cet âge.

Il faut se garder de rapporter à l'intelligence, dans le domaine de l'audition, ce qui revient à la sensibilité, soit affective, soit semi-esthétique. Les petits enfants sont de

1. *L'âme de l'enfant*, p. 70.

bonne heure agréablement excités par la voix des personnes qui les soignent. On me communique, à ce propos, un fait qui me paraît marquer un développement précoce. Ferdi, âgé de dix-huit jours, dort un peu moins, et aime à être tenu, surtout par Mme M., qui a les bras potelés, les mains très douces, la voix musicale, tandis que les deux javanaises qui aident à le soigner sont maigres, ont les mains osseuses et froides, et la voix gutturale. Deux jours après, l'enfant était tranquille dans les bras de la bonne ; il entend la voix de Mme M., et commence à gémir ; elle le prend, le voilà tranquille. Il est curieux de voir comme il aime être avec elle ! »

C'est, d'ailleurs, de très bonne heure aussi, que l'enfant éprouve une joie marquée, ou une émotion caractéristique, en entendant les sons, les airs joués ou chantés. Près de quarante jours après sa naissance, le fils de Tiedemann entendit pour la première fois jouer du piano, et, à cette occasion, il se montra singulièrement vif et joyeux. Un de mes jeunes parents aimait, dès l'âge d'un mois, entendre jouer ou chanter. Ayant fait, à l'âge de six mois, un séjour chez d'autres parents, ses tantes lui causaient une émotion très vive, qui se peignait par l'éclat de ses yeux, l'immobilité et la rougeur de son visage, quand elles lui chantaient quelque air. La première fois qu'il entendit la plus jeune, il l'écouta avec un ravissement manifeste : ce que voyant, l'autre accompagna, de sa voix plus vibrante et plus mélodieuse : l'enfant se tourna aussitôt vers celle-ci, l'écoutant avec un plaisir mêlé de je ne sais quelle admiration ou surprise. — Tous les enfants ne sont pas également sensibles à la mélodie ; mais il paraît que tous les sons, clairs, tintants, et surtout réitérés plus ou moins rythmiquement, les amusent, quand ils ne leur heurtent pas trop fortement le tympan. J'en ai vu plusieurs, à l'âge de deux mois, que des bruits de médiocre intensité, un bruit de porte fermée, un bruit de pas, un bruit de voix, un aboiement rappro-

ché, n'avaient l'air d'émouvoir en aucune façon. Mais à l'âge de quatre ou cinq mois, presque tous aiment qu'on leur chante, et un grand nombre cherchent à gazouiller, d'instinct et par imitation. On peut donc dire qu'il y a des sons agréables ou désagréables pour les jeunes enfants, soit que leur tonalité corresponde à certaines conformations de de l'appareil acoustique ou à certains états intimes de la personnalité, soit que leurs oreilles soient organiquement charmées ou blessées, selon l'expression vulgaire, soit que le sentiment instinctif d'un rythme présent ou absent éveille des émotions concordantes dans les replis mystérieux de leur *sensorium* héréditaire.

Quoi qu'il en soit, les enfants s'habituent avec la plus grande facilité aux bruits qui avaient, pour une raison ou une autre, à un certain moment, pu leur impressionner désagréablement le tympan. Les bruits choquants, aigus, glapissants, grondants, ne leur sont pas désagréables de la même manière qu'aux grandes personnes. Ils tressaillent, à les entendre, quelquefois pleurent, si le bruit est très brusque et très rapproché ; mais peu de bruits leur déplaisent pour des raisons morales, et en vertu des associations d'idées qui font se représenter certains objets connus comme désagréables. Ils ne sont d'ailleurs pas plus difficiles pour la mélodie que les abeilles, les serpents, les singes, et tant d'autres animaux auquels un rythme grossier et assourdissant tient lieu de musique. Tout leur est bon pour faire du bruit, aussitôt qu'ils peuvent se servir de leurs mains pour tenir les objets retentissants, et, s'ils paraissent quelquefois étonnés du vacarme qu'ils font, ils sont manifestement heureux de faire ainsi acte de force et de puissance. Je ne puis voir un bambin, de huit mois à trois ans, s'évertuer à s'assourdir, lui et les autres, sans me rappeler les singes musiciens d'Afrique, dont parle Houzeau. « Le bruit des animaux n'est pas toujours le simple résultat accidentel du jeu de leurs organes : il est produit quelquefois avec inten-

tion. En d'autres termes, l'animal fait le bruit pour le bruit; il y voit un moyen de s'étourdir et de s'exciter. Je ne parle pas de cette multitude de cris qui font retentir les forêts tropicales, des branches qui se cassent, des coups de bec sur les arbres, ni des noix croquées sous la dent. Ce tumulte des bois est inhérent à l'existence et aux occupations des habitants. Je parle de sons produits pour eux-mêmes, avec une intention aussi déterminée que celle d'un sonneur de cloches ou d'un joueur de tambour. Il arrive, par exemple, que les chimpanzés noirs de l'Afrique se réunissent au nombre de vingt, trente, ou cinquante, et qu'ils s'animent alors, non seulement en jetant des cris, mais en battant sur du bois mort, au moyen de baguettes qu'il tiennent avec les mains et les pieds [1]. »

VIII

Le tact. — Ce sens est un instrument de préservation avant d'être un moyen d'instruction. Nous savons qu'il se manifeste déjà, dans le sein maternel, en même temps que le sens musculaire, sous l'effet d'une pression exercée par la main, ou par la contraction des muscles de l'utérus. Au moment de la naissance, la sensibilité cutanée est très vive, et il semble que l'enfant, par son heureuse quiétude, ou par ses cris, et ses contorsions, montre que le contact des objets extérieures lui cause plaisir ou peine.

La sensation de résistance est considérée comme la sensation fondamentale du toucher. L'intensité de cette sensation, ou les modifications qu'elle peut prendre, suivant la nature des objets impressionnants, produisent des sensations douloureuses, ou simplement irritantes ou gênantes : telles sont les sensations du piquant, du rugueux, du rude, du chatouillement. Des sensations de contact qui nous pa-

[1]. Houzeau, *Les facultés mentales des animaux*, etc., t. II, p. 106.

raissent insignifiantes causent à l'enfant des inquiétudes, le font grincer, crier, agiter les bras, remuer le corps, porter automatiquement les mains vers le visage. Les barbes d'une plume passée sur les yeux et sur le nez d'un enfant âgé de quinze jours lui ont fait froncer le sourcil, contracter obliquement le nez, fermer les yeux ; d'autres, plus âgés, étaient insensibles à ce genre d'excitation. Chez quelques-uns, l'insensibilité dermique est une imperfection normale, de cause héréditaire ; chez d'autres, elle a pour cause un état véritablement pathologique.

« La sensibilité tactile est très obtuse en général, chez les idiots, mais elle l'est toujours d'une manière uniforme et non par plaques. A ce point de vue, Séguin distingue les idiots en deux classes : ceux qui, n'ayant pas conscience des sensations qui dérivent du tact, ne recherchent pas l'usage du toucher ou le recherchent mécaniquement, et ceux qui n'ont ni la conscience de la sensation, ni la sensation elle-même, classes qui demandent chacune une méthode d'éducation spéciale. Chez les idiots profonds, on peut quelquefois se demander s'il n'y a pas anesthésie complète. On en voit qui se déchirent, s'écorchent, se rongent les doigts, qui se déchirent la joue jusqu'à l'oreille, sans manifester la moindre sensation douloureuse. Car il est bien certain que s'ils ressentaient de la douleur, ils s'arrêteraient. Dans cet ordre d'idées, on a pu observer toutes les mutilations imaginables, et qu'il serait sans doute sans intérêt de rapporter ici. La liste en est longue et ne serait jamais terminée. Chez ces idiots, le contact, la piqûre, le chatouillement, ne sont pas sentis [1] ».

Preyer a étudié la sensibilité tactile des principales parties du corps chez l'enfant. Celle de la langue est fort vive ; elle existe dès la naissance, et produit, selon les corps en contact, et les parties touchées, des mouvements de succion,

[1]. Sollier, *loc. cit.*, p. 54.

de répulsion, de nausée. L'attouchement des lèvres et des muqueuses provoque des éternuements avec effusion de larmes. La sensibilité de la main et du pied est beaucoup plus nette que celle de l'avant-bras, de la jambe, de la cuisse, etc. A l'âge de six mois, l'excitabilité cérébrale s'étant accrue, et l'excitabilité cutanée, par suite de la multiplicité des excitations, ayant diminué, la sensibilité tactile est un peu moins vive qu'au début [1].

Quant aux sensations agréables du tact, il n'est pas très facile d'en constater des signes évidents chez les enfants âgés de moins de deux mois. Les pressions délicates et légères, le contact d'une peau douce ou d'une étoffe moelleuse, ne déterminent sur le visage aucune expression nette de plaisir, ni sourire, ni agitation des yeux : le nourrisson n'est cependant pas insensible à ce genre de sensations, pour lui déjà significatives de la présence de certains objets ; il est impossible qu'elles ne lui fassent pas éprouver quelque sensation de bien-être, malgré l'impuissance où il se trouve encore de les localiser et de les différencier. Plus tard, l'expérience et la comparaison lui auront fait distinguer ces sensations des sensations plus fortes, de celles qui lui causent gêne ou mal. Mais, à deux mois, lorsque l'enfant a l'air de trouver agréable le contact de ma main effleurant le dos de sa main, son front et ses joues, est-ce la douceur de ce contact qui lui plaît, et qui même le fait sourire, ou l'idée du sein que le contact de la peau rappelle, ou le plaisir résultant de la sensation de température ? C'est peut-être tout cela à la fois. Bientôt aussi la signification sympathique des caresses, qu'il ne tarde pas à comprendre, contribuera, à propos des sensations tactiles, à lui procurer un plaisir très manifeste. Quoi qu'il en soit, et malgré l'absence des signes indiquant le plaisir tactile, j'incline à croire que ce plaisir existe de très bonne

[1]. Preyer, *L'âme de l'enfant*, Partie I, chap. III.

heure. Il existe, à n'en pas douter, pour les animaux. Si je passe le doigt, doucement et à plusieurs reprises, sur la tête d'un moineau âgé de dix jours, il ne tarde pas à clore aux trois quarts ses yeux, et, la tête aplatie, à prendre une position qui favorise la continuation de ce contact pour lui très agréable. La même chose a lieu pour les jeunes chats et les jeunes chiens. Il doit en être de même aussi pour le petit enfant.

Les divers progrès du tact volontaire ou conscient seront étudiés au chapitre des mouvements. Il est hors de doute que l'attention y joue un rôle important ; mais il s'agit là d'un genre particulier d'attention, qui peut aller sans beaucoup d'intelligence, et qui peut manquer à certains intelligents. Ce qui se passe chez les idiots donne à réfléchir.

« Malgré des troubles de sensibilité très profonde, on peut, par l'éducation, aviver le sens du tact, comme tous les autres. Ce serait même, d'après Séguin, le premier à exercer, car c'est par là que l'enfant entre en communication volontaire avec tout ce qui l'entoure, sans que la vue et l'ouïe aient besoin d'intervenir. A Bicêtre, on emploie les idiots aveugles à la vannerie. Ce travail, qui demande une assez grande précision, et surtout beaucoup de régularité, est en général bien fait même par des idiots sérieusement atteints. Chez certains même, la sensibilité tactile prend un grand développement, et, rien qu'au toucher, ils reconnaissent les personnes qui les approchent. Cela nous prouve encore que l'anesthésie relative ou complète qu'on observe chez eux tient surtout au défaut d'attention. Dès qu'ils sont susceptibles d'éducation, c'est-à-dire, d'attention, ils sentent, et on n'observe plus de troubles de la sensibilité » [1].

[1] Sollier, *loc. cit.*, p. 55.

IX

Pour l'enfant, moins encore que pour l'animal, l'instinct d'où tout dérive, et où tout doit revenir, n'est un guide uniforme et infaillible. Il comporte, sous les grandes lignes communes, qui permettent de tracer une psychologie générale de l'enfant et de l'homme, des diversités, ou plutôt des différences, sur lesquelles peut s'appuyer la distinction assez générale elle-même des tempéraments, des caractères. Quant à la connaissance des particularités individuelles, beaucoup trop exagérée par certains psychologues, elle est éclairée par la science, mais elle n'en fait pas partie.

Grâce à l'instinct, l'enfant peut mener de front, avec une prodigieuse rapidité, l'apprentissage de tous ses sens, de toutes ses facultés, émotionnelles, intellectuelles, actives et morales. On est frappé, il est vrai, de la lenteur apparente des progrès de l'enfant, quand on les compare à ceux des jeunes animaux : mais un enfant d'un an est, à beaucoup d'égards, beaucoup plus avancé que ne le sera jamais un animal adulte. A ces mêmes égards, les enfants diffèrent quelque peu les uns des autres, suivant leurs énergies natives, la force des transmissions héréditaires, et la nature des circonstances extérieures dans lesquelles a lieu leur développement [1]. C'est ce que ne doivent jamais perdre de vue les personnes que leur rôle naturel met en rapport avec des enfants, surtout du premier âge. Leur influence, qu'elles le veuillent ou non, n'est indifférente, ni au point de vue quantitatif, ni au point de vue qualitatif, au développement des instincts, quels qu'ils soient, de leurs pupilles. Grande serait leur erreur, si elles croyaient que la nature fait tout, autrement dit, que les ins-

[1]. On peut lire d'intéressantes observations sur la *plasticité* de l'instinct dans le livre de M. Bastian : *Le cerveau organe de la pensée*, t. I, p. 179 et suiv.

tinets, fruit de l'expérience héréditaire, par une sorte de grâce providentielle, dispensent le jeune être de l'effort que coûte l'expérience. Ne croyons pas que l'apprentissage de la vie ne soit qu'une réminiscence, une répétition machinale des actes, des sentiments, de la vie de nos ancêtres. « Il ne faut pas, en un mot, que l'évolution de l'espèce nous cache et nous dérobe l'évolution individuelle [1]. »

Que de progrès déjà accomplis, dans tous les sens, à l'âge de trois mois, ou de sept mois, et surtout au dixième mois !

Marie, à trois mois et demi, distingue déjà plusieurs parties de son corps. Quand sa mère dit : « Où sont tes petons ? », elle promène d'abord à droite et à gauche des yeux incertains, et bientôt, penchant son cou, elle les dirige vers ses pieds. Elle en fait autant pour sa robe, qu'elle paraît prendre pour une partie de sa personne. Elle joue, avec sa mère, elle la caresse : celle-ci approchant sa joue, la petite, des ses maladroites mains, touche, palpe, saisit le visage maternel, avec une intention évidente de marquer sa tendresse. Elle jase aux fleurs, selon l'expression de sa mère. Elle est passionnée pour les couleurs, surtout pour les plus vives. Lui montre-t-on une image coloriée, elle fait deux ou trois soubresauts, et, sans pour cela perdre le sein, elle tend ses frémissantes mains vers la gravure. Bientôt, elle lâche le sein, et, haletante de désir ou de plaisir, l'œil fortement attentif, le visage tout épanoui, poussant de petits cris d'oiseau, elle cherche à manier le bel objet, elle le saisit à deux mains, le froisse, et l'admire sans y rien voir que des couleurs agréables. Le mot *tableau* la fait sourire par association d'idées et de sentiments. Elle jase aussi aux oiseaux, qu'elle connaît bien. Non-seulement elle se tourne du côté de la cage, quand le serin chante ; mais si, l'oiseau ne chantant pas, sa mère lui dit : « Où est le coco ? » elle tourne aussitôt ses yeux vers la cage.

[1]. G. Compayré, *Revue philosophique*, nov. 1878.

Elle comprend, à l'air du visage, au ton de voix, qu'on la réprimande : alors son front se plisse, ses lèvres se crispent convulsivement, font un instant la moue ; ses yeux s'humectent de larmes, elle est près de sangloter. Elle est très-sensible aux caresses, elle rit et joue avec quiconque rit ou joue avec elle. Mais elle est d'une jalousie extrême. Quand on place un enfant à côté d'elle sur le sein de sa mère, ou que celle-ci embrasse sa sœur aînée, Marie reste un moment les yeux fixes, sa bouche se contracte, ses yeux se mouillent, elle sanglote, et, tournant brusquement sa tête de côté, pour ne pas voir sa rivale, elle garde pendant quelques secondes cette attitude malheureuse. Elle agit de même, lorsque sa mère donne à sa sœur, ou que celle-ci prend sur la table le biberon, avec lequel sa mère l'allaite en partie. Mais quand sa mère lui prend le biberon, ou fait mine de le porter à sa propre bouche, la petite jalouse ne s'en intrigue point, comme si son égoïsme n'existait point pour sa mère.

Voici un autre enfant, d'un autre sexe, d'un autre tempérament, et d'un autre caractère. Georget a sept mois. A peine arrivé dans ma chambre, son attention est vivement excitée par les mouvements bruyants d'un moineau, qui sautille dans sa cage, tout auprès de la fenêtre. Ensuite, il regarde, pendant trois minutes, immobile, avec un intérêt sérieux, un chat accroupi aux pieds d'un fauteuil : il a vu souvent des chats.

Mais le moineau a poussé de petits cris, et Georget cherche de tous côtés, ne sachant pas d'où provient le bruit excitant qu'il entend. Je l'appelle par son nom de Georget, et, quoiqu'il n'ait jamais entendu ma voix, il me sourit très-agréablement. Il ne tarde pas à tendre ses bras vers un bouquet de fleurs, que j'ai placé non loin de lui ; le plaisir qu'il éprouve à le regarder est visible, mais ne se manifeste pas par ces bonds, ces cris et ces élans de joie, que j'ai déjà remarqués chez Marie, et chez plusieurs enfants de

son âge, dans des circonstances semblables. Georget est un gros et grand garçon issu d'Alsaciens, joufflu, grave, lent et entêté, tandis que la petite Marie est une mince, pâle, vive et frétillante poupée parisienne. — Dix jours après sa première visite, Georget a fait une seconde pose devant moi. Cette fois, il fait des soubresauts joyeux vers mon chat. Il se jette en avant, pour saisir une assiette qui se trouve au milieu de la table ; je lui permets de s'étendre sur la table et de toucher l'assiette ; il la manie avec force gestes de plaisir, et son visage exprime aussi une joie excessive. Bientôt, moi la soutenant aux trois quarts, il la porte à sa bouche, comme il fait de tous les objets avec lesquels il entre en connaissance. Sa grand'mère l'a nourri au biberon. J'ai remarqué chez lui, comme chez beaucoup d'autres enfants, une tendresse toute particulière pour sa nourrice. Dès qu'il tient un objet désiré, lorsqu'il éprouve un plaisir qui n'est pas celui de manger, il se tourne en riant du côté de sa grand'mère, comme si sa joie avait besoin d'être partagée, pour être complète. Ou bien ne faut-il voir là qu'une habitude toute machinale, l'enfant n'ayant jamais éprouvé quelque joie, que sa grand'mère ne fût là pour en prendre sa part ?

Chez un enfant de trois mois et demi, nous remarquons donc la distinction d'un grand nombre d'idées essentielles, mais encore bien vagues et indéterminées. Il se distingue de sa mère, de sa grand'mère, de sa sœur, de moi, de l'oiseau, de la cage, du chat, de la table, de l'assiette, etc. Mais, même à sept mois, il voit les détails saisissants mieux que les ensembles ; il les voit par une sorte d'abstraction imaginative, qui lui fait arriver les perceptions extérieures comme par morceaux de couleur. Il n'a qu'une appréciation imparfaite de la distance et du poids : l'objet un peu éloigné doit être particulièrement sonore, ou vivement éclairé, pour que sa curiosité, même excitée par l'utilité, s'y attache ; il veut saisir l'objet avant qu'il soit à la dis-

tance voulue ; il prend à pleine main, et comme s'il s'agissait d'un corps compacte et assez lourd, une simple feuille coloriée. Il distingue, à trois mois, un biberon, d'après sa forme et sa couleur ; mais il compare si peu, qu'il saisit indifféremment un biberon plein et un biberon vide. A sept mois, il compare mieux qu'à trois mois, et il paraît avoir déjà des perceptions visuelles associées à des idées de genre : la forme et la couleur d'une pomme de terre, d'un morceau de pain, d'un gâteau, d'un fruit, les lui font promptement distinguer au point de vue de leurs qualités sapides. A un an, à deux ans, sa curiosité s'étant développée par l'exercice, par la facilité et le besoin d'émotions toujours nouvelles, par l'accroissement de ses forces musculaires et surtout de ses facultés de mobilité et de locomotion, il compare et distingue encore beaucoup mieux. Toutes les idées de situation, de figure, de relief, de distance, de poids, se sont perfectionnées au point de se rapprocher, dans beaucoup de cas, des mêmes idées chez un adulte. Mais que d'illusions, dont il a quelquefois conscience, lui causent encore ces perceptions qui mettent en conflit les sensations actuelles de la vue et les jugements acquis d'extériorité ! Il faudra encore de nombreuses expériences, de nombreuses erreurs, des déceptions vraiment ressenties, pour qu'il arrive à la connaissance sommaire du monde extérieur, tel qu'il apparaît à l'œil de l'adulte. A vrai dire, cette connaissance n'a pas de limites, et, par la science, elle peut être sans cesse reculée pour l'adulte.

Voilà ce qu'il en est des perceptions ou des conceptions primaires ou essentielles. Passons aux progrès accomplis dans l'ordre des phénomènes émotionnels ou affectifs. Partout où il y a des organes de sensibilité, il y a aussi tendance instinctive à accomplir des actes pouvant réveiller une certaine sorte de sensibilité. Tous les sens veulent être satisfaits : dès le moment de la naissance, ou tout au moins quelques jours après, nous avons vu que le jeune

enfant commence à user de l'énergie qui est propre à chacun d'eux. Il en est ainsi surtout pour le goût, qui pourtant, dès le commencement, est passif et relativement obtus, parce qu'il se confond avec l'appétit de nutrition. Mais, au quatrième mois, l'enfant, qui abstrait un peu mieux ses diverses sensations, donne des signes évidents de tendance à désirer les aliments reconnus agréables : de glouton qu'il était, il peut dès lors devenir gourmand. On peut en dire autant de la vue et de l'ouïe : après avoir été gourmand des couleurs, il en devint friand. Nous avons vu aussi combien l'enfant aime le bruit, indifférent aux discordances musicales, pourvu qu'elles émeuvent son appareil auditif sans le froisser. Ces deux sens, qui seront deux instruments par excellence d'instruction et d'émotivité, fonctionnent surtout pour eux-mêmes, si j'ose ainsi parler, et dans un but entièrement affectif ou comme désintéressé. L'enfant de deux mois, de trois mois, passe la plus grande partie de ses heures de veille à regarder pour voir, à écouter pour entendre, pour le seul plaisir que cela procure, sans utilité immédiate ou prochaine, sans curiosité proprement dite. Le tour du tact arrive : à trois mois, l'enfant commence à tendre la main pour saisir, il palpe en connaisseur novice, et la tendance à éprouver, à chercher des sensations tactilo-musculaires se développe de jour en jour chez lui.

L'enfant, dont quelques auteurs ont fait un petit être exclusivement utilitaire, travaille surtout pour le plaisir d'éprouver des sensations, de percevoir des impressions nouvelles. Sans cesse on le voit exercer les organes qui lui procurent des plaisirs ou des sensations visuelles, auditives, tactiles et musculaires : qu'il les exerce aussi, la plupart du temps, sans autre utilité que le développement des organes, et par intervalles avec une attention utile à son bien-être et à son instruction, cela n'est pas douteux. Mais la tendance à s'éjouir de sensations agréables, fraiches, re-

nouvelées, est ce qui domine encore à cette époque. Du reste, cette tendance doit persister à tous les âges de la vie. Quand l'adulte n'est pas forcé, par les nécessités de la lutte, par les exigences du devoir, par les influences d'habitudes professionnelles ou spéciales, de discipliner toutes ses facultés sous l'empire de l'attention utile, il retourne à l'enfant, l'instinct sensible et inconscient reprend le dessus sur l'instinct intellectuel et volontaire : il se remet tout doucement à regarder pour voir, à écouter pour entendre, à palper pour toucher, à se mouvoir et à marcher, pour les seules sensations, agréables ou même indifférentes, que ces actes automatiques procurent. Pour combien de personnes les journées se passent-elles à vide, je veux dire, remplies par le fonctionnement inconscient des instincts sensoriels transformés en habitudes stériles ! Ce qui est une nécessité pour le petit enfant, qui a besoin de se reposer de ses efforts d'attention et d'intellection dans des sensations en quelque sorte glissantes, ne l'est, pour l'adulte que par intervalles, à titre de rémission de la fatigue nerveuse ou musculaire, et, accidentellement, à titre de lénitif des affections pathologiques.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I

Le développement de l'activité motrice

I

Les mouvements expriment, par-dessus tout, les modifications de l'être émotionnel et actif. Leurs progrès en force, en précision et en complexité, sont en même temps facteurs et expression de tous les progrès accomplis dans le domaine du sentiment et de la volonté. Aussi nous a-t-il paru naturel de réunir dans une même partie de notre étude ces trois ordres de fait physiopsychiques. On constate d'abord chez l'enfant une activité motrice générale indéfinie, due à des excitations internes ou externes, elles-mêmes la plupart du temps indéfinies : il faut voir là premièrement une tendance spontanée des centres nerveux à dépenser leur énergie surabondante en force musculaire. Il faut voir aussi dans quelques-uns de ces actes l'expression d'associations préétablies entre certains mouvements et certaines sensations agréables ou désagréables. Par exemple, les mouvements vagues et incohérents des bras, des jambes et des muscles faciaux, que le nouveau-né produit comme pour échapper à la pression du maillot, ou pour lutter, par la distraction que procure le mouvement, contre certains états douloureux de l'organisme, les mouvements sans intention précise qu'il exécute avec ses bras, quand on lui les laisse libres, et qui le

font se frapper ou s'écorcher, tous ces mouvements appartiennent à la première classe des actes réflexes indistincts. Dès les premiers jours aussi, la bouche saisit avec avidité et suce le doigt ou le bâton qu'on lui présente : les doigts se resserrent machinalement sur l'objet avec lequel on effleure l'intérieur de la main, « comme les feuilles et les fleurs de quelques plantes sensitives chaque fois qu'elles sont touchées intérieurement par un corps étranger [1] » ; les yeux s'agitent avec effort, comme pour se fermer aux impressions blessantes d'une lumière trop vive ; quand on touche doucement la plante des pieds, ou qu'on la chatouille avec une barbe de plume, il se produit des mouvements instinctifs pour retirer les pieds : tous ces mouvements, d'abord automatiques, mais d'une utilité définie, se rapportent à la classe des mouvements généraux distincts.

Une des premières actions réflexes à noter chez l'enfant, et qui paraît, au premier abord, ne pouvoir guère être séparée de l'instinct, c'est, au dire de Darwin, l'éternuement qui accompagne le premier acte respiratoire. Il en est de même des cris clairs, saccadés, des actes préliminaires de l'action de pleurer, de la moue, du plissement du front, de la contraction des sourcils, de la grimace de la bouche, qui fait se relever la lèvre inférieure avec un abaissement convulsif des commissures, enfin des sanglots et des larmes, lorsque l'enfant est arrivé à l'âge d'en produire. C'est à l'âge de cent-trente-huit jours seulement que Darwin a noté pour la première fois, chez un de ses enfants, un sanglot distinct. De même, il a noté l'effusion des larmes, jamais avant l'âge de vingt jours, une fois à soixante-deux jours, deux autres fois à quatre-vingt quatre et à cent-dix jours : l'époque de l'apparition véritable des larmes lui paraît être très variable.

Le rire, qui se montre de si bonne heure chez l'enfant,

[1]. *Mémoire* de Tiedemann.

est manifestement un acte réflexe. Une caractéristique générale de la joie, c'est la rétraction des coins de la bouche avec une légère séparation des lèvres, et l'on peut remarquer ce léger épanouissement des muscles antérieurs de la face, cette physionomie souriante, oserai-je dire, même chez un chien ou chez un chat qui joue. Tiedemann a cru noter chez son fils, cinq jours après sa naissance, « l'apparence du rire sans motif particulier, ainsi très vraisemblablement sans intention ni sentiment de plaisir, uniquement parce que le mécanisme le voulut ainsi, par hasard. » Le fils de Tiedemann se montre, en général, d'une rare précocité. J'aimerais mieux m'en rapporter à Darwin, en ce qui concerne des faits par lui scientifiquement observés. « Ceux qui soignent des enfants jeunes, dit-il, savent bien qu'il est difficile de reconnaître sûrement si certains mouvements de la bouche expriment quelque chose, c'est-à-dire, de reconnaître s'ils sourient réellement... » Ce n'est guère avant l'âge de quarante-cinq jours qu'il a observé pour la première fois un sourire, et à soixante-cinq jours qu'il l'a vu se produire avec ces sons brisés, saccadés, qui sont ceux du véritable rire. « Nous trouvons dans ce développement graduel du rire chez l'enfant quelque chose d'analogue, jusqu'à un certain point, à ce qui se passe pour les pleurs. Il semble que, dans l'un et l'autre cas, un certain exercice soit nécessaire, aussi bien que pour l'acquisition des mouvements ordinaires du corps, tels que ceux de la marche. Au contraire, l'habitude de crier, dont l'utilité pour l'enfant est évidente, se développe parfaitement dès les premiers jours. »

J'ai vu le sourire chez beaucoup d'enfants avant l'âge d'un mois. Mais il ne faut pas confondre avec cette expression, dès lors réflexe, de la joie, certains mouvements de rétraction des lèvres, spasmodiques et saccadés, que la douleur vive produit chez eux, comme chez les grandes personnes. Tous les enfants de deux mois que j'ai observés riaient

effectivement, soit de plaisir, soit qu'on les chatouillât, et cela, plus ou moins facilement, d'une manière plus ou moins nette, suivant les organisations. Mais ils ignoraient que leur rire ou leur sourire exprimât quelque chose, et j'en ai vu très peu, à cette époque, répondre par le sourire au seul sourire de la mère; il fallait qu'il y eût, en outre, plaisir réel, appel de la voix, ou provocation à jouer. S'ils souriaient consciemment sans motif apparent de cette nature, l'intention en était bien faible sans doute.

Les personnes qui, sans supprimer l'emmaillottement, savent l'atténuer et le concilier avec les exigences de la liberté enfantine, laissant les jambes à l'aise en même temps que les bras libres, savent quelle satisfaction, même avant l'âge de deux mois, l'enfant éprouve à remuer dans son berceau bras et jambes. En attendant que surgisse la faculté de locomotion, ses tendances motrices s'accusent par un exercice incessant. A ces mouvements, pour la plupart indistincts et peu précis, s'ajoutent aussi « les sons, simples à la vérité et sans articulation, mais cependant variés » (Tiedemann). Rien ne montre mieux les rapports intimes des centres moteurs des membres et des centres des mouvements d'articulation, que cette nécessité, pour l'enfant et pour l'animal, d'associer des sons à des mouvements M. Taine a fort bien noté ce double jeu dans la petite fille étudiée par lui : « Vers trois mois et demi, on la mettait au grand air sur un tapis dans le jardin ; là, couchée sur le dos ou sur le ventre, pendant des heures entières, elle s'agitait des quatre membres et poussait une quantité de cris et d'exclamations variées, mais rien que des voyelles, pas de consonnes ; cela dura ainsi plusieurs mois. [1] » Les sons, avec ou sans articulation, n'ont pas une bien grande importance pour le psychologue, puisque le langage appris du geste et de la parole commence à les rendre inuti-

[1] *Revue philophique*, janvier 1876.

les, aussitôt que l'enfant comprend la valeur expressive de ces derniers signes. Mais ils seraient très intéressants à étudier chez des enfants qui se trouveraient, si cela était possible, dans une situation telle qu'ils eussent à réinventer le langage, sans y être aidés autrement que par les gestes de leurs éducateurs. L'expérience se fera peut-être un jour.

Revenons à l'étude des mouvements, si intéressante pour le psychologue, puisqu'ils expriment le plus souvent des phénomènes mentaux, et qu'à leur tour ils en produisent[1]. Des mouvements très fréquents chez les petits enfants à peine âgés d'un mois sont ceux qu'ils produisent, quand on les tient, avec les deux bras, ou avec un seul, par une légère impulsion de bas en haut, sans utilité apparente, et d'une manière plus ou moins accusée, avec de petits frétillements dans les doigts de la main. De même, quand leurs jambes sont libres, elles vont et viennent, montent et descendent, avec une régularité automatique qui rappelle certains mouvements convulsifs des adultes. Ne faut-il voir dans ces mouvements qu'une décharge d'un surplus d'activité nerveuse, qui n'a pas et ne cherche pas d'emploi spécial, mais qui n'en a pas moins son effet utile sur l'ensemble des fonctions vitales? Il me semble qu'on peut raisonnablement y voir aussi l'effort de sourdes tendances actives pour s'accuser par des mouvements spécialisés; et d'ailleurs, le résultat est facilité par ces mouvements, si l'on veut, sans portée finale. En effet, chaque nerf, chaque muscle, produit son action plus ou moins régulière, quand ses fibres et ses centres ont atteint un degré suffisant de force ou d'organisation. De plus, l'exercice, qui favorise la nutrition générale du corps, arrive à préparer le fonctionnement de virtualités enfouies dans l'organisme, qui, quelques fois tout d'un jet, ou du moins sans gradation manifeste, surgissent à l'actualité véritable.

[1] V. M. Ribot, *Revue phil.*, 1er octobre 1879.

Pendant les trois premiers mois, les mouvements de la tête, soit de gauche à droite, soit de droite à gauche, soit de haut en bas, et de bas en haut, si longtemps faibles et incertains, se dessinent peu à peu davantage. Déjà, chez un enfant d'un mois et demi, j'ai noté un mouvement de la tête, qui suivait le regard dirigé de mon côté, tandis que l'oreille paraissait tendue pour m'écouter. Dans le cas d'une médecine prise et refusée, à sept semaines, j'ai vu un enfant faire à deux reprises la grimace du dégoût, avec une ébauche des mouvements qui signifieront plus tard *non*, mais qui n'étaient encore ici qu'inconsciemment répulsifs. Il y avait là cependant un progrès ; l'enfant de huit jours ou d'un mois rejette les substances désagréables au goût, avec la grimace des pleurs, mais sans secouer la tête, ni la rejeter en arrière. Quant aux mouvements des yeux dans plusieurs directions, que Tiedemann a observés le second jour, et qui se produisent souvent chez les nouveau-nés, ils ne peuvent être considérés que comme des actions purement réflexes, avant l'âge de trois semaines ou d'un mois, puisque, je l'ai déjà dit, l'enfant est quasi aveugle pendant une première période, dont la durée est difficile à déterminer. Il se peut toutefois que le contact des vibrations éthérées excite les yeux de ces jeunes êtres à s'agiter automatiquement, au hasard, comme s'ils avaient l'air de suivre des objets. Il peut même y avoir comme une étape nécessaire vers la faculté visuelle, car tout porte à croire à une vague correspondance entre la lumière et les tissus destinés à la vision, puisque une telle correspondance s'observe même là où il n'y a que peu ou point d'organe visuel. « L'œil rudimentaire, qui consiste, comme celui des planaires, en un petit nombre de grains colorés placés sous le tégument, peut être considéré comme n'étant simplement qu'une partie de la surface plus irritable à la lumière que le reste »[1]. A plus forte raison peut-il en

[1]. H. Spencer. *Principes de psychologie*, p. 321.

être ainsi pour l'œil du petit enfant, chez lequel existe un organe spécial de sensibilité à la lumière. Les mouvements automatiques que la pure irritabilité, sans nulle sensation lumineuse, fait produire à ses yeux, doivent, du reste, concourir à la nutrition des tissus musculaires et nerveux, dont le développement est indispensable à la production de la sensibilité visuelle. Au développement plus grand des muscles, des centres nerveux, des centres moteurs, aux sensations plus distinctes, aux jugements plus étendus, correspondent, dans les centres moteurs, des adaptations de plus en plus spécialisées. L'enfant de deux mois, qui distingue plusieurs objets hors de lui, et commence à posséder une vague idée des distances, ne pouvant étendre les mains vers les objets pour les saisir, ce qu'il fait déjà volontairement quand ils sont rapprochés, fléchit et penche son corps vers eux. A la même époque, il a une idée encore plus netté de l'étendue, ou plutôt de la localisation, relativement aux diverses parties de son corps : il ne s'égratigne plus que par intervalles. Avant la fin du troisième mois, il porte plus souvent qu'auparavant ses mains vers son visage, et les douleurs de la première dentition l'exciteront bientôt à porter sans doute les doigts à la bouche. Ses mains s'occupent davantage et mieux : la flexion de la main sur le poignet s'exécute parfaitement ; les doigts ont des mouvements plus réguliers, plus variés ; on voit des efforts pour tendre les bras, mais encore assez rarement. L'enfant commence à ébaucher des mouvements des jambes et du thorax pour se tenir dans la station verticale, quand on le dresse sur ses pieds en le soutenant : il aime à grimper à force de bras et de genoux jusqu'au visage de sa nourrice, qui le fait avancer en le soutenant sur les pieds. En un mot, il a plus qu'auparavant conscience et possession de son activité ; elle lui plaît davantage, et ce plaisir même l'excite à agir.

II

Du quatrième au sixième ou septième mois, les progrès sont nombreux, mais cependant très lents, si on les compare aux progrès analogues qui se produisent chez quelques-uns des animaux supérieurs. C'est que, plus la volonté doit dominer dans le contrôle et la coordination des mouvements, plus les acquisitions motrices spéciales seront étendues et complexes, et plus l'éducation est longue en même temps qu'influente. Ainsi, le chat âgé d'un mois, le chien âgé de quatre mois, se servent mieux de leurs pattes pour la station, la marche, la préhension et le jeu, que l'enfant âgé d'un an de ses bras et de ses jambes en vue des mêmes fonctions. Le petit chat qui vient de naître peut même se traîner sur le ventre, sinon marcher, et ses efforts, ses progrès, spécialement en motricité locomotrice, sont peut-être intéressants à mettre en regard des progrès analogues qui s'accomplissent si lentement chez l'enfant [1].

Il faut près de deux ans à un enfant pour faire des progrès même inférieurs à ceux que de jeunes chats ont accomplis en moins d'un mois. C'est à peine si, à l'âge de six mois, l'enfant que l'on abaisse rapidement en le soutenant, paraît faire effort de ses mains pour ne pas tomber. Son triomphe à lui, c'est la position assise : quand il est assis sur un tapis, entouré des jouets dont il est le maître jaloux, ses doigts produisent des mouvements délicats et variés, malgré beaucoup d'incertitude, dont un chat ou un chien d'un an n'est pas capable. Son activité, doublée de curiosité, et surexcitée par les sentiments de toute sorte, le rend de plus en plus heureux, et lui parait à tel point nécessaire, qu'un quart d'heure d'inactivité relative lui pèse comme une journée d'ennui aux adultes.

A cette époque, que de jouissances musculaires, sensi-

[1]. Voir *Mes deux chats*, fragment de psychologie comparée.

tives, intellectuelles, morales, lui procurent les premières tentatives de marche, les premiers essais de notre langage, et les gestes variés qu'il copie sur les nôtres! Tous ces progrès sont d'autant plus vivement ressentis par sa naïve personnalité, qu'ils ne s'opèrent pas toujours à la suite d'efforts conscients, et par une évolution graduelle et voulue, mais le plus souvent tout d'un coup, selon le développement des organes spéciaux qui servent à leur production. L'apparition de ces forces pressenties vaguement peut-être par l'organisation, mais non intentionnellement recherchées, procure à l'enfant le plaisir incessant de l'inattendu. Ce sont des trouvailles dont il se félicite, et dont il veut faire part à tout le monde : il répète sans se lasser, pendant quelque temps, le mouvement utile dont il a vu naître en lui le pouvoir : tel mouvement spécial des mains et des jambes, il cherche à le faire aller à toutes fins, comme les premières articulations significatives qu'il s'est appropriées lui servent de termes généraux pour désigner les ressemblances quelquefois les plus lointaines des objets. Inutile de rappeler que la plupart des progrès les plus sérieux, les plus personnels, s'opèrent sans nous, sinon en dépit de nous. Il en est du moins bien peu que nous puissions, ou que nous sachions surveiller et diriger. Mais rien de plus intéressant à étudier que ceux auxquels nous pouvons, jusqu'à un certain point, collaborer.

Voici un petit enfant de dix mois, qui, depuis quelque temps, apprend à marcher. Ses premiers efforts ont été laborieux ; quoiqu'on le tînt avec soin par la robe, il échouait souvent dans ses tentatives pour faire quelques pas sérieux ; il lui arriva même, plus d'une fois, de rouler sur lui-même, et de pleurer. Assez longtemps il en est resté à l'ABC de la marche, c'est à-dire, à piétiner sur place, comme un soldat novice à qui l'on enseigne à tendre en avant une jambe, puis une autre. Maintenant ses jarrets sont un peu plus fermes, il sait faire sept ou huit pas sans broncher. Mais

comme il tourne la tête du côté de celui ou de celle qui le maintient debout! Il sent qu'il ne se tient droit que grâce à l'appui qu'on lui prête; il se souvient de ses nombreuses chutes, ou, peut-être, comme les chats mis pour la première fois sur le parquet[1], a-t-il un sentiment instinctif de la difficulté de son entreprise: quoi qu'il en soit, il montre souvent qu'il a peur. Mais, les succès et les encouragements lui venant, il finit par oublier ses appréhensions, il s'échauffe, il s'égaie, et fournit quelques pas plus ou moins bien formés, avec un entrain manifeste. Je n'oserais même pas nier qu'il ne s'éveille en lui quelque chose de semblable à de la fierté, au sentiment heureux de la difficulté vaincue. Il doit, en effet, avoir ce sentiment, et même accompagné d'une certaine exagération ; car il apprécie l'importance de ses efforts à la peine qu'ils lui coûtent, et la distance parcourue lui est connue par la comparaison des objets environnants avec ses propres dimensions.

L'éminent philosophe Herbert Spencer a donné une excellente explication de ces deux sortes de faits psychologiques. Il dit d'un côté : « Le sentiment d'effort qu'éprouve un enfant en soulevant un poids excède de beaucoup en intensité le sentiment d'effort qu'il éprouve à soulever le même poids avec les mêmes muscles trente ans plus tard. Dans l'âge mûr, une quantité égale de sensation a pour corrélatif une quantité égale de mouvement produit. De même, ce rapport varie quantitativement, selon l'état constitutionnel. Après une maladie qui a causé de la prostration, le sentiment d'effort qu'on éprouve à soulever un membre est aussi grand que celui qui, en santé, accompagne une grande dépense de force[2]. » Il dit d'autre part : « Les dimensions de notre corps et les espaces parcourus par notre corps servent comme points de comparaison avec les

[1] Voir *Mes deux chats*, p. 66.
[2] H. Spencer, *Principes de psychologie*, p. 207.

dimensions environnantes, et nos idées de grandeur ou de petitesse se forment suivant que ces dimensions environnantes sont beaucoup plus grandes ou plus petites que les dimensions organiques. Par suite, la conscience du rapport donné de deux positions dans l'espace doit varier quantitativement avec la variation de la masse du corps. Il est clair qu'une souris qui doit parcourir plusieurs fois sa propre longueur, pour traverser l'espace qu'un homme traverse d'un pas, ne peut avoir la même conception de l'espace qu'un homme. Chacun peut suivre dans sa propre histoire mentale, de l'enfance à l'âge mur, des changements quantitatifs dans ces rapports composés de coexistence. Les distances qui semblaient grandes à un enfant semblent médiocres à un homme, et des édifices qu'on trouvait importants par leur hauteur et leur masse, deviennent insignifiants (1). » Cela est si vrai, que, pour donner un exemple pris dans l'histoire de mes propres idées, j'ai peine à ramener mes souvenirs d'enfance aux proportions de mes sensations actuelles, à l'égard de certains lieux, de maisons, de places, de ponts, de rivières, de collines, que je revois toujours avec mes yeux d'enfant, lorsque j'y pense à distance. Ainsi, l'effort et la distance qui équivalent à une vingtaine de pas ébauchés doivent souvent paraître considérables au petit enfant, et on comprend son effroi avant de tenter cette aventure, et sa joie triomphante, après qu'il l'a fait avec succès.

Il en est de même de tous les efforts conscients que fait l'enfant, et que l'habitude transforme si promptement en actes réflexes. Je suppose que l'enfant dont j'aurai l'occasion de parler, qui, ayant saisi en même temps deux biberons, les soulevait tous les deux avec notre aide, pensait soulever deux objets d'un poids énorme. De même, lorsque, à trois mois et demi, l'enfant commence à palper et à rete-

1. H. Spencer, *Psychologie*, p. 217.

nir les objets avec un peu moins de maladresse, il est évident que la joie de la difficulté vaincue se joint au plaisir qu'il a de les toucher et de les regarder. Il est un âge où tenir une simple feuille de papier qu'on a désirée, et qui fait du bruit sous vos doigts frémissants, et qui s'étale toute large sous vos yeux ébahis, doit être considéré comme une prouesse accomplie. Un des triomphes les plus vivement ressentis par l'enfant, est, plus tard, de pouvoir imiter avec une lointaine ressemblance quelques-uns de ces mots que ses éducateurs lui répètent avec tant de patience, et que, malgré la vive impressionnabilité de son cerveau. il se fatigue tant lui-même, non pas à graver dans sa mémoire intellectuelle, mais à fixer dans ses organes vocaux si rebelles. Aussi, quand il est parvenu à les prononcer tant bien que mal, il prend bien sa revanche, et il s'en assourdit, avec un plaisir toujours nouveau.

III

A un an, l'enfant commence à *marchotter*, à se *lâcher*, d'une personne à l'autre, à ne plus craindre autant les chutes, et à les parer en s'appuyant des mains à terre : bien plus, le rôle de quadrupède ne lui paraît pas à dédaigner, puisqu'il lui est utile. Il est curieux à voir, s'appuyant du ventre contre une chaise ou un banc, et restant des demi-heures dans cette station verticale, rangeant et dérangeant ses jouets, faisant ses petits repas avec les mets qu'on lui donne, jouant avec le chien ou le chat qui veut bien se laisser torturer, se retournant du côté des personnes présentes, leur tendant les bras avec une mimique sérieuse, si elles s'éloignent ou refusent de lui apporter un objet montré, se tournant et retournant, au gré de ses impressions mobiles, faisant, avec précaution et en se cramponnant, le tour de la chaise on du banc, se baissant avec les mêmes précautions pour s'asseoir par terre, et puis se relevant avec un

peu plus de peine, enfin livré à lui-même, et n'ayant presque plus besoin de personne pour se mouvoir à volonté et se tenir dans la position la plus naturelle à l'homme. Encore quelques mois, quelquefois quatre ou cinq, quelquefois deux ou trois, et le petit être avancera tout seul, avec cette démarche boîteuse et empêtrée, qui lui fait lever les genoux avec un visible effort, comme s'il traînait des souliers de plomb.

Vers cette époque de quinze mois, l'enfant exécute, avec une adresse et une précision relativement considérables, quantité de mouvements appris ou perfectionnés. On peut juger des immenses progrès accomplis par le petit nombre d'actes que je vais citer. La tête se lève ou s'abaisse, penche à gauche, à droite, en arrière, s'immobilise par la tension du cou, se secoue pour dire *non*, se balance de haut en bas pour dire *oui*, frétille dans la joie ou dans l'épanchement de tendresse, s'enfonce dans les épaules ou se cache dans les mains pour jouer, dodeline gracieusement au milieu des caresses, et se mutine drôlement pour exprimer l'espièglerie. L'oreille et l'œil se sont accommodés aux distances; l'oreille se tend avec célérité vers le point d'où le son provient; elle entend plus de choses, sait quelquefois ne se prêter qu'aux sons qui lui plaisent, les écouter, les appeler, et se fermer à certains autres ; elle connaît un grand nombre d'êtres et d'objets, aux bruits qu'ils produisent. L'œil a acquis un riche ensemble d'adaptations : l'aveugle de Cheselden, si tant est que cet aveugle métaphysique ait existé, est très avancé déjà dans l'éducation triple et mutuelle de la vue, du tact et des muscles. Cet œil n'a plus l'expression vide d'autrefois : il plonge parfois son regard dans l'intérieur de la personne, il se meut avec une rapidité électrique à toutes les impressions venues de l'extérieur, quelles qu'elles soient ; il exprime avec force et délicatesse les diverses nuances de la pensée, du sentiment

et de la volonté ; il sait qu'il les exprime, et il les exprime intentionnellement de temps à autre.

Il y a quelque chose de grand et de respectable, pour ainsi dire, dans l'étonnement heureux que cause à cet œil la découverte d'un fait nouveau, et surtout dans cette attention confiante et soutenue qu'il prête aux moindres paroles, aux moindres gestes, aux moindres regards de la personne qui parle. Le rire et les pleurs, aussi fréquents qu'il y a quelques mois, sont plus souvent et plus complètement expressifs ; ils le sont avec intention, quoiqu'ils n'expriment pas toujours les sentiments, et surtout les nuances de sentiment, qu'ils sont destinés à traduire plus tard.

Quant aux progrès accomplis par la main, cet organe humain par excellence, ils échapperaient en grande partie à l'analyse de l'observateur qui voudrait les enregistrer ; car les mouvements, presque tous compliqués, et si délicatement combinés, qu'elle exécute, représentent des efforts et des acquisitions, des perfectionnements accumulés pendant de longs mois, et d'heure en heure. Elle palpe déjà avec une certaine sûreté d'analyse et d'appréciation ; elle mesure souvent l'effort à la nature de la difficulté connue ou induite ; les doigts, toujours agités, souvent se recourbent, pour apprécier le poli et la rugosité des objets, pour discerner en les effleurant leur degré de chaleur. Le poing ne se ferme plus avec une indifférence automatique ; il exprime la colère ; il marque l'intention de frapper, de battre ou de masser ; souvent l'index en émerge, et le doigt se tend en avant pour montrer ou nommer les choses ; les doigts se détendent, et la main se renverse et s'agite gracieusement pour saluer ; énergiquement, pour repousser ce qui gêne ou déplaît. Enfin, elle prend, retient, soulève, porte des fardeaux appropriés aux forces ou aux besoins de l'enfant ; elle est maîtresse des jouets qui composent ses trésors ; et, progrès qui n'était ni le plus facile ni le

moins précieux, elle apporte tant bien que mal à sa bouche, deux instruments essentiels : la cuiller et le verre.

IV

Parmi les différents auteurs qui, depuis la première publication de cet ouvrage, ont le plus fait avancer la connaissance des manifestations sensorielles et motrices chez le jeune enfant, il faut citer au premier rang Preyer. Il a fait une minutieuse étude des divers mouvements impulsifs, réflexes, instinctifs, qui amènent peu à peu l'enfant à des mouvements volontaires et réfléchis [1]. Cette partie de son livre est une fort utile contribution à la psychologie générale de la volonté et à sa genèse chez l'enfant. La volonté, selon lui, ne peut apparaître que lorsque les trois sortes de mouvements ci-dessus indiqués se sont bien répétés et variés, que les sensations sont assez nettement perçues et localisées, que les représentations intellectuelles se sont assez bien constituées, pour jouer un rôle excito-moteur. Ce résultat ne serait possible qu'après les trois premiers mois. « Les mouvements qui sont maintenant voulus, comme aussi les perceptions qui seront plus tard voulues, ont été exécutés depuis longtemps et très fréquemment, d'abord involontairement, à la suite d'un accroissement d'excitabilité des organes nerveux centraux et des chemins d'association en voie de développement, puis chacun pour soi, isolément, d'où sont nées des représentations, puis enfin l'un et l'autre ensemble ». Ici rien de nouveau, et qui n'ait été dit plus clairement par d'autres. Preyer fixe, d'ailleurs, à la seizième semaine, pour son enfant, au quatrième ou au cinquième mois, d'une façon générale, le premier acte évident de volonté, celui de tenir droite la tête, qui, auparavant, ne cessait de brandiller en tout sens, à l'état de veille.

[1] *L'âme de l'enfant*, Partie II.

Le mérite de Preyer est dans le détail minutieux des observations. Le mouvement de préhension de la main est des plus importants pour le développement psychique. Il consiste en plusieurs sortes de mouvements. Tout d'abord, le déplacement des mains de côté et d'autre, vers le visage, en particulier, est inné, impulsif, et provient de l'attitude qu'a le fœtus durant la vie utérine. Le mouvement de reploiement des doigts autour d'un objet quelconque, — par exemple, le doigt posé dans la main de l'enfant, dans les premiers temps — est un pur réflexe. L'acte de conserver dans la main, d'une façon distraite (chez l'adulte) ou mécanique, l'objet qui a été posé, constitue un mouvement inconscient, instinctif : chez l'adulte, il est devenu inconscient; chez l'enfant, il n'est pas encore conscient. Pour la préhension, l'opposition du pouce se produit quand l'objet est placé de telle façon que la main, agitée de ci de là, le saisit par hasard. La durée de la préhension est plus longue dans ce cas que dans celui du réflexe, et l'attention s'y arrêtant, il n'est pas inconscient, mais il n'est pas encore volontaire. « L'enfant n'étend pas encore ses bras, mais il veut retenir l'objet que sa main a rencontré par hasard. Il le voit et s'en forme une représentation intellectuelle. De l'acte de fixer l'objet à saisir l'objet fixé, il n'y a qu'un pas; ce pas une fois franchi, nous nous trouvons enfin en présence de l'acte volontaire de la préhension, les voies qui unissent le cérébro-sensorium au cérébro-motorium étant devenues enfin perméables ».

Nous voici donc enfin dans la genèse psychophysiologique de la volonté. Preyer en constate bien les premiers rudiments, à propos d'actes relativement fort simples, dès le troisième ou le quatrième mois. Mais il me semble en reculer un peu loin le développement sérieux. Il faut des années, dit-il, pour que l'acte de préhension « se perfectionne, et pour que l'inhibition en soit possible par des idées inculquées par l'éducation ». Un enfant de deux ans est-il

donc si maladroit, dans une foule d'actes de préhension qu'il est inutile d'énumérer, et n'y a-t-il pas un grand nombre de cas où, consciemment, volontairement, il les réprime ou modère? Preyer ajoute: « La plupart des inhibitions volontaires et le premier acte de domination de soi-même se produisent à une époque en dehors du cadre de la présente étude ». J'admets que le plein exercice de la volonté exige une force d'attention, qui ne se montre que très faiblement ou très rarement chez l'enfant (encore y a-t-il, à cet égard, des différences individuelles faciles à constater d'assez bonne heure); mais si courte et si fugitive soit-elle, l'attention, chez l'enfant, ne diffère pas qualitativement de celle de l'adulte : elle n'en fait pas moins son œuvre, quoique en petit.

Preyer traite, avec un égal souci de la précision scientifique, des actes instinctifs de sucer, mordre, mastiquer, grincer des dents, lécher ; il nous fait voir comment l'enfant apprend à tenir sa tête, à s'asseoir, à se tenir debout, à marcher ; il étudie, avec une grande variété d'observations confirmant ou complétant celles de Darwin, l'apparition du sourire et du rire, la protrusion des lèvres, significative pour lui de l'attention, après l'avoir été de l'acte et du désir de téter,[1] le baiser, les cris accompagnés de pleurs, le froncement du front, les mouvements de la tête signes d'affirmation et de dénégation, le haussement d'épaules, les actes de demander et de désigner avec les mains, en un mot, tous les mouvements imitatifs ou expressifs qui amènent le développement de la volonté, et dont la volonté règle ou perfectionne l'usage.

Dans cette exubérante profusion de faits, que l'auteur aurait bien fait d'éclaircir en les résumant, l'analyse perd ses droits ; il faut se rattacher, çà et là, aux inductions les

[1] Pour les physiognomonistes, en effet, le *trait scrutateur* se confond avec le *trait sensuel* ; V. Piderit, *La Mimique et la physionomie.*

plus générales. Les mouvements imitatifs peuvent s'accomplir indépendamment de la volonté, mais ils prouvent que le cerveau intellectuel fonctionne : l'enfant qui imite peut vouloir. A la fin de la première année, les mouvements imitatifs sont plus nombreux, plus rapides, plus adroits, et d'autant plus, qu'ils sont moins compliqués et exigent moins d'associations entre eux et certaines impressions auditives et visuelles. Ils sont aussi moins longs et plus faciles à se produire, quand on les laisse à la spontanéité de l'enfant : le ressort principal de ces actes est l'ambition, dit Preyer, qui la signale au vingt-troisième mois (il aurait pu la noter plus tôt), et qui considère cette tendance comme très importante pour le développement ultérieur. [1] Notons, d'ailleurs, qu'à trois ans, comme à deux ans, on trouve à chaque instant chez l'enfant des imitations tout extérieures, des actes peu imités et peu compris.

Complétant les observations et développant les idées de Preyer, Sikorski a étudié les mouvements au point de vue du développement de la volonté. Il a montré le rôle important que joue, dans l'éducation élémentaire, la volonté, soit comme force motrice, soit comme force répressive des mouvements [2]. M. Binet a fait aussi des observations et des expériences sur quelques points spéciaux : la coordination des mouvements, l'automatisme, les temps physiologiques de réaction. Il a particulièrement insisté sur la grande influence à attribuer, dans le progrès des mouvements de l'enfant, comme dans leur répression, au plus ou moins d'aptitude à l'attention volontaire [3]. Enfin M. Marion, [4] tout en faisant ses réser-

[1] L'ambition rentre dans ce que j'ai appelé le *sentiment personnel*.

[2] *Le développement psychique de l'enfant* ; III, *La Volonté* : *Revue philosophique*, mai 1890.

[3] *Recherches sur les mouvements chez quelques enfants*, *Rev. phil.* mars 1890.

[4] Dixième leçon du cours professé à la Sorbonne pendant l'année 1890 ; V. *Revue scientifique*, 21 juin 1890.

ves sur quelques affirmations de Preyer, a fait une belle étude, moitié psychologique, et moitié pédagogique, où sont mis en lumière « la signification psychologique des mouvements, et leur intime rapport avec l'énergie volontaire, cette maîtresse pièce du caractère et de la personnalité. »

Mais les mouvements ne font pas que nous renseigner sur les phénomènes simples ou compliqués de la personne morale; ils n'ont pas d'étroits rapports seulement avec la volonté, mais avec la sensibilité et l'intelligence. Comme l'a si bien montré M. Ribot dans sa magistrale étude sur l'attention et ailleurs, les mouvements sont éléments et facteurs des phénomènes psychiques. Une étude rigoureuse, ai-je dit dans mon livre sur le *Caractère*, avec un classement complet, des diverses formes ou combinaisons de mouvements, représenterait un schéma exact de toutes les modifications possibles de la personnalité humaine. Je me suis arrêté, dans l'ordre des manifestations motrices, à quelques modes généraux représentant, selon moi, un certain nombre de modes caractériels. Ainsi, négligeant toutes les autres qualités ou formes générales des mouvements, j'ai considéré uniquement la *vitesse*, la *lenteur*, l'*énergie intense*, ou l'*ardeur*, qui, en y ajoutant leurs combinaisons deux à deux, m'ont paru offrir les bases d'une classification très simple et très facile à vérifier [1]. La rapidité des mouvements m'a semblé entraîner un premier type de caractères, celui des *vifs*; la qualité contraire, celle des *lents*; l'énergie très accusée, celle des *ardents*; la même énergie, combinée avec la vivacité, mais celle-ci prédominant, m'a indiqué le type intermédiaire des *vifs-ardents*; combinée avec la lenteur,

[1] J'ai, d'ailleurs, bien averti que cette classification, assez importante, selon moi, mais partielle, pouvait s'accorder avec toutes autres nées d'une exacte et précise observation. Elle n'a pas à les remplacer, mais à les compléter.

celle des *lents-ardents*. J'ai distingué, en outre, la classe des *pondérés*, ou des *équilibrés*, tempérament de juste milieu ou d'heureuse harmonie, où ni la vivacité ni l'ardeur n'ont une suprématie évidente. On pourrait pousser plus loin cette classification, et établir des nuances, en marquant la la prédominance relative des éléments constituant le caractère : on aurait ainsi des *lents-vifs-ardents*, des *vifs-lents-ardents*, etc. Ma distinction des six types ci-dessus qualifiés m'a paru suffisante, et d'ailleurs plus facile à retrouver dans la réalité concrète.

CHAPITRE II

L'ÉVOLUTION DE LA SENSIBILITÉ AFFECTIVE.

I

La crainte. — Dès les premiers jours, l'instinct automatique de la peur se montre chez l'enfant. On peut, d'ailleurs, trouver comme une manifestation obscure de cet instinct dans les tressaillements produits chez le fœtus par la frayeur subite de la mère. Une dame ayant été très fortement effrayée, trois mois avant la naissance de son enfant, sentit son fruit s'agiter convulsivement dans son sein. Cet enfant ne vécut que quelques mois, et produisait souvent, sans cause extérieure déterminante, ces soubresauts violents qui caractérisent la peur excessive. Ce sont là des effets d'imaginationisme incontestés, et contre lesquels une mère et son entourage doivent se prémunir, autant que faire se peut [1].

Quant aux tressaillements, aux cris, à l'arrêt ou à la précipitation de la respiration, qui sont symptomatiques de la peur chez le nouveau-né, la cause en est souvent si faible, qu'il n'est pas toujours donné de la prévoir ou de l'écarter. L'audition brusque de toute espèce de bruits, presque toutes les apparitions soudaines d'objets nettement vus, dérangent le repos de l'enfant. A trois mois, et même auparavant, la simple vue d'un visage étranger le fait quelquefois s'agiter et respirer au point de sembler anhélant.

[1] Je renvoie le lecteur à ce qui a été dit sur ce point dans la partie I, chapitre I, p. 8.

Darwin a noté des signes de crainte dès les premières semaines, à l'occasion du moindre bruit inattendu, et plus tard, à l'occasion de bruits ou d'attitudes étranges. Il parle de la crainte éprouvée par certains enfants plus âgés, quand ils se trouvent dans l'obscurité, mais sans nous dire s'il croit cette disposition héréditaire. Il est à croire que son opinion est telle, car il attribue, et, selon moi, non sans une apparence d'exagération, la peur ressentie par son enfant, au Jardin Zoologique, en présence des animaux de grande taille, à des « effets héréditaires de dangers réels et de supertitions abjectes qui datent de l'époque de la vie sauvage. » [1] Plein de déférence pour les opinions de l'illustre physiologiste, je me demande cependant si un enfant de deux ans et trois mois ne peut pas tenir en partie de son expérience comparative cette frayeur causée par la vue d'un animal énorme, et s'il est besoin de reculer jusqu'à l'expérience de ses ancêtres sauvages pour expliquer chez lui cette manifestation particulière d'une tendance héréditaire seulement dans ce qu'elle a de général.

On peut rapporter sans doute à l'époque de six ou sep-mois l'observation suivante de Ch. Bell [2] : « Si nous fait sons sauter l'enfant dans les bras, il reste immobile lorsque nous l'élevons ; mais, pendant la descente, il se débat, et fait des efforts. Quand la nourrice le pose sur ses pieds, en formant un cercle de ses bras autour de lui, il apprend lentement à trouver l'équilibre, et à se soutenir, non sans y mettre une grande timidité. Il ne prétend se tenir tout seul qu'à une petite distance des genoux de sa nourrice, assez près pour se jeter dans son giron s'il allait tomber. Dans ses premiers essais de force musculaire, il est sous l'empire d'une peur que l'expérience peut encore avoir produite. » Un petit enfant qui tombe en essayant de mar-

[1] Mémoire sur le *Développement de l'intelligence chez un petit enfant*, *Revue scientifique* du 7 juillet 1877.

[2] *The hand*, p. 234.

cher, y renonce quelquefois pour longtemps. Mais il y a sous ce rapport de très grandes différences entre les individus de notre espèce, comme entre les petits des animaux qui font les premiers essais de leurs pattes pour marcher, pour courir, pour sauter, monter et descendre. Comme les petits enfants dans les premiers essais de jeux difficiles ou dans les premiers essais de gymnastique, les petits chiens montrent, les uns une témérité extraordinaire, que les chutes n'étonnent guère, et les autres une prudence et une poltronnerie risibles.

La frayeur causée par les impressions visuelles est moins fréquente chez les petits enfants de trois à dix mois que celle qui provient des impressions auditives ; chez les chats, dès le quinzième jour, c'est le contraire qui a lieu. Un enfant de trois mois et demi, au milieu du va-et-vient d'un incendie, en présence des flammes dévorantes et des murs effondrés, ne manifestait ni étonnement ni crainte : il souriait même à la femme qui le gardait en attendant ses parents et veillant sur les meubles ; mais le bruit du clairon, des pompiers qui approchaient, et ensuite le bruit des roues de la pompe, le firent tressaillir et pleurer. A cette époque, je n'ai pas encore vu d'enfant tressaillir sous l'impression d'un éclair même très vif, mais j'en ai vu plusieurs s'effrayer du bruit du tonnerre. Mes observations sont ici en opposition avec les assertions de Rousseau et d'Herbert Spencer. Le premier pense, à tort, comme Locke, que la crainte est un sentiment dérivé de l'expérience des choses nuisibles ou dangereuses, et qu'à moins d'impressions trop choquantes, ce sentiment ne se produit pas chez l'enfant. « J'ai remarqué, dit-il, que les enfants ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux et ne blessent réellement l'organe de l'ouïe, autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois [1]... » Herbert Spencer dit, de

[1] *Émile*, livre I.

son côté : « Sans doute il arrive que l'enfant soit frappé de crainte par un coup de tonnerre, et qu'un ignorant regarde une comète avec une terreur superstitieuse ; mais les coups de tonnerre et les comètes ne sont pas des phénomènes qui se produisent avec ordre[1]. » La vérité est que certains enfants, dans les premiers mois, sont effrayés par certains bruits très secs ou très sonores, et surtout inhabituels. Il est vrai aussi, comme l'ont d'ailleurs observé Locke et Rousseau, que l'accoutumance, et surtout l'accoutumance graduelle de ces bruits, en fait perdre la crainte aux enfants : un enfant, qui craignait le tonnerre à l'âge de six mois, c'est-à-dire, au mois de mai, ne le craignait plus, cinq mois après, à la fin de septembre, ayant eu plusieurs fois l'occasion de se familiariser avec ce bruit. Mais, à l'âge de trois ans, peut-être par l'effet d'une mauvaise éducation ou d'un développement particulier de sa sensibilité, cette crainte le reprit de nouveau.

Il y a une sorte de crainte naturelle, d'organisation et d'hérédité, résultat des expériences antérieures, et qui est pour le jeune être une sauvegarde contre certains dangers très réels, mais dont il n'a pas encore fait l'expérience. C'est ce qui fait que la frayeur est plus facile et plus forte chez un enfant de cinq ans que chez un enfant de trois ans, chez un enfant de trois ans que chez un enfant de six mois, et que ce genre d'émotion vient au petit enfant plutôt à l'occasion des impressions auditives que des impressions visuelles. La vie antérieure de l'homme civilisé n'a pas autant prédisposé l'espèce à guetter le danger éloigné qu'à l'attendre de près, c'est-à-dire à l'écouter venir. Aussi, en mettant de côté toutes les susceptibilités individuelles, fruits d'une hérédité spéciale, la crainte vient plutôt par l'oreille que par les yeux à l'enfant encore inexpérimenté. Il est naturel que la proportion soit renversée, ou du moins

[1] *Principes de sociologie*, t. I.

plus réduite, chez des animaux organisés pour apercevoir le danger de loin. Aussi n'ai-je pas vu d'enfant effrayé à la première vue du feu, mais j'ai vu le contraire chez plusieurs animaux domestiques, jeunes chiens, jeunes chats, jeunes poulets. jeunes oiseaux. Une poule à demi-morte dans le jardin fut approchée du feu, ce qui la fit reculer brusquement, malgré sa faiblesse ; on l'en approcha de nouveau en la caressant, on la tint sur un tabouret en continuant de la caresser, et elle se laissa faire, prit goût à la douce et réconfortante chaleur, et ne tarda pas à clore les yeux et à s'endormir. Une demi-heure après, soit qu'elle fût trop faible pour s'enfuir, soit qu'elle se trouvât heureuse dans sa nouvelle situation, on la laissa seule, on marcha dans la chambre, et aucun bruit ne la fit sortir de sa molle quiétude. Elle resta là toute la journée et toute la nuit. Le lendemain, elle était guérie, mais elle vint d'elle-même reprendre sa place sur le tabouret. — J'ai recueilli, il y a quelques années, une chatte perdue : elle avait un an environ ; quelques mois après, aux premiers froids, j'allumai du feu dans la cheminée de ma chambre de travail, qui est son salon à elle ; elle regarda d'abord d'un air très effrayé la flamme : je l'en approchai ; d'un bond elle courut se cacher sous le lit. Quoique allumant du feu tous les jours, je ne pus que vers la fin de l'hiver la décider à rester sur une chaise auprès du feu. L'hiver suivant, toute appréhension avait disparu : elle se plaçait tranquillement sur une chaise devant le feu, et, quand le feu était à demi-éteint, sur le parquet même, tout près du foyer. Pas de bruit qui ne détermine, chez le même animal, une tendance à se garer par les yeux : le bruit du tonnerre, le bruit d'une lourde charrette, l'excitent tout à coup à regarder au plafond plutôt qu'à aller écouter près de la fenêtre : est-ce parce que les ombres des corps qui passent dans la rue glissent très souvent sur le plafond, mes volets étant à demi fermés ? Concluons donc qu'il existe des prédispositions héréditaires à

la frayeur, qui sont indépendantes de toute expérience, mais que les expériences, graduellement amenées, atténuent dans une mesure considérable. A l'enfant du civilisé, elles viennent surtout, je le répète, par les oreilles.

Déjà, bien avant l'âge de trois ans, on peut remarquer, au point de vue de la peur, des différences individuelles, chez des enfants élevés de la même manière. La fibre héréditaire réagit chez les uns avec vivacité, chez les autres avec mollesse, chez d'autres encore avec impétuosité, qu'il s'agisse de dangers connus ou inconnus, de châtiments, de punitions, de reproches. L'intelligence, à cette époque, et longtemps encore, n'intervient guère pour modifier par ses jugements la réponse du système nerveux ébranlé. Il est pourtant certain que les différences de régime physique et moral influent quelque peu, à cet âge tendre, pour atténuer ou fortifier, en leur offrant de plus ou moins fréquentes occasions de se mettre en jeu, les tendances innées de l'enfant, soit à la crainte, soit au courage ou à la patience. Le calme ou l'irritabilité des parents, la sévérité ou la douceur de la discipline, les exemples donnés, ont des effets qui se manifestent sans peine à côté des dispositions originelles. En somme, nous voici à l'âge où prédominent les craintes inexpliquées, impulsives, contagieuses, et le courage aussi, d'imitation, d'impulsion, d'inconscience [1].

II

Colère. — Pendant les premières semaines, l'enfant ne paraît exprimer instinctivement que par ses cris et ses mouvements de résistance la peine que lui font les objets. Mais, à l'âge d'environ deux mois, il repousse avec vio-

[1] V. mon livre de l'*Education morale dès le berceau*, Partie III, chap. II, et mon livre sur le *Caractère*, chap. IX, X, IX.

lence les objets désagréables, et, par le froncement des sourcils, la rougeur du visage et de la peau du crâne, les trépignements, quelquefois les larmes, montre de véritables accès de colère. A l'âge de trois mois, la jalousie provoque en lui des larmes, des cris et des contorsions, lorsqu'on fait mine de le supplanter dans la possession du sein ou du biberon. Il s'irrite encore, quand il ne peut prendre avec facilité le sein recouvert par l'étoffe du corsage, quand on le débarbouille, qu'on le baigne, qu'on change son linge, quand on ne devine ou ne satisfait pas assez promptement ses désirs. A six mois, en général, il ne se laisse plus enlever, sans criailler d'impatience, ses jouets, auxquels il paraît tenir, soit en vertu d'un instinct inné de propriété, soit en raison des distractions de plus en plus nombreuses qu'ils lui procurent.

A la même époque, ses mouvements et ses cris semblent indiquer pendant le sommeil quelque rêve pénible. Vers l'âge d'un an, sa colère se traduit quelquefois par des actes nuisibles, qui sont comme un germe du sentiment de vengeance. Il bat, par colère, comme par jeu, les objets, les personnes, les animaux; rejette avec emportement les assiettes, son verre, ses aliments, ses jouets, tout ce qu'il a dans ses mains, sur les personnes qui lui ont déplu, ou simplement sur la première personne venue, quand ces objets lui déplaisent. Ainsi, la colère a pour origine, et de très bonne heure, soit des sentiments simples, soit des sentiments complexes, et pour expression, soit des actes simples et automatiques, soit des actes complexes et d'acquisition personnelle.

Si l'hypothèse de l'évolution est vraie, il est nécessaire et utile que le jeune civilisé traverse avec une certaine gradation les étapes principales qui ont amené son ancêtre de l'animalité à la civilisation la plus inférieure. Notre enfant a des droits sérieux à reproduire un moment cet ancêtre, à ressembler à ce sauvage auquel plusieurs identi-

fient l'homme primitif. Or, l'irascibilité est un des caractères spéciaux des émotions chez les races inférieures. L'irritabilité et l'impulsivité sont, à peu d'exceptions près, les traits fondamentaux de toutes ces races. « En dépit de leur contenance d'ordinaire impassible, les Dacotahs entrent dans des accès effrayants de fureur sanguinaire, quand ils tuent des bisons : et chez les flegmatiques Criks, il y a très fréquemment des suicides causés par des désappointements sans importance. » Si nous passons d'Amérique en Asie, nous rencontrons les Kamtschadales qui, à ce qu'on rapporte, sont « excitables, pour ne pas dire hystériques (il s'agit des hommes). Un rien les rend fous, ou leur fait commettre un suicide. » Parmi les Négroïdes, le Papou est « impétueux, irritable, bruyant » ; les Fidjiens ont les émotions facilement excitables, mais peu durables... » ; les Tasmaniens sont « prompts à passer du rire aux larmes » ; « les Fuégiens parlent avec bruit et emportement » ; « l'impulsivité des Australiens se trouve impliquée dans les termes que Stuart emploie quand il dit que la *jin* (femme de l'Australie) en colère fait plus de fracas que l'européenne », et qu'un homme « remarquable par sa superbe et sa réserve, sanglota longtemps quand on lui arracha son neveu [1] ».

Cette impulsivité et cette irascibilité, legs hérité de nos premiers ancêtres, elles sont chez nos enfants comme une arme instinctive de défense et un instrument natif de préservation. Il paraît donc démontré, à priori, que l'évolution systématique, ou l'éducation, doit conserver cette force en la disciplinant. Mais l'expérience seule peut nous apprendre quelles peuvent être, dans le premier âge, et pour l'avenir, les conséquences de ce sentiment combattu ou favorisé, et par suite, en quelle considération doit être pris ce facteur moral de l'éducation.

[1] Herbert Spencer, *Principes de Sociologie*, p. 85 et suiv.

La colère est légitime chez le petit enfant, quand elle exprime sa révolte inconsciente contre les premières douleurs de la vie, convulsions, coliques, mal de gencives, malaise produit par la fièvre, le besoin d'air, de locomotion ou de sommeil. Ce sont pour lui des mouvements et des bruits, des sensations intenses, qui ont pour effet de le distraire jusqu'à un certain point du sentiment de la douleur : pour ses protecteurs-nés, ce sont des avertissements dictés par la nature elle-même. De même est-il entièrement dans son droit, lorsque, dans ses maladroits essais de langage, l'expression ayant trahi sa pensée, il hurle, il frappe la terre du pied, s'indigne de si bien dire et d'être si mal compris. Il est encore en droit de se fâcher, lorsque, lui ayant donné une mauvaise habitude, comme celle de le bercer, de le laisser dormir sur les bras, ou de le coucher avec de la lumière, on vient à interrompre tout à coup une de ces habitudes; et plus encore dans son droit, quand, au mépris de sa tendre et délicate personnalité, nous voulons lui imposer un acte rebutant pour lui de prime-abord ou qui lui déplaît d'habitude, le forcer à avaler uue potion âcre, à supporter sans se plaindre une correction ou une privation, à saluer ou embrasser une personne antipathique. Sa colère est aussi de bon aloi, lorsque, selon l'exemple cité par Rousseau, frappé par sa nourrice parce qu'il pleure, il se tait sur-le-champ, devient violet, et suffoque de fureur, et qu'une autre souffrance s'étant ajoutée à celle qu'il éprouvait sans doute auparavant, il exprime l'une et l'autre par des cris aigus, des signes de ressentissement et de désespoir.

Il est aussi certaines impatiences qui dénotent un caractère franc et généreux, et qui sont mêlées à l'éclosion des premières vertus morales. Ainsi, l'enfant qui se plaît tant à marcher seul, quoique à ses risques et périls, se fâche sérieusement, si l'on s'obstine à lui imposer une aide, quand il a envie de courir en liberté. Ainsi, un peu plus tard,

ayant fait devant sa mère une mauvaise plaisanterie, dont les bonnes avaient beaucoup ri auparavant, il part d'un éclat de rire auquel personne ne répond, rougit d'abord, fait une moue crispée, comprend qu'il a dit une sottise, et paraît presque irrité contre lui-même. Ainsi, vers l'âge de deux ans, puni sévèrement par une personne qui se montrait ordinairement faible envers lui, il entre en fureur pour une punition qu'il aurait subie sans mot dire, si elle lui avait été infligée par ses parents. Ainsi encore, voyant deux enfants se battre dans la rue, il court, les poings fermés, le visage empourpré, les séparer. Ne sont-ce pas de précieux indices pour la connaissance du caractère, et d'excellents auxiliaires de l'éducation morale, que ces petites colères bénies ?

Mais, si la colère a ses bons côtés, son utilité, ses droits, elle a ses torts, ses excès, ses inconvénients, qu'il faut maintenant rappeler. Elle peut être l'expression aiguë du caprice, de la jalousie, de la haine, du mépris, de toutes les passions hostiles, de la combativité, de la destructivité, de la vengeance, l'arme à deux tranchants de la méchanceté humaine, qui se blesse en blessant les autres. C'est un sentiment d'explosion : elle peut donc, par sa fréquence et son intensité, nuire au développement physique et moral de l'enfant : autour de lui doit circuler une atmosphère de douce sérénité, et on doit s'efforcer de maintenir en lui le calme intérieur. La colère peut avoir surtout des effets désastreux chez les enfants prédisposés aux maladies consulsives, à un âge où les ébranlements du système nerveux n'ont point pour contre-poids la masse et les actions d'un système musculaire suffisamment organisé. Quoi de plus propre à enrayer les progrès de la bienveillance ou de la docilité dans un enfant de six à sept mois qui contracterait l'habitude de s'irriter pour les moindres causes, parce qu'on lui donne un aliment ou un jouet qu'il ne veut pas, parce qu'une personne étrangère lui parle ou le ca-

jole ? Quel spectacle moins charmant que celui d'un joli bambin d'un ou deux ans, qui décharge habituellement sa fureur plus ou moins motivée sur les meubles, les ustensiles de cuisine, les instruments, les livres, les fruits, les aliments, sur les animaux, sur ses bonnes, et même sur ses parents ?

J'ai vu une petite capricieuse de onze mois, se mettre dans une violente fureur, parce qu'elle n'avait pu réussir à saisir le nez de son grand-père. Une autre, âgée de deux ans, avait une belle poupée, dont elle était très fière : ses parents l'ayant emmenée aux eaux de Cauterets, elle vit, à la descente de la voiture, une enfant avec une poupée pareille à la sienne : cris de paon, paroxysme de rage ; elle sauta sur l'enfant, l'égratigna, la battit, la mordit, et on dut la lui arracher des mains ; sa colère avait été si forte, qu'elle en fut malade trois jours. Une autre petite fille du même âge avait de tels accès de rage, lorsque sa mère la couchait, que les voisins étaient obligés d'intervenir pour la calmer ; mais il y en avait un qu'elle craignait surtout, et dont la vue suffisait à l'apaiser, un monsieur à grosse voix et à grande barbe, qui la fouettait quelquefois dans son petit lit. — Un petit garçon âgé de quinze mois mordait sa mère, qnand elle le mettait dans le bain. Une autre, âgé de trois ans, que ses inconvenances avaient fait renvoyer de la salle à manger, revint aussitôt après, et se coucha par terre en travers de la porte, en jouant des bras et des jambes et jetant des cris affreux.

D'après ce que nous venons de dire des avantages et des inconvénients de la colère, il me semble qu'on peut, à posteriori comme à priori, la ranger dans cette classe de sentiments fondamentaux qu'on perdrait son temps à vouloir détruire, mais qu'il faut s'efforcer de diriger et d'élever. Il faut voir en elle un des éléments les plus féconds de l'activité humaine, qui s'unit à la sympathie pour exciter au dévouement, et peut aider à la formation des ha-

bitudes morales, soit en forçant l'enfant à faire un retour sur lui-même, soit en lui inspirant, dans la mesure permise à cet âge, un esssai de

ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes généreuses.

III

Jalousie. — L'instinct de la jalousie, commun à tous les animaux, inégalement accusé chez les individus d'une même espèce, se produit dans des circonstances et avec des manifestations très diverses. Elle n'est pas toujours l'indice d'une sensibilité très vive ou d'une personnalité excessive ; car elle se montre très énergique chez des enfants et chez des adultes d'un caractère calme et coulant d'ailleurs : tantôt elle éclate comme un incendie, tantôt elle couve sous la cendre. L'amour et l'affection lui sont des excitants des plus violents ; mais elle peut naître à l'occasion de tout objet possédé ou recherché par autrui. Un chat, un chien, sont jaloux d'un autre, à propos d'un aliment, d'une place occupée, d'un jouet, de caresses. Un moineau apprivoisé par une dame était jaloux des chats qu'elle caressait, des personnes qui entraient dans sa chambre : ses attitudes, ses cris, tout l'indiquait. De même, un enfant de trois mois se montre jaloux des personnes qui s'approchent du sein de sa nourrice ou qui touchent son biberon ; il est jaloux des caresses de sa mère. A quinze mois, un autre enfant se montre jaloux quand on donne du sucre ou du dessert à sa bonne.

La jalousie s'éveille à propos d'objets très différents : elle se confond quelquefois avec l'envie, l'appropriation, et l'imitation. Les enfants veulent souvent les choses, moins pour les avoir, pour en jouir, que pour ne pas les voir dans les mains des autres. Ils agissent à l'égard des personnes comme à l'égard des choses. Un enfant de quinze mois

faisait des scènes de jalousie très curieuses. Son père et sa mère faisaient-ils mine de s'embrasser devant lui, il courait en grondant les séparer, et il repoussait le père, qui était loin d'être le préféré. Le même enfant, à la même époque, ne pouvait rien voir dans les mains d'un autre sans le demander, sans chercher à le toucher ou à le prendre : on ne faisait aucune opération à portée de ses yeux et de son intelligence, qu'il ne vînt s'en mêler : dans la cuisine, il lui fallait un couteau, ou un semblant de couteau, pour travailler avec des détritus de légumes, quand la bonne préparait la soupe. Quand son frère aîné écrivait, il lui fallait un chaise haute devant la table, du papier et une plume, avec quoi il croyait faire la même œuvre que son frère ; une fois il demandait très sérieusement le blaireau à son père, pour se raser aussi. Les tendances propriétaires et imitatives entrent donc pour beaucoup dans les manifestatons de la jalousie ou de l'envie.

Les pères n'ont guère à se préoccuper des préférences que leurs enfants accordent en général à leurs mères ou à leurs nourrices : elles sont dans la nature, et plus utiles que nuisibles au développement intellectuel et moral de l'enfant. De leur côté, les mères ne doivent pas s'inquiéter outre mesure des petites infidélités que ces cœurs frivoles peuvent faire à leur tendresse. Chez les uns et chez les autres, la jalousie serait fort peu raisonnable, et pourrait, d'ailleurs, se traduire par des effets d'un mauvais exemple pour l'enfant.

Il entre sans doute toujours un peu d'amour-propre, sinon de vanité, dans la jalousie qu'un enfant montre à ses frères et à ses sœurs, surtout à l'égard des marques de tendresse et des attentions qu'on a pour eux. Chez le fils de Tiedemann, âgé de vingt-deux mois, « la jalousie et la vanité se développaient de plus en plus : si l'on flattait sa petite sœur, il arrivait pour qu'on le flattât aussi ; il cherchait à lui prendre ce qu'on lui donnait, et même à la frapper en

cachette. » Quelques mois auparavant, à la naissance de sa sœur, l'enfant avait manifesté des signes de mécontentement ; il voulait la battre, toutes les fois qu'elle était dans le giron de sa mère ou dans son lit à lui. parce qu'il lui était désagréable de se voir enlever quelque chose qu'il avait exclusivement possédé longtemps.

Un de mes neveux, à l'âge de trois ans, parlait continuellement d'un frère qu'il devait avoir bientôt. « Comme je l'aimerai, disait-il à chaque instant ! » Mais quand il l'eut vu accaparer le sein, les baisers, les caresses de sa mère, les soins et l'attention de son père, il en témoigna très haut son mécontentement. Il dit même un jour à sa mère : « Est-ce qu'il ne va pas bientôt mourir, le petit Fernand ? » Quand le nouveau venu se mit à marcher et à parler, l'autre lui faisait mille méchants tours : il le battait, le tirait d'une chaise pour se mettre à sa place, lui criait dans les oreilles, l'appelait vilain et méchant, lui prenait des mains les jouets, contrefaisaisait son langage et sa démarche.

IV

Sympathies et antipathies variées. — Lorsque l'expérience du petit enfant lui a signalé un certain nombre d'objets comme pouvant lui procurer des sensations agréables ou pénibles de la vue ou du tact. ses heures de veille se partagent de plus en plus entre ses repas et ses jeux. Au besoin toujours dominant, mais non plus exclusif, de la faim ou de la gourmandise, s'ajoutent de nouveaux besoins, que les Écossais appelaient besoins intellectuels, parce qu'ils supposent un certain progrès de l'intelligence.

Voici un enfant de huit mois, d'une intelligence ordinaire. Il s'intéresse à une foule d'objets indifférents à son goût, et il ne les porte plus qu'accidentellement à sa bouche. Ils sont désormais pour lui des jouets ou des objets d'étude, et l'un et l'autre à la fois. Il les manie, les tourne,

les retourne, les abat, les redresse, les jette, les reprend, les poursuit à quatre pattes quand il ne peut les atteindre, les attire à lui, les frappe les uns contre les autres, les met les uns dans les autres, fouille dans leurs profondeurs, les entasse et les sépare, enfin joue ou s'instruit par eux de mille manières. La vue et le tact, qui paraissaient autrefois le plus souvent de simples auxiliaires du goût, fonctionnent pour eux-mêmes : à la synthèse primitive des fonctions succède une analyse de plus en plus forte et délicate ; les cercles concentriques des sensations, des perceptions, des jugements, des sentiments, vont s'élargissant, et désormais, le savant dont j'ai parlé plus haut admire la *petite bête* s'élevant de jour en jour, d'heure en heure, au rang de *petit homme*.

Voici un petit enfant de onze mois. Il est passionné pour son biberon, qui lui représente une source de jouissances exquises ; mais il a fait connaissance avec un certain nombre d'aliments agréables, la soupe, le pain, la viande, les gâteaux, les fruits, le vin sucré, qu'il paraît aimer autant que sa première nourriture. Cependant, lorsque, son appétit satisfait, vous le mettez à ses jouets, on voit qu'il en jouit tout autant, sinon de la même manière, que de la nourriture ; il montre les mêmes tendances à s'en emparer, la même attraction vers eux, la même peine, si on l'en prive, la même joie sur le visage, dans les gestes et les attitudes, à leur demander des sensations agréables. D'autre part, je le vois tendrement aimer sa mère, sa bonne, sa sœur, sa tante, les personnes qui le nourrissent, le choient, le caressent, lui parlent et l'amusent. Il paraît même faire quelque différence, au point de vue affectif, entre telle et telle de ces personnes. Il paraît plus joyeux d'aller dans les bras de sa mère et de sa bonne, qui sont pour lui d'une douceur et d'une gaîté extrêmes, que dans ceux de sa petite sœur, qui l'étreint si maladroitement qu'elle le fait pleurer, et surtout de sa tante, qui se croit très aimable

et très caressante, mais qui n'en a pas l'air, et qui joint une voix criarde à un visage revêche. Cet enfant est égayé par un jeune ou joli visage, et montre très peu d'empressement pour les visages laids, vieux, ou cachés par une voilette. Il a ses affections variées suivant les objets ou les sensations qu'ils lui procurent, suivant le raractère, les gestes, les procédés des personnes : il a aussi ses haines, et pour les personnes, et pour les choses. Il s'exaspère, quand un voisin, âgé de sept ans, qui lui a fait plus d'un tour et surtout plus d'une grimace, fait semblant de l'embrasser. Un de ses oncles amène souvent un petit chien noir des plus aboyeurs, dont la seule vue assombrit l'enfant, et dont l'approche l'effraie ou l'irrite. Le martinet, le clysopompe, la serviette à laver, sont pour lui des ennemis personnels. Ainsi, les objets inanimés ont déjà une large part dans les sentiments du petit enfant. Le plaisir et la peine que ces objets font éprouver à quelqu'un de ses sens sont le germe de toutes ces affections et de toutes ces répulsions. Mais la curiosité, le besoin incessant d'émotions vives ou nouvelles, servent d'excitant et fournissent un aliment quotidien à sa jeune sensibilité.

Les affections de l'enfant, comme la curiosité qui les surexcite, sont à fleur d'esprit. Elle glissent des objets aux objets, des personnes aux personnes. Par suite de sa profonde ignorance et de son attention vite lassée, il ne peut pas s'occuper longtemps d'une personne ou d'un objet, qui ne sauront pas se varier, se métamorphoser, au gré de sa mobile curiosité. Voici un enfant de dix mois ; il confond les fleurs avec les autres objets inanimés : un morceau de papier rose excite en lui un sentiment de curiosité, une attraction, un plaisir, de même vivacité et de même durée, que celui que lui procure une belle rose. Quand je flaire cette fleur devant lui, et que je l'invite à m'imiter, en lui disant : « Elle sent bon », il aspire, il a l'air content, il est sensible à la bonne odeur de la rose ; mais les parfums ex-

citent en nous des sensations si vite émoussées, qu'il faut avoir l'habitude à moitié artificielle de l'adulte (de l'adulte même animal, car j'ai vu souvent des chats se fourrer le nez dans des violettes, en vrais gourmets d'odeurs), pour savourer ces sensations en les renouvelant méthodiquement, pour les apprécier, et pour aimer les fleurs à cause de leurs parfums. Le charme des nuances végétales, si profondément ressenti par l'adulte, a vite fatigué l'enfant. A l'égard de ces êtres si fragiles, et surtout dans ses mains, son plaisir est encore plus fragile. Il tressaille d'aise à les voir, à les sentir, et bientôt il les délaisse pour autre chose. Son organisation, plus faible que la nôtre, subit presque sans réaction l'effet de cette loi naturelle, qui veut que les sensations le plus agréablement ou péniblement vives, ne lui plaisent ni ne l'attristent jamais longtemps. Eles lui plaisent ou l'attristent souvent à nouveau, et les sensations agréables sont les bienvenues, les sensations contraires sont mal reçues, quand elles se répètent après des intervalles suffisants.

IV

Sympathie animale. — Les êtres animés ont, un peu plus que les objets inanimés, le don d'arrêter l'attention, d'éveiller la curiosité, et partant d'exciter l'affectibilité de l'enfant. Les chiens, les chats, les moutons, les oiseaux, les poulets, voilà, par excellence, ses instruments récréatifs, instructifs et affectifs. Est-il étonnant qu'il en soit ainsi? Ils réunissent pour lui tous les plaisirs de la vue et de l'ouïe, les jouissances multiples du tact, et cette volupté latente qui suit les satisfactions de l'appétit du mouvement. Au renouvellement continuel de la curiosité, qui s'opère grâce à eux, s'ajoutent aussi les influences non moins puissantes de la sympathie animale. Quelle fête, quand l'enfant étreint une de ces bêtes complaisantes de ses petites mains

convulsives ! C'est sa propre vie, sa propre personnalité, qui se répercute vaguement pour lui dans ces organes agités des mêmes mouvements que les siens. Ce sentiment, plus héréditaire que dérivé, de la sympathie, a quelquefois chez lui des phases d'excitation supérieure : les jeux, les caresses, les cris de joie, les doux grognements, les plaintes, les gémissements du chien ou du chat, tout cet ensemble de sensations à signification sympathique renforce la curiosité et surexcite les affections produites par les larges satisfactions de la vue, de l'ouïe, du tact, du mouvement, que la présence de ces animaux lui procure.

Cette sympathie pour l'animal ne va guère, d'ailleurs, chez l'enfant, jusqu'à la sympathie morale. Un enfant de dix mois, mon voisin, qui joue toute la journée avec le chien et le chat, les aime, mais plus pour lui que pour eux, pour le plaisir qu'ils lui font que pour celui qu'il peut leur procurer lui-même. Il n'a pas l'air de se douter que ces animaux jouissent et souffrent. Leurs ébats, leurs voix joyeuses, le charment ; leurs cris ou leurs colères l'étonnent, l'effraient, l'attristent : c'est à peu près tout. Comme le chien est plus doux que le chat, il n'est pas d'épreuve à laquelle l'enfant ne soumette sa patience : il se jette de tout son poids sur lui, le tire par la queue, par les pattes, par les oreilles, lui mord même la queue, crie à l'assourdir, lui fourre divers objets dans la gueule, éparpille sur lui ses jouets, lui fait tomber une chaise dessus, le bat avec sa pelle de bois, etc. L'autre jour, dans le jardin, la bonne l'a assis sur le gazon, et, pour l'amuser, a mis une tortue près de lui : il observa tout d'abord le pauvre chélonien avec une assez grande curiosité ; ce que voyant, la bonne le laissa seul un moment ; à son retour, la tortue avait une patte à demi-arrachée, et l'intéressant observateur était occupé à en tirer une autre de toutes ses forces. Du reste, ce mépris de la douleur chez l'animal, lorsqu'elle ne se traduit pas par des signes extérieurs très sensibles, est commun à

l'enfant et à un grand nombre d'adultes, et provient d'une éducation mauvaise plutôt que d'un défaut naturel de sensibilité. J'ai vu bien souvent des gens sans instruction, des bonnes, par exemple, convaincus que tel animal ou tel insecte ne souffre pas. Les partisans outrés de l'automatisme des bêtes, et Malebranche entre autres, n'ont-ils pas professé que cela ne sent pas ? Il est même bien remarquable qu'un savant, le célèbre Lamarck, un des précurseurs de Darwin, ait donné à une partie du règne animal le nom d'animaux *apathiques*.

V

Sympathie humaine. — Un enfant de douze mois, qui revint dans la maison paternelle après un mois d'absence, vit avec indifférence un chat bien connu se frotter sur sa robe en ronronnant. Il fit à peine attention au chien qu'il avait vu tous les jours dans la cour, avec lequel on l'avait laissé jouer quelquefois, et dont il disait très souvent le nom. Il fallut bien une dizaine de minutes pour qu'il redevînt familier à l'un et à l'autre. Mais à peine vit-il une bonne vieille servante venir de son côté, avant même qu'elle l'eût appelé par son nom, il rit et lui tendit les bras, en faisant de joyeux soubresauts. C'est que le petit enfant, qui paraît souvent aimer le chien ou le chat presque à l'égal de ses parents, oublie plus facilement les animaux que les personnes. L'enfant un peu plus âgé se souvient beaucoup mieux des animaux ; il en parle même à tout instant, quand il est loin d'eux. Mais je crois qu'en général l'affection qu'il a pour les personnes est plus profonde. En mettant de côté les penchants à la sympathie qui résultent de l'organisation et de l'hérédité, l'homme est encore plus pour l'homme, et surtout pour l'enfant, cet « être ondoyant et divers », objet d'une curiosité toujours nouvelle, toujours attrayante, toujours satisfaite. Le petit

enfant est, dans toute la rigueur du mot, suspendu aux regards, attaché aux lèvres, enchaîné aux gestes de ceux qui l'approchent. La parole est, par elle-même, et à part les idées et les sentiments, variés comme elle, qu'elle exprime, une musique dont le rythme et les intonations sont proportionnés aux facultés esthétiques du petit enfant. L'œil joint, au charme et à l'utilité de son expression universelle, les éclairs de la passion, et comme les secousses électriques de la volonté ; c'est le plus attachant des spectacles : cette vivacité, cette limpidité. ce chatoiement, ces rayons, ces caresses, cette profondeur, attirent, éblouissent, fascinent l'œil du petit enfant, comme les contours et les dessins fuyants d'une belle agate : c'est son enchantement continuel. Quoique l'enfant ne soit que grossièrement sensible aux délicates impressions du beau, les formes douces, les nuances claires et bien assorties du visage humain, doivent être aussi d'un puissant attrait pour lui. Ajoutons-y le jeu si varié de la physionomie : il a des liens si intimes avec l'organisation des êtres sensibles, que les animaux qui ne vivent pas habituellement dans la société de l'homme y devinent et y cherchent une signification. A tous ces objets d'incessante et vive curiosité, se sont associées, dans l'esprit de l'enfant, les idées de caresses, de jeux, d'amitié, de plaisir, de nourriture, toutes les excitations de l'esprit, toutes les jouissances du cœur, toutes les habitudes physiques.

On remarque chez l'enfant, surtout vers l'âge de dix mois, de ces attachements subits pour des visages nouveaux, qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer. Un jeune parent, âgé de onze mois, est venu visiter ma famille. A première vue, son père étant présent, il m'a appelé : « Papa, papa ! » Je lui ai tendu la main, il s'est emparé de mes doigts, et m'a tiré le bras, en disant : « Papa. mené, mené... » J'ai compris qu'il désirait que je l'aidasse à marcher, et je me suis exécuté, à sa grande joie. Il a continué, depuis huit

jours qu'il est avec nous, à me témoigner une préférence marquée sur toutes les personnes. Il quitte souvent sa mère, et surtout son père, pour venir à moi. Souvent, sa mère le tenant sur ses genoux au bout de la table, à une assez grande distance de moi, il me regarde fixement, émet son *papa*, *papa*, se glisse en gesticulant hors des bras de sa mère, et, à quatre pattes, sous la table, à travers les chaises et les jambes, il rampe, jusqu'à mes pieds, pour que je le prenne. Cette soudaine affection méritait d'être analysée dans son principe, et je crois que j'ai trouvé la clef du mystère. Dès le premier jour, me voyant fumer un cigare, il s'est mis à souffler bruyamment, comme s'il exprimait de la fumée avec ses lèvres. Il fait de même avec son grand-père ; or, ce dernier, qu'il appelle aussi *papa*, porte la barbe longue, comme moi. Cette ressemblance, et quelques autres peut-être, comme celles de la taille, ou des gestes, du son de voix, des attitudes, m'ont peut-être fait bénéficier, dès le premier rapprochement entre nous, de l'affection dès longtemps acquise à son grand-père. Mais il est certain que maintenant il m'aime aussi pour moi-même, je veux dire surtout pour les amusements que je lui ai appris, et qu'il ne veut goûter qu'avec moi. Après cela, peut-être y a-t-il entre ma personne et son sensorium héréditaire des affinités sympathiques. Ou peut-être encore a-t-il la sympathie facile ?

La personne humaine est, en définitive, pour le petit enfant, comme elle paraît l'être pour les animaux apprivoisés, l'objet d'une affection caractéristique. Il est rare cependant qu'il manifeste jamais ses sentiments avec ce degré supérieur d'énergie, qui mérite aux sentiments le nom de passion. L'amour exalté, la passion, est le fait des adultes : elle implique un élément de réflexion, sinon toujours raisonnable, et une forte impulsion, sinon toujours réglée, de la volonté, qui font encore défaut au petit enfant. Il n'a pas des passions, mais, comme les animaux, des attachements, des

habitudes. Il ne faut non plus chercher en lui autre chose qu'un germe de la sympathie humaine proprement dite : l'enfant n'a pas encore fait une épreuve suffisante des biens et des maux, pour être capable de les imaginer chez ses semblables. Il ne connaît pas assez la vraie signification de certains faits qu'il observe, il ne possède pas à un assez haut degré la faculté d'induction et de jugement, pour être atteint dans sa sensibilité par les manifestations extérieures des sentiments complexes. Il n'éprouve pas ces peines morales, plus dures quelquefois pour l'adulte que les souffrances physiques. Il peut souffrir de la privation d'un être ou d'un objet aimé, mais sans avoir conscience d'en souffrir. On ne souffre, pour lui, que lorsqu'on pleure ou qu'on gémit.

Cet âge, si plein de sympathies irréfléchies, est sans pitié, selon le mot du fabuliste, par défaut d'expérience et faiblesse de jugement. On voit tous les jours des enfants, même de trois ou quatre ans, insulter innocemment, par leurs jeux inopportuns ou leurs propos cruels, aux douleurs les plus sacrées de ceux qui les aiment. Je me rappelle que, vers l'âge de cinq ans, ayant perdu une jeune sœur, je fus amené par ma tante devant le lit de la pauvre défunte. Sa pâleur excessive, son immobilité, ses yeux à demi-fermés, sa bouche grimaçante, le désordre de ses cheveux blonds maculés de sang (elle avait été tuée par le croup), me firent une impression très profonde ; mais, en même temps, je fus frappé de sa ressemblance actuelle avec un petit garçon très pâle, que j'avais souvent remarqué à cause de son teint décoloré, en allant à l'école ; je n'eus rien de plus pressé que d'aller trouver ma mère, pour lui parler de cette ressemblance. — Un enfant de quatre ans avait aussi perdu un de ses plus chers compagnons ; on le conduisit dans la maison de son ami ; le père le prit dans ses bras, et le tint pendant quelques instants sur ses genoux, pleurant et sanglotant : que de choses, pour un adulte, dans cette grande

douleur muette! L'enfant n'y comprit rien; il se hâta de quitter les genoux du père affligé, fit quelques gambades par la chambre, et tout à coup, revenant à lui : « Maintenant que Pierre est mort, s'écria-t-il, tu me donneras son cheval et son tambour, n'est-ce pas ? » Mot horrible d'un inconscient !

On peut cependant trouver des exceptions à cette règle générale. Un petit enfant, qui n'a pas encore trois ans, montre un rare exemple de ce que l'on a fort justement appelé la mémoire du cœur. Son grand-père et son père, qu'il aimait beaucoup, sont morts, l'un il y a un an, et l'autre il y a cinq mois. Il ne se passe pas de jour qu'il n'en parle. Chaque fois qu'on l'amène chez sa grand'mère, il s'asseoit sur le fauteuil de *grand-papa*, il demande qu'on lève le rideau qui cache le portrait de grand-papa, et il le regarde avec une expressive émotion. Chez lui, il ne se passe pas de jour qu'il ne demande la photographie encadrée de son père : il embrasse petit-père, et il le fait embrasser à sa sœur et à son frère aîné. Il comprend, grâce à cette persistance du souvenir affectueux, la tristesse bien naturelle de sa mère : « Tu es triste, lui dit-il, parce que petit-père n'est pas là. » S'il la voit pleurer, il l'embrasse, et lui dit : « Ne pleure pas : j'irai chercher petit-père, je le ferai revenir : j'ai la clef du paradis. »

Quoi qu'il en soit, voici encore des faits qui prouvent combien la sympathie est inégalement développée, dans ses différents modes, chez un même enfant. Ces observations me sont fournies par un ami. « Depuis que je m'hydrothérapise, il est arrivé deux fois à l'enfant (seize mois) d'assister à l'opération. Tant que je n'ai été que déshabillé, tout a été intérêt pour lui ; mais lorsque j'ai commencé à m'asperger, peut-être parce qu'il se rappelle la sensation fort désagréable qu'il éprouve, quant on le lave ou quand on le baigne, il s'est mis à pleurer à chaudes larmes. La première fois, j'ai dû cesser mon opération pour le mettre

à la porte, hors d'une vue aussi pénible ; la seconde fois, il est allé à la chaise où étaient mes vêtements, et il a pris ma chemise dans la main, pour me la faire mettre. Cette sensibilité sympathique m'a profondément touché.

« L'enfant est fort affligé, quand je lui dis, et sa mère surtout : « Je suis fâché, bébé. » Il en pleure souvent. Quand on le gronde, l'air mécontent lui fait la plus grande peine, et il en pleure. Si la gronderie n'est pas bien marquée, on le voit hésitant ; la bouche fait tantôt le pli du rire, tantôt celui des pleurs, et il se décide suivant notre physionomie définitive. Quand il pleure bien, pour avoir été grondé, sa mère le console toujours en lui disant : « *Pas fâché, ami de maman, fais ami à maman* », et alors il se présente, déjà consolé, pour se faire embrasser. »

Mais le revers de la médaille est toujours là.

Ce même enfant, à la même époque, et encore un an plus tard, était la terreur des chats. Pendant un séjour qu'il fit chez nous, un jour j'entrai tout à coup dans une chambre où il se trouvait seul avec un petit chat ; à ma vue, il s'écria : « Je ne fais pas de mal au chat. » C'était vrai pour le moment où il parlait, car je trouvai le petit animal blotti sous une armoire, épouvanté.

VI

Sentiment sexuel. — La localisation dans l'encéphale de l'instinct sexuel est loin d'être déterminée. L'hypothèse de Gall, qui voulait qu'il existât une relation constante entre le développement du cervelet et l'appétit sexuel a été complètement réfutée par des faits d'observation clinique et de pathologie humaine. Selon Ferrier, les besoins organiques qui constituent la base de l'appétit sexuel se groupent autour d'une forme spéciale de sensations tactiles, et celle-ci peut être supposée comme ayant son centre en rapports étroits avec la région de l'hippocampe. Mais il le sup-

pose, et n'affirme rien. Il ajoute, se basant sur la puissance d'excitation sexuelle qui appartient à certaines odeurs, qu'une région étroitement unie aux centres de l'odorat et des sensations tactiles pourrait être considérée comme le siège probable des sensations qui constituent la base de l'appétit sexuel [1]. Les centres de cette sensation sont, selon le même auteur, « probablement localisables dans les régions qui unissent les lobes occipitaux à la région inféro-interne du lobe temporo-sphénoïdal. Comme les organes reproducteurs constituent chez la femme un élément si prépondérant dans leur constitution physique, ils doivent être représentés dans les hémisphères cérébraux par des centres proportionnellement plus considérables, fait qui s'accorde avec l'excitabilité émotionnelle plus grande de la femme et le développement relativement plus considérable des lobes postérieurs du cerveau [2]. » Nous en sommes réduits à des hypothèses quant à la localisation de l'appétit en question. Il n'est donc pas nécessaire de chercher si le cerveau du petit enfant possède, à un degré quelconque de formation, les organes cérébraux d'appétition sexuelle. Mais nous devons remarquer que cet instinct n'est pas exclusivement caractérisé par la tendance reproductrice. Il l'est surtout par l'appétit des sensations qui ont pour but inconscient, ou, si l'on veut, pour résultat la multiplication de l'être, la conservation de l'espèce. Je laisse encore ici la parole à un représentant autorisé de la psychologie comparée :

« Les anatomistes modernes ont prouvé que la disparité des sexes est une différence beaucoup moins radicale qu'on ne serait tenté de l'imaginer. Le type est le même pour tous les individus d'une espèce. Le mammifère mâle a, comme l'autre sexe, les mamelles, auxquelles il ne manque que le développement. L'analogie se poursuit, sinon entre les pro-

[1] David Ferrier, *Les fonctions du cerveau*, p. 318.
[2] *Id. ibid.* p. 122.

portions relatives des parties, du moins dans le plan général de structure, jusque dans les organes génitaux. Everard Home va jusqu'à penser que le germe, à l'origine, peut indistinctement être doué de l'un ou l'autre sexe, qui dépendrait de simples circonstances ultérieures, telles que les accidents de l'imprégnation... Même dans les animaux supérieurs, le sexe, bien qu'il ne puisse être changé, n'a pas quelque chose d'aussi exclusif qu'on le pense généralement. A la naissance et pendant toute la première période de la vie, il n'entraîne aucune manifestation propre ; la structure des organes génitaux est le seul moyen de le distinguer. C'est plus tard seulement que paraissent d'autres caractères, la barbe, les seins, la menstruation. L'oiseau mâle se pare des plus beaux joyaux de son plumage. Celles des affections mentales qui se rattachent aux phénomènes sexuels, nulles ou presque nulles jusque-là, éclatent maintenant dans toute leur force [1]. »

Le même auteur cite un grand nombre d'exemples, empruntés à la série des mammifères ou des oiseaux, qui tendent à montrer que la déviation de l'instinct sexuel, allant jusqu'à la confusion anomale du sexe et de l'âge, ou à la recherche exclusive des sensations qui se rattachent à cet instinct, n'est pas spéciale à l'homme. Ces considérations physiologiques, dans l'intention du célèbre naturaliste, n'ont pour but que d'expliquer la brutalité de la passion de l'amour dans les différents animaux. Elles nous suffisent pour l'intelligence des mêmes excès dans l'homme, qui n'est pas un animal raisonnable, mais un animal pouvant et devant l'être. Sans appuyer sur ces délicates questions, que des scandales fréquents de criminalité et le succès de certains romans contemporains imposent aux méditations des moralistes et des législateurs, il suffit de signaler aux pa-

[1] Houzeau, *Études sur les facultés mentales des animaux*, T. I, p. 274 et suiv

rents et aux éducateurs qui les ignorent les dangers possibles de la déviation et de la corruption de l'instinct sexuel, même à l'égard du tout jeune enfant. Il convient, de citer, à ce propos, quelques passages d'un livre à haute portée morale, dont l'adulte peut faire son profit, et pour les enfants de tout âge, et pour lui-même.

« L'observation, dans les premières années de l'enfant, dont il faut s'efforcer de gagner la confiance, le choix attentif de ses compagnons, comme de l'école qu'il fréquente et des études qui ne lui gâteront pas l'esprit, la formation de ses goûts, l'exercice en plein air, la camaraderie des frères et des sœurs, le choix du médecin, les relations de société, les amusements : tous ces divers points demandent à être examinés avec le plus grand soin.

« Le premier devoir des parents est d'observer le petit enfant. Il y a bien peu de parents qui sachent combien tôt les mauvaises habitudes peuvent être contractées, et combien l'influence des bonnes (pourquoi des bonnes seulement ?) peut être préjudiciable à l'enfant... L'œil de la mère, plein de tendresse et de respect, doit constamment surveiller ses enfants... Cette surveillance exercée sur le jeune enfant, la nuit comme le jour, voilà le premier devoir à inculquer universellement. Deux choses sont nécessaires à qui veut l'accomplir, savoir : une connaissance très claire des maux auxquels l'enfant peut être exposé, et un tact permettant de comprendre la plus légère indication du danger et de le prévenir, sans permettre à l'enfant de s'en douter [1]. » Mme Blackwell ajoute, dans une note d'appendice, ces graves considérations : « On peut trouver de terribles exemples dans le traité de médecine de Trélat, intitulé : *La folie lucide*, etc. Lallemand et d'autres chirurgiens citent de nombreux cas de dommage funeste

[1] *Conseils aux parents sur l'éducation morale de leurs enfants au point de vue de leurs facultés sexuelles*, par Mme Elisabeth Blackwell, docteur en médecine, p. 92 et suiv. Alcan, édit.

porté à la santé des enfants encore à la mamelle, par les actes odieux de bonnes sans principes. J'ai dû moi-même faire remonter la mauvaise santé d'enfants, dans des familles de la plus haute société, aux habitudes pratiquées par des bonnes de confiance, qui avaient toute l'apparence de femmes honnêtes et respectables. Des témoignages d'un grand nombre de médecins confirment ces observations [1]. ».

VIII.

Le sentiment personnel. — La personnalité, chez l'enfant, s'accuse avec le développement de son intelligence et les progrès plus ou moins conscients de son activité. Bientôt la comparaison qu'il fait entre les adultes et les enfants de sa connaissance fait germer dans sa jeune tête l'idée d'exellence ou de supériorité, qu'il ne manque pas d'appliquer à lui-même. Il jouit alors, plus souvent qu'autrefois, des réflexions qu'il fait sur ses sentiments, ses qualités, son mérite et ses forces. Mais ce qui montre combien l'amour-propre, comme la plupart de nos sentiments complexes, tout en restant égoïste, implique la présence d'autres individus, c'est qu'il est beaucoup plus agissant quand il a des témoins. L'enfant veut faire seul, si on l'en a loué, et si on ne veut pas agir à sa place, tous les actes un peu difficiles qu'il lui a fallu auparavant laisser faire par d'autres. Il veut prendre sa nourriture de ses propres mains, se laver et s'habiller sans aide ; quoi qu'on fasse, il veut y mettre la main ; dans tout ce qui se dit, il veut placer son mot ou son geste.

Entre la deuxième et la quatrième année, le sentiment personnel s'affirme, au point de s'exagérer, chez les sujets même les plus doux et les mieux élevés. Un enfant était fort douillet, avant d'avoir atteint le vingt-sixième mois.

[1] *Id. Ibid.* p. 138.

Il pleurait et hurlait pour la moindre chute, et se croyait perdu pour une égratignure. L'amour-propre l'a guéri. Il fit l'autre jour devant moi une lourde chute : il se releva bientôt, après avoir marché à quatre pattes, pour me faire croire qu'il n'était pas tombé. Une autre fois, il trébucha dans l'escalier, et roula deux ou trois fois sur lui-même, en se cognant la tête avec bruit. J'accourus à lui : il était déjà debout, et faisait tous ses efforts pour ne pas pleurer. « Tu es tombé ? lui dis-je. — Non, non, répondit-il avec vivacité ; je ne pleure pas : c'est pour rire que je suis tombé. » Cet amour-propre se traduit quelquefois par une fausse honte, et par un sot orgueil. On l'avait mis au milieu d'un groupe de petites filles de son âge, devant un tableau de lecture. Son tour venu de répondre, il s'écria, en faisant mine de s'éloigner : « Je ne veux pas apprendre à lire ici, j'ai mon alphabet chez moi : j'apprends tout seul. » Un autre jour, il refusa encore de prendre part à la leçon, en disant : « Les petites filles rient de moi, je ne veux pas apprendre à lire avec elles. »

L'enfant se montre quelquefois aussi vain de son savoir que de sa force et de son adresse. A vrai dire, il confond souvent les unes avec les autres ces qualités de nature différente. A l'âge de deux ans, l'enfant qui appelle sa sœur *bête*, quand elle ne fait pas ce qu'il désire, n'emploie là qu'un terme assez général de mépris ou de dépit. Mais un autre enfant, un peu plus âgé, se montrait fort humiliant avec les bonnes, les traitait comme personnes ne sachant que fort peu, tandis que lui savait bien des choses, les ayant apprises de papa et de maman, qui savent tout, et qui ne peuvent pas se tromper. Comme il avait des notions précises sur une foule de choses, il relevait leurs erreurs sans ménagement, d'un ton de supériorité blessant : « Est-ce que vous savez cela, vous autres ? »

A l'époque dont nous parlons, il connaissait les quatre points cardinaux, et il s'orientait un peu dans la ville,

parce qu'il avait demandé en divers endroits où était le Nord. Fort intelligent, cela lui avait suffi pour déterminer la direction des autres points cardinaux. A la maison, il était parfaitement orienté. Exemple : il offrait à son frère l'un ou l'autre des deux objets qu'il tenait dans ses mains : « Allons, prends celui qui est du côté de l'Est », disait-il au pauvre petit, bien éloigné de comprendre ce grand mot. Aux yeux des étrangers, cela eût passé pour de la pédanterie ; mais c'était chez lui tout naturel, sans la moindre prétention : il voulait seulement donner ainsi une indication exacte [1].

Le goût de la parure se montre de bonne heure chez la plupart des enfants. L'instinct du beau, pour une faible part, et la vanité, pour une plus forte, alimentent le désir de plaire par la vertu de son habit, de se recommander par sa toilette. C'est là pour nous tous une tendance de nature, et, si l'on veut, un legs de lointaine hérédité. Il n'est pas toujours facile de faire ici la part de l'éducation et de l'exemple, ni de préciser la limite où cette qualité devient défaut.

Voici une petite fille de vingt-huit mois, à qui sa mère avait prêté l'ombrelle de sa sœur, dont elle avait grande envie. Quelques instants après, Cécile avait disparu avec l'ombrelle. On la chercha dans toute la maison, dans tout le voisinage : on la croyoit perdue, lorsque, vers midi, sa sœur la ramena avec elle. La petite, qui avait accompagné une fois son aînée en classe, et qui avait admiré les ombrelles des autres fillettes, une fois en possession d'un objet pareil, n'avait eu rien de plus pressé que d'aller se pavaner au milieu des petites écolières. Ici, la vanité est un produit spontané de la nature, l'effet d'une tendance excitée sans doute par l'imitation, mais qui n'a

[1] J'emprunte ces deux exemples à mon *Education morale dès le berceau*, 2e édit.

pas été directement encouragée par des exemples et des conversations de tous les jours.

Je ne vois, d'ailleurs, aucune différence entre les deux sexes, dans les toutes premières années, quant au goût de la parure. S'il n'en est pas de même plus tard, on peut voir là un effet du développement de facultés diverses chez les garçons et les jeunes filles. Il serait trop long de discuter ici cette question [1]. Il me suffit de dire que le goût très vif de la toilette se développe chez la plupart des garçons, et persiste jusqu'à l'adolescence, et au delà, quand il est entretenu par les leçons et les compliments de la famille.

La crainte du ridicule est très précoce chez quelques enfants. Lili, ma petite amie javanaise, va nous en donner un exemple. A son douzième mois (c'est une lente)[2], elle imitait une foule d'actes dont l'exemple lui était donné par son entourage; mais elle ne les imitait pas tout de suite : elle paraissait travailler intérieurement ses impressions, et ne vouloir montrer ses capacités que quand elle était bien sûre de ne pas manquer son coup. Par exemple, sa mère la surprit dans son lit, s'exerçant à battre des mains en signe de *bravo* ! Elle craignait évidemment de se rendre ridicule en ne réussissant pas. Plus petite, elle se fâchait tout rouge, quand elle croyait qu'on riait d'elle. A deux ans et quatre mois, son journal me la montre toujours la même. C'est surtout quand elle faisait l'espiègle et s'efforçait de

[1] Je l'ai fait amplement au chapitre I de *l'Art et la poésie chez l'enfant.*

[2] En général, les lents, comme les vifs, seraient à ranger parmi les moins sensibles au ridicule. Après eux, monteraient d'un degré les *vifs-ardents*; c'est chez les *ardents* qu'on trouverait la susceptibilité le plus développée, sous toutes ses formes. Le calme plus ou moins acquis des équilibrés tempère par la dignité la crainte du ridicule. Du reste, l'état habituel de la santé, les expériences favorables ou défavorables à l'amour-propre, les façons d'agir de l'entourage, le plus ou moins d'ouverture aussi de l'intelligence, influencent ici plus ou moins le tempérament originel.

faire rire par ses mines et ses discours, qu'une erreur, une *faute* ! changeait tout à coup sa gaîté en sanglots. Ainsi, ayant entendu sa mère dire à propos de son frère : « Bébé dort longtemps, déjà depuis trois heures ». Lili répéta peu après : « Bébé dort longtemps, trois mois ! » Les parents éclatèrent de rire ; mais Lili, frappée dans son honneur, se mit à pleurer comme une malheureuse.

CHAPITRE III

LA VOLONTÉ

Je ne sais s'il est téméraire de supposer que tous les mouvements produits pendant la vie utérine ne sont pas absolument inconscients, et que l'enfant peut en idéer à sa façon un petit nombre au moment où il va les produire. Par exemple, on peut se demander s'il n'a nullement conservé le souvenir de certaines sensations de température, de pression, de contact, de saveur, et de mouvements plus ou moins définis, contorsions, trépignements, contractions des muscles de la bouche, que l'organisme a exécutés en réponse à ces diverses sensations. S'il en était ainsi, la conscience, qui était, par hypothèse, consécutive ou concomitante de ces actes instinctifs et des sensations qui les avaient déterminés, tendrait à prendre les devants sur l'acte : ou même elle pourrait se dédoubler en deux actes analytiques, s'appliquant successivement aux sensations et aux mouvements dont nous parlons. Le fait se passerait de la manière suivante : une sensation serait assez forte pour être ressentie, et pas assez pour produire instantanément les mouvements correspondants ; cette hésitation de l'instinct à suivre le choc de la sensation, peut-être un temps d'arrêt produit par deux sensations entre-croisées, permettraient à l'enfant d'interposer une intuition de conscience entre la sensation et l'acte : ce serait là une première et petite place faite à la spontanéité. Est-il du moins tout à fait exagéré de supposer que, pendant ce long travail de la naissance, composé d'actions et d'intermèdes si variés,

l'enfant, quelque peu conscient de quelques-uns des efforts qui lui sont propres, et des sensations différentes en degrés qui les lui font produire, est capable de produire accidentellement quelques-uns de ces mouvements avec le vague désir de les produire? C'est dans cette intervention de la conscience et du désir, ou, si l'on veut, de la spontanéité personnelle dans la production de mouvements fatalement déterminés, si cette intervention existe avant et pendant la naissance, qu'il faudrait voir le début de l'activité volontaire.

Mais tournons le dos à cette hypothèse métaphysique, et essayons d'interpréter scientifiquement quelques-uns des faits observés à une époque postérieure. Ce qui distingue les actes ou mouvements volontaires des actes ou mouvements involontaires, c'est que dans les premiers existe un désir de renouveler ou de repousser certaines sensations, et de plus, quelque idée des mouvements nécessaires pour produire cet effet, autrement dit quelque idée des sensations musculaires correspondant à ces mouvements. Le désir peut être plus ou moins vif, l'idée des mouvements plus ou moins claire, et partant la volonté intervient plus ou moins dans l'acte ou dans les mouvements. Elle intervient, en général, très peu dans les premiers temps de l'existence. Soit que les grands centres nerveux, moteurs et autres, soient incomplètement achevés, soit que l'instinct rende aisés à l'enfant la plupart des mouvements qu'il paraît apprendre, les volitions, c'est-à-dire, la conscience, l'effort et le désir, n'ont que très peu à intervenir pour l'individu dans ces mouvements prédéterminés par l'organisation et par l'hérédité. Ainsi les doigts d'un enfant âgé de quelques jours se referment trop facilement sur un objet mis en contact avec la paume de la main, pour qu'il soit de bonne heure excité à produire volontairement des mouvements semblables. De même on peut soutenir que les progrès accomplis dans la succion pendant les premiers

jours se sont produits avec aussi peu de conscience et de désir que possible, que ces progrès sont dus à un développement de forces et à l'exercice purement machinal : mais peut-on dire la même chose à propos de la remarque faite par Tiedemann sur son enfant âgé de dix-huit jours : « Mis dans la position de téter, ou s'il sentait une main douce sur le visage, il cessait de pleurer et cherchait les seins » ? Il paraît y avoir quelque chose de plus qu'une association d'idées : il paraît y avoir un souvenir et un désir de l'action de téter, et peut-être des mouvements de succion. M. Preyer ne veut reconnaître la première apparence de la volonté que dans la manière dont l'enfant tient la tête, et il ne la tient droite qu'au bout de quatorze semaines [1]. On peut cependant noter d'autres efforts conscients vers la même époque. A un mois et cinq jours, l'enfant de Tiedemann « distinguait de lui-même les choses hors de lui, en montrant le premier effort pour saisir quelque chose par l'extension des mains et la flexion du corps tout entier. »

Les mêmes mouvements, plus ou moins conscients, se remarquent chez les chiens et les chats, avant la fin de la première semaine ; mais le jeune Tiedemann, en qualité d'enfant, me paraît, sous ce rapport, bien précoce. L'observation suivante est beaucoup plus vraisemblable : à un mois et vingt-sept jours, le même enfant manifestait déjà que son activité lui était connue : ses gestes de plaisir l'indiquaient, tout comme ses accès de colère et sa violence à repousser les objets désagréables. La remarque faite à la même époque par Tiedemann sur l'intention impérative des pleurs est confirmée par des observations analogues de Ch. Darwin. A onze semaines, pour un de ses enfants, un peu plus tôt, pour un autre, la nature des cris changea, « selon qu'ils étaient produits par la faim ou la souffran-

1 *L'âme de l'enfant,*

ce. » Ce moyen de communication parut bientôt être mis au service de la volonté. L'enfant sembla apprendre à pleurer quand il le voulait, ou à contracter ses traits selon l'occasion, de manière à faire voir qu'il désirait quelque chose (1). » Ces progrès de la volonté eurent lieu vers la fin du troisième mois. A la même époque, le fils de Tiedemann en était encore à ces mouvements instinctifs ou plutôt primitifs du désir qui se traduit par l'extension machinale du bras et l'inclination du corps tout entier ; ce n'est guère que vers trois mois qu'il saisissait quelques objets placés à sa portée; mais, en portant les objets à sa bouche, il apprenait à tenir ferme : tous progrès évidemment conscients et désirés, c'est-à-dire déjà volontaires.

A mesure que se développent la connaissance et les forces motrices, autant vaut dire les grands centres nerveux de l'enfant, l'élément émotionnel de la volition, ou désir, et l'idée ou conception du mouvement à accomplir, deviennent plus accentués. Le désir est d'autant plus vif que l'idée de l'objet désiré est plus précise. C'est le cas de tous les mouvements plus ou moins appris, quoique instinctifs, de l'enfant : ils sont d'autant plus conscients, voulus, que leur exécution un peu compliquée les a rendus plus difficiles à exécuter. Ce qui indique à quel point les efforts faits pour apprendre à tendre la main vers un objet désiré, à le tenir ou à le manier, à s'asseoir, à rester debout, à marcher, ont intéressé la personnalité de l'enfant, c'est que l'enfant les répète sans se lasser, aussitôt qu'il les a accomplis une première fois : il les répète même hors de propos, « pour répondre à tout désir en général, si ridi-

[1] Exemples tirés du livre de l'*Expression*, de Darwin, et que j'ai reproduits dans ma brochure : *Thierri Thiedemann et la Science de l'enfant. — Mes deux chats*, fragment de psychologie comparée, p. 12 et suiv.

culement insuffisants qu'ils soient pour arriver au but désiré [1]. »

La volonté de l'enfant, plus émotionnelle qu'intellectuelle, [2] se montre, en général, à l'âge de trois mois ou d'un an, peu susceptible de contrôle personnel. Le désir manifeste un caractère plus ou moins impulsif, la volition de l'être sans expérience, s'il est laissé à lui-même, ne pouvant guère être influencée que par les mobiles les plus simples, et surtout par les impressions du moment. A l'âge de quatre mois, ayant appris à accomplir avec ses mains quelques actes spéciaux, il ne lui suffit pas d'une seule leçon pour associer dans son esprit l'idée d'un objet brillant et celle d'une vive douleur, et pour contre-balancer la forte tendance qui le porte à toucher une flamme brillante. Mais, à six ou sept mois, le contact plusieurs fois répété en quelques minutes d'une brosse piquante, commence à établir, ne fût-ce que pour un jour ou une heure, une de ces associations dans lesquelles le souvenir du mal éprouvé neutralise un désir violent.

Ce qui domine surtout dans la volonté du jeune enfant, c'est, avec le caractère d'impulsivité, celui d'obstination et d'entêtement. Peut-on attendre autre chose d'un petit être qui ignore les conséquences éloignées des actions, et qui n'obéit en toute circonstence qu'à l'appétition ou à l'aversion actuelle, en un mot, qu'aux tendances flattées ou con-

[1]. Ferrier, *Le cerveau et ses fonctions.*

[2]. Il ne faut pas cependant oublier qu'elle a d'étroits rapports avec l'attention : la vivacité, l'énergie, la mollesse de l'une, entraînent ordinairement les mêmes caractères chez l'autre. Bien qualifiées, elles supposent l'une et l'autre, comme je l'ai dit ailleurs (*Le caractère, de l'enfant à l'homme*, p. 273) intensité de la force impulsive du sentiment et de celle d'arrêt ou d'inhibition. « Tout ce qui est perdu pour l'attention, a dit M. Ribot, l'est aussi pour la volonté. » Le contraire est aussi vrai. L'irrésolution et l'irréflexion, très habituelles aux jeunes enfants, ne sont pas chez tous également accusées.

trariées de son impressionnable et naïve personnalité ? Les anecdotes suivantes, qui sont des faits en action, vont mettre cette vérité en lumière.

Une petite fille de trois mois, à qui l'on avait donné l'habitude de la bercer pour l'endormir, se réveilla pendant une courte absence de sa nourrice, absence qui avait duré un quart d'heure. Elle retrouva l'enfant dans un véritable accès de désespoir ; son visage était d'un rouge cramoisi, et ses yeux pour la première fois mouillés de larmes ; elle criait à être entendue à cinquante pas. La bonne se hâta d'approcher du berceau et de présenter le sein à l'enfant ; celle-ci n'eut pas d'abord l'air de s'en apercevoir, elle cria de plus belle, et de ses petites mains crispées parut repousser la nourrice. Il fallut à cette dernière plus de dix minutes de caresses, de tendres appels, de chansons, pour calmer l'enfant et la décider à téter : mais, comme elle venait de satisfaire son appétit juste au moment où la nourrice s'était absentée, elle ne resta pas au sein plus de six ou sept minutes. A peine l'eut-elle lâché, que son front se plissa, ses yeux se voilèrent à demi sous les paupières contractées, sa bouche grimaça, et, sans motif apparent, elle recommença à pleurer. La nourrice se demandait si l'enfant n'était pas indisposée ; mais tout à coup, en tournant machinalement les yeux du côté de son lit, elle aperçut, tout au pied du lit, une certaine quantité de platras provenant d'un trou qui s'était fait au plafond de la chambre. Elle fut tout ahurie de la découverte ; mais il fallait avant tout s'occuper de l'enfant, qui continuait à pleurer et à se tordre convulsivement ; ses pensées revinrent à leur premier objet, et elle se dit : « A coup sûr, l'enfant a été effrayée par le bruit que la chute de ce lambeau de plafond a dû faire, et c'est la peur qui la faisait tant pleurer. » Elle embrassa l'enfant à plusieurs reprises, la câlina, et se mit bientôt à la bercer pour l'endormir. Les pleurs de l'enfant, ses cris, son air désolé, se calmèrent par degrés en

trois ou quatre minutes, et elle s'endormit d'un profond sommeil. Aussitôt qu'elle la vit en repos, la nourrice, qui était seule dans la maison, s'occupa d'enlever les débris qui encombraient les abords de son lit, et elle descendit les jeter dans la cour. Un voisin du rez-de chaussée avait entendu le bruit peu considérable que le platras avait fait en tombant, il avait vu aussi la nourrice sortir et la croyait avec l'enfant ; il lui raconta que ce bruit s'était produit presque immédiatement après sa sortie. Ce n'était donc pas la peur qui avait fait si longtemps pleurer l'enfant ; mais le bruit l'avait réveillée en sursaut, elle s'était trouvée seule, ayant besoin de dormir ; elle s'était d'abord chagrinée, puis désolée, puis irritée, de ne pas se sentir bercée comme d'habitude avant de s'endormir ; la nourrice était survenue au dernier moment de cette fureur, qu'elle avait eu tant de peine à apaiser, n'en connaissant pas la véritable cause. Elle comprit aussitôt son erreur, et, me racontant l'aventure, elle dit : « J'avais donc fini par où j'aurais dû commencer : c'est que les enfants sont entêtés, monsieur, dans toutes leurs habitudes ! »

Qui n'a pas élevé ou vu élever des enfants peut seul ignorer l'ennui caractéristique, les scènes de colère, les cris, les trépignements, dont le débarbouillage est l'occasion. Ils ne veulent pas se laisser toucher par l'eau même attiédie. Les mêmes scènes se reproduisent chaque jour pour certains enfants, quand on ne s'y prend pas adroitement pour les glisser endormis dans le berceau. J'en ai connu un qui, à l'âge de quatre ou cinq mois, nécessitait l'emploi de plusieurs personnes pour être couché : une jambe enfoncée, l'autre sortait ; on devait tenir une main, pour couvrir l'autre (on était obligé de l'emmaillotter, pour qu'il ne s'écorchât pas le visage en dormant) ; et c'étaient des cris, des hurlements, des contorsions d'exorcisé. Quand il eut six mois, sa mère, voulant éviter le retour presque quotidien de ces scènes désagréables pour l'enfant comme pour

elle-même, se décida à le déposer sur son lit pour l'y laisser dormir une heure ou deux dans l'après-dîner. Mais ce furent alors des colères bien plus terribles, quand on le remettait dans son berceau : le lit l'avait gâté, il ne voulait plus du berceau ; on dut lui permettre le lit autant que cela était possible, et l'on s'habitua à ne le rendre à son berceau que le soir, après l'avoir profondément endormi sur les bras, et en prenant des précautions infinies. Se réveillait-il, la lumière vacillante et adoucie de la veilleuse, dont la sensation s'était fortement associée dans son esprit à l'idée et au besoin du sommeil, avait sur lui cette influence bien constatée de l'empêcher de crier et de l'inviter à se rendormir, quoique dans son berceau.

J'ai revu cet enfant, quand il avait à peu près un an. Fort entêté, *volontaire*, comme disait sa nourrice, pour cinq ou six détails importants de sa vie d'enfant, il était, en général, d'une humeur gaie et même facile. Quelque personne qui lui sourît, il lui répondait par un sourire ; il était à l'aise sur les genoux de tout le monde, avait appris à *n'essuyer* les baisers de personne, restait des heures entières à se laisser amuser chez des voisins, ou même chez des étrangers qu'il voyait pour la première fois. Mais il ne fallait pas que sa mère et sa nourrice fussent là, quand on le prenait sur les genoux, pour qu'il y restât tranquille ; dès que l'une ou l'autre paraissait, il lui souriait de loin, lui tendait les bras, et faisait des efforts pour descendre, si elle ne venait pas le chercher, ou si on ne le lui apportait pas. On le laissait faire quelquefois, on lui laissait croire qu'il échappait à la personne qui le tenait, et on le déposait à terre : alors il s'asseyait, et, par toutes sortes de mines provoquantes, il invitait *ma ma ma* (c'était le nom commun à la mère et à la nourrice) à venir le rejoindre. Si l'on tardait trop, il se mettait à quatre pattes, et poussait en avant, s'aidant des genoux, et quelquefois du ventre. C'était un agréable entêtement, dont il riait comme les

autres. Le matin, quand sa mère l'avait fait déjeuner, il était porté sur le lit du père, où il faisait mille jeux et mille espiégleries, se tournant et retournant, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, enfonçant la tête dans le coussin, se glissant sous les draps dans toutes les directions, se tordant comme un serpent, avec des cris d'oiseau, et des éclats de rire déjà bien accentués. Cette fête matinale était pour lui chose due. Si, le déjeuner pris, sa mère tardait trop à l'emporter dans la chambre voisine, même quand il n'entendait pas la voix de son père, il criait : *papa* ! et, si l'on n'avait pas l'air de comprendre ses mines et ses gestes cependant très éloquents, il mêlait bientôt des cris furieux et des sanglots aux sons hurlés plutôt que prononcés de *papa*.

Une petite fille, maintenant grandelette, et d'une amabilité et d'une douceur extrêmes, a été bien difficile à élever, me disait sa grand-mère, qui en savait quelque chose. Jusqu'à l'âge d'un an, on avait toutes les peines du monde à la mettre dans son berceau. Le moindre mouvement l'éveillait, quand, après avoir longtemps épié le moment favorable, on s'enhardissait à la poser dans son berceau : si elle ne s'éveillait pas à ce moment, elle criait, comme un automate mû par un ressort, et tout endormie encore, au contact odieux de ce berceau : ses cris inconscients la réveillaient aussitôt, et il fallait la prendre, si on voulait éviter des larmes et des cris qui faisaient toujours craindre à sa mère pour sa santé. Même difficulté à lui faire prendre des bains cependant très nécessaires. Elle se raidissait comme un ver, me dit sa grand'mère, elle poussait des *cris de feu* ; on s'y prenait de toutes les façons pour la décider à rester dans la baignoire : on faisait semblant de s'y mettre avec elle, on apportait ses plus chers jouets, on tapotait sur l'eau en riant, on y plongeait le bras, on restait accroupi à côté d'elle, quelquefois très longtemps, avant que la douce température de l'eau l'eût calmée. Mais il ne

fallait pas avoir l'air de bouger, quand elle s'était oubliée à trouver l'immersion agréable : elle jetait les hauts cris au moindre mouvement. A deux ans, mais peu à peu, et, grâce au développement de la raison, à l'expérience qui lui a fait juger le sommeil agréable dans son petit lit, et le bain agréable quand elle y a passé quelques secondes, au désir de paraître sérieuse et obéissante et de ne pas faire de la peine à sa mère, elle est arrivée à se laisser coucher sans trop de difficulté, et, si elle fait quelquefois la grimace ou laisse perler quelques larmes en entrant dans le bain, cela ne tire plus à conséquence.

Encore un exemple pris dans la période parlante. Juliette a vingt-deux mois. Sa mère lui a défendu de toucher aux fleurs de la fenêtre ; on lui permet seulement de les arroser avec un petit arrosoir d'enfant. Elle s'acquitte de cette besogne avec un zèle qui n'a d'égal que sa maladresse. Mais il faut qu'elle en demande la permission à sa mère : les fleurs seraient noyées chaque jour, si on l'écoutait. Quant elle a désobéi, c'est la bonne qui arrose les fleurs. Aussi l'entend-on répéter plusieurs fois par jours : « Petit fille biè sâ, rosé fleurs. » L'autre jour, sa mère était au salon avec quelques dames, et l'enfant avait un moment disparu avec ses jouets. Elle revint après dix ou douze minutes d'absence : sa robe et son tablier étaient littéralement imbibés d'eau. « Petit fille biè sâ, rosé fleu », furent ses premiers mots en entrant. On ne s'aperçut pas tout d'abord de l'état dans lequel elle s'était mise, et ce ne fut qu'en l'embrassant qu'une dame le remarqua. La mère se précipita dans la chambre voisine : l'eau coulait partout. Voici ce qui était arrivé : comme Juliette avait été désobéissante à table, on l'avait punie en lui défendant d'arroser les fleurs, et on avait même caché son petit arrosoir. Mais la tentation avait été plus forte que la crainte d'être réprimandée en désobéissant une seconde fois. Elle avait pris l'arrosoir de la bonne, elle avait essayé de le remplir en

ouvrant le robinet de la fontaine, et elle n'avait réussi qu'à produire une inondation, dont sa robe avait été atteinte. Sa déconfiture avait été si grande, et elle parut si humiliée, que sa mère ne la gronda qu'en riant. Elle aurait peut-être aimé mieux être grondée que moquée. Le soir, en soupant, elle dit à son père : « Petit fille veu pa êt sâ, non, plu sâ ; pâque veu plus rosé fleur ; veu plu, tout' mouillée. » Le fait est que, le lendemain matin, la bonne ayant pris l'arrosoir, la petite la regarda sans manifester aucune envie de l'imiter ; la bonne lui mit son petit arrosoir dans les mains : Juliette le jeta en disant : « Pas sâge rosoi, pas sâ, mouillé petite, plu rosé fleu. » Mais sa résolution ne tint pas à la vue des blancs petits filets d'eau qui s'échappaient par les cent trous de l'arrosoir de la bonne. « Petit fille, biè sâ, rosé fleu », dit-elle, et elle ramassa son petit instrument.

Il n'est pas un des exemples énumérés ci-dessus, qui ne montre que, soit sous forme de désir automatique, soit sous forme de désir conscient, ou de détermination volontaire, l'action est presque toujours, chez l'enfant, subordonnée à la sensibilité. Ce qu'il veut, c'est ce qui lui plaît actuellement ou qui lui plaît par souvenir ; ce qu'il ne veut pas, c'est ce qui lui déplaît ou lui a déplu.

A mesure que l'expérience de l'enfant se forme, un plus grand nombre de sensations, de sentiments et d'idées, c'est-à-dire de mobiles et de motifs déterminants, s'interposent entre l'action et la détermination autrefois simple et instantanée. L'acte, quand il s'en produit un, est conditionné par le motif le plus fort : les actes de cette nature sont considérés comme délibérés, par rapport aux volitions impulsives. On voit souvent le jeune enfant suspendu entre deux motifs de nature contraire, qui le sollicitent également à l'action : en général, l'hésitation dure peu, surtout si les deux motifs sont tous deux agréables, sans doute par la raison qu'en donne Delbœuf, « parce que, dans ce cas, il vaut mieux agir qu'attendre. Soyons-en assurés, l'âne de

Buridan n'est mort ni de faim, ni de soif »[1]. Il n'y a même pas ici, à proprement parler, conflit, mais simple concurrence de motifs. Un cas presque analogue est celui où l'enfant se trouve placé entre la douleur que lui cause un violent désir non satisfait et le plaisir qui lui est offert d'une caresse ou d'un présent inattendus : le regret lutte ici contre l'attrait de l'actualité ; l'enfant qui pleure essaie de sourire, puis il se remet à pleurer de plus belle, ou bien il se console et se prend à rire et à jouer plus ou moins promptement. D'autres fois les éléments en conflit sont plus nombreux et plus distincts ; par exemple, nous trouvons d'un côté ces quatre termes : obéir, privation d'une chose désirée, approbation, caresses ; et de l'autre côté, ces quatre termes : pas obéir, attrait de la chose défendue, reproche, punition ; ces différents motifs évoluent séparément ou se fusionnent, et, sous l'influence de leurs représentations, l'impulsivité est plus ou moins longtemps contre-balancée. Dans ces sortes de cas, l'habitude des associations établies entre certains motifs et certaines manières d'agir facilite beaucoup le jeu de la volonté. Mais la volonté délibérante, c'est-à-dire l'arrêt réciproque des tendances à l'action, est la plupart du temps portée, chez l'enfant, à retourner à l'impulsivité, et à l'impulsivité dominée par les suggestions actuelles et personnelles.

De deux à trois ans, le sentiment personnel s'affirme, et s'exagère même, chez les sujets les plus lents et les plus doux. On le voit alors alterner avec la sympathie, ou quelquefois se fusionner avec elle, pour fournir des mobiles incessants à la volonté du jeune enfant. Quand il pleure sans motif, son père grossit la voix, lui disant : *Tais-toi* ; et il obéit quelquefois instantanément ; de même quand son père lui dit : *Bois* ; et depuis quelques jours, quand on lui dit : *Marche*. Mais il obéit bien plus volontiers, quand

[1] V. *Revue philosophique*, novembre 1881, p. 517.

il s'agit d'actes qui l'amusent ou qui font plaisir aux autres. Ainsi, lorsqu'on lui dit de contrefaire le chien, le chat, l'âne, de battre des mains, de dire *non* en faisant pivoter la tête, il ne se fait pas prier. Mais lui défend-on des choses qu'il a plaisir à faire, il obéit plus lentement qu'à l'égard des choses qui lui sont indifférentes. Il obéit plus facilement pour le *oui* que pour le *non*, et cela se conçoit, dans le premier cas la volonté n'entrant pas en lutte avec les ordres qu'on lui donne. Ainsi, lui dit-on : *Fais ami à papa*, à *maman*, *fais pam* à ton frère, à la table, au balai, il obéit plus vite que si on lui disait de ne pas le faire, quand il y est occupé. Quoiqu'il s'obstine à ne vouloir pas marcher seul, je lui ai fait faire quatre pas vers moi, en lui présentant une demi-pêche, dont il avait grande envie, et que je refusais de lui apporter. Mais sa volonté de bien faire est aussi vacillante que ses jambes. Quand il a eu mangé son morceau de pêche, j'ai voulu le soumettre à une seconde épreuve : le résultat n'a plus été le même. Je lui ai donné envie d'un autre morceau de pêche, et lui ai dit : Viens à *papa*, viens chercher bonbon, » et il s'est empressé de le faire, mais à quatre pattes, ce qui est sa manière de courir : chassez le naturel, il revient au galop. Du reste, il obéit bien mieux à sa mère qu'à son père, la douceur étant mieux comprise par lui que l'énergie, ou l'influençant davantage. Il avait laissé tomber un morceau de pain, et son père lui ayant dit de le ramasser, il faisait la sourde oreille ; sa mère se rapprocha de lui : il lui demanda la main ; la mère lui dit : « Je donnerai la main à bébé, quand il aura ramassé le pain ; ramasse d'abord le pain. » Il le ramassa, et tendit la main à sa mère [1].

On voit donc, même chez l'enfant âgé de moins de trois ans, une certaine faculté, il est vrai, très mobile et très ca-

[1] Cette description, bien que ne se rapportant qu'à un seul enfant, peut s'appliquer à maint autre de son âge, à quelques différences près.

pricieuse, « d'arrêter, de modérer l'action, malgré la tendance des sentiments et des désirs à se manifester par des sortes d'éruptions motrices[1]. » Cette faculté modératrice, qui assure le contrôle volitionnel des mouvements, et jusqu'à un certain point des idées, appartient à une époque de maturité plus grande, où l'expérience suggère à l'esprit des motifs plus puissants dans la prévision des conséquences agréables ou désagréables des actions, où la faculté de l'attention étant plus développée, de même que les centres cérébraux qui la servent, elle réprime comme par une sorte d'inhibition mécanique les sensations, les sentiments et les idées, dont la tendance non combattue porte sans coup férir à l'action. On voit donc que l'attention est un des éléments les plus importants de la volonté, ce qui en explique chez l'enfant l'indécision, la fragilité, la mobilité, le caprice [2].

On sait que, pour certains philosophes, la volonté se confond avec la croyance ; autant vaut dire, pour le jeune enfant, avec la suggestion. Peut-être pourrait-on mesurer la force et la qualité de la volition chez divers enfants, par leur aptitude plus ou moins prononcée à recevoir les suggestions. Or le nombre est considérable, de celles même qu'un adulte peut subir, à l'état sain. Un expérimentateur italien, bien connu chez nous, a fait sur ce point des expériences que les observateurs de l'enfance pourront aisément appliquer à leurs jeunes sujets. Une courte énumération des diverses suggestions sensorielles suffira. Pour les sensations tactiles et musculaires, notons : réveil des hallucinations cutanées par suggestion imprévue, sensations suggestives du souffle magnétique au cœur, effets sug-

[1] Ferrier, *Le cerveau et ses fonctions*, p. 455.

[2] J'indiquerai plus loin les rapports étroits de la volonté avec le sens moral, qui sont étudiés au point de vue de la direction morale de l'enfant, dans la première partie de mon livre *L'éducation morale dès le berceau*, 2e édition.

gestifs de l'attraction ou souffle magnétique aux mains, effets suggestifs produit par un objet magnétisé. Pour les sensations olfactives : réveil des illusions olfactives par suggestion imprévue, effet suggestif de l'odeur des objets magnétisés. Pour les sensations gustatives : réveil des illusions et hallucinations du goût, effets suggestifs de l'air magnétisé. Pour les sensations acoustiques : réveil des sensations auditives par suggestion, effets suggestifs de l'objet magnétisé. Pour les sensations visuelles : suggestions des images lumineuses, effets suggestifs de l'objet magnétisé. Pour les sensations organiques et viscérales (émotions) : réveil d'impressions organiques dans une partie du corps soumise à la magnétisation, état suggestif d'anxiété respiratoire, états émotifs, etc. [1]

Par tous ses sens, l'enfant le plus réfractaire à la suggestion, peut, à chaque instant, être excité à vouloir le bien ou le mal. Le plus suggestible est le plus malheureux, en général, même quand il est entouré d'agents suggestifs sains, bienveillants, intelligents et honnêtes, et il l'est en raison même de sa suggestibilité. Que d'occasions, en effet, il a d'échapper à l'influence de son meilleur milieu pour en recevoir une différente ! Et puis, qui dit suggestivité dit mobilité, inconstance, indécision, passion ou caprice. Un peu plus de *lenteur* (je reviens encore à ma classification des *caractères*) à subir des impulsions, et un peu plus d'énergie ou *d'ardeur* à les retenir, une fois subies, me paraissent les deux conditions les plus favorables pour la volonté. Bien entendu, *l'équilibre* de tous les facteurs volontaires serait encore plus favorable ; mais il est si rarement donné par la nature, et si difficilement acquis !

[1] E. Morselli, *Sur les phénomènes de crédulité par suggestion non hypnotique chez les personnes saines, Rivista di filosofia scientifica*, sept. 1890.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LES TENDANCES INTELLECTUELLES.

I.

Curiosité. — La curiosité est comme l'appétit de l'intelligence, tout égoïste et sensuel au début, mais instinctivement et graduellement relevé par une sorte de désintéressement scientifique. C'est tout d'abord une excitation vive de la sensibilité, et par contre-coup de l'activité, en présence ou dans l'attente de sensations neuves et fortes.

Fénelon a décrit en psychologue, sinon en physiologiste exact, cette intéressante fonction de l'âme enfantine : « La substance de leur cerveau est molle ; elle durcit tous les jours. Pour leur esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau : cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, et la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément et qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette *humidité* et cette mollesse du cerveau, jointe à une grande *chaleur*, lui donnent un mouvement facile et continuel : de là vient cette agitation des enfants qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu. » Fénelon dit ailleurs : « La curiosité de l'enfant est un penchant de la nature qui va

comme au devant de l'instruction. » Disons plutôt : « au devant du plaisir », et la définition sera plus vraie.

Il appartient à la psychologie expérimentale de saisir sur le vif l'évolution de cette intéressante faculté. A deux mois, l'enfant tourne ses yeux, tend son oreille, avance les bras, dirige ses mains vers tous les objets qui frappent ses sens. A trois mois, il saisit des objets placés à sa portée et les agite pour s'amuser : il sait que les mains sont des instruments qui lui procurent des impressions et lui servent à produire des mouvements, et il les exerce à toucher. à remuer, à rapprocher de ses yeux, et surtout de sa bouche, tous les objets qu'il peut. Quand on le déshabille pour faire sa toilette, il pousse ses mains dans tous les sens de sa petite personne, sur son abdomen, le long de ses jambes, du côté de ses pieds : il s'émerveille de sentir tant de choses qui sont lui-même. Se trouve-t-il assis sur les genoux de sa nourrice ou sur un coussin au milieu de la chambre, une de ses préoccupations favorites est de prendre son pied à deux mains, et de le tirer jusqu'à sa bouche. C'est là le point central de toute cette jeune expérience : c'est là que toute connaissance nouvelle cherche à aboutir pour être contrôlée et jugée. Souvent même, soit besoin de tout expérimenter avec le goût, soit désir de calmer un mal de dents violent, en allant au remède par le chemin qui lui paraît le plus court, l'enfant cherche à prendre avec la bouche des objets éloignés.

Bientôt, c'est une envie et une étude continuelles de tous les objets placés à sa portée, curiosité qui passe et qui revient au même objet, avec la rapidité du plaisir que l'enfant éprouve à le tenir, à le remuer, à le regarder, à l'écouter bruire. Désormais malheur aux parents qui n'ont pas su tenir de près leur enfant, et se sont faits les serviteurs empressés de ses caprices ! Par un geste gracieux de sa petite main ou par des cris résolument impératifs, il exigera qu'on lui donne ou lui apporte tout ce qui aura frappé

ses regards : votre montre, votre lorgnon, un fauteuil, un tableau, un vase de porcelaine, une lampe, jusqu'au bec de gaz de la rue, tout, comme l'a dit Rousseau, jusqu'à la lune !

Vers l'âge d'un an, la faculté de marcher a élargi, en progressant, la sphère de ses investigations personnelles, et la faculté de parler a fourni à ses indiscrétions et à ses volontés un moyen de se diversifier à l'infini, et de s'imposer de gré ou de force. Cent fois en une heure, pour peu qu'on s'y prête, sa petite voix exprime un désir ou pose une question. Toutes ces choses dont il prenait autrefois possession par les yeux, il veut successivement les prendre avec ses mains ou sa bouche : il s'élance, rampe, trottine de l'une à l'autre ; il les ouvre, les brise, les heurte, les mêle dans le plus affreux désordre ; il donne à manger sa bouillie à la montre de son grand-père, met le poisson du bocal dans le lit de la poupée, et plonge la poupée dans l'eau du bocal, commet enfin toute sorte d'incongruités que nos peintres se sont ingéniés depuis quelque temps à reproduire ; tout cela, non tant par besoin de savoir ce que sont les choses, et ce qu'elles peuvent devenir, que par besoin de sensations fraîches et nouvelles.

Un peu plus tard, c'est l'époque des indiscrétions plus nombreuses : au jardin, à la cuisine, au salon, l'enfant est partout à la fois, voyant et écoutant, sans qu'il y paraisse, tout ce qui se passe, tout ce qui se dit : et sur toutes ces choses, il multiplie les questions, souvent embarrassantes ; de toutes ces choses, sa mémoire retient les détails les plus caractéristiques, pour en régaler les visiteurs. Cette faim de savoir, ou plutôt de renseignements, est, chez l'enfant, une force d'absorption intellectuelle et affective, aussi dominante que l'appétit de nutrition, mais qui a besoin, comme lui, d'être surveillée et réglée.

On s'exagérerait étrangement l'influence héréditaire des tendances scientifiques dans l'homme, si on la retirait du

groupe social pour la rapporter aux individus : ce qui est ici la part de l'individu, ce n'est qu'une plus grande aptitude à percevoir et à lier ses perceptions pour en faire des conceptions bien systématisées et coordonnées ; mais l'instinct de la vérité désintéressée, le besoin de s'enquérir du vrai pour lui-même, ne se transmet pas, il s'inculque. Si donc il n'est pas de questions auxquelles on ne doive répondre vrai, il faut se persuader qu'en fait d'explications le petit enfant n'est pas difficile, et qu'une réponse simple ou vague, quand on se croit obligé de la faire, satisfera toujours sa naïve curiosité. Ainsi une petite fille demandait à sa mère pourquoi il y avait de l'eau dans la rivière. Sa mère lui répond : « Parce qu'il faut qu'il y en ait quelque part, mais pas partout. » Un autre demandait pourquoi les haricots poussent dans la terre ; sa mère lui répond : « Est-ce que tu ne grandis pas tous les jours ? les petits chats aussi : tous les animaux poussent, et de petits deviennent grands : les plantes font la même chose. » Un autre demandait pourquoi l'eau n'était pas du vin. Son père lui répondit : « Est-ce qu'un chien est un chat ? Le vin, c'est du vin, et l'eau, c'est de l'eau. » Ce ne sont pas là des réponses par à peu près, mais absolument vraies, et qui suffisent à cet âge.

L'enfant ne s'émeut guère de l'invisible, de ce qui est et agit sans se montrer : il éprouve une répulsion instinctive pour le mystère. Comme l'a fort bien dit Spencer pour l'homme primitif, on peut dire de l'enfant : « Il accepte ce qu'il voit, comme fait l'animal ; il s'adapte spontanément au monde qui l'entoure : l'étonnement est au-dessus de lui. » Si donc il n'est pas possible d'attribuer la naissance des religions à ces deux penchants dits innés de l'homme : l'automorphisme, qui le pousse à placer derrière les phénomènes naturels des volontés semblables à la sienne, et l'étonnement, qui le saisit en présence d'un certain nombre de ces phénomènes et l'excite à leur donner des

explications mystérieuses, miraculeuses, extranaturelles, on peut soutenir hardiment que le sens religieux n'existe pas plus dans l'intelligence du petit enfant que le surnaturel dans la nature.

L'enfant se préoccupe fort peu, et le chien aussi, je suppose, de ces concepts d'invisible, d'infini, de finalité, dont on dispute dans les classes de philosophie. Son respect et son amour s'appliquent à des êtres qui lui sont bienfaisants, mais à rien d'invisible et de distinct de son espèce. Son instinct de finalité est tout objectif et utilitaire. Il demande comment telle chose s'appelle, pour savoir ce qu'elle est, c'est-à-dire en quoi elle est bonne ou mauvaise, et aussi, mais surtout parce qu'on lui a appris à le rechercher; d'où elle provient, qui l'a faite ainsi, qui l'a posée là, c'est-à-dire, en quoi peut-on aimer ou redouter la présentation de telle chose bien déterminée. Il n'y a rien là de métaphysique : il n'y a que des inquisitions fondées sur des analogies et des expériences très concrètes. Le mystère de son existence et de l'existence du monde n'a rien qui intéresse le jeune enfant et puisse le préoccuper, si on ne l'y excite pas. Quelle n'est donc pas l'imprudence des parents qui se croient tenus de lui apprendre ce dont il n'a cure : qui l'a fait, qui a créé le monde, ce qu'est l'âme, quelles sont ses destinées présentes et futures ![1]

[1] M. Preyer pense à cet égard comme moi. « Dès le début, dit-il, j'ai fourni à chacune des questions de mon fils une réponse intelligible et non contraire à la vérité, et j'ai remarqué que plus tard, dans les cinquième et sixième années, les questions sont toujours plus intelligentes, parce que le souvenir des réponses passées est conservé. Si l'on ne répond pas à l'enfant, ou si on lui répond des plaisanteries et des choses inexactes, il n'y a pas à s'étonner si, même lorsqu'il se trouve bien doué, il pose des questions sottes ou niaises, et pense d'une façon illogique, ce qui arrive difficilement quand on répond correctement à ses questions, et quand on redresse ses notions, comme elles doivent l'être; sans compter que les réponses inexactes créent une disposition à la superstition. La seule fable que j'aie laissé croire à mon fils est celle de la cigogne qui apporte les enfants » (p. 462). — Pourquoi même celle-là ?

II.

Véracité. — Montaigne a dit de la menterie et de l'opiniâtreté chez les enfants, qu' « elles croissent quant et quant eux. » Il a dit bien vrai, pour ce qui est du premier de ces défauts, dont je vais parler dans ce chapitre. Comme tous les vices héréditaires, l'habitude du mensonge se développe plus ou moins chez chacun, selon que les circonstances internes ou externes, l'éducation, l'exemple, l'influence de telle autre tendance ou habitude la favorisent ou la contrarient. En réalité, c'est un vice absolument subordonné, dont il faut rechercher la source première et les dérivations accidentelles, si l'on veut appliquer au mal un remède opportun et efficace.

La véracité est, chez l'enfant, proportionnée à la crédulité, quoiqu'il n'y ait aucun rapport de filiation entre elles; tout ce qui fait sur lui une impression sensible lui paraît réel. Cependant, et de très bonne heure, les illusions dont aucun de ses sens n'est exempt viennent surprendre, sans l'ébranler encore, sa primitive confiance. Il est certain que bien des choses l'étonnent par la distinction qu'il est obligé de faire entre elles et d'autres qui leur ressemblent. J'ai vu un enfant de cinq mois tout ahuri de voir se démener autour de lui deux chats de même couleur, qu'il avait d'abord pris pour un seul et même chat : l'enfant tout jeune est donc surpris et contrarié par un certain nombre de méprises où il tombe.

Mais il l'est bien davantage, et il s'irrite même volontiers des tromperies qu'on lui fait, quand elles lui sont manifestement désagréables. Quand il veut, à l'âge de cinq mois, aller dans les bras de sa nourrice, et que celle-ci s'approche de son berceau, le caressant pour lui faire oublier son désir, il met souvent du temps à se laisser persuader, c'est-à-dire, à se laisser tromper par cette gracieuse feinte. A sept ou huit mois, si vous lui donnez un morceau de pain

à la place d'un gâteau déjà entrevu et désiré, il rejette le fallacieux présent avec un geste de colère, crispe sa bouche en tricorne, et ses yeux humectés, son froncement de sourcils, indiquent un prochain éclat. Et quelles scènes douloureuses, quand un changement forcé de nourrice exige une politique consommée pour lui faire prendre le change et l'habituer à un nouveau sein ! Plus tard, que de supercheries éventées, lorsqu'il s'agira de sevrer l'enfant, et que de pleurs, de cris désespérés, de sanglots affreux, de notes menaçantes, si l'on ne s'y prend pas adroitement pour le tromper ! Mais, quoi qu'il arrive, on doit bien l'abuser plus d'une fois dans son intérêt, pour son bien, ou du moins on croit devoir le faire, et, quelque adresse et quelque tendresse qu'on y emploie, il est bien difficile de ne pas se laisser quelquefois prendre en flagrant délit de menterie. Heureux les parents qui peuvent se flatter, eux et leur entourage, de n'avoir jamais trompé ostensiblement leur enfant sans nécessité, sans excuse légitime !

En somme, l'enfant d'un an à quinze mois sait déjà que tout ce qu'on fait et dit n'est pas toujours conforme à la réalité. Il ne se dit pas cela, mais il le sent. Bientôt, si le phénomène ne s'est pas encore produit, la ruse, innée dans toute organisation animale, le mènera directement au mensonge par la voie des cachoteries utiles. L'histoire du sucre dérobé par le jeune Tiedemann ou le jeune Darwin est l'histoire de tous les enfants du même âge [1]. Ils se cachent instinctivement pour faire ce qu'il savent défendu, comme pour jouer, comme ils disent ce qui n'est pas, en manière de plaisanterie. Un enfant de deux ans qui me dit : « Je viens de voir un papillon grand comme le chat, grand comme la maison, » fait là sciemment un mensonge joyeux ; de même lorsqu'il se blottit derrière une porte en disant :

[1]. Voir ma brochure : *Thierri Tiedemann et la science de l'enfant*, etc. p. 36.

« Victor n'y est pas. » Mais de ces deux contre-vérités, l'une est spontanée. l'autre imitée ; l'imagination plaisante de l'enfant et sa tendance à imiter les jeux d'autrui, voilà donc pour lui deux sortes d'excitations à contrefaire la vérité.

Mais il est porté d'ordinaire à mentir. soit par gestes, soit par mines, soit par paroles, plus pour son plaisir que pour celui des autres. Il jouit en égoïste de la surprise ou de la peur qu'il croit faire à sa bonne en ôtant tout à coup sa tête de dessous une serviette ou en sortant d'une cachette où il se croyait invisible. « Comme je t'ai fait peur ! « disait une petite fille de vingt mois à son oncle, qui avait paru s'effrayer de l'entendre imiter l'aboiement du chien, derrière une porte. On le voit aussi par cet exemple, les satisfactions de l'amour-propre ne sont pas étrangères à ces manifestations de la tendance à tromper pour rire. Certaines fois, l'amour-propre, favorisé par l'imitation, entraîne un mensonge en apparence joyeux. L'enfant qui s'est fait une bosse en tombant, et qui se hâte de se relever, criant : « Je suis tombé pour rire ! » fait un vrai mensonge, en simulant la plaisanterie.

Il plaisantera aussi, ou fera semblant de plaisanter d'une manière analogue, pour éviter un reproche ou ne pas avoir l'air de le mériter. « Vilaine, vilaine ! disait à sa mère un enfant de deux ans et demi, pendant qu'elle le mettait au bain contre son gré. — « Comment, c'est à moi que tu dis cela ? répartit la mère. — Non, non, ce n'est pas à toi ! c'est à l'eau que je le dis ! » Ici, quoique aidé par la question de la mère, le mensonge est dû à la spontanéité plus qu'à l'imitation.

Du reste, toutes les passions égoïstes sont conseillères de mensonge. L'enfant, qui vient de manger une friandise, dit qu'il n'en a pas eu déjà, ou qu'il en a eu bien peu, pour qu'on lui en donne encore. Il s'est brûlé en portant à sa bouche une cuillerée de potage, et se met à hurler, avec des

gestes de frénétique ; on veut le consoler, on lui dit : « Tu souffres beaucoup ! Tu t'es fait bien mal ! Tu t'es bien brûlé ! » A chacune de ces phrases, il répond par des sons inintelligibles, accompagnés de mouvements des bras et de la tête qui ont l'air de repousser quelque chose, puis il dit plus distinctement : « Non, je ne souffre pas, non, non ! »

Ici l'imagination, surexcitée par la souffrance et par la colère, suggère à l'enfant l'expression et l'idée d'une réalité qu'il voudrait voir changée en son contraire. Une petite fille de trois ans, voyant que sa mère caressait son jeune frère depuis quelques minutes sans faire attention à elle, se mit à dire : « Tu ne sais pas, maman ? Henri a fait une grosse méchanceté au perroquet. » C'était un mensonge par jalousie.

La paresse conduit aussi l'enfant au mensonge. On commande à un enfant de deux ans et demi d'aller chercher un tabouret dans une chambre voisine : il revient, sans l'avoir cherché, et dit qu'il n'y est pas. Le même enfant, chargé de porter un livre à son oncle, qui se trouve à à vingt mètres de lui sur un banc du jardin, quitte à regret ses jouets, hésite à partir, marche le plus lentement qu'il peut, retournant plusieurs fois la tête pour s'assurer qu'on ne le regarde pas, se rapproche du mur bordé de verdure, laisse tomber le livre au milieu des fleurs, et revient en courant à ses jouets, comme si la commission était faite. Paresse, désobéissance, hypocrisie, se trouvaient réunies dans cette action.

La peur d'être réprimandé ou puni, de ne pas obtenir une satisfaction attendue, engage assez souvent l'enfant à mentir ; mais plus rarement jusqu'à trois ou quatre ans que passé cet âge. C'est très souvent la manière dont nous demandons la vérité qui fait naître la défiance, la dissimulation et le mensonge : « As-tu fais cela ? Qui a fait cela ? » Cette question, faite avec un visage sévère et d'une voix

menaçante, amène une réponse qui peut amener l'impunité ou ajourner la punition, et l'enfant de mentir.

La véracité est une vertu si essentielle, et le mensonge une habitude si dangereuse, et qui se rattache de tant de manières à tous les détails de la conduite humaine, qu'on ne saurait trop se prémunir contre les premières tentatives de mensonge. Les préservatifs joueront dans cette hygiène morale un rôle plus important que les correctifs. C'est une vérité banale, mais trop oubliée dans la pratique, qu'avec la justice et la bonté, l'on fait à peu près tout ce qu'on veut d'un enfant. Il sera franc, s'il est confiant ; il ne cherchera pas des excuses pour sa faute, s'il sait qu'elle fait de la peine aux parents, et que c'est la conséquence la plus désagréable qui en doive résulter pour lui. Du reste, il ne faut jamais le gronder pour un tort involontaire.

III.

Imitation. — Pendant les premiers mois, la tendance imitative est aussi peu développée que la force d'observation; elle se manifeste cependant par des essais divers. Darwin croit avoir remarqué un semblant d'imitation à l'âge de quatre mois, son fils ayant paru imiter des sons; mais il ne l'a constatée avec certitude qu'à l'âge de dix mois. Tiedemann, chez son fils âgé de quatre mois, note ce phénomène, qu'il présente comme un fait d'association déjà plus nette des idées : « S'il voyait quelqu'un boire, il faisait avec la bouche un mouvement comme s'il goûtait quelque chose. » Dans cette action et autres analogues, ne faut-il pas reconnaître, sinon l'instinct de finalité qui fait concevoir à l'enfant la destination des mouvements buccaux, un effet de cette sympathie instinctive des mouvements, qui, chez des êtres pourvus de la même organisation, provoque le semblable par le semblable, et, étant donné

aussi le caractère impulsif de l'enfance, ouvre une voie facile à l'imitation ?

M. Egger [1], tout en convenant que la faculté d'imitation paraît très précoce chez l'enfant, ne la note avec assurance que vers l'âge de neuf mois, dans les actions suivantes : 1° action de se cacher et de se montrer tour à tour par manière de jeu ; 2° action de jeter une balle, après l'avoir vu jeter par son frère ; 3° essai de souffler sur une bougie ; 4° essai d'éternuer en singeant celui qui vient d'éternuer ; 5° essai de frapper les doigts sur le registre d'un piano. Il ne constate, à la même époque, « nul effort sensible pour imiter les sons entendus. » Du reste, le développement, ou l'apparition de cette faculté, se rattache pour lui au premier éveil de l'intelligence. Pour moi, qui admets de très bonne heure, chez l'enfant, la coexistence des mouvements automatiques et des mouvements conscients et intelligents, je crois aussi que, de très bonne heure, la fonction imitative se montre liée à ces deux sortes de mouvements.

Mécaniquement, en vertu des connexions nerveuses de l'appareil auditif et de l'appareil phonétique, les jeunes oiseaux s'essaient à donner la note des oiseaux adultes qu'ils entendent chanter ; mécaniquement, les oiseaux parleurs cherchent tout d'abord à reproduire les mots et les bruits qui sonnent à leurs oreilles ; mécaniquement aussi, dès le second mois, à ce qu'il me semble, l'enfant ébauche des sons pour répondre à la voix ou accompagner, c'est-à-dire imiter, à sa manière, les sons du piano. C'est de la même façon qu'à l'âge de trois mois, ayant mécaniquement appris à suivre la direction du regard ou le mouvement de tête des personnes qui le soignent, il regardera certains objets qu'il voit regarder, tournera quelquefois la

[1] *Le développement de l'intelligence et du langage chez les enfants*, p. 10 et suiv.

tête du côté où il voit ces personnes tourner la leur, et cela, mais dans une mesure très restreinte, avec l'intention d'imiter. Le même fait se produit chez les animaux tout jeunes : un pinson âgé d'un an suit les mouvements de mes yeux lui cherchant des mouches.

Bientôt, sa faculté d'observation et le jeu de ses organes se développant à la fois, le cercle de ses imitations s'élargira d'autant ; par exemple, ses bras ébauchaient d'abord une foule de mouvements instinctifs vers les objets qui avaient attiré son attention et excité ses désirs : l'imitation de gestes analogues qu'il voit faire avec succès par d'autres l'excite à renouveler ses tentatives et lui indique le moyen d'y réussir à son tour ; à quatre mois, il tend avec plus d'assurance les bras vers les personnes qui le caressent, il sourit mieux, il essaie même de rire ; tout cela, grâce à l'imitation, qui a renchéri sur les premiers efforts de la spontanéité. A six mois, il sursaute en voyant des personnes se balancer pour l'amuser, il caresse de sa menotte le visage de sa mère, il gazouille des formules inarticulées d'admiration en face d'un objet qu'on l'excite à contempler. Un peu plus tard, son *mmm* et son *ppp*, plus ou moins spontanés, deviendront le *mamamama* et le *papapapa*, qu'on lui aura répétés cent fois par jour. Enfin ses premiers essais de la marche, moitié dus à son initiative, et moitié à la direction et à l'appui que ses éducateurs lui auront prêtés, se perfectionneront, jusqu'à un certain point, par son envie d'imiter les grandes personnes qu'il regarde marcher avec une observation si attentive. Combien d'autres progrès relatifs à l'exercice utile des sens et des membres sont hâtés par l'imitation, depuis l'âge de cinq mois jusqu'à l'âge d'un an !

Plus l'enfant avance en âge, plus les leçons de l'exemple l'amènent à diriger, et même intentionnellement, les opérations des sens, les opérations intellectuelles et les opéra-

tions morales[1]. Par exemple, comme il a été dit plus haut, « on sent naître le besoin de manger quand on voit d'autres

[1] M. Marion a eu raison de bien distinguer, en effet, l'imitation inconsciente et l'imitation voulue : « Preyer, dit-il, me semble confondre à tort deux choses si différentes. Sous prétexte que l'imitation suppose toujours une perception, une représentation, une idée motrice, il la tient pour essentiellement volontaire. Mais c'est méconnaître et dénaturer les faits, ou prendre le mot volonté en un sens singulièrement banal et impropre. Pour nous point de volonté sans une intention expresse. Or, où est l'intention, la conscience réfléchie, quand un nourrisson qui en entend crier un autre se met à crier par contagion, quand un enfant de sept mois, en me voyant tambouriner sur la table ou la vitre avec les doigts, esquisse avec les siens un grattement maladroitement imitatif ? Au même âge, les bonnes leur apprennent à dire adieu par un mouvement du bras qu'ils imitent bientôt en le voyant faire.

« On me racontait récemment qu'un petit garçon de douze mois, devant les yeux de qui son père, pour le faire patienter en chemin de fer, faisait claquer ses doigts, se mit tout à coup à imiter ce mouvement, à la surprise de tous. Un jour, à table, me frottant les mains, un peu par froid, un peu par désœuvrement, en causant, je vis une petite fille de trois ans s'interrompre de manger pour se frotter les mains pareillement. La même, à vingt mois, regardant des images, dont une représentait un enfant en train de crier, ouvrait la bouche, elle aussi, par imitation inconsciente. Tous rient quand ils voient rire, bâillent quand on bâille (comme nous-mêmes d'ailleurs, et chacun sait que rien n'est moins volontaire). Ils chantent, toussent, crachent, en le voyant faire, soufflent la bougie, allument du papier au feu, font semblant de lire et d'écrire, longtemps avant de rien comprendre à ces actes. Un de leurs grands plaisirs est d'imiter les cris des animaux, sinon spontanément, au moins à notre suite. Leurs jeux, dont nous ferons plus tard une étude minutieuse, car rien ne jette plus de lumière sur leur état mental, sont presque tous des imitations de la vie adulte. Entendent-ils un récit qui les passionne, on les voit prendre tour à tour la physionomie des personnages mis en scène. Et dès qu'ils commencent à parler, ils répètent tout ce qu'ils entendent, y compris parfois les jurons et autres choses analogues, qu'on est stupéfait d'entendre sortir de leur bouche.

« J'ai proposé autrefois de compter comme un instinct ce penchant imitatif si général. Le seul inconvénient à cela, c'est que les instincts proprement dits ont un caractère moins élastique et plus déterminé. Mais voir dans tout mouvement imitatif, dès le berceau, un acte de volonté, c'est certainement un abus de mots. » (Extrait

personnes qui mangent » ; et la conséquence pratique de ce fait sera de ne pas donner l'aiguillon de l'exemple à l'instinct de gourmandise inné chez l'enfant. Il en est ainsi de tous les actes qui relèvent plus ou moins directement de la sympathie, de la sociabilité, des tendances anti-sociales. Une petite fille a commencé à prendre, seulement à l'âge de quinze mois, les froncements de sourcils de son père, ses habitudes d'irascibilité, son ton de voix criard, et bientôt ses formules exprimant l'impatience ou la colère. A trois ans, elle disait gravement à un visiteur, avec lequel elle s'était mise à discuter, selon la manie paternelle : « Mais tais-toi donc, tu ne me laisses jamais achever ma phrase ! » Ainsi la contagion de l'exemple a déjà un retentissement considérable sur les habitudes morales et sociales de l'enfant, avant l'époque et indépendamment des leçons proprement dites de bienséance et de morale.

L'enfant qui copie tout, le mal comme le bien, a bien vite fait de nous emprunter nos jugements et notre conduite ; il ne faut pas cependant le juger absolument sur les appréciations passagères, ou d'après l'imitation tout accidentelle qu'il pourra faire de nos actes. Ce sont des tendances à l'habitude, qu'il perdra quelquefois aussitôt venues, comme les manières ou le langage qu'il a copiés de la même façon. Il y a, d'ailleurs, dans chaque enfant, un fonds personnel, fruit de l'hérédité et des habitudes, qui se révèle toujours, si on veut le bien observer, à travers tous ses plagiats. Un enfant de trois ans va nous fournir de ce fait quelques exemples.

Son père a la faiblesse de faire toutes ses volontés. Ils passent un jour devant une pâtisserie, et l'enfant demande des gâteaux. « Je n'ai pas d'argent sur moi », dit-il à Joseph. Celui-ci insiste ; mais le père le prend par la main.

d'une leçon du 20 février 1890, publié dans la *Revue scientifique* du 21 juin de la même année).

et passe outre. « Il me faut un gâteau, s'écrie Joseph, et toi, tu ne t'occupes pas de ça ! » Le père commet la faute de revenir à la maison, pour prendre de la monnaie. Quelques jours après, il le mène voir Guignol, sur la place des Vosges. A peine arrivé, Joseph tirant son père par le bras, l'amène, assez loin du théâtre, auprès d'un banc. « Toi, lui dit-il, viens t'asseoir là. — Qu'est-ce que tu vas faire? — Je vais jouer. » Trois minutes s'écoulent : le père ayant tourné la tête, l'enfant a disparu. Le père ne s'en inquiète pas : Joseph doit être à Guignol. Il va se joindre à la foule qui entoure le spectacle en plein air, et il entend rire très fort : on riait moins de la comédie que des gestes, des cris, des drôleries de Joseph, qui s'était assis aux premières et attirait tous les regards. Quand les marionnettes ont disparu, l'enfant les cherche partout, faisant le tour de la baraque, regardant par dessous, par les fissures, leur criant de revenir. La petite demoiselle qui faisait payer les bancs vient lui demander le prix de sa place. Joseph fait je ne sais quelle réponse, et quitte le banc où il venait de s'asseoir. Il se dirige tranquillement du côté de la rue des Vosges. Son père le suit de près, en l'observant, pour ne pas le laisser exposé aux dangers de la rue. A peine l'enfant l'aperçoit-il : « Où vas-tu, père, où vas-tu donc ? Va t'asseoir là-bas. Moi, je vais chercher des sous pour donner à la demoiselle. » Son père lui donne deux sous, et il va se rasseoir triomphalement à sa place. Cette ruse enfantine, pour se débarrasser de son père, qui ne le fait pas asseoir dans le théâtre de Guignol, cette idée de s'en retourner chez lui pour aller chercher de l'argent, les paroles prononcées pendant toute cette petite scène, étaient des imitations, mais avec quelle part faite à la spontanéité !

Voici un autre exemple, montrant, chez une petite fille âgée de plus de trois ans (de cinq ans à peu près), l'inconvénient des imitations serviles de nos actes que font les petits enfants, et dont les jouets sont surtout l'occasion. La

petite Berthe avait une ménagerie en bois peint, dont elle s'amusait tous les jours. Sa sœur, pensant la corriger de quelques mauvaises manières en faisant jouer aux animaux des scènes fictives, lui dit un jour : « Si tu veux bien, nous allons faire un très joli jeu. Ton lion sera un petit garçon, et ta lionne sera sa maman. Le petit garçon était fort capricieux, toujours désobéissant : c'était bien vilain, n'est-ce pas? et la maman devait en être bien chagrinée? » Et la petite Berthe d'entrer en plein dans la situation : « Oui, mauvais petit garçon, c'était bien affreux, cela : c'est que vous avez tapé du pied, et vous avez dit à maman qu'elle pleurait pour rire ! Ah ! je serais bien malheureuse à sa place, et je ne voudrais plus vous voir ! »

Que de choses imitées et appréciées par l'enfant, très mal appréciées, mais qui n'en agissent pas moins sur sa moralité d'une manière plus ou moins immédiate ! L'intérieur se moule chez lui sur l'extérieur. « Il voit une action qu'il copie, accompagnée d'une certaine expression de physionomie qu'il copie aussi, et bientôt il s'ouvre je ne sais quel jour au-dedans de lui. Il devient grave par l'imitation du sérieux, tendre par celle de la sensibilité, et une fois sur la voie de ces impressions, son âme est de plus en plus modifiée... La sympathie et l'imitation décident de tout chez ces pauvres créatures [1]. »

La spontanéité inhérente à la première enfance réussit quelquefois à lui épargner les inconvénients de sa considérable plasticité organique et intellectuelle. Mais il serait dangereux de trop compter sur sa spontanéité. Le respect dû à l'individualité de l'être humain exige qu'on surveille, au point de vue moral surtout, les exemples qu'il est si enclin à copier. L'idéal de l'éducation serait de laisser à chacun son air propre en lui donnant nos actes à imiter. Locke a compris la nécessité de respecter le naturel de cha-

[1] Mme Necker de Saussure. *L'Educ. prog.* T. I, p. 123 et 124.

que enfant, et il ne peut souffrir cette méchante figure que la contrainte et l'affectation ne manquent jamais de produire. Il déplore particulièrement ce défaut en ce qui concerne la civilité et les bonnes manières : mais son observation peut s'étendre à tout le détail de l'éducation morale. « L'affectation, dit-il, est une imitation grossière et forcée de ce qui doit être naturel et aisé : imitation destituée du charme qui accompagne la vraie nature, à cause de l'opposition qu'elle met toujours entre l'action extérieure et les mouvements intérieurs de l'esprit... » Fi de la politesse et des agréables manières, si elles mettent en danger la franchise et la sincérité de l'enfant ! « Maman, dit un enfant de quatre ans, est-ce que tu ne vas pas dire à madame X*** de s'en aller ? Il y a longtemps qu'elle est là. » J'aime mieux, même chez un enfant âgé de quatre ans, cette innocente rusticité, qu'une formule de politesse répétée, non pensée[1].

Un autre motif bien digne d'être pris en considération doit nous engager à ne pas étouffer l'initiative propre des enfants par l'influence abusive de notre activité sur la leur. Les animaux nous montrent une sorte d'individualité dans l'action, qui n'est pas le propre de l'homme ; le développement de leurs forces et de leur adresse les réjouit au plus haut degré, quand ils sont jeunes, et plus tard leur inspire une sorte de confiance orgueilleuse. On observe la même chose chez le petit enfant. Tiedemann dit de son fils âgé de quinze mois, et son observation aurait pu être faite encore plus tôt : « Quand il avait fait quelque chose lui-même, donné un certain mouvement à ses jouets, il se réjouissait visiblement et trouvait du plaisir à réitérer. » La réflexion qui suit a la même xaleur : « Les enfants, en général, aiment à faire eux-mêmes ce qu'il leur a fallu jus-

[1] Mais ne soyons pas trop absolus. M. Marion nous paraît avoir bien observé la mesure, quand il a dit : « C'est déjà quelque chose que le souci de paraître au dehors tel qu'on devrait être intérieurement » (*Leçons de morale*, p. 246).

que-là laisser faire par d'autres; c'est pourquoi ils veulent prendre leur nourriture de leurs propres mains, et ne veulent pas se laisser manier par d'autres pour s'habiller, se lever, etc. » Cette liberté d'action, même dans les actes imités, est une des conditions du bonheur de l'enfant, outre qu'elle a pour effet de l'exciter à l'exercice et au développement toutes ses facultés. L'exemple est le premier maître; la liberté est le second, par ordre d'évolution, mais un maître supérieur au premier, parce que l'attrait est son auxiliaire.

IV

Crédulité. — L'instinct de crédulité n'est pas autre chose, à l'origine, que l'instinct de croyance. Il nous est impossible d'avoir une sensation ou une perception, et enfin une idée claire, sans la rapporter d'abord à un objet présent, et plus tard à un objet qui l'a été ou qui pourrait l'être, en un mot, à un objet réel. C'est pourquoi la croyance, ou, si l'on veut, la crédulité, se confond, pour l'enfant ou le jeune animal sans discernement, et jusqu'à un certain point pour le demi-civilisé (qu'on appelle sauvage), avec le désir de voir tel ou tel objet présent ou connu, et de le voir avec tels ou tels attributs agréables ou désagréables. L'enfant commence par une foi vive en la vérité des apparences. Cependant il fait chaque jour des expériences qui lui apprennent, non pas à se défier des apparences en général, mais de certaines apparences : sous ce rapport, sa faculté de distinction et de généralisation a fait des progrès incontestables, pendant l'époque importante du troisième au sixième mois.

Un petit enfant de sept mois, qui me rend visite, est sur ma table, tantôt assis, tantôt couché, au hasard de ses jeux. Je mets une brosse à sa portée, les piquants dressés. L'enfant y appuie ses deux mains, et bientôt les relève, assez

lentement, d'un air fort grave. Son attention est attirée d'un autre côté. Quelques minutes après, je lui fais recommencer l'expérience, et j'observe un peu plus de rapidité dans les mouvements de recul. Je la lui fais recommencer cinq fois, en variant les circonstances et ménageant les intervalles : je ne remarque aucun fait nouveau. Un quart d'heure s'étant écoulé après la septième expérience, je mets encore Georget en situation de toucher la brosse. Cette fois, à première vue, il se retire brusquement, avant d'avoir touché l'objet piquant. L'ayant bien amusé et distrait, j'ai voulu, un dernière fois, répéter l'expérience. L'enfant regarde la brosse, sans bouger, d'un air fort attentif : après quelques minutes d'hésitation ou de réflexion, il se rejette en arrière, et embrasse sa grand'mère.

L'enfant fait chaque jour de ces expériences, qu'il généralise toujours fort peu, mais qui l'aident, dans un certain nombre de rencontres, et grâce à l'analogie et à l'association des idées, à se comporter utilement à l'égard de certains objets non connus encore. Mais les erreurs qu'il commet si fréquemment ne lui sont pas connues comme erreurs : ce ne sont pour lui que des expériences isolées. Aussi, dans la plupart des cas, ce petit être encore plus irréfléchi qu'inexpérimenté juge-t-il sur les apparences.

A plus forte raison l'enfant s'en rapporte-t-il aveuglément, je ne dis pas à la parole, mais aux paroles des autres. « Les sons que l'enfant s'est habitué à reconnaître et à attacher à certains objets, quand il a appris à parler, réveillent naturellement, aussitôt qu'il les entend de nouveau, la pensée des mêmes objets ; jusqu'à ce que ces associations aient été rompues par l'expérience de l'erreur et du mensonge, elles se reproduisent toujours naturellement et infailliblement. Les mêmes mots rappellent toujours les mêmes idées. Si, toutes les fois qu'on a dit à l'enfant : « J'ai un gâteau pour toi, » on lui a réellement apporté un gâteau, il est impossible que les mêmes mots prononcés une

fois de plus ne réveillent pas en lui la même idée et la même attention; si un jour, au lieu du gâteau promis, on lui montre une poignée de verges, il éprouvera une déception soudaine, que rien ne pouvait lui faire prévoir et qui se traduira par des cris. On voit assez que l'instinct de véracité est inutile pour expliquer ces faits[1] ». Je suis de l'avis de M. Janet : il n'est pas besoin de recourir, comme Reid l'a fait, à l'instinct de véracité, pour expliquer la croyance naturelle des hommes au témoignage des autres hommes; elle a pour principe la croyance naturelle de l'enfant au sens exprimé par les mots, c'est-à-dire, à l'objectivité des idées que les mots expriment. Même à l'âge de deux ou trois ans, lorsque l'enfant a déjà fait l'expérience du mensonge et de l'erreur, il peut mentir sans cesser de croire à la véracité d'autrui. Il ne se défie que de certaines personnes, et jamais absolument. Menteur et crédule, ces deux états d'esprit s'associent très bien chez l'enfant, et j'ajoute, chez beaucoup de grandes personnes. Il est plus aisé de mentir que de ne pas croire.

L'enfant accepte donc résolument pour vraies toutes les idées qui lui passent par le cerveau, et surtout celles qui empruntent un caractère de force et de clarté par la présence et les paroles des autres personnes. Leurs récits, quels qu'ils soient, deviennent instantanément ses croyances. C'est là ce qui fait le charme, et aussi, selon moi, le danger de toutes ces historiettes invraisemblables qu'on lui raconte, même avant qu'il entende parfaitement le langage qui les exprime.

A l'âge de vingt mois, l'enfant n'est pas encore avide de contes et de fables, qu'il ne comprendrait pas, mais il est passionné pour le récit de ses propres impressions. Chaque fois que la mère d'une petite fille de cet âge était sortie avec elle, le souper terminé, et avant l'heure impérieuse

[1] P. Janet, *Traité élémentaire de philosophie*, p. 516.

du sommeil, elle racontait au père, dans un récit à la fois simple et pittoresque, ce que la petite fille et maman avaient fait et vu. « Nous sommes allées sous les grands arbres du Luxembourg : le chien était avec nous ; il courait autour de la voiture de la petite fille ; et il venait de temps en temps lui lécher les mains et la figure. Mais le chien a été vilain, il a mordu au gâteau de la petite fille : la maman a bien grondé le chien, et l'a chassé avec l'ombrelle bleue, ce qui a fait rire Marie qui commençait à pleurer. Puis, la petite s'est beaucoup amusée auprès d'un banc. Il est venu un petit garçon, qui s'appelle Joseph : il est un peu plus grand que la petite fille, mais il est bien gentil, et il aime bien la petite fille. Il lui a laissé prendre son ballon et il n'a pas fait mal à la poupée ; il a sauté, et Marie aussi ; mais il s'est approché du gazon, et en voulant franchir vers l'autre côté, il est tombé, il s'est fait une bosse au front : il a crié beaucoup, et la petite fille aussi, parce qu'il s'était fait bien mal. Et puis, nous avons marché, beaucoup, beaucoup, jusqu'au banc du fond, avec madame X.., qui aime beaucoup bébé ; madame X.... a dit à bébé : « Quand viens-tu me voir? Il y a de beaux abricots pour toi dans le jardin, et les oiseaux de la volière sont toujours bien jolis, bien joyeux : ils demandent souvent où est la petite Marie, en faisant *coui*, *coui*, *coui*, *coui*? etc., etc.. » Et pendant ce récit, souvent interrompu par les baisers, les cajoleries de la mère, ou les éclats de rire et les courtes réflexions du père, la petite fille, tout yeux et tout oreilles, passait par toutes les impressions assorties à la nature des événéments racontés, mimant avec ses bras, sa tête, ses jambes, un certain nombre de détails, imitant quelquefois les mouvements et les gestes expressifs de sa mère, comme si c'était elle-même qui racontait, et surtout ne manquant pas d'imiter quelques-uns des cris des animaux dont on parlait. Elle était comme de moitié dans la narration, disons mieux, dans la création de l'histoire dramatique dont le père paraissait si charmé,

L'habitude de ces récits vrais familiarisa bientôt Marie avec les récits fictifs, que sa mère inventa pour elle, en les appropriant par degrés au développement croissant de son intelligence. A l'âge de deux ans, elle ne pouvait se passer de ces petites histoires merveilleuses ; plusieurs fois par jour, elle disait à sa mère, d'un petit air câlin : « Maman, *toi* (histoires) à ti fi bien sâ, maman toi à ti fi. »

Ces drames et ces comédies, pour lesquels l'enfant se passionne, il les prend au sérieux, à l'âge de trois ou quatre ans. Une fois qu'il les sait par cœur, et ici l'expression est éminemment propre, si vous y changez quelque chose, le charme s'envole, et avec lui l'attention. Un enfant qui vint chez des parents, à l'âge de deux ans et demi, se montra particulièrement séduit par les historiettes que lui racontait la plus jeune de ses tantes. C'est d'elle qu'il voulait les entendre, et tous les jours, fussent-elles les mêmes. Souvent, après le repas du soir, lorsqu'il ne s'endormait pas au milieu du dessert, il venait se poser sur ses genoux, le corps allongé, immobile, et la tête appuyée contre le corsage de la jeune fille : admirable position pour entendre et voir raconter ! Dès que le récit commençait, il fallait le voir, muet, sérieux, les yeux fixes comme s'il regardait à dix pas devant lui. Aucun bruit, aucune interruption ne pouvaient le faire sortir de cette obsession attentive : le passage d'un chat, un geste ou un mot plaisant d'un de ses cousins, n'avaient pas le pouvoir de le distraire, pas même le rire des grandes personnes que cet imperturbable sérieux égayait. Mais on pouvait deviner, à son visage parfois coloré d'une subite rougeur, au miroitement de ses yeux toujours fixes, et aux faibles contractions de ses lèvres parfois entr'ouvertes par un soupir, la série des émotions profondes qui successivement agitaient son âme. Il lui arrivait quelquefois de redemander jusqu'à trois fois le même récit.

Un soir, ses tantes étant sorties, il se trouvait seul à la maison avec l'aîné de ses cousins, un homme. Il s'ennuyait.

Le cousin lui proposa de raconter l'histoire qui lui plaisait le plus, celle d'un jeune oiseau qui, ayant quitté le nid malgré la défense de sa mère, va se poser sur le tuyau d'une cheminée, tombe dans le feu, et meurt victime de sa désobéissance.

Le narrateur se crut obligé d'enjoliver le récit, et d'y ajouter des broderies de son cru. « Mais ce n'est pas ça ! dit l'enfant à la première falsification qu'il entendit faire ; la mère a dit ceci, a fait cela ! » Le cousin, qui ne possédait pas le mot-à-mot de l'histoire, fut forcé de recourir à son imagination et d'altérer la naïve simplicité du récit bien connu. Bientôt l'enfant n'y tint plus : il glissa d'un bond du haut des genoux de son cousin, et quand il eut mis pied à terre, avec des larmes dans la voix, et des gestes d'indignation : « Ce n'est pas vrai ! le petit oiseau a fait *coui, coui, coui, coui*, avant de tomber dans le feu, pour se faire entendre de sa mère : la mère ne l'*entendit* pas, et il se brûla les ailes, les pattes et le bec, et il est mort, le pauvret ! » Et l'enfant s'éloigna, pleurant comme s'il avait été battu. Il avait été encore plus maltraité que cela : il avait été trompé, du moins le croyait-il ; on lui avait gâté son histoire en l'embellissant. C'est à ce point que l'enfant prend longtemps les fictions pour des réalités.

CHAPITRE II

L'ÉVOLUTION DE L'INTELLIGENCE. LA MÉMOIRE

I

La mémoire n'est pas une faculté purement intellectuelle. Elle est cette propriété inhérente à tout ce qui est, et plus manifestement à tout ce qui vit, de garder la trace des impressions reçues. Chaque impression laisse une note plus ou moins profonde et durable, et capable de se combiner de mille manières avec celles des autres impressions dans les cellules des tissus nerveux et cérébraux. Il y a donc, dans toutes les parties de l'être, des dispositions, soit héréditaires, soit personnellement acquises, à se souvenir, c'est-à-dire, à conserver et à reproduire les phénomènes passés. Il n'y a pas seulement une mémoire psychologique, mais une mémoire organique : les sensations, les sentiments, les affections, les états des viscères, des nerfs et des muscles, les mouvements et les associations de mouvements, tout ce qui a été en nous peut y être de nouveau, que nous en ayons ou non conscience.

Dès le moment de sa naissance, l'enfant, qui a faim et soif, qui souffre du froid relatif de l'air ambiant, de la nouvelle extension donnée à ses membres, des sons qui heurtent son ouïe débile, des traits de lumière qui batten ses yeux inclairvoyants, du contact inhabituel des personnes et des choses qui l'approchent, et dont le premier acte respiratoire est lui-même une souffrance souvent exprimée, nous l'avons dit, par un éternuement ; l'enfant

nouveau-né qui exprime toutes ces diverses gênes par des cris ou plutôt des coassements aigus, des gestes désordonnés, et la montée d'une vive rougeur au visage et au crâne, exécute, en agissant de la sorte, des actes automatiques, c'est-à-dire des mouvements revenus, qui étaient venus à d'autres avant lui. Voilà la mémoire héréditaire. « Chaque nerf, a dit Bagehot, garde, pour ainsi dire, le souvenir de sa vie passée, a reçu une éducation ou en a été privé, a vu son activité décroître ou grandir, suivant les circonstances ; chaque trait a pris un dessin plus précis, plus caractéristique, ou peut être resté vague ou sans expression ; chaque main porte les marques de sa profession, les signes que sa vie y a gravés, est façonnée à son tour par les travaux qu'elle exécute ; tout cela se trouve dans l'homme,si nous savons l'y voir[1] ». Tout cela se trouve, à l'état d'hérédité, dans les faits et gestes du nouveau-né. Et ce qui est vrai à l'égard des mouvements apparents, pourquoi ne le serait-il pas à l'égard des autres manifestations de l'activité humaine, à l'égard des sensations, des émotions et des idées primordiales ?

Je me le suis souvent demandé, lorsque je me trouvais en face d'un petit enfant, sphinx mystérieux qui me regardait inconsciemment l'observer, et dont les grands yeux calmes et ébahis déconcertaient mes laborieuses inductions. Je me rappelais que telle action, longtemps enfouie dans le réservoir des facultés virtuelles, jaillissait tout à coup à la lumière, éveillée par la présentation fortuite de certaines circonstances favorables, et je me demandais s'il ne fallait pas restituer à l'instinct et à l'hérédité ce que mes observations me donnaient le droit de leur enlever pour le donner à la conscience et à l'expérience individuelles. Ainsi, l'enfant a la faculté instinctive de marcher, et cependant il apprend à marcher par de

W. Bagehot, *Lois scientifiques du développement des nations.*

longs efforts conscients et progressifs. Il a l'instinct de téter, et cependant, comme les chats, les chiens et les agneaux, il apprend, très vite d'ailleurs, à opérer une succion rapide et sûre. Les poulains, les poussins, les jeunes veaux, marchent d'instinct, aussitôt qu'ils sont nés, action automatique, facilitée par leur organisation, mais qu'ils perfectionnent par l'exercice et l'attention. Ces réflexions m'en ont suggéré une autre, qui a mis en repos ma conscience d'observateur. C'est que (Darwin n'est pas contraire à cette opinion) les opérations dues à l'instinct peuvent facilement, dès le début, éveiller le sens intime, et, par exemple, que les premiers essais de succion et de marche peuvent unir, dans des proportions variables, les influences réflexes aux efforts conscients. Croyons donc sans arrière-pensée aux manifestations de l'activité actuelle, lorsqu'elle nous paraît exprimée par des gestes et des mouvements fournis peut-être par l'hérédité, mais repris en sous-ordre, contrôlés et perfectionnés par la personnalité présente. Ainsi le petit enfant qui, à l'âge de cinq semaines, quand sa nourrice lui chante un air familier ou lui parle d'une voix caressante, se met à ébaucher de petits sons variés, le fait d'instinct, par sympathie organique, par un effet de mémoire héréditaire, et aussi, grâce à un souvenir associé entre ces sons et la voix de la nourrice, par un effet de sa mémoire individuelle.

Quoi qu'il en soit, la plus simple observation suffit pour montrer que le nombre des acquisitions personnelles d'un petit enfant à peine âgé de quelques semaines est considérable. Nous avons déjà vu [1] en jeu, dès l'âge de deux ou trois mois, tout ce riche ensemble de faits instinctifs, volontaires, intellectuels et moraux, que les psychologues étudient en général chez les personnes d'un âge plus avancé. Nous pensons qu'il est inutile de revenir sur ces faits, qui

[1] Partie I, Chap. III, p. 40-46.

indiquent d'une manière si manifeste combien la mémoire, d'une manière générale, est une faculté active, au début même de la vie.

Remarquons aussi que les souvenirs les plus fortement établis dans l'esprit ne sont pas toujours les plus accusés à l'extérieur. Les plus importants, et peut-être les plus durables, sont ceux dont l'accoutumance paraît avoir émoussé la vivacité, et dont l'aptitude à se reproduire relève des énergies comme inconscientes de l'intelligence. Quand Georget s'arrête devant l'objet piquant sans le toucher, l'idée de la brosse est nettement fixée dans son esprit, et cependant rien ne trahit le souvenir d'une impression pénible. C'est ce qui nous porte à croire que rien n'est indifférent dans la vie de l'homme, et que l'éducation des nourrissons doit nous intéresser au même degré que celle des enfants plus âgés. La plupart des idées qui influent pendant toute la durée de la vie sur la direction intellectuelle et morale de l'homme (les réviviscences signalées dans les cas d'hallucination, d'hypnotisme ou simplement de passion exagérée le prouvent), ressortissent des capacités latentes de l'esprit, fonds obscur, mais dominant de l'âme. Rien ne se perd dans la nature, et, comme l'a dit Bagehot avec une précision éloquente, « chaque nerf garde le souvenir de sa vie passée. »

Que de subites apparitions de mouvements, d'idées et de sentiments, que d'heureuses illuminations ou d'inspirations déplorables, souvent attribuées, soit aux puissances naturelles de l'âme, soit à l'éducation, soit aux effets de l'exemple ou des excitations actuelles, et qui ne sont peut-être que des réminiscences du berceau ! Je n'ai, il est vrai, constaté nulle part des faits de mémoire remontant au-delà des deux premières années de la vie. Est-ce une raison pour qu'il n'en existe pas ? Le langage s'est incorporé à un grand nombre d'idées qui lui sont antérieures, et, comme la plupart du temps les signes accompagnent la réappa-

rition des idées, il nous semble que nous n'avons pas d'autres idées que celles qui sont exprimées par la parole, et nous sommes portés à croire que nous n'avons gardé trace que des idées acquises à l'époque et au moyen de la parole. L'affirmer, ce serait pourtant nier l'existence chez les animaux d'un nombre considérable d'idées, qu'il leur est impossible de traduire par leurs moyens particuliers d'expression. Mon avis est que toutes les idées bien conçues et bien conservées avant l'usage de la parole, ont bien pu être délimitées et fixées par les signes, mais que notre mémoire les tient de l'époque la plus reculée.

Telles sont ces idées familières de *chiens*, de *chats*, d'*oiseaux*, de *fleurs*, de *lait*, de *pain*, de *fruits*, d'*eau*, de *vin*, de *feu*, de *bois*, de *pierre*, de *papier*, de *lumière*, d'*obscurité*, de *chaud*, de *froid*, de *rude*, de *poli*, de *savoureux*, d'*âcre*, etc..., toutes idées essentielles, et qui, bien que modifiées par le travail ultérieur de l'intelligence, n'en ont pas moins conservé leur date et leur rang dans l'ensemble des processus cérébraux. Il n'est pas vraisemblable que ces impressions si nombreuses et si puissantes, qui ont servi d'aliment à l'exercice mental des deux importantes premières années, n'aient été que le point de départ des modifications futures. Ce furent là les impulsions premières d'un mouvement, qui, se développant et s'amplifiant, a duré et dure encore. La vie, dans un être organisé, ne se succède pas à elle-même, elle se prolonge et persiste en se modifiant. Aucune des perceptions infantiles, modifiées ou non par le langage, n'est morte : elle a reparu, ou peut reparaître dans l'intelligence, dans la volonté ou la sensibilité.

Je trouve dans la magistrale étude sur la mémoire, de Th. Ribot, une sorte de confirmation de l'hypothèse pour laquelle je réclamais des faits. On sait que les excitations intenses de la mémoire paraissent dépendre exclusivement de causes physiologiques, le plus souvent anormales.

Les excitations partielles résultent aussi le plus souvent de causes morbides ; mais les deux exemples suivants montrent qu'elles peuvent se produire à l'état sain.

« Une dame à la dernière période d'une maladie chronique fut conduite de Londres à la campagne. Sa petite fille, qui ne parlait pas encore (*infant*), lui fut amenée, et, après une courte entrevue, elle fut reconduite à la ville. La dame mourut quelques jours après. La fille grandit sans se rappeler sa mère jusqu'à l'âge mûr. Ce fut alors qu'elle eut l'occasion de voir la chambre où sa mère était morte. Quoiqu'elle l'ignorât, en entrant dans cette chambre, elle tressaillit : comme on lui demandait la cause de son émotion : « J'ai, dit-elle, l'impression distincte d'être venue autrefois dans cette chambre. Il y avait dans ce coin une dame couchée, paraissant très malade, qui se pencha sur moi et pleura [1]. »

Voici l'autre exemple. « Un homme doué d'un tempérament artistique très marqué (ce point est à noter) alla avec des amis faire une partie près d'un château du comte de Sussex, qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir visité. En approchant de la grande porte, il eut une impression extrêmement vive de l'avoir déjà vue, et il revoyait non-seulement cette porte, mais des gens installés sur le haut et en bas des ânes sous le porche. Cette conviction singulière s'imposant à lui, il s'adressa à sa mère, pour avoir quelques éclaircissements sur ce point. Il apprit d'elle qu'étant âgé de seize mois, il avait été conduit en partie dans cet endroit, qu'il avait été porté dans un panier sur le dos d'un âne ; qu'il avait été laissé en bas avec les ânes et les domestiques, tandis que les plus âgés de la bande s'étaient installés pour manger au-dessus de la porte du château [2]. »

[1] Carpenter, *Mental Physiology*, p. 431. Cité par M. Ribot, *loc. cit.* p. 144.

[2] Abercrombie, *Essay on intellectual Powers*, p. 120. Cité par M. Ribot, *Les maladies de la mémoire*, p. 143.

Ces faits d'hypermnésie normale sont encore plus curieux que les faits beaucoup mieux établis d'hypermnésie à cause morbide. Ils montrent clairement, d'un côté, l'incalculable force de réviviscence des impressions reçues au premier âge, et, d'un autre, l'intime relation qui existe entre l'attention et la mémoire, entre bien voir et bien se ressouvenir. Et, comme nous savons combien la sensibilité influe sur l'attention, il nous paraît évident que la qualité de la mémoire dépend presque autant de l'affectivité que de l'intelligence. Je suis porté à croire que l'on prend souvent pour défaut d'attention ce qui est défaut de sensibilité. Est-ce par défaut d'attention, ou de sensibilité régulière, que le vieillard, le fou et le petit enfant, montrent un si bizarre éparpillement de souvenirs ? Sans doute par défaut des deux facultés. La mollesse et l'intermittence de transmission dans les nerfs périphériques, d'élaboration dans les centres sensitifs, intellectuels et moteurs, entraînent nécessairement des émotions, des idées, des jugements, des volitions et des mouvements disparates, incomplets, décousus. Quoi qu'il en soit, la débilité des organes, chez les vieillards déments, comme chez les petits enfants, se traduit par deux effets d'apparence contraire, la dispersion ou l'obsession des idées et des sentiments. Il y a beaucoup de l'une et de l'autre dans la période infantile. Nul doute que ce gazouillement, d'abord monotone, et bientôt assez varié, que le petit enfant de deux mois fait entendre plusieurs fois par jour, quand on a parlé ou chanté auprès de lui, comme plus tard son rabâchage de perroquet, comme le radotage des vieillards, n'ait pour thème quelques souvenirs dominants, qui passent et reviennent, avec un cortège de réminiscences plus vagues. J'expliquerais de la même manière ces mouvements en apparence automatiques, mouvements des yeux, des bras et des jambes, que le petit enfant exécute, avec tant d'entrain et si peu de signification, dans son berceau, sur les bras de sa nourrice,

ou quand on le tient debout par terre. Ce sont là souvent des impulsions, des désirs, des répulsions, des idées, des sensations, des sentiments, ressouvenus avec plus ou moins de conscience, mais avec des alternatives d'incohérence et d'obsession, que le besoin tout instinctif de locomotion n'explique pas suffisamment.

Cette obsession intermittente des souvenirs diffère de la monomanie, en ce qu'elle se rapporte ordinairement à des objets présents ou à des souvenirs d'objets familiers. Une petite fille de huit mois, quand elle a tété, fait un mouvement de bras analogue à celui d'une personne agitant une sonnette : c'est qu'elle est absorbée par l'idée d'un grelot qui lui sert de jouet; l'a-t-elle dans les mains, elle le fait tinter quelques minutes, le porte à sa bouche, le fait sonner encore, et puis le jette insoucieusement. Quand elle a agité pendant quelques instants d'autres jouets, elle redemande son grelot avec le geste habituel, recommençant le même manège, si l'on s'y prête, plus de vingt fois dans une demi-heure : habitude quasi réflexe. Un jour que je me trouvais chez ses parents, j'imitai le mouvement de la petite fille, avec une boîte aux couleurs très brillantes et rendant un son très excitant : l'enfant réclama la boîte, et l'agita avec plaisir ; deux ou trois minutes s'étant écoulées, je lui remis son grelot dans la main : elle le secoua avec nonchalance, et bien vite le jeta ; je lui rendis aussitôt la boîte, qu'elle agita longtemps, en gloussant de plaisir. Ce fut sa seule envie, et sa seule occupation, pendant près d'une heure : le grelot était supplanté. Une autre obsession, il est vrai, analogue, avait remplacé l'obsession habituelle.

Cette obsession passagère est plus remarquée chez les petits enfants commençant à parler, soit que les noms rappelant les objets leur en rendent l'idée plus nette, et le souvenir ou le désir plus énergique, soit que l'impression elle-même de mots sans signification pour eux tienne leurs cerveaux et leurs organes vocaux en éveil. Un de mes

parents, à l'âge de quinze mois, frappait incessamment les oreilles du double son *a-teau*, représentant pour lui l'idée des bateaux qu'il voyait quelquefois marcher sur la Gironde, et dont il était fou.

Quelques mois après, ce rabâchage s'était augmenté du suivant : « Cote noi, toute vilai, cote blan toute jolie ». Cette cocotte noire et cette cocotte blanche étaient deux poules, qu'il allait voir deux ou trois cents fois par jour dans leur volière, au fond du jardin ; la blanche était fort douce, mais la noire lui becquetait quelquefois les doigts en prenant la nourriture qu'il leur apportait. Les bateaux et les deux poules étaient alors ses préoccupations les plus fortes. Quelques mois plus tard, ayant voyagé en chemin de fer, il parlait tous les jours des locomotives, des wagons, du sifflet, de la fumée : *min-fer* avait remplacé *bateau* et *cocottes*, dans son cerveau et sur ses lèvres.

II.

Une question des plus controversées, et qui intéresse au même degré la psychologie et la pédagogie, c'est de savoir s'il est possible, dès le premier âge, de se former une opinion anticipée sur les facultés intellectuelles du jeune enfant, et particulièrement sur la mémoire entendue au sens de reproduction des idées. Gall, et beaucoup d'autres après lui, ont penché pour l'affirmative. Ce savant considérait des yeux gros et saillants comme les indices d'une mémoire facile (toujours d'une mémoire d'idées). Je crois avoir entendu donner pour indices de la même facilité, et surtout de la ténacité, des sourcils épais ou du moins rapprochés, qui passent aussi pour être les indices d'un caractère jaloux. Je ne sais si l'étude des rapports de la physionomie avec les facultés transmises, fournira les moyens de distinguer, même chez les enfants qui ne parlent pas, les mémoires faibles des bonnes mémoires, et

partant de corriger, par un exercice méthodique, le défaut naturel d'aptitude ou d'adaptation mémorielle. Il est du moins possible, par l'observation psychologique, de faire, dès les premiers mois de la vie, le départ des aptitudes originelles de la mémoire et des aptitudes acquises sous l'influence des divers milieux, de constater l'union ou le conflit des unes avec les autres, en un mot, la mesure dans laquelle l'exercice et l'éducation modifient la mémoire, dans son ensemble et dans ses adaptations spéciales. Cette science, à peine soupçonnée pour les jeunes enfants qui parlent, sera sans doute faite un jour, même pour ceux qui ne parlent pas encore. Mais la psychologie infantile peut déjà nous donner là-dessus quelques utiles renseignements.

Tout le monde admet maintenant, avec M. Ribot, que la mémoire se résout en mémoires spéciales, inégalement développées. Ces différences sont originelles : elles s'expliquent par la constitution même du cerveau, dont les centres perceptifs sont plus ou moins bien préformés par l'hérédité. Il se peut qu'un seul sens, ou telle attribution de ce sens, par exemple, pour l'ouïe, la mémoire des sons musicaux, se trouve développé à un haut degré, les autres restant dans un état d'infériorité plus ou moins marquée. Le cas normal, pourrait-on dire, c'est un ensemble de mémoires spéciales moyennement développées. Un cas assez fréquent encore, c'est celui d'un petit nombre de bonnes mémoires spéciales tranchant sur un plus grand nombre de spécialités mal constituées. Le cas le plus heureux, et le plus rare, est celui d'une mémoire supérieurement outillée pour une très grande variété de perceptions ou d'idées.

Bien que, chez le jeune enfant, même pendant quelques mois après l'apprentissage de la parole, ce soit la mémoire impressionnelle qui domine, il n'est pas impossible de distinguer, d'après ses gestes, ses goûts, ses tendances les

plus accusées, la prédominance de telle ou telle variété de mémoire.

L'inégalité des mémoires, dans le même individu, et surtout d'un individu à l'autre, apparaît davantage à mesure que l'enfant se rend plus maître de la langue qu'on lui parle. Voici trois enfants âgés d'un peu moins de trois ans, que j'ai séparément interrogés sur la signification de ces quatre mots : *cheval*, *bouteille*, *arbre*, *porte-plume*. Leurs réponses, qu'il serait trop long de reproduire ici, ont exprimé des préoccupations ou des personnalités bien différentes. L'un s'attache de préférence à la couleur, pour désigner la plupart de ces quatre objets ; un autre à la forme, représentée par quelques détails bien apparents ou par un ensemble plus ou moins précisé ; le troisième, dans ses définitions, recourt plus particulièrement aux qualités d'agrément, de dégustation, d'utilité, d'usage. Sans doute, pour être bien concluantes, ces expériences auraient dû être répétées sur ces mêmes enfants un très grand nombre de fois, dans des circonstances très variées, et porter sur un très grand nombre de vocables compris par eux. Je me suis contenté de les renouveler quatre ou cinq fois seulement, car elles me donnaient chaque fois des résultats à peu près semblables. Il m'a paru évident, d'après les théories courantes[1], que, chez le premier enfant, la mémoire visuelle est alimentée surtout par la sensibilité de la rétine et des appareils nerveux s'y rattachant, chez le second, par la sensibilité musculaire de l'œil, tandis que chez le troisième il s'établit très aisément des associations entre les impressions visuelles et des impressions ou inférences d'autre sorte. On pourrait aussi noter le degré d'intensité que ces diverses aptitudes présentent.

Les perceptions et réminiscences auditives appellent des expériences du même genre. Tel enfant retient mieux les

[1] V. Ribot, *Les maladies de la mémoire*, chap. III

sons et les mots associés à des expériences affectives, tel autre à des expériences et à des émotions esthétiques, tel autre retient avec la plus grande facilité les mots tout simplement. D'autres, absolument bien doués, montrent, avant l'âge de trois ans, un heureux assortiment de la mémoire verbale, de la mémoire verbale-affective et de la mémoire musicale.

Il est aussi facile de s'assurer, sauf les exceptions extrêmement rares, si l'enfant de deux à trois ans, a ou n'a pas quelqu'une de ces mémoires spéciales, celle des visages, des lieux, de l'emplacement, celle des sentiments, des abstractions, des inductions, des déductions, la mémoire historique ou des récits, la mémoire picturale ou délinéatoire, celle des jugements moraux, pratiques, esthétiques, etc., etc.

Rappelons, du reste, en passant, que, quelle que soit la puissance de ces diverses spécialités de la mémoire, le développement graduel des acquisitions mémorielles se fera pour tous à peu près de la même manière. C'est l'ordre suivi par le retour des souvenirs chez une personne guérie d'une amnésie progressive qui s'était produite dans un ordre inverse : la mémoire procède, chez l'enfant, du simple au complexe, du concret à l'abstrait ou au général, de la perception aux inférences, en un mot, des associations perceptives aux associations systématisées. Elle va des actes automatiques aux actes appris et voulus, des sensations affectives aux sentiments composés. Ceci n'est d'ailleurs tout à fait vrai qu'au point de vue de la prédominance, à une période donnée, de l'une ou l'autre de ces diverses espèces d'acquisitions. Il est, en effet, difficile d'admettre que, vivant avec les adultes développés dans toutes leurs facultés, entendant et parlant leur langue adaptée à des idées et à des sentiments développés, l'enfant ne soit pas d'emblée, dans une mesure restreinte mais réelle, un petit homme qui s'élève et se forme de tous les côtés à la fois.

Parmi les conditions favorables à l'accroissement général ou partiel de la mémoire, nous avons compté, en première ligne : une bonne conformation du cerveau dans tel ou tel centre perceptif, et, par suite, la perfection de tel ou tel organe des sens. Nous devons tenir compte aussi de l'exercice plus ou moins assidu, des expériences plus ou moins souvent renouvelées, en un mot, de la répétition des impressions. Ce sont là autant de causes de développement, pour cette faculté, dans les limites où la contient la plasticité relative du cerveau. Mais la supériorité d'une variété de mémoire implique aussi, comme nous l'avons dit, une certaine puissance d'émotion et d'attention, et, nous pouvons ajouter, de toutes les facultés d'élaboration intellectuelle. Ce sont là, pour les souvenirs, autant d'instruments de fixation et de reproduction. Par contre aussi, tout ce qui contribue à développer la mémoire intellectuelle, ou, dans un sens très large, l'intelligence tout entière, agrandit, en retour, le champ de la suggestion, pour les données, soit de la perception, soit de l'attention, soit des sentiments. Montrons-le, dans un exemple concret, qui nous montrera la marche parallèle et progressive de tous ces éléments mentaux.

Lili, que nous connaissons déjà, à l'âge de trois ans, a perdu son petit frère. Ne sachant pas ce que c'était que mourir, elle n'y comprenait rien. Elle sentait seulement que quelque chose de sérieux s'était passé, et qu'elle devait consoler et égayer ses parents. Elle était donc exceptionnellement sage et caressante. L'immobilité du petit cadavre ne l'avait pas frappée, Bébé ayant passé les derniers jours dans son lit, dormant beaucoup. Elle dit, en souriant : « Adieu, Bébé ! » lorsque, avant de fermer le petit cercueil, on lui montra Bébé pour la dernière fois. L'enterrement était assez simple pour que Lili pût y prendre part. Elle était sérieuse, voyant ses parents si affligés ; mais elle trouvait curieux plutôt que triste tout ce qui arrivait à Bébé.

Les premiers jours, après le départ de l'enfant, il y avait en elle une espèce de gaîté singulière : il semblait qu'elle n'était pas mécontente d'être de nouveau seule à être aimée et caressée. Mais cela ne fut pas de longue durée. Bientôt elle se mit à demander : « Où reste donc Bébé ? Est-ce qu'il ne vas pas revenir ? Est-ce que le sable n'entrera pas dans ses yeux ? » Sa mère lui expliquant que Bébé dormait pour toujours sous les roses, elle dit : « Alors je veux un autre Bébé, qui sait marcher, et rire, et dire : dadada ! » Lorsque, douze ou quinze jours après l'enterrement, sa mère l'invita à porter des roses à Bébé, une lueur de joie se répandit sur sa petite figure, et elle demanda : « Est-ce que nous allons tirer Bébé de son trou ? » Elle aime beaucoup les fleurs, et pour les examiner, et pour les effeuiller ; elle voulut en avoir ; mais sa mère lui dit : « Non, bijou, n'y touche pas ; à toi, je puis donner des bonbons, des jouets ; pour Bébé, je ne puis plus rien faire, seulement lui apporter des roses : n'y touche donc pas. » Depuis ce temps, elle a toujours respecté les fleurs destinées à Bébé.

Un jour qu'elle devait aller au cimetière, elle refusait de se laisser mettre en blouse propre. « Mais, Lili, lui dit sa mère, pour aller chez Bébé, il faut que nous soyons mis proprement. » Sans plus faire d'objection, elle se laissa changer de blouse, tout en baisant la main de sa mère.

Quelque temps après, à la promenade, un sanglier était passé non loin d'elle et de ses parents. Elle était tout à fait pleine de cet événement. Sa mère lui raconta que le sanglier vit dans les bois, qu'il y fait des trous pour manger des racines, etc. Alors suivit toute une série de questions : « Avec quoi fait-il un trou ? Que tient-il entre les pattes pour le faire ? *Peut-il sortir de son trou ?*

Trois mois s'étaient écoulés. On avait été à la ville voisine pour se faire faire des photographies. Sous la vérandah de de l'hôtel, un monsieur et une dame entraient avec un

bébé, qui devait être aussi photographié. C'était un enfant de treize mois, très blond, très frais et dodu, et qui rappelait par là le pauvre bébé mort. Lili, qui d'habitude se montre un peu timide avec les enfants qu'elle connaît peu, se jeta sur cet enfant et l'embrassa. Puis elle courut vers sa mère ; mais dans ses yeux on lisait le bouleversement, moitié gai, moitié triste, de son petit cœur, qu'elle ne pouvait exprimer. Ayant regardé quelques instants sa mère, elle retourna vers l'enfant, qu'elle entoura de soins vraiment tendres. Tout montrait qu'il lui rappelait le petit frère adoré.

Quelque temps après, elle vit dans une image un petit garçon avec des ponpons comme Fred en avait à son petit manteau, qu'elle n'avait pas vu depuis six mois. En montrant les ponpons, elle dit : « Comme Bébé ! »

Lili est une enfant intelligente, calme, réfléchie et douée, d'une manière générale, d'une excellente mémoire : tout cela contribue grandement au développement de sa sensibilité affective et morale.

CHAPITRE III

L'ASSOCIATION

I

L'association est l'état de connexion dynamique accompagnant la production et la reproduction, non-seulement des faits de la vie intellectuelle et morale, mais de tous les faits mentaux, musculaires, nerveux, dont la concentration, sinon la causation générale, a lieu dans certaines régions déterminées du cerveau. L'association n'est pas, à proprement parler, une faculté spéciale, comme la sensibilité, l'émotivité, l'activité motrice : elle est une des formes apparentes ou sous-jacentes de toutes les manifestations organiques et psychiques. Tout se continue, tout se lie, dans nos perceptions, nos affections, nos pensées et nos volitions.

Il est impossible de savoir à quel moment de la vie fœtale ou extra-utérine commencent pour l'enfant les associations des états mentaux proprement dits. Il s'en est certainement produit de telles bien avant le moment où nous croyons en observer chez lui. En effet, quel signe extérieur pourrait nous révéler les multiples sensations qui doivent s'associer entre elles pour produire la connaissance même grossière du moindre objet, du biberon, du sein de la nourrice, de son visage? M. Ribot va nous montrer, par un exemple saisissant, quelle complexité suppose le souvenir que la conscience nous fait voir comme simple. « La mémoire d'une pomme est nécessairement la forme affaiblie de la perception d'une pomme. Que suppose cette perception ? Une modification

de la rétine, terminaison nerveuse d'une structure si compliquée, une transmission par le nerf optique, les corps genouillés jusqu'aux tubercules quadrijumeaux. de là aux ganglions cérébraux (couche optique?), puis, à travers la substance blanche aux couches corticales (dans la région du pli courbe, d'après Ferrier). Cela suppose la mise en activité de bien des éléments divers, épars sur un long trajet. Mais ce n'est pas tout. Il ne s'agit pas d'une simple sensation de couleur. Nous voyons, ou nous imaginons, la pomme comme un objet solide, ayant une forme sphérique. Ces jugements résultent de l'exquise sensibilité musculaire de notre appareil visuel et de ses mouvements. Or les mouvements de l'œil sont réglés par plusieurs nerfs : le pathétique, le moteur oculaire commun, le moteur oculaire externe. Chacun de ces nerfs aboutit à un point particulier du bulbe, rattaché lui-même par un long trajet à l'écorce du cerveau où se forme ce que Maudsley appelle les intuitions motrices. Nous indiquons en gros. Pour les détails, on peut consulter les traités d'anatomie et de physiologie. On se fera une idée du nombre prodigieux de filets nerveux et de cellules disséminées en îlots et en archipels dans les diverses parties de l'axe cérébro-spinal, qui servent de base à cet état psychique, la mémoire d'une pomme, que la double illusion de la conscience et du langage nous fait considérer comme simple [1]. »

Cela étant, nous ne pouvons espérer de prendre sur le fait les premières associations qui se font pour l'enfant, entre les perceptions, soit visuelles, musculaires et motrices, auditives et tactiles, soit entre ces perceptions et différents états sensitifs et affectifs : ces faits se passent dans le fond mystérieux de la conscience, si même ils n'appartiennent pas en partie à la cérébration insconsciente. Contentons-nous de signaler les plus apparents.

[1] *Les Maladies de la mémoire*, p. 29 et 30.

Darwin marque seulement à l'âge de cinq mois la manifestation certaine d'une association d'idées dans l'esprit de l'enfant. Par exemple, « dès qu'on lui mettait son chapeau et son manteau, il devenait de fort mauvaise humeur, si on ne le sortait pas sur-le-champ. » A cinq mois, il cherchait des yeux sa nourrice, en entendant prononcer son nom. Cette date tardive est beaucoup moins éloignée de la vérité que celle de dix mois indiquée par M. Taine pour l'apparition du même phénomène chez sa fille. Tiedemann, à tort ou à raison, note l'association des idées deux jours après la naissance. Si l'on plaçait son fils « sur un des côtés, dans la position de téter, ou s'il sentait une main douce sur le visage, il se taisait et cherchait le sein ». Ici, écrit son père, l'association des idées est manifeste, le sentiment d'une position particulière ou d'une main douce éveillant l'idée de téter et de sein. » — Le 26 janvier (il avait alors cinq mois), le désir croissant de s'instruire se signala plus visiblement. La bonne, toutes les fois que le temps le permettait, le promenait dans la rue, ce qui lui causait une joie extraordinaire, et, malgré le froid, éveillait un vif désir pour ce changement. L'enfant avait bientôt remarqué que, quand la bonne prenait son manteau, c'était un signal de sortie ; aussi se réjouissait-il, même au milieu des larmes, chaque fois qu'elle faisait cette opération. » — Quand je mets deux petits chats, que j'élève (ils ont trois jours), sur ma main, dans le sens de la station naturelle, ils y restent pendant quelques secondes sans bouger, comme heureux de la chaleur de ma main ; mais bientôt, le contact de la peau ne leur donnant pas la même sensation que celui du corps de leur mère, ils branlent la tête, montrent de l'inquiétude, rampent sur leurs pattes titubantes, essaient de téter la partie de ma main qui se rencontre sur leurs museaux, et qui, à cause de la nudité et de la chaleur de la peau, a pu leur rappeler un mamelon ; mais la vraie succion ne s'opérant pas, après un

très petit nombre d'efforts inutiles, ils prennent des attitudes de plus en plus inquiètes : c'est qu'ils ne se sentent pas là chez eux : cette main tremblant sous leurs corps, se dérobant sous leurs pattes, et dont les mouvements les retiennent prisonniers, n'est pas leur *at home* déjà bien connu, ce ventre maternel, doux, large, uni et chaud, qui est tout à la fois leur gîte, leur salle à manger et le théâtre aimé de leur activité naissante : aussi ne tardent-ils pas à le regretter, à le désirer, à le réclamer à grands cris.

Ces menus faits, pris au hasard, nous montrent de très bonne heure, dans le petit enfant comme dans le jeune animal, l'exercice de cette faculté physique et psychique, qu'on désignait autrefois improprement sous le nom d'association des idées, et qui n'est autre chose que l'associabilité de toutes les actions du système nerveux, soit avec leurs congénères, soit avec leurs voisines.

Toutes les premières manifestations de la sensibilité animale témoignent de la faculté qu'a l'esprit d'associer et de fondre en bloc les séries d'impressions homogènes. Un petit enfant de quinze jours, qui vient de dormir, et à qui j'ai fait mettre dans la bouche un biberon plein d'eau pure, a tété pendant quelques minutes, et puis s'est mis à grimacer, à ouvrir la bouche, et finalement à pleurer. Le même enfant, qui reposait, sans dormir, dans les bras de sa mère, a été pris dans la même position par son oncle, et il n'a pas tardé à geindre. Un enfant de deux mois, qui déjà sourit à sa nourrice en connaissance de cause, mis sur le sein d'une autre nourrice, et la sienne étant à côté, s'est mis tranquillement à boire à la coupe d'autrui. Ces exemples démontrent que les sensations homogènes se sont associées dans son esprit, au point qu'il les reconnait quand elles se reproduisent, et que ne les retrouvant plus lorsqu'il les attend, et malgré la faiblesse de sa faculté de comparaison, il en souffre. M. Herbert Spencer donne à ce phénomène remarquable le nom d'intégration des sensa-

tions. « Une couleur, au moment où elle est perçue, non-seulement s'agrège irrésistiblement la classe des sensations naissant à la surface extérieure et impliquant des stimulus extérieurs, mais aussi la sous-classe des sensations visuelles, et elle ne peut être mise dans une autre sous-classe. Un son, dès qu'il est reconnu, tombe à la fois dans l'assemblage plus spécial des sensations auditives, et aucun effort ne le séparera de cet assemblage spécial. Et dire qu'une odeur ne peut être pensée comme une couleur ou comme un son, c'est dire qu'elle s'associe indissolublement à des odeurs précédemment éprouvées [1] ».

D'autre part, les impressions simultanées, de différente nature, visuelles, acoustiques, olfactives, sapides, musculaires, tactiles, constituent des groupes définis dans la série générale de nos associations, et de leurs « éléments réunis par les liens d'une fédération mystérieuse, vont vivre tous de la même vie, s'anastomoser les uns avec les autres, pour s'appeler aussitôt qu'un des chaînons sera sollicité [2]. » Mes deux petits chats, âgés de quatre jours, que la mère a laissés pour aller vider une tasse de lait que je lui avais présentée, après s'être agités de toutes façons pendant quelques secondes, s'arrêtent, collés l'un contre l'autre, prêts à dormir. Tout à coup la mère revient, effleure de ses deux pattes de devant le rebord de la boîte, et retombe légèrement à côté d'eux, sans les toucher. Aussitôt les deux petits se redressent, comme mus par un ressort, la tête haute et dodelinante : le léger bruit que la mère a fait en rentrant dans la boîte et le mouvement qu'elle lui a imprimé, et qu'ils ont ressenti, ces impressions auditives et musculaires se sont associées dans leur cerveau à l'idée de sa présence, et à celles-ci l'idée de téter, car ils se mettent immédiatement à l'œuvre. — A un mois et demi, les

[1] H. Spencer, *Principes de Psychologie*, p. 259.
[2] Luys, *Le cerveau et ses fonctions*, p. 121.

deux mêmes chats, ayant fait connaissance avec la viande crue, se jettent, l'un après l'autre, sur une boulette de papier rouge qu'ils ont prise pour un morceau de viande, et se disposent à la manger ; la sensation d'une couleur déterminée s'est associée pour eux à l'idée d'un aliment et aux mouvements de préhension et d'absorption, qu'ils produisent déjà par action réflexe. Dès l'âge d'un mois, ils ont appris, sans qu'on les y amenât ou les y contraignît, à aller au plat qui sert de water-closet à la famille: l'odeur seule de ce vase a produit en eux automatiquement certains mouvements appropriés aux besoins qu'elle leur a immédiatement suggérés ; trois jours après, le pli était si bien pris, qu'ils venaient de très loin vers le vase, quand ils éprouvaient ce besoin. Ces trois exemples nous paraissent suffisants pour établir, chez les jeunes animaux, l'existence très caractérisée des associations d'impressions diverses, concomitantes [1].

Un petit enfant de quatre mois et demi est sur les bras de sa mère ; sa nourrice, qui revenait après une courte absence, avant d'entrer, colle sa bouche au trou de la serrure, et de sa voix la plus caressante, appelle à trois ou quatre reprises le petit Paul ; celui-ci redresse d'abord la tête, puis la tourne à droite et à gauche, jette des regards interrogatifs sur sa mère ; la bonne recommence le jeu, en riant assez fort. Paul n'y peut plus tenir : il tend ses petits bras, fait des soubresauts de joie, de désir, de dépit : enfin il commence à faire la grimace de pleurer, et sa mère se hâte d'appeler la nourrice pour éviter à l'enfant une peine inutile. Le son, le ton de voix, le rire de sa nourrice, sont donc de très bonne heure associés à l'idée de cette personne, au plaisir de sa présence, au besoin de la sentir là quand elle parle, aux mouvements instinctifs pour aller dans ses bras.

Une petite fille de trois mois et demi fut mise un mo-

[1] Voir *Mes deux chats*, passim.

ment sur les bras de son oncle, qui avait une belle rose à sa boutonnière ; il fut très surpris de voir l'enfant tendre les deux bras, presser son gilet à deux mains comme lorsqu'elle tette, et bientôt coller ses lèvres à sa chemise, et exécuter des mouvements de succion : la nourrice avoua que, depuis quelques jours, elle achetait, quand elle sortait avec l'enfant, un bouquet de violettes, qu'elle cachait sous son corsage : voici donc une sensation olfactive associée à l'idée et aux gestes de succion. — Les associations de sensations que peut réveiller une impression tactile sont si nombreuses et si faciles à vérifier, que je n'ai pas besoin d'en citer des exemples : on se rappelle que le contact d'une main douce éveillait chez le jeune Tiedemann les idées de sein et de téter.

Un petit enfant d'un an ne peut voir manier un chapeau, une coiffure quelconque, ou même tout objet qui ressemble de loin à un couvre-chef, sans dire : « *mené, mené* », ce qui signifie qu'il faut le prendre par la main et le faire marcher, le promener. Jouant sur la table, il a pris un petit tapis rond, l'a mis sur sa tête, et s'est écrié : « *mené, mené.* » Il a prononcé les mêmes mots, en voyant une de ses tantes toucher une ombrelle. — Le mot « *peudu, peudu* », s'est associé pour lui à l'idée de tout objet qu'il voit tomber à côté de se personne, à tout objet qui lui échappe, qu'il jette, ou qu'il cherche sans le voir lorsqu'on lui en parle. Un jour il m'a pris une main avec les deux siennes, l'a palpée, agitée, a joué avec elle comme avec un jouet ordinaire; puis la fantaisie lui est venue de la jeter par terre; il l'a poussée et lâchée, en disant : *peudu*, et a regardé aussitôt si elle était par terre. — Si on lui donne une fleur à sentir, il la flaire quelques secondes, et immédiatement l'offre à sentir. Dans le jardin, quand il marche au bord des allées, il se penche vers une tige quelconque, la saisit, la tire à lui, et offre immédiatement à sentir ce qui lui en reste dans la main. — La vue de la fumée qui

sort de mes lèvres lui fait faire un mouvement d'expiration très curieux, et qui rassemble à celui d'un fumeur. Mais toute fumée l'attire, lui fait dire *mené*, et quand il est tout auprès ou au milieu, si c'est moi qui l'accompagne, il me regarde d'un air heureux, et fait ce mouvement de lèvres, que son grand-père lui a appris, et que j'ai déjà noté chez un autre enfant.

II

On retrouve donc dans les jeunes enfants les mêmes espèces d'associations que dans l'adulte. Il n'est pas un seul des rapports d'association étudiés avec tant de soin par les psychologues, dont on ne puisse constater au moins l'ébauche dans un enfant de six à sept mois.

On peut saisir, par exemple, dans le petit enfant, une ébauche des rapports de séquence, principe de l'idée du temps. Un enfant de huit mois, à qui sa mère tendait les bras, en se dirigeant vers lui, s'arrête un moment : l'enfant tend les bras, elle l'appelle, mais ne va pas à lui ; il gesticule de tout son corps, et bientôt crie ; elle avance, et lui, se pousse en avant, comme pour hâter le rapprochement ; des mouvements, commencés à une certaine distance et dans sa direction, sont associés pour lui à l'idée de continuation.

Un enfant de onze mois gazouille, en manière d'accompagnement, quand sa nourrice chante un petit air fort simple, que l'enfant aime beaucoup, et qu'elle lui chante depuis sa naissance : si la nourrice s'arrête vers le milieu, ou même au trois quarts de l'air, l'enfant la regarde d'un air étonné, et se tait; il manifeste un grand plaisir, si la bonne reprend l'air un moment interrompu. Ces associations de sensations successives, multipliées à l'infini, préparent la formation de l'idée abstraite et générale de temps, qui est si lente à se déterminer chez les jeunes enfants,

même après leur initiation au langage parlé. Un enfant de six mois, dès le point du jour, même si on lui a donné son biberon avant ce moment, le réclame à grand cris, comme s'il était affamé. Sa mère dit : « Il devine que c'est l'heure de son déjeuner. » Non, assurément ; mais le retour de la lumière s'est associé chez lui à l'habitude de téter son biberon, et voilà pourquoi le crépuscule du matin provoque en lui le besoin factice d'un repas matinal. On peut remarquer une association de ce genre, et par conséquent un grossier rudiment de l'idée concrète du temps, dans cet instinct prétendu qui fait connaître aux animaux, même fort jeunes, et à d'autres indices que l'appétit, l'heure du repas de leurs maîtres on de leurs amis. Qui n'a pas vu des chiens, des chats, des oiseaux, fort exacts à se rendre, à l'heure des repas, dans les maisons, dans les jardins, où ils ont table servie régulièrement ? Il est incontestable que des signes analogues à ceux qui nous font apprécier le temps, c'est-à-dire, la succession des impressions, indiquent à ces aimables parasites le moment opportun pour se rendre à leurs hôtels.

Les associations de ressemblance sont aussi nettement accusées par le langage d'action des enfants. Un garçon de neuf mois est en face de moi. Sa grand'mère vient à prononcer le mot : *papa*. L'enfant sourit à sa grand'mère, puis à moi, et il me tend les bras. Assurément, l'enfant ne me prend pas, même à première vue, pour son père ; mais quelques lointaines ressemblances que je puis avoir avec lui, ont réveillé, au nom de *papa*, les idées, les sentiments, les actes associés depuis longtemps à l'idée de la présence de son père, et ont amené l'enfant à me sourire, à me tendre les bras, à pousser vers moi de petits cris joyeux, à m'embrasser et à se faire caresser par moi.

C'est par une association de ce genre que les petits enfants apprennent, de très bonne heure, à reconnaître dans leurs images les personnes ou les choses bien connues

C'est aussi l'association des semblables qui suggère au petit enfant ces comparaisons que nous prenons souvent pour des généralisations abstraites, et qui font que le jeune bavard parle de tout à propos de tout, son imagination vive et inexpérimentée lui montrant partout le connu dans l'inconnu, le semblable dans le différent. C'est grâce à elle qu'il saisit si vivement les contrastes qui le frappent d'étonnement dans les objets et les actions où il croyait reconnaître à première vue des ressemblances. C'est par elle qu'il découvre des analogies pour nous si surprenantes, et pour lui si faciles, mais qui ont pour lui une signification tout extérieure ; par exemple, une petite fille, qui avait vu des hannetons sur les arbres, demandait « quand les hannetons pousseraient. » C'est encore l'association des sons analogues qui produit chez l'enfant son penchant décidé pour les allitérations et les consonnances, qui se traduisent d'abord par un rabâchage saugrenu, et plus tard par le plaisir de la musique et de la rime.

Je ne crois pas qu'il soit facile de constater dans le tout jeune enfant qui ne parle pas des associations fondées sur la loi du contraste. Mes observations à cet égard ne m'ont fourni aucune indication précise. Serait-ce que ces idées de contraires, pour se souder ensemble, exigent un certain développement intellectuel, une puissance de comparaison plus grande que celle que possède un enfant âgé de moins d'un an ? L'enfant passe du facile au facile, du même au même, avant de passer du facile au moins facile, du semblable au différent, de l'analogie au contraste. Du reste, certains philosophes font rentrer l'association des contraires dans celle des ressemblances, soutenant, non sans vraisemblance, que tout contraste implique une ressemblance quelconque, qui le met en relief, et dont il ne serait qu'une sous-association. Il nous paraît donc inutile de chercher de ces sortes d'associations complexes dans le petit enfant qui ne parle pas encore.

Outre ces rapports, que les philosophes ont appelés accidentels ou fortuits, ils en ont distingué d'autres qu'ils appellent logiques ou rationnels, comme les rapports de cause, de principe à conséquence, de moyen à fin, de signe à chose signifiée. Je ne fais que rappeler cette classification et ces distinctions, sans les discuter. Je me borne à remarquer que les lois de la nature et les lois de l'intelligence étant données, il n'est pas une seule des espèces d'association énumérées plus haut qui n'existe nécessairement dans toute intelligence. La preuve en est que toutes ou presque toutes les associations dites logiques se constatent aussi bien que les autres chez le petit enfant. Quel est le nourrisson de trois ou quatre mois s'étant brûlé à la chandelle ou au feu, ou le petit enfant de dix mois ayant fait connaissance avec le terrible clysopompe, qui ne recule instinctivement à la vue de ces objets lui rappelant la douleur ou la gêne qu'ils lui ont causée ? [1] Voilà l'idée concrète de cause associée à l'idée concrète d'effet. Le rapport de moyen à fin, qui pour l'enfant se confond avec celui de cause à effet ou de succession, est d'une quotidienne application dans le premier âge. La vue des aliments, des jouets, des choses, des personnes qui le nourrissent, l'amusent ou l'attristent, lui rappelle, à chaque instant, que ce sont des instruments de plaisir ou de douleur. Quand il crie pour avoir le sein ou pour être bercé, il a, déjà à trois mois, l'idée concrète d'un moyen tendant à une fin, et, de plus, il l'utilise à sa façon. Il sait bien aussi, longtemps avant de parler, ce que signifient tel son ou telle modulation de voix, tel bruit des lèvres, tel geste, telle attitude ; en un mot, l'idée et le signe sont associés dans son jeune esprit. Quant aux associations établies selon le rapport du genre à

[1] J'ai appris qu'à cet égard, comme à tant d'autres égards, il existe des exceptions : beaucoup d'enfants aiment d'emblée le bain tiède, et quelques-uns, Ferdi entre autres, ne détestent pas le clysopompe.

l'espèce, il ne serait possible d'en démêler que de bien vagues rudiments chez le petit enfant, dont la puissance généralisatrice est toujours assez faible, ayant besoin, pour s'exercer pleinement, d'une assez longue expérience, jointe à des progrès sérieux dans l'acquisition du langage.

M. L. Ferri, dans un intéressant article sur *les trois premières années d'une enfant* [1], a exprimé l'opinion que l'intelligence existe dans un enfant, et qu'elle s'exerce dans une sphère mesurée au degré d'expérience dont cet enfant est capable, avant l'usage d'aucune notion abstraite : que l'intelligence humaine, alors qu'elle n'est fondée que sur les associations sensitives communes à l'homme et à l'animal, consiste essentiellement en une activité intuitive qui distingue et unit, affirme et nie le rapport, soit des sensations, soit des choses, et *ne se borne pas à une réception passive d'associations correspondantes*. Je le crois aussi : je pense que l'organisation seule prédispose l'enfant à modifier certaines expériences actuelles d'après les impulsions dynamiques que les expériences antérieures ont déposées dans ses organes à titre d'énergies latentes. Cela n'indiquerait toujours qu'une facilité plus ou moins grande d'accommodation du jeune être aux expériences nouvelles, et peut-être la nécessité pour lui de certaines associations qui lui sont imposées par son organisation spécifique, autant que par la nature des choses. En tout cas, je crois, avec Taine, que les associations d'idées qui se produisent dans l'esprit d'un enfant âgé de dix mois ne dépassent guère la portée d'une intelligence animale : c'est peut-être que j'accorde à cette dernière plus que ne lui accorde Taine, et même Darwin, au moins dans l'opuscule précité. Le naturaliste anglais voit une différence marquée entre l'aptitude du petit enfant et celle de l'animal adulte le plus intelligent à former des associations dues à l'instruction et des

[1] Dans la *Filosofia d lle scuole italiane*, n° d'octobre 1879.

associations spontanément produites. Je ne saurais souscrire à cette affirmation. Le chien qui accourt du fond du jardin en entendant le mot *sucre*, montre-t-il une faculté d'association inférieure à celle de l'enfant âgé de six ou sept mois qui fait aller sa tête de gauche à droite, quand on lui dit : « Remue la tête ? » Je ne le crois pas.

On me cite un exemple d'association fourni par une petite Française qui habite Vienne. Elle avait deux ans et demi, lorsqu'elle entendit raconter dans tous ses détails l'assassinat du czar Alexandre II. Tous les détails du récit s'imprimèrent profondément dans son esprit : mais les assassins de l'empereur se confondirent pour elle avec les hommes qui balayaient la neige sur le théâtre du crime. Quinze jours après, la neige tombait à Vienne ; la fenêtre ayant été ouverte, l'enfant regarda dans la rue et aperçut quelques hommes occupés à balayer la neige. Soudain, elle s'écrie : « Oh ! méchants hommes, ils ont tué le Kaiser : Voudrais bien voir enterrement du pauvre Kaiser ! » [1] Croit-on qu'un animal qui ne parle pas n'est pas susceptible d'associations analogues ? Voici un exemple montrant quelle peut être chez certains animaux la durée des souvenirs connexes. « Une tourterelle qui avait été élevée avec beaucoup de soins par une dame de Londres, fut donnée à un officier, qui l'emporta dans une expédition. L'oiseau resta absent pendant un an et demi. Lorsqu'on le rapporta après cet intervalle, il entendit parler son ancienne maîtresse sans d'abord la voir. Au premier son de sa voix, il donna des signes d'impatience extraordinaire, et s'agita dans sa cage, en proie à une excessive émotion [2]. »

« [1] Les associations de sentiments « embrassent, non seulement les objets et les circonstances qui causent ces sentiments, mais leurs accompagnements collatéraux. Ainsi un enfant peut concevoir une violente répulsion pour un lieu ou une maison où il a fait une expérience désagréable. Une inclination pour une personne peut se fonder sur quelque accidentelle association avec une très agréable expérience. » J. Sully., *Manuel de psych.*, p. 353.

[2] Fr. Duckland, *Curiosities of natural history*, vol. 1, p. 183.

Les philosophes ont souvent remarqué l'influence de l'association des idées sur le sentiment. C'est ainsi que le seul mot de *maman* fait sourire l'enfant, et que le mot de *papa* le fait se retourner vivement pour voir celui qu'il aime avec une sorte de respect. En général, les habitudes fondées sur les associations les plus fréquemment répétées paraissent les plus fortes. Mais il est des cas où la vivacité des émotions engendre tout d'un coup des associations, et par contre-coup, des habitudes durables. Locke parle d'une petite fille que sa mère dut battre plusieurs fois pour la corriger de mauvaises habitudes qu'elle avait apportées de chez sa nourrice. Cette correction d'un seul jour suffit, paraît-il, pour les faire perdre à l'enfant. Les affections pénibles, on le comprend, ont particulièrement sur nos habitudes morales une influence proportionnée à leur vivacité. De là pour les éducateurs de l'enfant le devoir strict de lui éviter le spectacle des événements terribles, si c'est possible, et, ce qui l'est toujours, les effrayantes impressions des contes fantastiques. Ici, comme ailleurs, le tempérament apathique ou émotionnel de l'enfant joue un rôle considérable. Il faut noter aussi que les divers sentiments sont mis en jeu dans chaque individu par des tendances sensorielles particulières. Tous n'ont pas le même degré de sensibilité, et cette sensibilité, par suite de l'hérédité ou des circonstances, n'est pas excitée par les mêmes causes[1].

Pour bien comprendre le mécanisme de la pensée chez l'enfant, et bien interpréter à tout moment ses gestes, ses paroles ou ses actes, il ne faut pas oublier cette loi de l'association qui fait repasser le souvenir par les points culminants de la série, procédé abriévatif auquel peut succéder le déroulement analytique des détails intermédiaires ou secondaires. Cette tendance qui permet à l'homme mûr, et

[1] V. Paulhan, *L'activité mentale*, passim.

surtout au savant, de faire des chaînes artificielles d'idées, se manifeste spontanément chez l'enfant, ce qui veut dire qu'il est possible d'en suivre jusqu'à un certain point la formation. Je vais en citer un exemple entre mille. Une dame était allée, avec son enfant âgé de vingt-huit mois, rendre visite à une de ses amies. L'enfant, après avoir inspecté tous les coins du salon, profita de ce que la porte était ouverte, pour s'engager dans un petit couloir donnant sur une chambre voisine. La porte en étant entr'ouverte, il y pénétra et y fit quelques pas. Le bruit qu'il fit en dérangeant une chaise réveilla le mari de la dame, qui, fatigué ou indisposé, s'était mis sur son lit, tout habillé et son bonnet de nuit à la tête. « Qui est là ? » s'écria le dormeur troublé dans son repos. Ce fut pour l'enfant une surprise et une frayeur inimaginables que cette brusque et bizarre apparition. Il sortit de la chambre en courant, se réfugia auprès de sa mère, et lui tira la robe avec insistance comme pour la faire partir. Quelques instants après, la mère s'en revint avec lui, et tout le long du chemin l'enfant lui parla de *Pierrot* qu'il avait vu couché, et qui lui avait fait bien peur. Plus de trois mois s'étaient écoulés quand la dame de ce dernier alla voir la mère et l'enfant. L'enfant lui demanda brusquement : « Et Pierrot, comment va-t-il? Dort-il dans son lit ? » La dame lui répond qu'il dort dans sa cage sur des bâtons, et pas dans un lit. « Est-il méchant, Pierrot ? Il m'a fait bien peur ! » La dame croyait parler de son moineau. Une autre fois elle lui répondit que Pierrot était mort. « Alors, dit l'enfant, il n'est plus au lit ? » La dame croyait toujours qu'il était question de l'oiseau, qui venait de mourir. La mère de l'enfant éclata de rire, et lui expliqua de qui il s'agissait. Voilà les points saillants de cette association d'images et d'idées si effrayante pour l'enfant : à tous ces souvenirs culminants s'en rattachaient une foule d'autres, qui lui revenaient capricieusement, quand il venait à parler de ce redoutable Pierrot.

Une question qui, en pédagogie, a aussi son importance, est la suivante : la régression des souvenirs parallèle à la série des impressions se produit-elle plus naturellement, plus facilement que celle qui s'opère dans l'ordre inverse? A mon avis, ce genre de liaison est surtout artificiel ; mais il n'est pas également facile, ou du moins habituel, pour les différents esprits, et toute inégalité d'intelligence à part. Un de mes amis, homme de science, esprit supérieur, m'écrivait sur ce sujet les réflexions suivantes : « Je me rappelle que, selon Taine, le souvenir peut reproduire les idées en ordre inverse de celui où elles se sont une première fois succédé. Il donne pour exemple un chemin parcouru, et dont tous les accidents peuvent être rappelés par le souvenir en ordre exactement inverse de celui où ils ont été vus, c'est-à-dire du point d'arrivée au point de départ. Erreur manifeste. J'ai vainement tenté l'expérience, et j'ai reconnu, que dans la série d'objets ou d'impressions, *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, si je voulais passer de *f* à l'objet précédent, je devais, par un travail rapide, mais saisissable, me représenter comme atteignant *e*, ou même *d*, avant d'arriver à *f*. Pour passer de *e* à *d*, il me fallut avoir préalablement rappelé en souvenir *e* ou même *b*. C'est ainsi qu'ayant appris par cœur la série des stations de Bordeaux à Morcenx, il m'a fallu un grand effort pour trouver la série inverse de Morcenx à Bordeaux, et je ne l'ai construite qu'à l'aide de fragments de la série directe. » Un pareil résultat me surprit chez un homme de science, et, précisément rompu aux méthodes des sciences naturelles. Faut-il conclure que l'habitude lui manquait, ou bien la faculté de l'opération dont je parle ici ? Il se peut que certains esprits y soient naturellement plus propres que d'autres. En ce qui concerne mon ami, j'ai vérifié par expérience que cette opération lui était aussi difficile qu'elle m'est facile à moi-même. J'en ai fait l'essai, à propos d'un chemin qui nous était bien connu à tous deux depuis notre enfance : j'ai noté, d'une

ville à un village, dans une longueur de deux lieues, en sens inverse comme en sens direct, tous les petits sentiers de droite et de gauche qui aboutissaient à la grand'route. Mon ami a bien commis quelques erreurs quand il s'agissait de les retrouver à partir du point de départ, mais il en a fait un plus grand nombre en s'y prenant à rebours. Cette faculté, qui est surtout acquise, j'en suis persuadé, mais qui est plus ou moins accordée par la nature, doit être bien faible chez l'enfant. Mais lui est-elle interdite au premier âge ? Rien ne me le démontre.

L'association fait l'unité de notre existence mentale en établissant un lien naturel entre tous les faits divers qui la composent, et c'est à elle qu'il faut s'adresser pour former les habitudes, le jugement, le caractère, la moralité de l'enfant. Elle offre un moyen d'exercer méthodiquement la mémoire, d'en vérifier les acquisitions, les aptitudes, d'en faciliter le jeu et d'en redresser les écarts, par la facilité qu'elle donne à l'esprit de l'enfant de remonter ou de redescendre, surtout sous l'influence de notre volonté, la chaîne de ses idées et de ses sentiments. Quoi que nous fassions, cependant, nous ne parviendrons jamais à connaître et à diriger qu'un nombre très restreint des associations qui s'opèrent librement dans son esprit. L'important est de savoir que nous pouvons en y découvrir et en y faire naître un grand nombre d'essentielles, celles qui sont les plus apparentes, les plus habituelles, et que nous pouvons ainsi faire mouvoir, en quelque sorte à notre gré, quelques-uns des ressorts intimes de cette jeune personnalité.

Il ne faut pas croire, avec Fénelon, qu'il suffit d'éveiller la curiosité de l'enfant et de faire dans sa mémoire un amas de bons matériaux, qui s'assembleront ensuite d'eux-mêmes, quand le temps sera venu, et que le cerveau plus développé permettra de raisonner avec plus de suite. Il y a un triage à faire dans les impressions que nous voulons l'amener à avoir, et les liens que nous voulons voir s'établir entre

telles perceptions, tels sentiments ou tels actes. Plus l'enfant avance en âge, moins il faut compter sur l'aptitude des idées vraies, des sentiments convenables et des impulsions utiles, à s'enchaîner d'eux-mêmes en associations logiques et durables. Pour l'enfant, toute liaison est logique et morale, par cela seul qu'elle existe. Il faut donc surveiller de près celles qui se forment et sur lesquelles nous aurons prise, dès le premier âge. Pourquoi les animaux domestiques, en tant qu'ils échappent au dressage de l'homme, et suivent les propres impulsions de leur organisation, combinées avec l'action directe des objets extérieurs, nous paraissent-ils souvent faire preuve d'un jugement plus sûr et plus délié dans les choses qu'il leur est utile de savoir, que la plupart des hommes dans les mêmes circonstances ? C'est que les instincts, dans chaque espèce, et leur développement variable, dans chaque individu, obéissent moins à l'imitation et à l'éducation qu'à l'expérience personnelle, et à celle-ci moins qu'à l'expérience héréditaire ; et, par expérience, il faut entendre des associations solidement liées et d'un champ très limité. Leur logique est plus bornée que la nôtre, elle est circonscrite dans une petite sphère de relations, mais elle s'y meut à l'aise : elle est fondée sur les relations naturelles des choses, sur des associations vraiment expérimentales.

On peut en dire autant, à beaucoup d'égards, des sauvages. Ce n'est pas seulement par l'acuité de leurs sens et leurs adaptations spéciales qu'ils nous sont souvent supérieurs, mais par les jugements limités, d'expérience utilitaire, qu'ils portent sur les données mêmes des sens. Non-seulement quelques-uns de leurs sens, la vue et l'ouïe, par exemple, ont une portée plus considérable que la nôtre, mais leur vie journalière les met dans des circonstances propres à exercer et à développer leurs jugements sensoriels, grâce à des associations fréquemment répétées.

« Où un Européen ne peut découvrir aucune indication,

un Ara-Ouak, nous dit Hillouse, indiquera les traces d'un nombre, quel qu'il soit, de noirs, et dira le jour précis de leur passage, et même l'heure, si le passage a eu lieu ce jour... En même temps que cette finesse de perception, le sauvage possède naturellement une très grande adresse dans l'accomplissement des actions simples qui dépendent immédiatement de la perception »[1]. Tel est le résultat de l'observation constante et détaillée d'un nombre limité d'objets. Il y a donc un choix d'expérience à faire pour l'enfant qui ne saurait le faire lui-même, et non-seulement dans le but de développer peu à peu les facultés sensorielles de notre espèce au point qu'elles égalent celles des sauvages et de certains animaux, mais aussi dans le but de développer, en même temps que celle des perceptions, la faculté de juger et la faculté d'agir convenablement.

Faire voir peu à la fois, voir bien et souvent, c'est en cela que consiste l'art de *forger et meubler* l'esprit de l'enfant.

[1] H. Spencer, *Principes de sociologie*, p. 117.

CHAPITRE IV

L'IMAGINATION

I

L'imagination représentative ou reproductive, ou le retour d'impressions vives, d'images, de formes, de sons, de couleurs, des objets, des personnes, des lieux, qui nous ont affectés vivement, s'exerce dès les premiers temps de la vie. L'enfant, à peine âgé d'un mois, qui reconnaît le sein de sa mère à une très petite distance, montre par le désir très vif qu'il en a, que cette vue l'impressionne, et que cette image doit être profondément gravée dans sa mémoire. L'enfant qui, à l'âge de trois mois, se retourne brusquement en entendant chanter l'oiseau, ou en entendant prononcer le nom de *koko*, et cherche des yeux la cage, s'est formé une image très vive et de l'oiseau et de la cage. Quand, un peu plus tôt, en voyant la nourrice prendre son manteau, ou sa mère agiter l'ombrelle, il se montre très joyeux, et se figure la promenade au grand air, il fait encore œuvre d'imagination. De même, lorsqu'à l'âge de sept ou huit mois, on l'a trompé en lui donnant un morceau de pain au lieu d'un gâteau, et que, reconnaissant aussitôt la supercherie, il jette le pain avec colère, il faut que l'image du gâteau soit très nettement empreinte dans son esprit. Enfin, quand il commence à bégayer le mot *papa*, à la vue d'un homme quelconque, il faut que les caractères généraux qui constituent pour lui le *papa* soient bien tracés dans son imagination.

Les frayeurs aussi vagues que profondes qui se manifes-

tent chez les jeunes enfants, comme chez les jeunes animaux, sont, chez les uns et les autres, des indices certains du travail de l'imagination. Peut-on expliquer autrement que comme un effet de cette puissante faculté, les rêves évidents, ces tressaillements subits, ces cris, ces sanglots, ces sourires, ces mouvements pour saisir ou pour repousser violemment des objets, que l'on observe chez un enfant de trois mois endormi, et qui ressemblent à ceux que la crainte, la douleur, la faim, le désir, la joie, lui font produire avec le plus d'énergie à l'état de veille ? On peut supposer que ces souvenirs d'objets déjà mis en rapport avec lui, lui reviennent aussi pendant l'exercice diurne de ses facultés, mais comme motifs de reconnaissance, d'analogies, de sentiments divers, plutôt que comme images vivement détachées dans l'esprit. Les préoccupations absorbantes de leurs courts moments de veille ne laissent aux enfants, ni autant de temps, ni autant de loisir qu'aux adultes, pour imaginer des souvenirs, pour rêver éveillés. Ainsi un petit enfant de deux mois et demi, tenu par son père depuis dix minutes, tendit brusquement et avec une joie visible les bras à sa mère qui avançait vers lui. Les nombreuses impressions dont son père avait eu le soin de l'occuper pendant l'absence de sa mère, ne lui avaient-elles pas enlevé la facilité de songer à l'absente et de l'imaginer près de lui ? Heureusement pour la tranquillité d'esprit de l'enfant et pour sa délicate santé, il est rarement abandonné à lui-même, pendant l'état de veille.

J'ai entendu souvent, de ma chambre, des enfants d'ouvriers, que leurs mères avaient forcément laissés seuls pendant une ou deux heures, crier en désespérés dans leurs berceaux : les mots qu'ils font entendre, dès l'âge de neuf, dix ou onze mois, leurs appels déchirants à *mama*, indiquent la nature des images et des sentiments qui traversaient leur intelligence et désolaient leur cœur, quelques mois auparavant, lorsque, se trouvant dans le même isole-

ment, ils n'avaient pas le pouvoir d'exprimer leurs chagrins et leurs colères. Si l'enfant exerce son imagination pendant la veille, tout porte à croire qu'il l'exerce alors moins que pendant le sommeil. C'est ici, selon moi, le moment le plus favorable au travail intellectuel des petits enfants, travail fréquent, travail paisible, et dont l'importance est presque toujours en raison directe du repos apparent des organes extérieurs. C'est alors que ces sensations hallucinatoires, sans objet présent ou déterminé, ces réminiscences intenses, ces associations innombrables, éclairs d'abstraction et de généralisation, ces rapprochements touchant à la comparaison, ces jugements et ces raisonnements aux formes objectives, revivent, sous l'œil plus ou moins ouvert de la conscience, dans les fibres chargées d'impressions récentes du cerveau, où le sang afflue par intervalles rapprochés et réveille à chaque instant la vie mal atteinte par la paralysie du sommeil.

Étudions le passage de l'imagination reproductive à l'imagination productive, qu'on appelle aussi poétique ou créatrice. Dès que les idées ne se représentent plus dans l'ordre où l'intelligence les a perçues, dès qu'il y a quelque chose de changé, ne serait-ce qu'un chaînon supprimé dans une série d'images associées, on peut dire qu'il s'effectue une composition mentale artificielle, une conception du réel modifiée, un produit spontané d'imagination productive. Ces libres combinaisons d'images se construisent d'elles-mêmes chez le jeune enfant, et n'en est-il pas le plus souvent ainsi pour l'adulte, visité par tant d'inspirations inattendues ? Le jeune Tiedemann, à l'âge de cinq mois, « devine », dit son père, la sortie en plein air, qui lui cause une si grande joie. Son biographe ne voit là qu'une association d'idées ; mais il y a plus que cela : il s'y trouve, mêlée au jugement que suppose le mot *devine*, tout au moins une conception très vive de quelques-uns des souvenirs rattachés à l'idée de cette sortie, et elle forme

pour l'esprit de l'enfant une série de tableaux réjouissants. Admettons qu'à l'état de veille, cette conception reste quelque temps, ce qui est probable, dans un exact rapport avec la réalité perçue. Il est certain que, pendant le sommeil, la mobilité capricieuse des idées introduira dans ces images de la réalité, des circonstances, des détails, et une disposition de fantaisie. Certains détails s'ajouteront, d'autres disparaîtront ; les lieux, les temps, les objets, se transformeront de mille manières imprévues. Les impressions de la réalité deviendront, pour l'enfant endormi, une réalité fictive.

Imaginons nous-mêmes les phénomènes de l'intelligence enfantine pendant ses rêves, en supposant, d'après l'enfant qui parle, ce que l'analogie permet jusqu'à un certain point d'inférer pour l'enfant encore muet.

Le petit enfant vient de dormir un quart d'heure : ce premier sommeil, consacré au repos des organes, a été très profond ; un afflux du sang au cerveau, occasionné par un trouble intérieur, le réveille à demi : la nourrice le berce, et, au bout de deux ou trois minutes, il se rendort. Comme le premier sommeil a déjà quelque peu réparé les pertes de la vie organique, ce nouveau sommeil est plus léger, et plus favorable aux rêves. De vagues sensations, transmises de la périphérie au cerveau, excitent la réviviscence des idées, et le jeu des images s'associant et se dissociant est déjà commencé. Il a suffi d'une mouche posée sur le visage de l'enfant, d'un mouvement du rideau qui le protège, d'une sensation de contact due à ses langes ou à ses vêtements, d'un trait de lumière qui a effleuré ses paupières closes, d'un bruit de la rue ou de la maison, d'un éternuement de sa nourrice parvenu jusqu'à sa conscience, des sensations musculaires qu'un de ses mouvements automatiques lui aura causées, d'une impression accourue du fond des organes de la vie végétative, enfin de la moindre circonstance étrangère à la vie propre du cer-

veau, pour réveiller son énergie fonctionnelle, pour faire rêver l'enfant.

Aussitôt sa mémoire lui rappelle un des plus remarquables détails de la journée : par exemple, le banc vert sur lequel sa nourrice s'est assise avec lui, et à cette image toute une série d'images associées : un grand arbre aux branches mouvantes, un beau nuage blanc dans un lambeau de ciel bleu, le gracieux visage d'un petit enfant qui l'a embrassé, lui a fait toucher ses jouets, et a fait mille gestes plaisants auprès de lui ; ensuite un chien tacheté de blanc et de brun, qui est venu mettre ses pattes sur la robe de l'enfant et lui lécher le visage ; puis un homme au costume rouge et bleu dont le grand sabre luisait et faisait grand bruit ; puis un homme de même apparence qui a passé près de l'allée en frappant sur un tambour ; un cheval au galop qui n'a pas tardé à passer dans la même direction, et plusieurs hommes habillés de rouge et de bleu avec des bâtons étincelants sur leurs épaules ; enfin une lourde charrette qui heurtait le pavé à grand bruit ; et tout aussitôt une femme laide, mais souriante, offrant de beaux gâteaux dans un panier. Nous supposons que tous ces événements saillants, qui ont marqué la sortie au grand air, sont revenus à l'esprit dans l'ordre de succession des impressions réelles. Mais la reproduction de ces souvenirs, l'illusion hypnotique aidant, en a fait un tableau, non pas successif, mais simultané. Ce serait là une notable modification, et n'y en eût-il pas d'autre, que l'imagination aurait apportée dans les souvenirs de la réalité. Pour modifier encore cette association d'idées, il suffit d'une nouvelle excitation apportée de l'extérieur ou survenue à l'intérieur, qui combine dans le cerveau les souvenirs anciens avec les souvenirs récents, qui sépare ce qui était uni, joint ce qui était séparé, et forme des associations d'idées disparates et bizarres, et l'imagination reproductive aura fait place à l'imagination productive.

Si la série conçue dans le rêve était la fidèle imitation des impression réelles, d'où viendraient ces contractions violentes de la face, ces contorsions des membres, ce rire désordonné, ces poses extatiques, ces cris déchirants, ces tressaillements pénibles à voir, tous ces signes évidents de sensations et d'émotions intenses, puisque les réalités dont le souvenir forme le tissu des rêves n'ont pas toujours excité chez l'enfant de telles manifestations ? Il faut qu'il se soit produit dans son cerveau halluciné un changement considérable, qui a atteint les proportions des images et leurs rapports mutuels.

Par exemple, le grand cheval aura pris la place et le rôle du chien caressant : il avancera, en poussant un hennissement terrible, ses gigantesques naseaux, vers le visage de l'enfant ; le gâteau, dont un morceau avait été happé par le chien, sera saisi par les grosses lèvres du cheval, qui s'enfuira emportant la bonne et le petit enfant vers la charrette étourdissante ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'horreur parvienne à son comble, et qu'après de fortes commotions, l'enfant s'éveille en poussant un grand cri. Mais ses yeux à demi ouverts ont aperçu, transfiguré comme dans le rêve, le doux visage de la nourrice, qui le berce et chuchote à son oreille des mots rassurants. Le charme recommence, l'enfant se rendort, et reprend son rêve tissu de joie et de bonheur : le banc vert reparaît, et les petits enfants habillés de blanc, de bleu et de rose, et leurs yeux vifs, et leurs joues satinées, et leurs voix perlées, sans oublier le joli gâteau donné à l'enfant, et ceci, et cela, au gré de la capricieuse fée qui est l'associasion des idées. Tel est le fonctionnement rudimentaire de l'imagination créatrice.

Les rêves sont les poëmes de l'enfant, qui, même à l'état de veille, est toujours plus ou moins poète. Ah ! les drames étranges, les joyeuses comédies, les étincelantes idylles, les lugubres élégies, les odes palpitantes, qui hantèront dans leur berceau les cervelles des futurs poètes, inven-

tions machinales, dont ils se souviennent peut-être plus tard à leur insu, quand ils croient imaginer des combinaisons d'idées tout artificielles ! Pour l'adulte, comme pour le petit enfant endormi, ce qu'on appelle imagination créatrice consiste à séparer, à rapprocher, à tronquér, à amplifier, à rapetisser, à exagérer, à juxtaposer de mille manières, et dans un ordre le plus souvent involontaire, les perceptions, les jugements et les raisonnements antérieurs, pour édifier avec ces matériaux un monde intérieur, tout autre que le monde extérieur, mais cependant fait à son image.

L'exercice de cette faculté se traduit, à l'état de veille, par des manifestations de diverse nature, qu'il serait trop long d'étudier ici[1].

II.

Chaque sens a son imagination. Mais les psychologues ont remarqué que le sens de la vue est celui qui fournit naturellement les images les plus nettes et peut-être les plus vives. L'ouïe participe au même privilège. « C'est que l'ouïe et la vue jouent dans notre existence un rôle plus important que le goût et l'odorat : employés incessamment aux besoins les plus divers, ces sens restent rarement inactifs. Ajoutez que les impressions qu'ils perçoivent font vibrer des nerfs plus nombreux, plus fins et plus distincts, et qui se ramifient avec plus d'ordre dans la substance cérébrale[1]. » Ce sont d'ailleurs leurs images qui dominent dans l'intelligence animale, et dans l'intelligence humaine à l'état de repos, d'inactivité relative de la pensée, comme la rêverie, le sommeil naturel et l'hypnotisme. Dans le somnambulisme provoqué, comme l'a dit M. Richet, « la moelle règne quand le cerveau est devenu impuissant, » et

[1] Nous parlerons des diverses sortes d'imagination productive ou constructive dans le chapitre plus spécialement consacré à l'esthétique du petit enfant.

l'un des phénomènes les plus caractéristiques, c'est, avec l'automatisme des mouvements, celui des images. L'enfant est, à l'état ordinaire, ce que le somnambule est par accident : chez l'un et chez l'autre, les centres nerveux sont peu actifs et peu équilibrés ; il n'est pas étonnant que l'imagination de l'enfant obéisse aux excitations du dehors et aux plus vives et aux plus nombreuses, celles de la vue, L'état habituel de l'enfant est celui d'un rêveur éveillé.

M. Galton a fait d'intéressantes recherches sur la représentation mentale des images visuelles. Leur résultat a été d'établir des variétés naturelles de dispositions mentales suivant les races, les sexes et les âges. Il paraîtrait constaté, sur le témoignage des savants eux-mêmes, « que la représentation visuelle existe à peine pour eux, qu'ils emploient ce mot comme une simple métaphore. Par contre, « en interrogeant des gens du monde, des femmes et des enfants, M. Galton a constaté qu'ils avaient une vue intérieure d'objet bien distincte et « pleine de couleurs. » L'image visuelle est donc très vive chez l'enfant, et d'autant plus vive qu'il est plus jeune. Il est constaté aussi que la couleur est plus facilement représentée que la forme, surtout chez les enfants, et que cette faculté disparaît plutôt que celle de la forme [1]. Ce sont là des faits d'une importance capitale pour l'intelligence et la direction des facultés enfantines, étant donné que l'imagination est toujours asso-

[1] Nous avons vu que la mémoire, et, par conséquent, l'imagination des couleurs, n'est pas également développée chez tous les enfants. On peut aussi, dès le premier âge, constater des différences individuelles au point de vue de l'imagination des formes. Il arrive même assez souvent qu'une très forte imagination des couleurs se trouve développée au détriment de l'imagination des formes, et réciproquement. L'imagination des formes rentre à quelques égards dans celle des rapports, et elle fournit plutôt des idées que des images, des données logiques ou scientifiques plutôt que des données esthétiques. Un enfant de trois ans peut déjà se montrer différent d'un autre, ou lui-même inégalement doué, à tous ces points de vue.

associée aux autres phénomènes de la vie psychique, et que chez l'enfant elle les domine et les entraîne.

L'imagination reproduit aussi, et quelquefois avec une grande puissance, les perceptions des sons. Le timbre d'une voix humaine, le bruit d'une voix d'animal, le claquement d'un fouet ou le roulement d'une voiture, le son des cloches, les accords bruyants d'un orchestre, nous poursuivent encore quand tout est rentré dans le silence. Nous nous rappelons les airs que nous avons entendus ; quand nous solfions, nous avons dans l'oreille chacune des notes de la gamme ; un musicien compose de tête, et, quand il accorde son instrument, il en compare les sons à ceux qu'il entend en imagination. Nous entendons aussi mentalement les mots qui expriment nos pensées, en sorte qu'il nous est devenu presque impossible de penser sans mots, phénomène désigné par les philosophes sous le nom de *parole intérieure*. L'imagination auditive, plus ou moins développée suivant les organisations enfantines, joue un rôle important dans leur évolution intellectuelle, dans le développement de leur intelligence, et un grand aussi dans leur évolution affective, morale et esthétique. Nous aurons occasion de le rappeler.

Tout souvenir implique une image plus ou moins nette et vive, et nous ne pourrions pas reconnaître une saveur, une odeur, si le goût et l'odorat n'avaient pas aussi leur imagination. Il est certain qu'on se représente une saveur et une odeur d'une certaine manière. Si les gourmets peuvent déguster et flairer en imagination, les gourmands jouissent d'avance de leur dîner ; chez tous, la pensée d'un remède amer cause un dégoût réel, et la pensée d'un aliment agréable, suivant l'expression triviale, mais exacte, « fait venir l'eau à la bouche. » Le souvenir des sensations de l'odorat, quoique faible en général, peut être quelquefois assez vif pour que nous nous imaginions les éprouver réellement. Les délicats jouissent d'avance des parfums d'une rose

qu'ils ont aperçue, ou d'un bouquet de violettes qu'ils se disposent à acheter. Nous avons montré que cette sorte d'imagination se trouve déjà intellectuellement et affectivement active chez quelques enfants du premier âge, puisqu'elle leur fait reconnaître le sein à distance, et refuser celui de certaines personnes.

Il y a certainement aussi une imagination tactile, une imagination musculaire et une imagination thermique. L'imagination du tact est démontrée par l'exemple des aveugles-nés qui se représentent, sans l'aide de la vue, les objets extérieurs, qui lisent des lettres en relief, et qui ont une géométrie tactile, qui se représentent des figures tangibles comme nous des figures visibles [1]. Ces trois sortes d'imagination, que les observateurs supercifiels confondent toutes en une seule, l'imagination tactile, s'exercercent puissamment dès les premiers jours de la vie. Nous leur avons déjà consacré quelques observations au chapitre des sensations affectives et des perceptions sensibles. Nous nous contenterons de rappeler aux parents et aux éducateurs de l'enfant son extrême impressionnabilité aux diverses impressions dont nous parlons. L'enfant de trois mois distingue déjà les personnes à la manière dont elles le touchent, le palpent, le caressent, le tiennent et le portent. A six mois, il apprécie déjà très imaginativement aussi les petites corrections qu'on lui donne, les personnes par rapport à ces corrections, et les objets instruments de ces corrections. Il est des enfants que la vue d'un médecin qui les a soignés met comme hors d'eux-mêmes. S'il est des enfants peu sensibles, et l'on dirait même insensibles aux coups, le plus grand nombre est à leur égard d'une religieuse et légitime impressionnabilité. Je ne puis m'empêcher de rire en voyant dans mon pays les femmes du peuple terrifier, et quelquefois pour leur

[1] Diderot. *Lettres sur les aveugles*.

plus grand bien, leurs petits polissons de deux ou trois ans et plus, par ces seules mots : « Qu'ou té péli, » ou « qu'et ba cosé, » formules d'une crudité gasconne qu'il est inutile de traduire en français. Quiconque pourrait douter des puissants effets de l'imagination tactile, n'a qu'à lire les confidences rétrospectives de J. Vallès, qui, déjà presque vieux, n'avait pas encore pardonné à sa mère ses « rossées » d'autrefois[1]. Heureusement aussi les impressions tactiles et musculaires laissent dans l'imagination enfantine des traces sérieuses. Une grande partie des petites peines et des grands plaisirs de l'enfant vient de là. Nous l'avons dit ailleurs, et nous nous bornons à le rappeler ici[2]. J'ajoute qu'on aperçoit même souvent chez le petit enfant, entre quinze mois et quatre ans, une sorte de surexcitation inexplicable d'imagination tactilo-muscluaire : ils ont besoin de se serrer contre les objets, les animaux et les personnes. « Crisponsnous », disait un enfant de deux ans à une personne amie en l'étreignant fortement. Est-ce jeu, surabondance de vie, impulsions inconscientes et désordonnées de l'affectivité?

L'influence du sentiment sur l'imagination et celle de l'imagination sur le sentiment sont des faits si connus, et qui rapprochent si souvent l'adulte de l'enfant, qu'il n'est pas utile d'y insister à l'égard de ce dernier. Les affections, les sentiments, les passions, le désir, la crainte, l'aversion, le plaisir, l'amour, prennent pour lui à chaque instant un corps, s'incarnent dans les personnes et les animaux, s'individualisent dans les êtres inanimés, et se groupent devant ses yeux en images en relief, variées, capricieuses, quelquefois incohérentes, presque toujours fausses et exagérées, souvent terribles ou ravissantes.

A l'âge d'un an, lorsque l'enfant n'est pas encore une in-

Jacques Vingtras, L'enfant.

[1] *L'éducation morale dès le berceau*, p. 79-95, 2e édition.

telligence parlante, et même lorsqu'il commence à le devenir, les choses se représentent à son esprit, plus que les signes, termes ou gestes qui les expriment. Tout se reproduit pour lui en tableaux détachés ; il pense en images, il mesure la vérité des choses à la vivacité des impressions le plus souvent actuelles, et parfois des impressions remémorées. L'enfant qui déjà parle, et sans doute celui qui ne parle pas encore, grâce à son imagination scénique, qui lui remet sous les yeux les lambeaux saillants de la vie réelle et réveille dans son cœur les sentiments qui s'y rattachèrent, a de fréquents retours sur lui-même, qui influent plus ou moins sur son bonheur, sur sa santé morale, et par suite sur sa santé physique.

Une petite fille de deux ans et demi racontait avec un sérieux de grande personne, une tristesse persuasive et des larmes dans la voix, les actes de brutalité auxquels son père se livrait quelquefois envers sa mère. « Méchant papa, disait-elle, très méchant ! Il fait toujours comme çà à petite mère : il la bouscule, et je pleure. Il est très méchant, oui. »

Un enfant de trois ans et demi aperçoit des pins, en passant, dans un parc. « Les jolis pins ! s'écrie-t-il ; il y en avait comme ça à Arcachon, sur le bord de la mer. Je suis allé l'année dernière à Arcachon, avec papa et maman. C'est un bien beau souvenir pour moi ! Je me suis bien amusé, et l'on ne m'a pas beaucoup grondé ! »

Ce qui a frappé tous les observateurs du petit enfant, c'est, avec son aptitude à se rappeler avec émotion ce qu'il a entendu, son impuissance à localiser ses souvenirs dans l'espace et le temps. Ces formes kantiennes de l'entendement sont des catégories bien incomplètes à cette époque d'analyse, d'abstraction et de comparaison rudimentaires. Un enfant de deux ans, qui passait presque tous les jours dans la même rue, pour se rendre au jardin des Tuileries, fut un jour mené par sa bonne au jardin du Luxembourg.

A peine eut-il aperçu les grilles qu'il s'écria : « Châdin Tiri ! » Quoique plus particulièrement absorbé par la préoccupation du moment, il a bien une vague idée du passé récent en tant que passé ; mais cette idée a besoin de s'actualiser pour l'intéresser. Il dira : « J'ai fait cela hier », pour un acte du matin. L'avenir, qui n'est pas très prochain, ou qui ne lui paraît pas tel, grâce à la vivacité de ses désirs, n'a guère plus d'influence sur son imagination. Un enfant de deux ans dit à sa mère : « Puisque nous partons demain pour la mer de Royan, et pour aller voir grand'mère, pourquoi ne vas-tu pas t'habiller tout de suite ? » Mais, à l'âge de trois ans, ce même enfant, qui se trouvait heureux dans sa résidence de passage, et qui savait qu'on devait la quitter dans huit jours, reculait idéalement le jour du départ, par une illusion de son imagination intéressée à le voir venir le plus tard possible. Il disait à sa tante : « Nous partons pour Bordeaux dans huit jours, pas demain, non, mais dans bien longtemps. » Arrangeons-nous pour rendre doux et faciles les plaisirs de ce présent, qui est presque tout pour l'enfant ; assurons-lui cette félicité qui coûte si peu, et qui est, d'ailleurs, la condition première de ses progrès en moralité. Enfant heureux, enfant sage.

Rousseau a fait une bien belle page sur ce bonheur dû à l'enfant, qui n'en connaîtra peut-être pas d'autre.

III.

Une des maladies les plus terribles de l'homme, c'est la folie. Or les faits observés nous autorisent à penser que l'enfant, même à l'âge le plus tendre, ne trouve pas plus grâce devant la folie que devant les autres maladies. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'elle est relativement peu fréquente dans le premier âge. M. Compayré a relevé chez les auteurs aliénistes un certain nombre d'observations sur

lesquelles nous appelons l'attention de nos lecteurs. Les convulsions peuvent jusqu'à un certain point être considérées comme le premier degré de la folie chez l'enfant, qu'elles aient une cause constitutionnelle ou accidentelle. Elles ont du moins tous les caractères extérieurs, et souvent toutes les conséquences intellectuelles et morales d'une maladie mentale. « Trousseau cite un exemple curieux. Un médecin appelé auprès d'un petit enfant s'avise d'ôter le bonnet du malade : il aperçoit un brin de fil posé sur le crâne, et, cherchant à l'enlever, il attire à lui une longue aiguille profondément enfoncée dans le cerveau. L'aiguille une fois arrachée, les convulsions cessèrent immédiatement. Mais le plus souvent les convulsions relèvent de causes intimes, d'affections cérébrales transmises par l'hérédite. Elles se produisent chez des individus doués d'une susceptibilité nerveuse particulière, qui passe, avec la vie, des ascendants aux descendants, et qui se manifeste tantôt par un phénomène, tantôt par un autre, par un accès convulsif chez l'enfant, par l'épilépsie ou l'hystérie chez l'adulte... « Que l'on veuille bien y regarder avec soin, et l'on ne trouvera peut-être pas une seule famille d'aliénés dans laquelle l'éclampsie n'ait joué un certain rôle. Même dans les familles simplement *nerveuses*, ne renfermant pas encore d'aliénés dans leur sein, l'apparition de l'éclampsie de l'enfance se manifestant successivement chez plusieurs enfants doit être considérée comme un symptôme de mauvais augure... » Elle est comme le premier signal de l'invasion possible de la folie dans une famille jusque là saine. »

L'hallucination, second degré de la folie, se manifeste rarement chez l'enfant par des caractères indéniables. Du moins si elle existe chez l'enfant de trois mois, ou de six mois, elle peut se confondre aisément pour l'observateur avec les désordres du sentiment surexcité. Cependant on peut citer des cas où l'absorption de substances toxiques a

jeté le petit enfant dans des états nerveux analogues à l'état hallucinatoire. Le cas a été signalé par le Dr Thoré.

« Une petite fille de quinze mois avait avalé en l'absence de sa mère un nombre considérable de graines de *Datura stramonium*. Presque aussitôt, l'enfant entra dans un état d'agitation qui effraya beaucoup ses parents. Le médecin appelé fit les constatations suivantes : « Un grand changement est survenu dans la vision : l'enfant semble privée de vue ; elle ne regarde aucun des objets qui l'entourent et ne fait aucune attention à ceux qui lui plaisaient et qu'elle réclamait habituellement. On lui présente une montre, ses jouets ordinaires : ils n'attirent pas son attention ; tandis qu'au contraire elle paraît à la poursuite d'objets imaginaires placés à une certaine distance d'elle, et qu'elle cherche à atteindre en allongeant à chaque instant ses bras et à saisir avec la main. Elle se soulève même en appuyant sur les côtés de son berceau, comme pour s'en rapprocher plus facilement.... Elle agite ses mains dans l'espace, comme à la recherche d'objets qui s'envolent [1]. »

Voici encore quelques faits qui, bien qu'appartenant à une période un peu plus avancée que celle dont je m'occupe dans ce livre, n'en intéressent pas moins la psychologie infantile.

« C'est la manie, c'est-à-dire l'incohérence et le délire des idées, l'agitation furieuse ou la divagation tranquille de la pensée, qni paraît être la forme la plus habituelle de la folie intellectuelle chez les enfants. Sur ce point, la plupart des observateurs sont d'accord. Le Dr Delasiauve [2], le Dr Le Paulmier dans sa thèse intitulée *Des affections mentales chez les enfants et en particulier de la manie* [3], le Dr Morel [4] déclarent que la folie se traduit le

[1] Cité par M. Compayré, *Rev. phil.*, décembre 1880.

[2] Voyez *Annales médico-psychologiques*, 1855, I, p. 527. *Forme maniaque spéciale chez les enfants.*

[3] La thèse de M. Le Paulmier date de 1856.

[4] Voyez *Annales médico-psychologiques*, 1870, II, p. 260-269.

plus ordinairement chez les enfants par l'excitation maniaque.

« Voici les cas les plus remarquables recueillis par les aliénistes. Nous citerons d'abord l'observation très complète du Dr Chatelain, qui a eu l'occasion d'étudier lui-même une enfant de quatre ans et quelques mois, fille de cultivateurs du Jura. Deux causes surtout, l'une toute physique, la rougeole, l'autre morale, une vive frayeur causée par la vue d'une pompe à incendie, avaient agi sur la faible constitution de l'enfant et déterminé l'état bizarre dont elle souffrait. « Louise, dit le Dr Chatelain, est « drôle », singulière, distraite ; elle répond de travers aux questions qui lui sont adressées... Un jour son père lui dit de lui apporter sa poupée : elle va chercher, mais ne rapporte rien, tout en disant : « La voilà » ; la main et le bras font le geste d'une personne qui donne quelque chose, mais la main est vide... Depuis qu'elle est malade, son caractère a sensiblement changé : elle a complètement perdu la timidité naturelle à son âge : en présence de deux médecins qui lui sont inconnus et qui l'examinent, elle n'éprouve aucune crainte, aucune gène. Si on lui fait une question, elle répond vivement sans aucune hésitation, mais répond à faux. » Et l'observateur rapporte tout au long une conversation qui témoigne du désordre complet des idées, chez une enfant d'ailleurs très intelligente et dont la maladie ne peut être confondue avec l'idiotie.

« L'exemple qui précède nous offre un cas de manie calme, tranquille. Cependant la petite fille en question éprouvait aussi des accès de manie furieuse, manifestés par un besoin perpétuel de mouvement, par des pleurs et par des cris, par des menaces de mort proférées contre ses parents. D'autres fois, l'agitation est le caractère permanent...

« Chez les enfants un peu plus avancés en âge, les cas de folie maniaque deviennent plus fréquents encore. Le Dr Mo-

rel cite une enfant de cinq ans qui, à la suite d'une émotion de peur, tomba dans un état « de turbulence continuelle et d'exacerbation maniaque [1]. » Sous le nom de *monopathie furieuse*, le Dr Guislain signale une maladie du même genre chez une petite fille de sept ans : ici le principe du mal était un coup reçu à la tête [2]. Esquirol parle d'une enfant de huit ans qui fut atteinte de manie à la suite d'une fièvre typhoïde. Et comme les causes morales alternent toujours avec les causes physiques dans la génération de la folie, nous trouvons chez Foville l'observation d'un garçon de dix ans devenu maniaque pour avoir fait trop de lectures.

« Ce qui est remarquable, c'est qu'à ces exemples si nombreux de manie enfantine, dont nous pourrions encore prolonger l'énumération, l'observateur ne puisse ajouter un seul cas de monomanie. La fixité des idées folles est tout aussi incompatible avec la manie de l'enfant que la fixité des idées normales et raisonnables. La petite folle observée par le Dr Chatelain changeait sans cesse de pensée. « Ordinairement une idée quelconque la préoccupait exclusivement pendant un jour ou deux, puis s'effaçait pour céder la place à une autre. » La monomanie paraît être au premier abord un signe de grande faiblesse intellectuelle, puisqu'alors toutes les idées, tous les sentiments, sont comme annihilés devant une seule pensée, devenue souveraine maîtresse de la conscience. Et cependant, si l'on y réfléchit, la monomanie suppose une certaine force de l'intelligence, une certaine puissance de concentration, puisqu'elle est un délire tout à fait systématisé. L'enfant, avec la mobilité et l'inconsistance de ses idées, avec ses impressions flottantes et encore mal établies, peut facilement délirer, c'est-à-dire, passer d'une idée à une autre

[1] Morel, *op. cit.*, p. 102.
[2] *Dictionnaire de médecine*, 1829.

sans suite et sans raison : mais on comprend qu'il n'ait pas la force nécessaire pour grouper d'une manière permanente toutes ses facultés autour d'une seule conception folle. Voilà pourquoi sans doute le désordre intellectuel se manifeste chez lui par la succession rapide et incohérente, par la fuite incessante des idées, courant éperdues les unes après les autres, plutôt que par la concentration obstinée de toutes les forces de l'esprit dans une même direction [1]. »

Ce qui peut quelquefois nous tromper sur les manifestations de la vraie folie chez l'enfant, c'est la vivacité, l'impulsivité, l'exubérance et l'indépendance propres à son âge. Nous serions, il est vrai, quelquefois bien mal venus à prendre la vive et pétulante humeur de ces *irréguliers*, qui se rangeront, hélas ! beaucoup trop tôt, pour des signes quelconques de perturbation mentale. Il n'en est pas moins vrai qu'on peut retrouver dans l'enfant, comme une image affaiblie de la folie de l'homme à tous les âges. L'observation réclame ici les précautions les plus délicates. Le somnambule n'est pas un fou, mais il se comporte comme un halluciné impulsif ou automatique. De même l'enfant, dans bien des cas, et il n'est pas sans intérêt de les comparer sous ce rapport l'un à l'autre.

Une des formes les plus curieuses de l'imagination, c'est l'automatisme. C'est un des phénomènes les plus importants du somnambulisme, et qui doit nous aider à comprendre ce qui se passe dans l'imagination de l'enfant. « Si l'on prie un sujet endormi de dire à quoi il pense, il répondra toujours qu'il ne pense à rien et qu'il n'a pas d'idées. Il faut prendre cette réponse au pied de la lettre. Un somnambule ne pense à rien. Son intelligence est vide ; c'est l'obscurité absolue. Cette inertie psychique se mani-

[1] Ces remarques s'accordent avec celles que j'ai exposées au chapitre de la *Mémoire*.

feste par l'inertie complète de la physionomie et des mouvements volontaires. Mais que l'on vienne au milieu de cette obscurité profonde à présenter une image ou une idée, aussitôt cette idée deviendra prépondérante et occupera l'imagination tout entière [1]. » Ainsi dans l'enfant, l'inertie psychique relative explique la vivacité des impressions, leur objectivité réelle, leur obsession passagère : ils sont comme à la merci des impressions occurrentes, surtout de celles qui font la plus intense image. Tout ce qu'ils voient, ils le croient tel qu'ils le voient. Tout ce dont on leur parle, ils le voient. Toutes les idées qu'on leur suggère, leur apparaissent sous des formes sensibles, ils se mettent aussitôt à les exécuter ou à les imiter. C'est ce qui explique la puissante influence de l'exemple sur ces frêles esprits, et aussi la toute-puissante contagion des sentiments exprimés par des paroles et par des gestes. Comme le magnétisé est soumis au magnétiseur, mais à un degré moindre, et sans continuité complète, l'enfant est soumis, physiquement, intellectuellement et moralement, à la suggestion des êtres et des personnes accoutumés. C'est un véritable automate, qui, pour la plupart des cas, obéit consciemment ou inconsciemment, avec une docilité plus ou moins entière, à la tyrannique influence des images apparues, suscitées ou imposées. Par exemple, les faits contenus dans la page que je vais transcrire nous montrent un sujet hypnotisé que l'automatisme dont nous parlons rend, par certains côtés, l'égal d'un jeune enfant.

« Je dis à V... : « Caresse ce chien. » Aussitôt elle va le caresser. Si le chien cherche à se dérober à cette étreinte, V... court après lui, le suit dans tous ses détours ; s'il sort de la pièce, elle essaye de le rejoindre. Si l'on met un fauteuil ou un banc pour l'empêcher de passer, elle renverse cet obstacle, ou, si elle n'y réussit pas, s'en irrite et le re-

[1] Ch. Richet. *Revue philosophique*, octobre 1880, p. 365.

pousse avec colère. Mais, à un signe, elle s'arrête, encore toute tremblante de colère et d'indignation. Je peux lui donner un objet quelconque, un crayon par exemple, en lui défendant de le laisser prendre à qui que ce soit. Que si alors un des assistants veut s'en emparer, elle fera une résistance désespérée, courant à travers la chambre, se débattant, mordant, donnant des coups de pied, dans un état d'indignation et de fureur dont on ne saurait avoir une idée si l'on n'a pas assisté à de pareilles scènes. Les magnétiseurs de profession se plaisent à montrer au public de pareilles scènes, et les sceptiques s'imaginent qu'elles sont simulées. Certes elles, pourraient l'être, car il n'y a là aucun phénomène qu'il soit impossible de simuler. Cela n'est pas feint cependant, et rien n'est plus réel que cette subordination de toutes les forces intellectuelles à un ordre exprimé verbalement. Il semble que le sujet endormi n'ait d'autre souci que de se conformer à l'indication reçue. Une idée a ébranlé son intelligence, et cette idée est devenue souveraine dominatrice. Le reste n'est plus rien. Tout est sombre à côté de cette idée unique, lumineuse. Aussi tout ce qui peut entraver l'exécution est rejeté et repoussé avec colère [1]. » Il y a dans l'enfant le plus sain beaucoup d'états analogues à ceux qui viennent d'être décrits. Ceux chez lesquels ces états dominent, surtout après la quatrième année, sont à surveiller : ce sont peut-être des héréditaires, et, à coup sûr, des malades.

CHAPITRE V.

L'ATTENTION

I

Comme l'attention est le résultat psycho-moteur d'une sensation intense ou distincte, et que les organes du jeune enfant ne sont pas encore aptes à prolonger ces excitations vibratoires, les chocs d'attention paraissent très-rares chez le nourrison au début de la vie. Cependant on croirait les noter par moments. Quand j'agitais un objet à quelque distance des yeux d'un enfant âgé de dix-sept jours, ses paupières clignotaient et se fermaient, exprimant la peur ou le désir de fuir une impression vaguement désagréable. Ses yeux suivaient, de droite à gauche, et de gauche à droite, une chandelle que je portais successivement dans les deux sens. Un bruit de porte fermée, le son d'une voix retentissante, lui faisaient faire des tressaillements ressentis par la personne qui le tenait. Mais ces mêmes causes ne reproduisaient les mêmes effets que pendant trois ou quatre minutes ; l'enfant n'était plus ensuite impressionné par ces couleurs d'objet agité, cette lumière, ces bruits, ses sons : il reprenait pour quelques instants sa pose extatique habituelle, les yeux ouverts, immobiles, comme regardant en dedans. Bientôt ces différentes impressions deviennent, en se répétant, objets de réminiscence, d'intention vague, de recherche ou de fuite.

L'attention donnée par l'enfant à ses sensations et à ses souvenirs devient de jour en jour plus forte, plus facile, au

point qu'elle paraît souvent réflexe. C'est alors que l'enfant paraît vouloir le plus être attentif, et qu'il est le plus attentif, qu'il a en réalité le moins besoin de le vouloir. Je comparerais volontiers l'enfant attentif à ce jeune chat, qu'un objet brillant ou une proie guettée retient plus ou moins longtemps immobile, le cou tendu, les pattes serrées contre terre, le corps ramassé, l'œil dilaté, la lèvre supérieure légèrement arquée, comme rivé à l'objet de sa convoitise. C'est là une sensation ou un groupe de sensations exclusivement perçues, incessamment renouvelées, attendues : le sujet observant paraît moins s'appartenir qu'appartenir à l'objet observé ; c'est une réaction intense mais comme passive, une attraction plus ou moins consciente, une fascination de l'être attentif par l'objet d'attention. Le plaisir que la succion du sein procure à l'enfant devient pour lui objet d'attention : il s'y délecte, il s'écoute en quelque sorte, il se regarde, il se sent jouir. Cette apérition de la faculté consciente, que l'on désigne sous le nom d'attention, se produit d'abord de l'extérieur à l'intérieur ; c'est une excitation des cellules nerveuses sous l'influence de l'impression qui les irrite, ce n'est pas une tension, un effort de dedans en dehors ; ce n'est que la condescendance à l'admission d'une sensation dans les centres nerveux. L'attention peut avoir pour occasion un acte de la volonté, mais ses propres actes sont autre chose que la volonté : c'est un canal qui s'ouvre à l'impression extérieure, et que la volonté peut quelquefois tenir fermé, mais qui est la plupart du temps ouvert malgré qu'elle en ait. Cette tension musculaire et nerveuse, réaction intense des impressions vives, imposée plus que volontaire, est le caractère primitif de l'attention. Bossuet la désigne sous le nom « d'attention forcée », et il ajoute : « Ce n'est pas là toutefois ce que nous appelons attention ; nous donnons ce nom seulement à l'attention où nous choisissons notre objet pour y penser volontairement. » Cela signifie seulement que l'attention a

des degrés, et que celle dont le tout jeune enfant est capable, volontaire ou involontaire, est toujours à son début provoquée par la sensibilité. Nous admettons cependant que cette attention rudimentaire, spontanée, comme l'appelle M. Ribot, implique, quand elle se prolonge, un germe de volition » [1].

A l'âge d'un mois, un enfant prêtait certainement, de temps à autre, une attention soutenue à l'acte de la succion : on le voyait à la fixité de ses yeux, que le plaisir faisait briller, et qui, de temps à autre, se voilaient à demi sous les paupières. On lui remplit un jour son biberon d'eau sucrée : après quelques mouvements de succion, il s'arrêta pendant trois secondes, recommença son acte, et le continua avec la même expression d'attention voluptueuse que s'il avait contenu du lait. L'eau pure n'eut pas le même succès auprès de lui : il s'arrêta net dès les premières gorgées, revint au biberon après une pause de cinq ou six secondes, et le laissa bientôt, avec un froncement de sourcils, une contraction des coins des lèvres et une moue des plus caractéristiques. Voilà donc l'attention appliquée, de très bonne heure, aux fonctions du goût.

Pendant le premier mois, les divers mouvements, automatiques ou conscients, des organes (je ne parle que des organes de préhension) s'exécutent d'une façon si maladroite, si vague et si indécise, que je n'ai pu y reconnaître d'une manière certaine l'influence de l'attention appliquée aux sensations tactiles. Cependant il est impossible que l'attention ne s'exerce pas également de ce côté. En effet, à l'âge d'un mois et demi, quand les mains d'un enfant se promenaient, en agitant les doigts, sur le sein de sa mère, sur ses mains, sur son visage rapproché de celui du nourrisson, l'expression fixe ou joyeuse des yeux et de la bouche grande ouverte, indiquait qu'il avait plaisir à prolonger

[1] J. Jully, *Manuel de psychologie des instituteurs*, p. 90.

ces sensations de toucher fort confuses. A deux mois et six jours, il palpait le sein et le visage de la mère, et lui retenait le doigt avec une attention manifestement volontaire. A la même époque, il commençait à avancer les mains vers le sein, quand sa mère le découvrait, et le tenait à deux décimètres de ses yeux.

J'ai vu une petite fille de vingt-huit jours et un petit enfant de trente-cinq jours, montrer, par la fixité de leurs yeux et les mouvements de succion de leurs lèvres, en présence du biberon placé à quelques centimètres de leurs yeux, qu'ils reconnaissaient l'instrument de leur alaitement, et qu'ils étaient capables d'y diriger leur attention. A la même époque, ils élevaient automatiquement la main vers leur visage, ayant probablement très peu conscience de ce mouvement involontaire, mais qui, lorsqu'il était occasionné par des frottements opérés sur une partie de leur visage, indiquait par sa répétition, surtout leur front se plissant et leurs yeux se dilatant comme dans la peur, qu'ils portaient leur attention sur les désagréables sensations par eux éprouvées. Un enfant d'un mois regardait fixement pendant trois minutes, et ensuite pendant quatre minutes, le reflet miroitant de la lumière sur un tableau placé près de la fenêtre. A quarante-cinq jours, je le vis suivre des yeux, après l'avoir bien regardée, une poupée à robe bleu clair, qu'une petite fille agitait dans la chambre, à plus d'un mètre de distance. A cinquante jours, la fixité ou la direction de son regard dans un certain sens indiquait l'attention portée sur un objet bleu, blanc ou violet les autres couleurs parurent, peut-être par un effet d'un daltonisme passager, le laisser indifférent. Mais, à deux mois, le rouge d'une robe, d'une fleur, d'un papier, le violet, le blanc, l'attiraient aussi, tandis qu'il ne faisait attention ni au noir, ni au ponceau, ni au brun, ni au bleu lilas, ni beaucoup au jaune. Était ce prédisposition plus particulière à certaines sensations de couleur, ou faiblesse rela-

tive des organes de la vision ? Il faudra réunir à cet égard les résultats d'un grand nombre d'expériences, pour aboutir à des inductions sérieuses. [1] L'enfant progresse de jour en jour, et quelquefois d'heure en heure, manifestant une faculté qu'on n'avait pas d'abord découverte chez lui, et ce ne sont pas les facultés qui doivent être un jour les plus puissantes qui apparaissent toujours les premières. Un enfant, qui ne fixait son attention sur aucun objet coloré avant l'âge de deux mois, se montrait, vers deux mois et demi, aussi attentif aux couleurs que les plus précoces.

Quant à l'attention portée sur les sons, elle est manifeste dès la seconde quinzaine. A l'âge de douze, de treize ou de quinze jours, la plupart des enfants tressaillent en entendant un bruit un peu fort. « Le 5 septembre, ainsi treize jours après sa naissance, on s'aperçut de l'attention que le fils de Tiedemann portait aux gestes de ceux qui lui parlaient (?) ; leurs *paroles* agissaient également sur ses pleurs. » J'ai vu un enfant plus âgé (il avait seize jours) cesser parfois de pleurer, quand sa mère lui parlait en le câlinant ; mais les mouvements cadencés qu'elle faisait en même temps contribuaient à l'apaiser peut-être autant que ses paroles. Cependant le lendemain, pendant la nuit, sa mère ne pouvant réussir à le consoler, le père se fâcha, gronda, et, à la fin, lui enjoignit de se taire, avec une voix forte et saccadée, qui parut faire je ne sais quelle impression sur l'enfant, car il ne tarda pas à se taire.

« A deux mois et demi, dit M. Taine à propos de l'enfant qu'il a étudiée, je constate un mouvement qui est visiblement acquis ; entendant la voix de sa grand'mère, elle tourne la tête du côté d'où vient la voix. » — J'ai cru aussi remarquer le même mouvement chez un enfant âgé d'un mois et deux jours : j'étais à sa gauche et je parlais fort ;

[1] Rappelons, comme nous l'avons indiqué au chapitre II, que Preyer a fait des expériences dans ce sens.

sa tête parut s'infléchir vers la gauche, et la fixité de son œil exprimer une certaine attention au bruit de ma voix. A l'âge d'un mois et demi, une petite fille exprimait consciemment la souffrance ou le besoin de téter par des cris tout différents. A l'âge de deux mois, ses pleurs exprimaient intentionnellement la souffrance, le désir et la colère. — A l'âge de six semaines, un autre enfant faisait des soubresauts joyeux sur le sein de sa mère, quand il entendait jouer du violon. A l'âge de deux mois, les aboiements d'un chien qui se trouvait dans la même chambre que lui, lui firent froncer le sourcil, contracter les lèvres, faire la moue et pleurer ; bientôt le chien flatté se mit à japper d'une voix caressante : l'enfant l'observa très attentivement, se calma, et parut écouter ces nouveaux sons avec plaisir.

II.

L'énergie de l'attention se montre de bonne heure en corrélation directe avec la vivacité des sensations ou des sentiments éprouvés. Chez les petits enfants, comme chez les animaux jeunes, les plus facilement attentifs sont, à ce qu'il semble, ceux dont l'excitabilité nerveuse est la plus grande. A trois mois et demi, une petite fille très sensible, qui savait déjà distinguer quelques parties de son corps, et cherchait ses pieds au mot de *pépé*, était attentive à tout ce qui se passait autour d'elle, aux sons de toute espèce, au bruit de la voix, à un bruit de pas dans la chambre, à un bruit de porte ou de croisée ouverte ou fermée, à toutes les couleurs, même les moins vives, lorsqu'elles étaient placées à portée de ses regards. — Un petit enfant de six mois, d'ailleurs intelligent, mais lymphatique et peu sensible, regardait à peine un bouquet de fleurs pâles qui se trouvait assez près de lui ; je dus les rapprocher davantage, et même les agiter sous ses yeux, pour arrêter son attention. Mais une fleur très brillante, que je mis à côté du bouquet, lui

causa un très grand plaisir, et il la regarda pendant une minute ou deux. Bientôt un chat parut, sorte d'animal qu'il n'avait pas encore vu : l'enfant poussa un petit cri joyeux, bientôt renouvelé, étendit les deux bras, se pencha de tout son corps vers l'animal, et, celui-ci ne venant pas se faire toucher, l'enfant prit devant lui une pose de quiétiste. Il est donc évident que la faculté d'attention est primitivement en rapport avec la vivacité des sensations.

La sensibilité plus développée qui produit les divers sentiments, c'est-à-dire, des idées, des souvenirs de sensations abstraits, agrandis et exagérés, exerce une influence considérable sur l'attention chez les adultes. « Chez la plupart des hommes, la direction définitive que prend l'intelligence est inspirée par le sentiment [1]. » Qu'est-ce qu'aimer, sinon penser constamment avec plaisir à une personne ou à une chose ? Qu'est-ce que haïr ? Penser toujours avec peine à l'objet désagréable. C'est la passion, c'est-à-dire, l'attention toujours excitée par le sentiment, qui fait les amoureux, les artistes, les héros, les savants. Je modifierais volontiers le mot de Buffon, et j'écrirais que le génie est une longue passion. Le petit enfant, à peine âgé d'un mois, est déjà capable d'éprouver, nous l'avons déjà dit, dans une mesure restreinte, des sentiments proprement dits. Il aime sa mère pour le bien qu'il en reçoit, sinon pour elle-même ; il aime son biberon ou le sein qui l'allaite, les bras qui le caressent ou le portent, le visage qui lui chante ou lui sourit, les yeux qui lui parlent ; il craint, il désire, il souffre, il espère, il s'ébaudit, il s'irrite : autant de stimulants pour sa faculté d'attention déjà développée par l'exercice et par l'habitude des sensations vives. Mais, hâtons-nous de le dire, sa sensibilité morale, encore à l'état de vague formation, ne peut encore influer que médiocrement sur son attentivité, même dans le cas des prédispositions héréditaires les plus heureuses.

[1] Dr. Castle, *Phrénologie spiritualiste*, chap. *de l'Education*.

Cette diversité originelle des facultés qui concourent à former ou à exciter l'attention est la plupart du temps atténuée par l'effet des compensations naturelles. L'enfant très impressionnable éprouve un trop grand nombre de sensations différentes, pour qu'elles transmettent au cerveau un retentissement durable ; de là une habitude d'attention prompte et éparpillée, capricieusement et insuffisamment accordée à toute chose. Aussi est-il à craindre que la petite fille dont j'ai parlé plus haut, avec l'éducation tout ordinaire qui l'attend, c'est-à-dire à demi livrée au hasard de ses facultés natives, ne produise qu'une femmelette nerveuse ou banale, à idées incomplètement nettes et précises, peut-être bizarres et disparates, une femme superficielle tout à la fois par l'esprit et par le cœur. L'autre petit enfant dont j'ai parlé au même endroit, plus rebelle aux impressions ordinaires, d'une sensibilité plus lente à s'éveiller, avec son attention plus paresseuse à se donner comme à se déprendre, pourra, dans les mêmes circonstances éducatives, devenir sans peine un esprit net, ferme et pratique : il aura peu d'idées peut-être, mais elles seront tenaces, et vraisemblablement exactes, parce qu'il aura pris son temps pour les former; pour peu que le développement spontané de ses facultés moyennes ne soit pas contrarié, il saura bien le peu qu'il saura. Ajoutons que les ressorts de son attention auront bientôt conquis, par l'exercice, une puissance d'adaptation qui compensera peut-être le défaut de vivacité. C'est là un point qui intéresse la pédagogie rationnelle.

Quelques différences que les prédispositions naturelles ou l'exercice habituel puissent mettre entre les facultés individuelles, le caractère général de l'attention est d'être courte et mobile. Cette concentration de l'activité de l'esprit sur un objet, cette direction trait à trait du regard intellectuel (pardon pour ces métaphores qui ont l'air d'expliquer l'inexplicable), est aussi difficile au petit enfant,

qu'il le serait à un valétudinaire de renouveler pendant deux minutes la série d'efforts musculaires représentant la suspension d'un poids lourd. Ce qu'on appelle un acte d'attention est, en réalité, une série d'actes attentifs répétés un plus ou moins grand nombre de fois dans une durée relativement très courte. Ne nous exagérons pas cependant cette rapidité foudroyante de la pensée. Cette prétendue vitesse incommensurable, le Hollandais Donders, et d'autres après lui, l'ont mesurée, pour l'homme comme pour les animaux. Mais, quoique cette rapidité ne soit pas incalculable, elle n'en est pas moins considérable, et, faire attention à une chose, ne serait-ce que pendant quelques minutes, c'est l'avoir observée plusieurs fois dans ce court espace de temps [1].

Aussi, malgré les services que la volonté, le désir tenace, l'habitude rendent à l'attention, en lui donnant une facilité et une énergie toujours accrues, l'attention est toujours sur le point de faire défaut à l'homme même le mieux doué. Les personnes les plus familiarisées avec le travail intellectuel sont souvent obligées de se faire violence, pour se mettre à un labeur même des plus goûtés. Bien peu de gens, je le crois, travaillent parce que le travail leur est agréable. Ils se décident presque toujours à ce commencement pénible par des motifs dominants, par nécessité, par intérêt, par amour-propre, par devoir. Mais à peine relancés dans leur voie habituelle, le plaisir d'avancer les tient en haleine, facilite et accentue leur attention, jusqu'au moment où la lassitude vient tout à coup l'enrayer. Ils échappent d'ailleurs à

[1] La force de l'attention est une expression large qui comprend plusieurs qualités particulières. Il faut entendre par là tout à la fois, comme J. Sully l'a montré le premier, je crois, le pouvoir de concentration de l'attention qui est manifesté par l'attitude expectante, la faculté de maintenir son attention en dépit d'excitations étrangères à son objet, celle de la porter et de la fixer sur des objets n'offrant pas un intérêt direct, celle de la transporter, de la varier, de la renouveler, etc. (V. *Manuel de psych.* p. 80-100).

ce dégoût et à cette difficulté du travail intellectuel, par un effet de cette loi de la nature qui fait que l'esprit se repose dans le changement. comme la variété des aliments renouvelle l'appétit. Mais le petit enfant, tiraillé sans cesse par des impressions surexcitantes, et doué d'une force de résistance très petite, n'a pas de tels réactifs contre la lassitude du cerveau. Au moindre effort d'attention, il est rendu.

C'est pourquoi l'enfant le plus attentif l'est infiniment peu. « Cette faculté de l'attention, qui joue un rôle si considérable dans la vie scolaire, n'a, elle aussi, été que très imparfaitement étudiée jusqu'à présent. Je ne connais guère que deux hommes, Horace Grant et Chadwick, qui soient entrés dans cette voie. Leurs recherches nous ont bien appris qu'au-delà de cinq à six minutes pour les enfants jeunes, et de trente à quarante-cinq minutes pour les écoliers, l'attention est fatiguée et l'effort intellectuel fait défaut ; que, dans les écoles, la capacité d'attention varie avec la durée des classes, la saison, les heures du jour, les heures de la semaine, la distance qui sépare le travail des repas, etc.... Ces observations n'ont fait qu'ouvrir la voie [1]. » Si cette étude est à peine ébauchée pour les enfants en général, elle n'est pas même entrevue pour les nourrissons, pour les enfants pris à partir de la naissance jusqu'à l'époque des premiers essais de la parole. Il faudra de longues et patientes observations pour en arriver seulement à cette esquisse de la psychologie du petit enfant, que notre ambition n'est pas d'essayer, mais d'indiquer.

Ajoutons que, si l'enfant exerce très faiblement son attention, il l'exerce très souvent, d'une façon rapide, mais néanmoins profitable. La puissante sensibilité de son jeune cerveau compense quelquefois, et surtout avec le secours des répétitions fréquentes, la force de concentration de l'adulte. «Chez les jeunes enfants, dit M. Luys, les cellules cérébrales sont douées de caractères histologiques tout spéciaux ; elles sont mollasses, grisâtres, flexibles en quelques

sortes ; elles sont de plus, au point de vue dynamique, vierges de tout ébranlement antérieur [1] ; aussi peut-on dire que l'excitation sensorielle qui arrive en elles à cet âge, s'y imprime d'autant plus facilement qu'elle les trouve à l'état de viduité, et que leurs forces coercitives n'ont pas encore été mises à l'épreuve. — D'autre part, dans les premières années de la vie, la substance cérébrale est en perpétuel travail de développement organique. Des éléments nouveaux s'ajoutent incessamment aux éléments anciens, et comme les nouveaux venus, suivant toute vraisemblance, dérivent de leurs prédécesseurs, on est amené à dire que les cellules filles qui apparaissent, empruntent aux cellules mères qui leur ont donné naissance un lien de parenté fatal, une sorte de transmission héréditaire des états divers des cellules mères d'où elles dérivent. — C'est dans ces rapports intimes de cellule à cellule, dans ces liens mystérieux de parenté, qu'il faut chercher le mot de certains souvenirs. C'est ainsi que certaines impressions perçues au temps de notre première enfance, se trouvent devenir le patrimoine commun de certaines familles de cellules, lesquelles les maintiennent à l'état de verdeur, les avivent incessamment par une sorte de synergie permanente. —Chez le jeune enfant l'impressionnabilité de la substance cérébrale est telle qu'elle retient, *motu proprio*, toutes les impressions qui viennent l'assaillir, aussi passivement qu'une plaque photographique sensibilisée qu'on expose à la lumière retient toutes les images qui viennent se refléchir à sa surface [2]. »

III

Parmi les dispositions les plus importantes à surveiller,

[1] Fonssagrives, *L'Education physique des jeunes garçons*, p. 176.
[2] Luys, le *Cerveau et ses fonctions*, p. 126.

quant au développement de l'attention, il faut noter les dispositions affectives. C'est en essayant de les faire naître, et en les exerçant, qu'on a pu doter les idiots de cette faculté, condition expresse de toutes les autres. Mais on a déjà fait mieux, en s'attaquant au centre même des fonctions intellectuelles. Le Dr Lannelongue a institué une opération chirurgicale, aussi bienfaisante qu'audacieuse, dans l'intérêt des enfants microcéphales : c'est la craniectomie. La microcéphalie, ou petitesse anormale de la tête, causée par la soudure prématurée des os crâniens, ne va pas sans l'idiotie. L'opération consiste à pratiquer dans le crâne une ou deux ouvertures de dix ou douze centimètres de long sur deux ou trois centimètres de large, et à donner ainsi du jeu à l'organe cérébral, que son oppression empêchait de s'exercer et de s'accroître. Le succès de l'opération est merveilleux : l'état intellectuel et moral du sujet se trouve amélioré tout d'un coup. « Le coup de scalpel, dit M. V. Meunier, qui raconte une expérience de ce genre, due à M. Prengrueber, a eu l'effet d'un coup de baguette. Dès le lendemain de l'opération, la salive ne s'écoule plus de cette bouche habituée depuis si longtemps à la laisser échapper, et si parfois elle mouille les lèvres du petit opéré, de lui-même, sans y être invité, il l'essuie. Il ne s'était jamais mouché ; dès le lendemain, il le fait. La veille, il ne savait se servir d'aucun joujou, si simple qu'en fût le mécanisme ; il ne savait pas même le tenir entre ses mains : le lendemain, il peut jouer d'une petite trompette et manœuvrer un de ces petits canons qui lancent des bouchons de liège. Enfin son aspect général paraît meilleur et son jugement en progrès, son langage est plus compréhensible. [1]

Il y a d'autres infirmités de l'attention, qui ne sont pas autre chose que des infirmités propres du cerveau ou des organes en rapport direct avec lui. On sait que « les mouve-

[1] Victor Meunier, Revue scientifique du *Rappel*, du 2 février 1892.

de la face, du corps, des membres, et les modifications respiratoires qui accompagnent l'attention, en sont les conditions nécessaires, les éléments constitutifs, les facteurs indispensables. »[1] C'est souvent aux organes de ces fonctions qu'il faut imputer les défaillances d'attention. Je n'en citerai qu'un seul exemple, se rapportant à un cas d'anomalie plus fréquent qu'on ne pense, celui de l'obstruction nasale. Guyé a montré les troubles intellectuels qu'elle peut engendrer.[2] L'inspiration, trouvant dans l'obstruction nasale un obstacle au passage de l'air, contraint l'enfant à un effort considérable, et la respiration se fait en grande partie par la bouche. Les vaisseaux lymphatiques de la muqueuse nasale sont en communication avec les vaisseaux des membranes cervicales, et, dans leur ressort, accomplissent l'élimination des produits de la combustion ; cette muqueuse étant tuméfiée. oppose un obstacle, si léger que ce soit, au cours de la lymphe, qui ne peut accomplir son œuvre de dépuration, le cerveau s'encombre de produits excrémentiels, il subit une sorte d'intoxication qui se traduit par une diminution d'activité des centres d'attention. Ce sont là des anomalies intellectuelles. qui ne sont incurables que lorsqu'on y apporte trop tard remède, et le remède dépend, non de l'éducation, mais de la chirurgie ou de la médecine. On peut en dire autant de beaucoup d'autres.

Terminons par un simple rappel d'observations que nous avons présentées ailleurs. « L'attention, dit M. Ribot, dépend d'états affectifs, les états affectifs se réduisent à des tendances, les tendances sont au fond des mouvements ou arrêts de mouvements, conscients ou inconscients. L'attention, spontanée ou volontaire, est donc liée à des conditions

[1] M. Ribot, *Psychologie de l'Attention*, p. 32.
[2] *Deutsche medic.* Wochensch, n°. 42. 1887.

motrices dès son origine [1]. » C'est dire que les qualités diverses des mouvements, exprimant directement le degré d'énergie nerveuse dont le cerveau dispose à un moment donné ou à l'état ordinaire, doivent nous renseigner, bien plus que l'observation cranioscopique, sur les qualités diverses de l'attention chez tel ou tel sujet. L'attention a ses vifs, ses lents, ses ardents, ses énergiques, ses équilibrés, comme la motricité, et comme les caractères de la motricité nous l'indiquent [2].

[1] *Psych. de l'attention*, p. 175.

[2] V. mon livre sur le *Caractère, de l'enfant à l'homme*, passim.

CHAPITRE VI

LE JUGEMENT

I

Si juger, c'est croire, ou affirmer mentalement quelque chose de quelque chose, il est évident que les petits enfants, comme les petits animaux, ont conscience de leurs sensations, qu'ils les localisent ailleurs qu'en une partie d'eux-mêmes, qu'ils les apprécient, les différencient, qu'ils se connaissent, sans s'être vus, et connaissent leur mère, en un mot, qu'ils croient quelque chose de quelque chose.

Il suffit de passer quelques heures auprès d'un petit enfant de deux ou trois mois, pour s'assurer qu'il est capable de juger. Le jeune Tiedemann, qui, voyant sa nourrice prendre son manteau, imagine la sortie en plein air, et s'en montre très réjoui, opère, en cette circonstance, plusieurs jugements : il croit que la personne qui, sous ses yeux, s'approche de l'armoire, lève les bras, et tire le manteau, est sa nourrice ; il croit qu'elle fait tous les actes que je viens d'énumérer ; il croit, en vertu d'une association d'idées familière, que ces actes seront suivis d'autres bien connus, la sortie hors de la maison, la véhiculation au grand air, au milieu de grandes lignes de maisons, au bruit de voitures, de chevaux, de chiens, sous des arbres, etc... Toutes ces choses qu'il croit être et qu'il voit, toutes ces choses qu'il croit devoir être parce qu'il les a vues suivre ordinairement les premières, ce sont des modes, des manières d'être, des formes de personnes et de choses, qu'il se rappelle et ima-

gine coexistant ou se suivant : ce sont autant de jugements synthétiques *a posteriori*, comme Kant aurait pu dire.

Lorsque la petite Marie, à trois mois et demi, distingue plusieurs parties de son corps, qu'elle joue avec sa mère, lui caresse le visage ou le sein, qu'elle jase aux jolies fleurs, qu'elle tend ses mains frémissantes et pousse des exclamations admiratives vers les belles couleurs, qu'elle se tourne du côté de la cage quand sa mère lui dit : « Écoute koko », qu'elle comprend les gestes, le ton de voix, la physionomie de ceux qui lui parlent, et rit quand on la flatte, pleure quand on la réprimande, qu'elle détourne tristement la tête pour ne pas voir un petit enfant placé sur le sein de sa mère, qu'elle souffre de voir sa sœur porter le biberon à ses lèvres, tandis qu'elle ne s'inquiète nullement lorsque sa mère en fait autant, est-il besoin de démontrer que tous ces faits impliquent des jugements très caractérisés ?

Ainsi, pour le petit enfant, comme pour les jeunes animaux, le débat ne pourrait porter que sur le degré auquel ils possèdent la faculté de juger. Ils ne font pas des jugements abstraits, ou prétendus abstraits, comme l'homme adulte. Mais, ainsi que lui, à la vue d'une personne, d'un animal, d'un fruit, d'un jouet, d'un meuble, ils le reconnaissent comme déjà perçu, ils lui reconnaissent telle ou telle qualité, ils le distinguent des objets qui l'entourent, ils saisissent en lui une ressemblance, une différence, ils le rangent dans tel ou tel groupe, et toutes ces opérations supposent le jugement, ou sont le jugement lui-même.

Si toutes les opérations intellectuelles, même la plus simple, impliquent, dans une certaine mesure, l'opération de juger, c'est l'association des idées, qui, jointe à l'action prenante de la personnalité, influe le plus sur la formation et sur la nature des jugements. « Deux esprits, qui seraient constitués exactement de même et placés dans un milieu exactement identique, se développeraient de la même manière et produiraient les mêmes pensées... Dans la généra-

tion d'une idée, il y a deux sortes de causes : l'état de l'organisme, comme dépendant des impressions antérieures, et ce même état, comme affecté par les conditions physiques [1]. »

Or, ces deux sortes d'états sont très-variables d'individu à individu. Les régions du cerveau où s'élaborent les idées ne sont pas également riches en éléments nerveux ; ces éléments ne sont pas doués d'une aussi puissante vitalité, ne sont ni aussi impressionnables, ni aussi bien combinés entre eux, chez un individu que chez un autre, De là des supériorités et des aptitudes d'organisation cérébrale qui se traduiront par la variété des jugements. Ajoutons que si, chez un même individu, les appareils sensoriels, conducteurs des incitations extérieures, ne possèdent pas tous les mêmes énergies, il en est ainsi à plus forte raison pour les appareils de plusieurs individus, et ces différences amèneront une rapidité ou une perfection très-variable dans les opérations individuelles du jugement.

Trois petits enfants, de huit à neuf mois, sont établis pour jouer sur un tapis, au milieu de la chambre. Je parle très haut, pour attirer leur commune attention, et je m'empresse de poser sur le tapis, à un mètre de l'endroit où ils sont assis, un petit cheval blanc à roulettes. L'un d'eux, A. pousse aussitôt un cri d'admiration ; B. ouvre la bouche et a les yeux fixés sur le jouet ; C. le regarde d'un air indifférent. Cinq secondes se sont écoulées : A. agite les deux bras et tend la tête en avant ; B. tend aussi les bras, mais un peu plus tranquillement, et comme par imitation de ce qu'il lui voit faire ; C. les regarde s'agiter, et pousse à son tour un espèce de cri ou de gazouillement (quatre secondes). A. n'y tient plus, il se précipite en avant, et tombe par côté, la tête contre le parquet ; il pleure, je l'aide à se relever, et aussitôt il recommence les mêmes gestes et les

[1] Draper, *Les conflits de la science et de la religion*, p. 95.

mêmes mouvements en avant, et il essaie de marcher à quatre pattes vers le cheval ; B. n'avait pas perdu l'animal de vue, il me regarde, et me fait des gestes de désir ou de supplication, il est sur le point de faire la grimace du pleureur ; quant à C., il regarde A. marchant à quatre pattes, et il paraît plus préoccupé de cela que du cheval. Cet exemple suffit pour montrer, en rapport avec les différences d'impressionnabilité et de réaction personnelle, des aptitudes à juger, différant, et quant à la rapidité, et quant à la qualité du *processus* judiciaire. Plus l'enfant avance en âge, plus ces différences se notent avec facilité ; mais aussitôt qu'il arrive à la période d'initiation linguale, elles frappent les yeux de l'observateur le plus vulgaire.

Quelque différence que les variétés d'organisation et les accidents de la vie intellectuelle produisent entre les jugements formés par les divers esprits, il est cependant des analogies communes à l'espèce, et des rapports généraux, des jugements universels, qui constituent proprement le sens commun, ou la raison. Il n'y a pas d'intelligence humaine sans les idées, plus ou moins claires, que certains philosophes appellent encore idées innées ou premières, et qui seraient mieux désignées par le nom d'essentielles. Ces catégories d'Aristote, ces formes subjectives de la pensée, ces idées de qualité, d'être, de nombre, de lieu, de temps, etc., correspondent à la fois à la structure du cerveau, à la constitution de l'esprit humain, et aux propriétés permanentes de la nature. Tout homme, en présence des phénomènes extérieurs, les doit avoir de bonne heure : nous naissons tous avec une intelligence apte à les tirer, avec plus ou moins de rapidité et d'énergie, de nos premières impressions. C'est ainsi que l'innéité des idées peut très bien se concilier avec la théorie de la table rase. Il y a une raison des choses, qui correspond à la raison humaine, mais dont celle-ci n'est que le produit et l'image. La raison, faculté de production des idées pures, n'existe pas.

Nous avons vu que l'enfant âgé de trois mois juge déjà, dans bien des cas, tout comme l'homme fait. Il nous faut montrer par quels degrés il arrive à développer cette faculté qui commence par être une simple aperception d'existence, passe du concret à ce qu'on appelle l'abstrait, devient jugement comparatif et s'étend jusqu'à la conception de ressemblances plus ou moins nombreuses.

II

La première forme du jugement est l'appréhension pure et simple d'un concret avec une ou plusieurs de ses qualités. Ce concret peut être notre propre personne ou les êtres qui l'avoisinent. On ne saurait dire par laquelle de ces deux sortes d'aperceptions l'enfant débute : il est probable qu'il exerce primitivement toutes les deux à la fois. Les premiers jugements ne sont pas autre chose que l'application immédiate de son esprit à son être et aux autres objets, c'est-à-dire, aux sensations dans lesquelles il se sent lui-même et sent ou infère ces objets. Mais de même que les premiers jugements sont sans distinction du subjectif et de l'objectif, de même ils sont aussi sans distinction de sujet et d'attribut. Il y a longtemps pour lui, comme pour l'animal inférieur, une double fusion de ces termes. L'huître a, d'un côté, quelque sentiment d'elle-même, et de l'autre, quelque sentiment des objets extérieurs ; elle n'affirme pas son existence, mais elle la sent, elle y croit fortement ; elle croit fortement aussi à l'existence, c'est-à-dire, à la réalité des objets extérieurs. Ce sont là des jugements d'existence, de modalité, d'extériorité, implicitement produits. De même son existence et l'existence d'autres corps étrangers s'affirment pour le fœtus dès les premières sensations conscientes : ce sont là des jugements implicites, confus, mais réels. Dans la première période qui suit la naissance, les jugements de l'enfant commencent à s'accuser un peu plus,

sans sortir longtemps de la sphère des concrétions individuelles. Cette période peut durer jusqu'au second mois inclusivement, mais avec une tendance plus ou moins marquée à passer du concret à l'abstrait, de l'individuel au général, autrement dit, au semblable. Un progrès notable s'est opéré dans la faculté de juger quand l'enfant reconnaît des images, et un plus grand quand il attend certains faits ou certaines sensations à la suite de certaines représentations. C'est ce qui a lieu dans tous les exemples cités au commencement de ce chapitre. Le jugement primitif, dans sa première phase, est un discernement de perceptions ; la seconde phase est une association d'images, une suggestion accompagnée de croyance.

Le vrai jugement se trouve déjà, toutes proportions gardées, dans un enfant de trois mois. Quand il applique mentalement une idée de qualité à telle forme ou à telle couleur d'objet, par exemple, quand il distingue un aliment d'un autre, un animal d'un autre, il s'est déjà établi dans son esprit une tendance à reconnaître le semblable et à distinguer le différent. C'est là une manière de juger, très pauvre en fait de comparaisons, absolument vide de généralités, mais qui n'en ressemble pas moins aux jugements ordinaires de l'adulte. Un enfant de dix mois commence même à ébaucher ce jugement, je ne dis pas abstrait, au sens des philosophes, mais séparé, mais distinct, tout en restant concret, de l'existence. En effet, quoi qu'on en ait dit, les jugements d'existence ne font pas exception à la règle générale : ils ont aussi pour origine, pour condition et pour occasion ces rapprochements d'images et de réprésentations, qui produisent en nous des idées accompagnées d'évidence, de croyance, de reconnaissance. Pour l'enfant même encore muet, la présence et l'absence d'un être ou d'un objet sont déjà des faits bien distincts ; être, c'est pour lui se trouver là ; ne pas être, c'est avoir disparu. Aussi comprend-il très bien ce qu'on veut dire par ces mots *a-pu*

(il n'y a plus), qu'il répétera bientôt lui-même, ainsi que les mots *peudu*, *peudu*, etc. Le jugement d'existence se confond primitivement avec celui de présence et d'absence, et se rapporte toujours à quelque chose de concret. L'enfant en est capable.

On aurait tort de croire que le jugement, pour s'exercer avec l'évidence qui fait la puissance de l'affirmation même implicite, exige le concours de généralisations très étendues. Une image très vive et très nette, qui s'accouple pour l'enfant à une représentation actuelle, a pour lui toute la force de vérité qu'elle aurait pour l'adulte. Elle est pour lui la réalité même. Il n'est pas nécessaire que le concept de *toujours* ni le grand nombre de ressemblances connues ajoutent à cette évidence : quelques expériences bien faites, quelques ressemblances, une seule ressemblance bien nette, cela suffit pour constituer le jugement dans sa pleine valeur. Aussi voyons-nous que les esprits limités dans leurs idées, contenant peu d'images, peu d'associations variées, sont les plus entiers et quelquefois les plus ardents dans leurs affirmations. Si l'on y regarde de près, la généralité des pensées comporte, si ce n'est un certain vague, au moins une certaine indécision, qui peut simuler la largeur de jugement, qui l'annonce quelquefois, mais qui s'impose comme une nécessité avant d'être une vertu intellectuelle : plus la généralité est étendue, plus les ressemblances connues sont nombreuses, plus elles suggèrent des idées de différences réelles, et partant de différences, c'est-à-dire d'affirmations possibles. Aussi le savant, l'homme d'expérience, hésiteront, retiendront leur jugement et leurs actes, lorsque l'ignorant, l'homme inexpérimenté, l'animal adulte, l'enfant s'empresseront de juger et d'agir [1].

C'est pour ignorer la marche propre à l'esprit du jeune enfant que nous nous imaginons que sa logique est en défaut, quand elle est en opposition avec celle que nous pratiquons et dont nous lui inculquons les principes tout faits

avec notre langage. Comme nos jugements se rapportent à des concepts relativement généraux, en tout cas plus étendus, plus nombreux, tout autres que ceux de l'enfant, les mots qu'il emploie n'ont pas la signification que nous leur prêtons arbitrairement. Ils représentent pour lui des faits, et nous leur faisons signifier des collections de ressemblances, des rapports généraux, etc. Il applique une de ces idées générales, c'est-à-dire un terme particulier et empirique de ressemblance, à une sensation donnée, et comme son jugement devait exprimer pour nous, non pas une relation entre deux faits, mais une relation entre une idée et un fait, nous le trouvons faux. Ce jugement est la vérité pour lui, l'erreur pour nous. Les observateurs et les éducateurs du premier âge devraient être convaincus que les progrès de la pensée sont en rapport avec ceux de la faculté d'analyse portant sur les objets, plutôt qu'avec les progrès de la parole. Trop souvent, il est vrai, nous exagérons cette vérité en nous figurant, à l'exemple de Condillac, que l'enfant est capable d'observer, « jusqu'aux plus petits détails », non seulement les objets extérieurs, mais les opérations de l'esprit elles-mêmes. D'après cette vieille théorie, naguère encore en honneur, en apprenant à exprimer ses jugements par les mots, l'enfant apprend à les observer partie par partie ; l'art de penser n'est, pour ainsi dire, que l'art de parler. Oui, si l'enfant parlait sa parole à lui, et non la nôtre. Cependant, Condillac, par une légère contradiction avec lui-même, admet que l'enfant juge et raisonne avant d'avoir appris à parler. A la vérité, réduit « aux seules impulsions de la nature », l'enfant tombe dans des erreurs graves et fréquentes. L'animal, qu'on veut bien aussi regarder comme un produit brut de la nature, commet souvent les plus grossières erreurs, même en ce qui touche à son intérêt. La faillibilité de l'instinct est un fait acquis à la science. Mais à la somme d'erreurs qui proviennent de l'usage spontané de ses facultés, il s'en ajoute pour l'enfant

un grand nombre qu'il faut attribuer à l'interprétation non moins défectueuse que nous faisons du sien.

La nature fait en grande partie, sans que nous puissions ou sachions y prendre notre part, les premiers frais du développement des facultés enfantines. Elle le détermine par ses besoins qui sont la condition de leur exercice utile. Un enfant apprend surtout parce qu'il y a plaisir et utilité pour lui. Ses idées distinctes viennent du besoin qu'il a de les démêler. Il les acquiert de lui-même, par la simple manière dont il conduit ses sens. Mais son erreur ne vient-elle que de ce qu'un besoin pressant lui fait porter à la hâte un jugement ? Cela peut arriver ; cela même arrive souvent. Il a donc conduit mal ses sens ; mais l'erreur peut n'être que momentanée. « Trompé dans son attente, il sent bientôt la nécessité de juger une seconde fois, et il juge mieux : l'expérience qui veille sur lui, corrige ses méprises. Croit-il voir sa nourrice, parce qu'il voit dans l'éloignement une personne qui lui ressemble ? Son erreur ne dure pas. Si un premier coup d'œil l'a trompé, un second le détrompe, et il la cherche des yeux. » Je trouve que Condillac surfait outre mesure la faculté judiciaire de l'enfant, et surtout du tout jeune enfant, sa puissance de réflexion et de réaction sur ses premiers jugements de sensations. Cette correction des erreurs des sens par des observations renouvelées, se fait dans l'enfant à son insu : il juge et se déjuge tout machinalement.

Ce qui me paraît encore excessif dans cette théorie, adoptée en partie par Rousseau et reproduite avec éclat par Herbert Spencer, c'est de supposer que l'enfant s'aperçoit clairement que « la douleur vient à la suite d'un jugement faux, comme le plaisir vient à la suite d'un jugement vrai. » Que l'enfant, non pas au début, mais lorsqu'il a cinq ou six mois, il ait acquis déjà, dans une mesure très restreinte, il est vrai, la faculté de comprendre et d'utiliser quelques avertissements de l'expérience, c'est de toute évidence.

Mais il est insoutenable que le plaisir et la douleur, « ses premiers maîtres », lui donnent des leçons sûres, « parce qu'ils nous avertissent si nous jugeons bien ou si nous jugeons mal ». Le plaisir et la douleur sont des maîtres de la plus incontestable autorité, mais qui ont eux-mêmes besoin d'être redressés. Il serait aussi hasardeux de s'en tenir absolument à la conclusion qui ressort naturellement de ces prémisses, c'est que dans l'enfance nous faisons des progrès rapides et étonnants, parce que nous les faisons sous la direction de ces merveilleux maîtres de science. En vérité, la force de réceptivité et de rétentivité inhérente à nos jeunes organes si élastiques et à peu près vides d'impressions, la nature même des impressions de cette époque, qui se rapportent principalement aux besoins de première nécessité, et qui sont relativement peu nombreuses, et faciles à discerner, en un mot, la puissance d'absorption supérieure à la puissance de digestion et de combinaison, sont bien pour quelque chose, avec les avertissements de la nature, dans ces progrès rapides, mais superficiels. Il faut dire aussi que l'enfant, à peine âgé d'un an, dont les facultés et les prétentions sont accrues, se trouve en présence d'une œuvre plus vaste et plus difficile, et il est donc naturel qu'il se mesure avec elle avec une infériorité relative. A toutes ces causes d'erreurs qui lui sont propres, puisqu'elles dérivent de la nature des choses et de la nature de l'esprit, aux causes mêmes plus particulières de faux jugements qui résultent de ses prédispositions organiques ou de sa complexion psychique, il faut ajouter, pour une part considérable, celles que l'imitation forcée de notre langage et de nos pratiques intellectuelles lui impose à chaque instant.

Toujours est-il que la nature donne de sérieux avertissements pour redresser un grand nombre d'erreurs commises malgré elle, ou même avec son aide. Mais c'est surtout aux adultes qu'elle les donne. Les mères intelligentes sa-

vent combiner leurs leçons avec ces avertissements, au moins dans la mesure où la chose est possible. J'en ai connu une qui, pour empêcher son petit enfant de s'approcher du feu, le laissa se brûler légèrement l'épiderme avec un fer chaud qu'elle tenait exprès à la main. L'enfant qui devait faire par lui même cette expérience souvent dangereuse, la fit ainsi, comme de lui-même : il pleura, la mère le consola, et lui dit à plusieurs reprises, en lui montrant le fer : « C'est chaud, cela brûle Edmond. » L'expérience renouvelée et variée, et toujours avec la même innocuité, lui avait appris bien vite, à l'âge de douze mois, à se défier du feu, des instruments qu'on en retirait, de la lampe. de la soupe trop chaude, etc. Ces deux mots *chaud* et *brûle*, ou la simple action de souffler. qui est un signe visuel et auditif tout à la fois, s'appliquant à quelques objets bien définis, lui avaient appris ce qu'ils signifiaient. Il s'habitua même, quand il se trouvait rapproché d'un objet fumant ou qui lui paraissait chaud, à faire un geste de répulsion en imitant avec ses lèvres le bruit d'une personne qui souffle avec force. On peut ainsi, par des répétitions d'expériences bien déterminées et par le simple jeu de l'association des idées, amener l'enfant à bien juger d'un grand nombre de choses et à se conduire conformément à ces jugements. La nature et l'enfant font aux trois quarts les frais de cette éducation naturelle : nous pouvons faire le reste.

III

L'observation attentive de l'enfant nous fournit une foule d'indications non-seulement sur la genèse des facultés qui font la véritable force de l'adulte, mais sur la direction à donner à ces facultés naissantes. Ainsi l'enfant. de lui-même, juge après comparaison : à nous de le voir faire, pour l'aider à la tâche sans qu'il y paraisse trop. A force de tourmenter un chat ou un chien, il en reçoit un coup de griffe ou

un coup de dent, et il dit : « Vilain Minet, vilain Médor. » C'est à nous de lui faire reproduire le jugement par lequel il a affirmé le rapport saisi entre l'idée de chat ou celle de chien et celle de coup de dent ou de coup de griffe. Quand il dit : « Gentil bébé » ou « vilain bébé », il fait encore un jugement comparatif portant sur le rapport saisi entre tel de ses actes et la qualification qu'il reçoit d'ordinaire. C'est à nous de le mettre fréquemment en situation de renouveler de tels jugements, avec la même formule, à propos d'actes et d'événements dont nous ne pouvons pas toujours amener la présentation, quoique nous puissions toujours la mettre à profit. Nous accroîtrons ainsi, autant qu'il est en nous, et sans étouffer l'initiative de l'enfant, son trésor d'observations, de termes de comparaison, de traits de ressemblance, en un mot, son domaine intellectuel.

Mais ici le grand écueil à craindre, c'est de vouloir développer les enfants, non pour eux, mais pour soi-même. Que de personnes prétendent leur inculquer des jugements et des pratiques de grandes personnes, sans s'être demandé ce que ces frêles esprits pouvaient en comprendre et en retenir ! Je ne citerai qu'un seul exemple, dont j'ai été témoin à une table d'hôte de Luchon. Il est d'usage dans les bonnes familles espagnoles de laisser toujours quelque chose dans son assiette, afin de ne pas paraître trop grand mangeur. On habitue les enfants à cet usage, en leur disant quelquefois : « La politesse exige qu'on laisse un peu dans l'assiette ; n'oublie pas cela, c'est la politesse. » A la table où j'étais assis, une petite fille de deux ans et demi avait laissé à regret une parcelle de je ne sais plus quelle friandise. Elle se pencha vers sa mère, et lui dit à l'oreille, mais d'une voix entendue par tout le monde : « Permettez-vous, maman, que je mange la politesse aujourd'hui ? » C'est ainsi que nous sommes compris des enfants que nous ne prenons pas la peine de chercher à comprendre. Nous leur prêtons toujours trop ou pas assez d'intelligence ou même d'esprit.

Je dois signaler, à ce propos, une erreur assez commune chez les moralistes et les éducateurs, et sans doute aussi chez les parents. On dit l'enfant observateur et bon juge des caractères. Ceci demande une explication. Sa faculté de discernement, très limitée dans sa portée, est toujours subjectivement renfermée dans des limites assez rapprochées. Il ne dirige, comme l'animal et le sauvage, sa faculté de discernement que sur les qualités extérieures les plus saillantes, celles surtout qui lui présentent un intérêt quelconque, actuel ou prochain. L'attention, éveillée par l'intérêt, fait donc saisir à l'enfant une foule de différences pleines d'importance pour lui, souvent nulles pour autrui. Ce qu'il saisit bien, en général, et du premier coup, c'est l'expression dans les gestes, la physionomie, le ton, la voix, des sentiments simples et communs, la brute signification plus que les délicates nuances même des émotions qui touchent de près à la sympathie. L'enfant de six mois sait très bien à qui il a affaire, mais pour quelques actions seulement, quand il est en présence d'un père sévère ou gâteur, d'une mère ferme ou molle, d'un oncle joueur ou d'une tante maussade, d'un camarade espiègle ou endormi, gai ou triste, doux ou brutal. Il sait fort bien, à cet âge, mais surtout quelques mois plus tard, ce qu'il peut se permettre avec les uns et pas avec les autres. Ainsi les animaux connaissent de loin leur proie, et s'y prennent avec elle d'une autre façon qu'avec d'autres animaux. Ainsi les sauvages ont une acuité de sens, ou plutôt une judiciaire sensible, exclusivement limitée au genre de perceptions qu'ils ont eu le plus d'intérêt à discerner. Ainsi un ouvrier imprimeur reconnaît au simple toucher la lettre qu'il cherche, et la lingère distingue d'un coup d'œil, entre un grand nombre d'autres, l'aiguille ou le fil du calibre qu'il lui faut. Ainsi encore l'entomologiste ou le botaniste dit d'emblée le nom de l'insecte ou de la plante que leur éloignement ou leur petitesse rendent à peine visibles. Cette faculté de

discernement est affaire d'habitude intéressée, et pourtant encore sujette à un grand nombre d'erreurs [1].

On peut quelquefois noter dans le tout jeune enfant des jugements aussi concrets, aussi peu généraux que possible, qui dans l'adulte passent pour des jugements généraux. Je n'en citerai qu'un seul exemple, relatif à la pluralité dans la répétition, qui se confond presque avec celui de quantité déterminée dans le temps. Je me promenais avec mon neveu Charles, alors âgé de quatre ans. Nous longions un canal aux bords plantés de saules et d'aulnes. Charles, apprenti naturaliste, qui avait l'œil à tout, sans cesser de causer avec moi de la façon la plus intéressante, me montra tout à coup une libellule aux ailes de gaze bleue qui venait de s'envoler à notre approche. « Généralement, se mit-il à dire (et j'écoutais attentivement, me demandant ce qu'annonçait cet adverbe considérable dans une bouche de quatre ans)... généralement, répéta-t-il une seconde fois, les libellules se mettent sur les feuilles, au soleil ; mais pas toujours, non. » J'avoue que je fus surpris de voir un si jeune enfant faire ainsi acte d'abstraction appliquée, ou du moins manifester une tendance à l'abstraction générale à propos de faits concrets qu'on avait interprétés devant lui, dont il avait compris l'interprétation.

Il n'est pas jusqu'à ce genre d'abstration aboutissant à des jugements pratiques dont on ne puisse trouver le rudiment même dans un enfant âgé de vingt mois. Assurément il ne faut pas s'attendre à lui voir faire la part du bien et du mal, des qualités et des défauts dans les personnes et dans les choses ; ou s'il le fait, c'est comme tant d'hommes peu instruits ou peu sagaces, sans le savoir, et dans une

1. Comme il n'y a guère d'idées sans jugements, et de jugements sans raisonnements, on peut dire que l'erreur n'est la plupart du temps que la conséquence d'une induction ou d'une déduction fautive. Nous traiterons donc plus spécialement de l'erreur au chapitre du raisonnement.

forte petite mesure. Il est pourtant certain que les idées qu'il a de son père, de sa mère, des siens, des animaux qu'il connaît, ne sont pas des idées simples ; qu'il s'en est formé des conceptions générales et dominantes, des tous mentaux dans lesquels il tranche à chaque instant des abstractions proportionnées à sa capacité judiciaire. Ceux qu'il connaît peu sont bons ou méchants, tout d'une pièce, comme les héros de la tragédie pseudo-classique ; ceux qu'il connaît bien ont, à sa connaissance, tantôt ceci, tantôt cela, et surtout selon sa propre conduite : et il le sait très bien. Dans de très étroites limites, il est vrai, son jugement va donc jusqu'à l'abstrait et au général.

IV

Il est quelques autres des qualités du jugement chez l'adulte, qui se montrent déjà, pas de bonne heure, par intervalles, chez quelques enfants. Ces qualités sont la promptitude, la décision, la justesse, la fermeté, l'indépendance, la souplesse ou docilité, la clarté, la distinction, la réflexion ou délibération. Ces qualités se trouvent souvent opposées les unes aux autres chez l'adulte, à plus forte raison chez l'enfant. Il en est même quelques-unes d'entre elles qui resteront toujours incompatibles, ou du moins dont la conciliation artificielle sera très difficile et très rare. On observe beaucoup de différences individuelles sous tous ces rapports.

La promptitude indique, avant tout, la vivacité, ou la rapidité de l'impression produite sur le cerveau : elle peut marquer aussi la *décision* du caractère. Mais elle est aussi trop souvent l'indice d'une volonté faible, d'une attention molle ou glissante, d'une plus ou moins grande incapacité de réflexion. Pour toutes ces raisons, chez l'enfant le mieux doué, et même le moins impressionnable, ou le plus lent dans ses opérations intellectuelles, nous devons trouver en

prédominance la forme impulsive du jugement. Au surplus, chez les enfants les plus capables d'attention, la réflexion est toujours courte : ils jugent plus ou moins tout d'un coup, et l'important c'est d'abord la justesse et en second lieu, la netteté et la précision du jugement,

La justesse dépend surtout de l'aptitude à comparer, c'est-à-dire, à distinguer et assimiler. Plus l'enfant montre, et montre de bonne heure, ces deux qualités essentielles d'un bon esprit, plus il sera. l'expérience venue, capable de former des jugements vrais et étendus. Pour peu que ses organes d'audition et de phonation fonctionnent régulièrement, sa parole, lente ou facile, ne manquera pas de précision, et cette précision même de la forme ne pourra qu'ajouter à celle de la pensée. Cette précieuse faculté est déjà manifeste chez des enfants de trois ans, pour ne pas dire chez des enfants un peu moins avancés en âge. Chez d'autres elle est d'exception, quand il s'agit d'expériences nouvelles à interpréter, de cas où la routine et le psittacisme ne suggèrent pas des jugements impersonnels.

Pour la *fermeté* du jugement, elle dépend autant de la ténacité de la mémoire que de la netteté et de la précision des impressions. Deux enfants de trois ans, d'égale intelligence, auront le jugement d'autant plus ou moins juste, qu'il sera plus ou moins ferme, et réciproquement. Quand on a bien vu, et qu'on s'en souvient, à moins d'être une volonté faible et indécise, on s'en tient à la chose jugée : cela est vrai pour l'enfant comme pour l'adulte. Au surplus, la *ténacité* d'un esprit ferme, même dans les premières années, ne ressemble en rien à l'absurde *entêtement* d'un esprit borné et dépourvu de souplesse. Certains enfants, comme les idiots, par apathie, par édourderie peut-être, se montrent si indifférents à ce qu'on leur demande, s'ils n'y ont pas un intérêt évident, que le moindre doute qu'on émet suffit à les ébranler dans leurs convictions. Mais il en est qui sont très tenaces dans leurs jugements.

Pour ce qui est de *l'indépendance* dans le jugement, on perdrait son temps à chercher quelque chose de tel dans l'enfant des trois premières années. Il est naturellement forcé de croire, et de croire beaucoup, de croire aveuglément, les adultes sur parole. Que deviendrait-il autrement, et que seraient ses jugements théoriques, et surtout ses jugements pratiques, s'il lui fallait décider sur la plupart des choses qui l'entourent ou qui s'offrent à lui, borné exclusivement à sa propre expérience ? C'est déjà beau pour lui de s'assimiler les jugements d'autrui, et d'en faire un petit nombre d'exacts, sur son propre fonds d'expériences et d'associations d'idées, fonds très pauvre en comparaison de celui d'un adulte *intelligent* ou non, mais très riche eu égard au petit nombre de jours qu'il a vécu, regardé, écouté, appris et retenu. Un bon observateur saura bien démêler ce que tel ou tel enfant vaut intellectuellement par ce qu'il saura reproduire des jugements émis devant lui, par la façon dont il répètera et étendra à des cas nouveaux les jugements suggérés par autrui ou spontanément portés.

CHAPITRE VII

L'ABSTRACTION.

I

Les sensations produisant nos idées, on peut dire que toutes nos idées distinctes ont pour condition l'analyse. « Aucun sens ne représente toutes les qualités que nous apercevons dans un corps. La vue représente les couleurs ; l'oreille les sons, etc... En nous servant séparément de nos sens, les corps commencent donc à se décomposer : nous observons successivement les parties d'une montre. Le toucher est de tous les sens celui qui nous découvre le plus de qualités ; mais lorsqu'il en représente plusieurs à la fois, il ne les fait cependant remarquer que l'une après l'autre [1] ». Cette nécessité d'analyse, en rapport avec notre constitution organique, peut être considérée comme ayant deux formes ou deux degrés principaux, l'analyse qui aboutit aux notions d'individus, et celle qui aboutit aux notions de modes ou de qualités, qu'on est convenu d'appeler idées abstraites.

Les progrès les plus sérieux de l'enfant s'opèrent lorsque déjà le sens de la vue et de l'ouïe viennent en aide au goût et au tact. C'est alors que l'on peut commencer à saisir quelques-unes des manifestations de cette jeune intelligence en voie de développement. On se ferait une fausse idée des premières perceptions visuelles du petit enfant, si on l'as-

[1] Condillac, *Cours d'Études*, T. I, p. 47. Édit. Dufart, an II de la Rép.

similait à l'aveugle que Cheselden avait opéré de la cataracte, et qui ne percevait des différents objets placés devant ses yeux qu'un amas de couleurs répandues sur une surface plane. D'abord le tact n'a pas encore fourni à l'enfant la conception d'une surface plane, et puis le champ de la vision nette ne s'ouvre pour lui que graduellement. A mesure que les organes visuels de l'enfant s'exercent, et que son champ de vision s'accroît, c'est surtout par parcelles lumineuses ou colorées que lui viennent les perceptions de la vue. Dans ce qui ferait pour l'adulte un tableau, il ne saisit que les points les plus saillants. Son œil ne distingue que peu à peu les diverses couleurs, et le défaut d'accommodation de sa vue ne lui permet de saisir que quelques objets saillants, ou même quelques parties de ces objets. C'est d'abord le mamelon de sa nourrice, la flamme ou l'éclatant reflet d'un flambeau, le relief d'un meuble, d'une fenêtre, ce qu'il y a de dominant dans les formes et les couleurs (formes et couleurs sont tout un pour l'enfant), qui frappent sa rétine et se gravent dans ses souvenirs. Ainsi, c'est couleur à couleur, c'est morcelées, comme celles de tous les autres sens que les impressions extérieures paraissent arriver, dès le principe, aux yeux de l'enfant. Or, percevoir distinctement des sensations, en conserver le souvenir distinct, en dehors de la complexité vague des impressions concomitantes qui n'ont que très peu affecté les sens, c'est là un travail de séparation, que l'on peut considérer comme une sorte d'abstraction rudimentaire.

Aux perceptions primaires, morcelées, isolées, que nous avons considérées comme de premiers abstraits, se joignent peu à peu les perceptions secondaires, dont l'ensemble va former les premiers concrets. Maintenant, il lui suffit d'une de ces perceptions dominantes, pour qu'elle lui rappelle et lui fasse induire tout un groupe de perceptions secondaires qui lui sont associées. Telle couleur, telle nuance, tel son, telle impression tactile ou sapide, lui suggèrent instantané-

ment l'idée de telle forme, de tel objet, de telle personne. La personne de sa nourrice a été d'abord connue par une succession continue d'analyses. C'est le sein qui lui procure de si douces jouissances, le mamelon auquel il applique ses lèvres, son contour doux et chaud, qui est une caresse pour son visage et un attrayant spectacle pour ses yeux ; ce sont ses mains tièdes et caressantes, sympathique objet de perceptions tactiles et visuelles : les différentes parties de son visage, ses yeux, son nez, son front, son menton, ses lèvres où loge le sourire sitôt compris, et d'où s'échappent à profusion les mots et les chansons agréables. Ce sont aussi les différentes parties du berceau où on le dépose plusieurs fois par jour, où il s'éveille, d'où on l'enlève pour téter ; les étoffes légères, mais d'un contact quelquefois si rude pour sa peau délicate ; les barreaux et les pieds de la chaise, la surface polie, les arêtes luisantes de la table et des meubles environnants ; ce sont tous ces objets qui l'ont frappé d'impressions parcellaires et successives, qui se relient maintenant entre elles sous forme de conceptions individuelles. Mais que ces idées d'individus et de petits ensembles distincts sont encore vagues et incomplètes ! Un petit enfant de deux mois distinguait nettement une personne

[1] Un concret, et, par suite, un abstrait, ne le sont donc jamais que relativement. « Quand nous nous occupons d'une chose ou d'une personne, l'idée que nous nous en faisons est toujours une idée abstraite. Du complexus d'images ou de tendances que peut être pour nous cette personne ou cette chose, nous extrayons ce qui peut se coordonner avec nos préoccupations, avec les tendances qui dominent actuellement notre esprit... De la perception à l'idée abstraite, nous trouvons, entre autres caractères, un arrêt graduel de l'activité de certains éléments. La suppression de certaines parties de la perception donne une image ; une intuition portant sur quelques-uns des éléments de l'image vive est impliquée par la production d'une image ; enfin l'idée abstraite suppose un nouvel arrêt et la suppression de quelques-uns des éléments de l'image. » Nous sommes heureux de voir nos propres idées confirmées par celles d'un psychologue aussi compétent que l'auteur de ces lignes, F. Paulhan, l'*Activité mentale et les éléments de l'esprit*, 246-247.

d'un animal et d'un meuble ou d'un mur ; mais il adressait son sourire à la première personne venue, et il cherchait le sein de toutes les femmes qui le prenaient sur les bras. Mais à trois mois, il distinguait si bien sa nourrice de sa mère, que si, la mère le tenant, un autre enfant était placé sur le sein de la nourrice, ou si une grande personne tenait la nourrice embrassée pendant quelques instants, il manifestait sa jalousie par son air refrogné et par ses pleurs. A cette époque il distinguait très nettement un chat d'un chien, l'un l'ayant griffé plus d'une fois, et l'autre lui prodiguant chaque jour ses caresses : à première vue, il se montrait fort joyeux, quand ce dernier apparaissait. Un mois avait suffi pour préciser dans son esprit un grand nombre de conceptions individuelles.

Quant à l'espèce d'abstraction qui nous fait séparer les modes des objets, la nécessité où l'enfant est de voir isolément pour bien voir l'amène continuellement à l'ébaucher. De ces objets, déjà distingués par lui comme individuels, lui viennent à différents moments des impressions particulièrement vives. Ainsi, je place une belle rose, à la lumière d'une lampe munie d'un abat-jour, en présence d'un enfant âgé de quatre mois : sa mère le tient debout sur ses genoux, devant la table sur laquelle j'ai posé la jolie fleur ; l'enfant ouvre la bouche, gazouille, tend les bras, sursaute, s'élance en avant ; sa mère le met sur la table, et il s'y s'agite et se disloque de la plus curieuse facon, toujours en regardant la rose : n'est-ce pas que cette couleur sans objet bien précis pour lui, qui a si vivement excité son attention, lui restera à l'état de souvenir sans objet bien déterminé, mais de couleur bien vive ? Quelques instant après, je soulève l'abat-jour de la lampe. et ce beau foyer de lumière, d'un éclat si brillant, si persistant, lui fait pousser des cris, et exécuter des sauts et des trépignements enthousiastes ; la rose est oubliée, il ne la voit même plus, il est tout à la superbe mèche d'or qui le fascine et l'éblouit. Croyons

bien que le souvenir de la flamme vive et vacillante sera conservé avec une tonalité bien plus élevée que celle des objets immédiatements voisins, qui ont fourni à l'enfant des sensations bien faibles et bien peu précises : l'énergie ou la fréquence de ces sortes de sensations dominantes fait qu'elles tendent à effacer l'idée des objets, à s'en séparer, à s'en abstraire. A l'état de veille quelquefois, mais surtout dans le rêve. en l'absence des impressions extérieures qui ont pour effet de renouer la chaîne des associations habituelles, je ne doute pas que le cerveau de l'enfant ne soit traversé par des images aussi vives en elles-mêmes qu'indéterminées dans leurs objets, et qu'une hallucination équivalant à un son. à une couleur, à une impression tactile, à une sensation musculaire ou thermique, à une forme, à une dimension, à une saveur, ne réveille en lui ces vives sensations, sans qu'elles soient accompagnées des impressions sensorielles plus faibles qui s'étaient groupées autour d'elles. c'est-à-dire sans le support d'un objet précis. Nous voyons ici l'imagination reproductive concourir à l'exercice de l'abstraction modale.

Ces abstractions aboutissant à des conceptions individuelles ou modales, qu'ébauche de bonne heure le petit enfant, ont une continuelle tendance à rentrer dans les masses confuses, les ensembles indistincts, et les concrets variables d'où elles sont tirées. La série, je ne dirai pas des impressions, mais des conceptions habituelles, régulières, naturelles, est celle des vues synthétiques. pour l'enfant comme pour l'adulte. Les formes individuelles sont si multiples et si variées, que la mémoire les laisse peu à peu retomber dans la grande masse objective, vaguement mais directement saisie, dont elles ne se sont détachées qu'en vertu de circonstances exceptionnelles et passagères. Les modes séparément perçus dans ces individus, quelque saillants qu'ils aient pu être au début, ne le sont pas toujours au même degré, pour captiver également l'attention ou ré-

veiller la mémoire. La lumière d'un flambleau n'est pas toujours ni aussi vive ni aussi agitée ; les impressions tactiles sapides, olfactives, auditives, ne frappent pas toujours avec la même intensité ni la même durée le sensorium du jeune enfant. C'est pourquoi. d'un côté, les souvenirs de formes individuelles, quoique fortement gravés dans l'intelligence. perdent peu à peu de leur précision première, en sorte que l'idée *d'arbre*, par exemple, fournie par des souvenirs directs et parfaitements distincts. revient à l'esprit sous une forme vague et indécise, que l'on a pu prendre pour une idée générale. De même, les modes essentiels, constants, nécessaires, que l'analyse a constatés dans différents objets, se conservent dans l'esprit avec d'ineffaçables empreintes : mais, quoique leur souvenir ne soit très souvent accompagné d'aucune série de perceptions distinctes, il s'y mêle toujours quelque vague et confuse image de certaines perceptions qui leur furent associées. Ainsi, nous avons beau faire, et nous pensons que plus d'un psychologue est dans le même cas, il nous est impossible de songer à quelque idée abstraite, de blanc, de rouge, de son grave ou aigu, de beauté, de laideur, de bonté, de vice, de moralité. de nombre, d'espace, d'étendue, autrement qu'en imaginant quelque objet particulier, plus ou moins déterminé dans ses formes, auquel l'abstrait que nous concevons mentalement vient immédiatement se joindre pour se concréter.

II

Ainsi comprise, on ne s'étonnera pas que nous ayons accordé aux enfants l'abstraction, que Locke, Condillac, et d'autres philosophes ne regardent que comme une dérivation du langage. Le langage fixe, jusqu'à un certain point, précise et délimite, mais n'engendre pas, ce qu'on appelle des idées abstraites. L'idée la plus abstraite équivaut à la conception du signe le plus abstrait, c'est-à-dire encore à une

idée sensible, à un certain concret, simplifié, affiné. C'est dire, d'un côté, que l'idée pure n'existe pas, que c'est une conception de métaphysicien et d'algébriste, une convention logique ; et c'est dire aussi que les idées relativement abstraites. les seules que nous admettions, sont, quant à leur origine même, indépendantes de la faculté du langage. Loin de refuser la puissance d'abstraire, comme nous l'entendons, au petit enfant qui ne parle pas, M. Vulpian est d'avis qu'on doit l'accorder aux animaux.

« Il y a, dit M. Vulpian, des abstractions relatives aux effets matériels, ou plutôt aux sensations qu'ils produisent sur nous. Ce sont, par exemple, les abstractions par lesquelles nous nous formons des idées des arbres, des chiens, du rouge, du vert, de tel ou tel son, etc. En un mot, il y a des abstractions sensibles, c'est-à-dire formées à l'aide de propriétés sensibles. Eh bien ! il me paraît difficile de refuser ses idées abstraites, du moins en partie, aux animaux supérieurs, car c'est évidemment sur ces idées que s'exercent parfois leur mémoire, leur réflexion, leur raisonnement. Quant aux idées générales abstraites, il me paraît tout-à-fait douteux qu'ils les aient, qu'ils aient la moindre idée abstraite de l'infini, du temps, de l'espace, des dimensions, des nombres, des rapports, etc. Ce qui me confirme dans cette conviction qu'ils n'ont pas de ces idées abstraites, c'est que je ne suis pas sûr que l'homme les ait lui-même. Il n'y a guère d'idées possibles que dans le cas où il y a possibilité d'une représentation intellectuelle plus ou moins nette. Or, peut-on se représenter d'une façon abstractive, le temps, l'espace, etc. ? Si je ne m'abuse pas, les prétendues idées générales n'existeraient donc pas en réalité, et elles ne devraient être considérées que comme des abstractions algébriques pour ainsi dire [1]. »

Ainsi, entre les abstractions produites par l'adulte et celles que forment l'enfant et l'animal dénués de signes vo-

[1] Vulpian. *Physiologie du système nerveux*, p. 911 et 912.

caux, la différence n'est pas qualitative, mais seulement quantitative.

Si nous prenons l'enfant au moment où il se sert déja assez convenablement de la parole. nous voyons que, malgré les signes de délimitation et de rappel, il est, comme il le sera adulte, toujours paresseux à l'abstraction qui ne s'appuie pas sur une représentation objective suffisamment déterminée. Un enfant de deux ans comprenait très bien le sens de ces phrases : « Ce verre est plus grand que ce bouchon ; Bébé est un bon garçon ; Le chien est méchant » ; mais à trois ans, il ne comprenait pas le sens de ces locutions : « La grandeur de cette maison, la bonté de papa, la méchanceté du chien, » malgré la ressemblance des sons entre les mots abstraits et les adjectifs correspondants. Une petite fille de vingt-trois mois récitait couramment les noms des couleurs principales, mais elle ne savait en déterminer qu'un petit nombre sur les objets. Son père tira successivement de sa bibliothèque des livres, qu'il lui montra en lui disant : « De quelle couleur est-il ? — Il est blanc, il est noir, il est bleu, il est rouge, répondit-elle en indiquant exactement la couleur des livres qu'on lui montrait. Il y en eut un dont elle ne sut pas déterminer la couleur. « Ce n'est ni rouge ni bleu », dit-elle après quelques secondes d'hésitation. Son père insista : « Quelle est donc sa couleur ? » Elle répondit : « Ni rouge, ni bleu, ni blanc, du tout, du tout. » Elle ne trouvait pas le mot *jaune*, quoiqu'il fût bien empreint dans sa mémoire ; et la couleur jaune lui était aussi connue en elle-même et comme distincte des autres, car elle ajouta « comme chapeau de petite fille. » Son hésitation provenait plus de la difficulté d'évoquer une idée relativement abstraite que de celle de se rappeler un mot bien connu. En effet. un autre jour, elle se trompa sur le vert, dont elle ne sut pas dire le nom à propos d'un ruban, et une autre fois encore sur le jaune ; son père lui ayant dit : « Va chercher sur ma table un papier

jaune », elle en apporta de trois couleurs, dont aucune n'était la couleur demandée [1].

Nous avons déjà montré, au chapitre de l'association, que le jeune enfant possède les rudiments des idées de cause, de lieu et de temps, etc. Observons en lui, entre autres indices de jugements aboutissant à des notions de sens commun, l'existence de la notion de quantité, et en particulier de quantité numérique. De bonne heure, si l'on présente à l'enfant un gros morceau de gâteau ou une grosse tranche de fruit à côté d'un morceau ou d'une tranche plus petits, il tend la main de préférence vers les premiers. C'est ainsi qu'un chat de deux mois, à qui j'avais jeté un petit morceau de viande, l'abandonna pour aller dérober à un autre chat un gros morceau, que j'avais jeté immédiatement après. Quant aux idées de nombre, elles se confondent longtemps pour l'enfant, et sans doute aussi pour les animaux, avec celles de plus ou moins grande quantité. J'ai pu constater qu'une chatte de trois ans n'avait qu'une très vague notion de nombre. L'avant-dernière fois qu'elle me donna des chats, je ne lui en laissai qu'un ; dans sa douleur d'avoir perdu les autres, elle le laissait seul pendant plusieurs heures, elle le portait de place en place ; il mourut à dix jours, au moment où ses yeux s'ouvraient, et certainement faute de soins et d'une alimentation suffisante. Je n'en puis douter, quand je vois la mère si heureuse et si assidue auprès des deux petits que je lui ai laissés, d'autant plus qu'elle n'a apppelé ni cherché un seul instant les trois que je lui ai noyés cette fois. Cela proviendrait-il d'un défaut d'aptitude arithmétique, et de ce que *deux* pour elle c'est *plusieurs*, tout aussi bien que *cinq* l'étaient? Je suis porté à le croire.

M. Houzeau ne refuse pas cependant cette faculté à certains animaux, mais réduite à des limites très étroites [2]. « Il est certain, dit-il, que certains animaux réus-

[1] Ceci confirme ce que nous avons dit sur les expériences de Preyer.
[2] Houzeau, *Facultés mentales des animaux*, T. II, p. 207.

sissent à compter, soit le nombre des objets, soit celui des actions semblables, pourvu que le nombre soit peu élevé. C'est le cas, par exemple, pour la pie (*Pica caudata*). Lorsqu'elle est surveillée par un groupe de chasseurs, elle ne bouge pas avant que ceux-ci ne s'éloignent. S'ils s'en vont individuellement et l'un après l'autre, elle ne se trompe point jusqu'au quatrième ; mais s'ils sont plus nombreux, elle quitte parfois sa cachette trop vite, et montre qu'elle a fait erreur. — L'observation suivante prouve que les mulets savent au moins compter jusqu'à cinq. Il y a dans les villes des États-Unis un grand nombre de chemins de fer où la traction s'opère par ces animaux. A New-Orléans, en particulier, on les préfère aux chevaux. La ligne de la rue Saint-Charles a un embranchement assez court, celui de la rue de Napoléon-avenue, où chaque mulet fait cinq fois le voyage avant d'être dételé. Le vétérinaire de la ligne, l'habile Dr Louis, appela un jour mon attention sur ce fait, que je pus vérifier, que les mulets de service restent silencieux pendant les premiers voyages ; mais à la fin du cinquième, dès qu'ils arrivent à la station, ils hennissent, sachant qu'on doit les dételer.

« Il y a des oiseaux et des quadrupèdes qui sont capables d'apprécier les nombres, au moins jusqu'à quatre ou cinq. Comment ces animaux, qui n'ont pas de langage conventionnel, réussissent-ils à compter jusqu'à cinq et peut-être davantage ? Ils faut qu'ils aient un certain moyen numérique, un moyen de distinguer entre les souvenirs. Est-ce par la mémoire des yeux et la juxtaposition d'images semblables, comme nous compterions en plaçant par la pensée des arbres en file, ou encore en alignant des jetons ? Nous n'entendons pas décider cette question. »

Suivant le même naturaliste [1], « l'enfant ne fait d'abord la distinction qu'entre l'objet simple et la pluralité. A l'âge de dix-huit mois, il distingue entre un, deux et plu-

[1] Houzeau, *Facultés mentales des animaux*, T. II, p. 202.

sieurs. A trois ans ou un peu avant, il connaît un, deux et quatre (2 fois 2). Ce n'est guère que plus tard qu'il compte la série régulière, un, deux, trois, quatre. Il s'arrête à ce point pendant longtemps. Aussi est-ce seulement jusqu'à quatre que les brahmines enseignent à compter à leurs petits élèves de la première classe. Ils attendent la seconde classe pour faire compter les enfants jusqu'à vingt. On observe en Europe, qu'il faut l'âge de six à sept ans pour arriver jusqu'à dix, et environ dix ans pour s'élever jusqu'à cent. L'enfant peut sans doute répéter avant cet âge une numération apprise par cœur. Mais ce n'est pas en cela que consiste la connaissance des nombres. Nous parlons de déterminer le nombre des objets [1]. Les données qui précèdent se rapportent à des enfants européens d'une intelligence moyenne, et qui reçoivent la première instruction. »

Mes observations personnelles sur les petits enfants qui ne parlent pas ne m'ont fourni aucune indication contraire aux assertions de M. Houzeau. Quand le petit enfant (vers trois mois), à qui on présente deux biberons, les saisit tous les deux à la fois ; quand il prend deux objets plutôt qu'un, trois plutôt que quatre ; quand, ayant autour de lui deux chats semblables, dans son impuissance à bien comparer,

[1] M. Binet a soumis deux enfants, l'un âgé de quatre ans, l'autre de deux ans et demi, à des expériences ayant pour but d'indiquer où en étaient chez eux la perception des longueurs et la perception des nombres. La perception de deux petites longueurs différentes, et celle de nombres variant de 3 à 5, pour le premier enfant, et de 2 à 4, pour le second, montre combien la mémoire géométrique et la mémoire numérique, quand il ne s'agit pas seulement de quantité continue, et surtout qu'il est besoin d'y rattacher une notation abstraite, sont encore faibles chez les petits enfants. Il y a cependant à observer là, comme ailleurs, des différences individuelles d'aptitudes soit à la mémoire visuelle, soit à l'attention, soit à la réflexion. « Chez les petits enfants soumis à notre observation, dit M. Binet, la perception et la comparaison des longueurs (quantité continue) se font (après quelques expériences) avec une remarquable justesse ; au contraire, la perception des nombres est extrêmement grossière et défectueuse ». *Revue philosophique*, juillet 1880.

il les prend l'un pour l'autre, et croit d'abord n'avoir affaire qu'au même (à huit mois), il confond évidemment l'idée de pluralité avec celle de quantité. Un petit enfant, âgé de deux ans et demi, intelligent, savait compter jusqu'à 12 ; mais il n'avait pas une idée nette de la durée représentée par trois jours. « Je reviendrai dans trois jours, lui avais-je dit ; il répondit aussitôt : Qu'est-ce que cela veut dire : « *dans trois jours ?* » Je lui répondis : « Je reviendrai, pas *demain matin*, mais *demain*, *demain*, et encore *demain*. » Et il parut satisfait de l'explication. A trois ans et trois mois, le même enfant disait au jardinier qu'il allait partir *demain*, et qu'il ne reviendrait pas de longtemps : « Je reviendrai, lui disait-il, dans *beaucoup*, *beaucoup*, *beaucoup demain*, — *dans un an*. » Cette dernière formule était apprise et pas comprise ; la première était à sa portée, et de son invention. Le même enfant, et j'ai remarqué le même fait chez plusieurs autres, avait encore beaucoup plus de peine à rétrograder vers le temps écoulé, et il ne comprenait que difficilement, à trois ans, les idées d'*avant-hier* et même d'*hier*.

A trois ans, un autre enfant n'avait qu'en germe, et de la façon la plus incomplète, la plus confuse, les notions abstraites de vérité, de bonté morale, et même de beauté et de laideur physique. « Qu'est-ce que c'est que cela la vérité ? demandait-il à sa tante, qui lui disait : « Voyons, Charles, dis-moi la vérité. — C'est quand on ne ment pas » ; il savait fort bien ce que c'était que mentir, ayant été très sévèrement puni pour avoir conté, par manière d'amusement, une chose qui n'était pas. Pour lui, être bon, c'était être caressant, ne pas faire les choses qui font gronder, qui font que maman pleure, ou que papa crie fort et donne des chiquenaudes sur le dessus de la main ; être méchant, c'était faire tout ce qu'il savait être répréhensible. Mais il confondait l'idée de *vilain* et celle de *méchant*. A deux ans et demi, on l'entendait répéter à satiété, et sans nécessité :

« Une *telle* personne, un *tel* animal, est tout-à-fait *vilain* » ; il disait aussi, mais plus rarement, d'une personne ou d'un animal, qu'ils étaient *jolis*. Je lui dis un jour : « Tu es un beau petit garçon, tu es bien *gentil*, bien *joli* », pour l'exciter à se laisser faire patiemment sa toilette. Il me répondit : « Eh non, je ne suis pas joli, maman m'a dit chez moi que je ne suis pas *joli*. — « Alors tu es vilain ? lui dis-je ? — Oui, quelquefois, quand je fais de la peine à maman ou à papa. » Il savait l'opposition qu'il y a entre *joli* et *vilain*, mais il confondait *joli* avec *sage* ou *bon*, et *vilain* avec *méchant* ou *désobéissant*. Il n'avait donc pas encore l'idée nette du *bon* et du *mauvais* moral, du *beau* et du *laid* moral ; mais il avait cependant les idées très distinctes du *joli* et du laid *physique*. Il regardait certaines personnes avec plus d'attention et de plaisir que d'autres, parce qu'elles avaient un visage plus doux ou plus agréable. Nous croyons en avoir assez dit sur l'existence, à l'état rudimentaire et concret, chez le petit enfant, de ces notions dites rationnelles, résultat et principes des jugements les plus ordinaires et les plus généraux de l'adulte[1].

III

En résumé, s'il n'est pas tout à fait exact de considérer l'abstraction comme un cas particulier de l'attention opérant, du plus bas au plus haut degré de l'échelle, sur des concrets, admettons du moins qu'il y a une abstraction plus facile et une abstraction plus difficile, celle-là plus obtuse et plus commune, celle-ci plus subtile et plus rare, en un mot, qu'il y a des degrés dans l'abstraction. L'idée individuelle est une synthèse par rapport à la totalité de ses modes, elle est analytique par rapport à l'ensemble des

[1] Remarquons seulement la confusion, au début, du bon et du beau, soit physique, soit moral. Nous y reviendrons quand il sera question du *sens esthétique* et du *sens moral*.

individus ; l'idée de couleur rose, bleue ou blanche est abstraite par rapport à l'idée de la fleur ainsi colorée ; l'idée générale de couleur ou de nombre, indépendamment de tout objet coloré et de toute collection numérique, est encore plus abstraite, etc. C'est des plus basses formes de l'abstraction que l'enfant tout jeune peut nous fournir des exemples. Le point de départ de cette faculté n'est pas autre chose que la faculté de discernement. L'enfant qui distingue un certain nombre de personnes et d'objets, qui distingue sa mère de sa nourrice, le chien du chat, la table de la bibliothèque, a déjà abstrait. Chaque fois que, pour une raison ou pour une autre, il saisit dans les objets un point de vue, un côté, une qualité concrète qui prime toutes les autres, il abstrait. L'abstraction modale est pour lui une sorte de sensation exclusive et intense : un flambeau est-il à portée de sa vue, son attention s'arrête un moment sur la flamme plus brillante que le flambeau ; si on lui montre plusieurs objets de diverses couleurs, il regarde la couleur la plus saisissable à son œil, la plus éclatante, en sorte qu'il a bien plutôt l'idée de cette couleur que celle de la forme de l'objet. Les idées abstraites les plus familières au jeune enfant sont de cette nature. Ce sont là des séparations de concrets. Ce qui le démontre, c'est la difficulté qu'a l'enfant, et souvent l'adulte, à conserver les idées de couleur, de son ou de forme, et encore plus de quantité, de bonté, de méchanceté, de beauté, de laideur, quand les objets d'où il les tire pour un moment ne sont plus en sa présence. Le langage lui-même, malgré son rôle d'équivalent sensible des objets et des quantités, ne vaut pas la présence ou le souvenir bien net de l'objet lui-même pour rappeler à l'enfant la qualité qui l'a frappé dans cet objet.

On peut dire que l'abstraction est une tendance séparative qui n'est jamais qu'idéale ou instantanée. C'est toujours en l'associant à quelque idée concrète que la mémoire de l'enfant lui rappellera cette idée un moment apparue

seule, ou comme seule à son esprit. L'enfant comprend très bien à sa façon ces mots : « papa bon, bébé gentil, bébé méchant » ; mais il n'attache aucun sens, au moins dans les deux premières années, à ces mots bonté, méchanceté, laideur, et à tant d'autres idées courantes, que d'ailleurs très peu d'adultes expliqueraient sans l'intervention d'idées concrètes.

Il n'est donc pas exact de dire que l'enfant répugne à l'abstraction. Il aime, il comprend les abstractions qui ne lui coûtent ni travail ni effort d'esprit, c'est-à-dire les moins abstraites des abstractions.

« L'enfant ne demanderait qu'à regarder les choses à mesure qu'elles passent... Il ne faut pas cependent pas s'exagérer la répugnance de l'enfant à cet égard : elle n'est pas si grande qu'on le croit. Tout effort, en effet, a son attrait ; puis l'abstraction nous dédommage très vite de la peine qu'elle nous coûte : elle fait les idés simples que l'esprit aime par-dessus tout, elle produit la clarté qui est son premier bien... L'abstraction n'est donc pas une ennemie, au contraire ; et l'esprit s'y apprivoise. C'est pourquoi on fera bien de n'épargner à l'enfant la peine de penser sous forme abstraite, que juste assez pour ne pas le fatiguer, ne pas le rebuter et lui faire prendre l'étude en dégoût[1]. » Ces réflexions, qui s'appliquent à l'enfant, considéré d'une manière générale, doivent nécessairemeni avoir leur part d'application pour l'enfant dans la période où il est étudié ici.[2]

1. H. Marion, *Leçons de psychologie appliquée à la pédagogie*, p. 323. 7e édition.

2 M. Buisson, dans un remarquable article sur l'*abstraction* (*Dictionnaire pédagogique*), où il donne d'excellents conseils pour l'emploi de l'abstraction, dans l'enseignement, dit que l'enfant doit y procéder par trois degrés, en passant de l'*individu* à l'*espèce* et au *genre*.

CHPITRE VIII

LA COMPARAISON

I

Bien distinguer deux individus, semblables ou différents, comme étant deux, ce n'est pas encore comparer, mais c'est un pas fait vers la comparaison. Pour être effective, la comparaison, ou l'attention successivement portée sur deux ou plusieurs objets, sur deux ou plusieurs parties d'objets, doit se doubler d'une certaine abstraction, et de la plus difficile, l'abstraction modale. Elle doit aboutir à la conception d'un rapport, qui est une ressemblance ou une différence constatée entre ces objets ou parties d'objets. La comparaison proprement dite n'existe donc pas pour le petit enfant, au moins pendant plusieurs semaines, et elle n'est possible que lorsque son intelligence peut joindre à une vision déjà assez nette du détail une force d'attention suffisante pour se porter coup sur coup, dans un court espace de temps, sur divers objets. Il n'a pas l'idée précise des rapports, et il n'en cherche pas. Les comparaisons se font en quelque sorte d'elles-mêmes sous ses yeux, les termes s'en rapprochent dans son esprit, et y restent même associés sous forme d'intégration et de désintégration, de ressemblance et de différence concrète ; mais il n'achève pas l'œuvre ébauchée par le hasard, il ne perçoit pas précisément le rapport, il ne conclut pas.

Un petit enfant d'un mois hésite à boire de l'eau sucrée en place de lait; il refuse de boire de l'eau pure, et s'irrite,

crie et gesticule comme un désespéré, après avoir avalé une gorgée de médecine amère : ce sont autant de sensations bien différentes pour lui ; mais que d'expériences analogues sur un grand nombre d'objets devront se répéter, avant qu'il ait l'idée nette de la qualité qui en fait la différence, et qu'il examine si tel objet a ou n'a pas cette qualité ! De même, le jeune animal, par exemple, un chien ou un chat de deux mois, si on jette près de lui quelques morceaux de viande. prend l'un ou l'autre indifféremment, et de préférence celui qui se trouve le plus rapproché de lui ; mais un peu plus âgé, il court instinctivement au plus gros, parce que la sensation visuelle la plus forte détermine chez lui le désir le plus puissant. Mais beaucoup plus tard, ces expériences s'étant souvent reproduites, la qualité de grosseur, et même celle de goût meilleur, s'étant bien précisées dans son intelligence, c'est par habitude réfléchie qu'il volera au plus gros et au meilleur, et qu'il essaiera de le disputer à ses camarades. Il devient progressivement apte à la comparaison.

A trois mois, l'enfant paraît saisir un grand nombre de ressemblances et de différences, mais encore comparer très-peu, ou même point du tout. Je présentai, comme je l'ai déjà dit, à une petite fille de trois mois, d'abord un biberon rempli de lait, et ensuite un biberon vide : elle porta le second à sa bouche avec autant d'empressement que le premier. Je les lui présentai tous les deux à la fois, très-rapprochés l'un de l'autre, en sorte qu'elle pût voir le liquide blanc s'agiter dans l'une des fioles. Elle fit ce qu'aurait peut-être fait l'âne célèbre de Buridan, s'il avait eu deux mains, quand on l'aurait mis entre un seau d'eau et un picotin d'avoine ; il se serait emparé de l'un et de l'autre ; et la petite fille, autant que la maladresse de ses petites mains le lui permit, saisit tout d'un coup les deux biberons. Bientôt, sans lâcher le biberon plein, qu'elle tenait de la main droite, avec l'autre main elle porta le biberon

vide à ses lèvres; ce mouvement provenait-il d'un simple hasard, ou de ce que le biberon vide était plus facile à élever? Peu importe à la question qui nous occupe ici. Elle essaya sur le goulot quelques aspirations infructueuses, plissa le front, fronça les sourcils, et se mit à pleurer, en laissant retomber la malencontreuse fiole. Elle ne tarda pas à s'apercevoir de ce qu'elle tenait à la main droite; elle l'appliqua promptement à ses lèvres, et aspira quelques gouttes du contenu avec les marques d'une complète satisfaction. Jusqu'ici la petite fille n'avait donc vu dans ces deux objets aucune différence, et peut-être même son attention n'ayant été que superficiellement dirigée sur eux, n'avait-elle vu qu'un seul objet dans ces deux objets presque semblables. — Je voulus varier sur elle mon expérience. Je la savais très-friande des couleurs brillantes: je plaçai devant elle successivement des gravures de plusieurs sortes. Je commençai par les nuances faibles: l'enfant, en les voyant, sursauta, poussa des exclamations joyeuses, et tendit les mains en avant. Mais sa joie devint de l'exaltation, quand je plaçai devant ses yeux des couleurs plus éclatantes: elle les palpait, les heurtait de ses mains frétillantes, les froissait, les tiraillait, les portait à sa bouche, les contemplait en extase. Je variai une seconde fois l'expérience. Après quelques minutes consacrées à un autre divertissement, je lui plaçai sous les yeux deux images à la fois, dont l'une aux couleurs très-vives. Elle se précipita vers les deux, comme vers un objet unique. Je les lui représentai ensuite séparément: ella éprouva un grand plaisir à regarder l'image aux couleurs sombres; mais à l'égard de l'autre, elle manifesta une joie et un enthousiasme indescriptibles. Si fortement impressionnée qu'elle eût été par des différences notables, ce n'avait été pour elle que des impressions plus ou moins vives, sans retour d'attention sur les objets qui les lui procuraient, sans le moindre soupçon de qualité différente, ou de même qualité

possédée à des degrés différents, sans la moindre velléité de comparaison. J'ai conclu de ces expériences que la comparaison, telle que nous la comprenons et l'exerçons, n'est pas encore possible à un jeune cerveau de trois mois. L'est-elle un peu plus tard, et dans quelle mesure ? Je laisse encore à cet égard la parole aux faits, sans me hâter de conclure.

J'avais, il y a quelques années, deux chats gris, la mère et le fils, de même taille, de même nuance et de même apparence. Un jour, un enfant de huit mois, apporté dans ma chambre, aperçoit la chatte à quelque distance de lui, et la réclame avec force gestes et cris de circonstance. J'appelle le placide animal, qui entre aussitôt en relations amicales avec l'enfant. La chatte élève la tête et le dos pour se faire caresser, ronronne, passe et repasse en frottant sa robe contre l'enfant ; celui-ci la serre à deux mains, la tourne et retourne à plaisir. Pendant qu'il est ainsi occupé avec elle, le chat survient, s'approche de l'enfant, le frôle en ronronnant, et demande sa part de caressses. Voilà notre enfant tout étonné d'apercevoir à sa gauche l'animal qu'il venait de voir à sa droite. Il se tourne d'un côté : un chat gris ; et puis de l'autre côté : le même chat gris. Il semble n'en pas croire ses yeux, et ne pouvoir se résoudre à voir deux objets, son esprit étant absorbé par la vive conception d'un seul. Que se passait-il alors dans cette jeune tête ? Les yeux, les mouvements des bras, les attitudes penchées et expectantes, parlaient seuls, et ne témoignaient que d'un très fort ébahissement. Mais l'incertitude de son jugement ne fut pas longue, et, avant la fin de la visite, ayant vu les deux chats devant lui, à côté, et loin de lui, dans différentes poses, il emporta le souvenir de deux animaux semblables, sans se dire à lui même qu'ils étaient semblables. Des expériences de cette nature souvent répétées, et elles se répètent tous les jours, préparent de riches matériaux à l'abstraction, lui permettent de dégager des

perceptions semblables ou différentes la conception de qualités analogues, et excitent l'enfant à la comparaison.

Un petit enfant de dix mois voyait une très grande différence entre les gâteaux et les pommes de terre qu'il aimait beaucoup, et le pain qu'il aimait moins, et aussi entre la viande et le pain, le lait et le vin, le vin et l'eau. Je le soumis à l'expérience suivante. On lui montra d'un côté un gâteau, et de l'autre un morceau de pain ; sans tergiverser, il saisit le gâteau, et il le porta à sa bouche. On le lui retira : il fallait entendre ses cris d'écorché vif, voir ses trépignements, ses mouvements énergiques de bras, sa figure empourpré et contractée, et de quels yeux attentifs il suivait les mouvements de la main qui lui avait ravi sa friandise. Bientôt, en manière de plaisanterie, on lui présenta un morceau de pain: il donna dans le piège, il prit le pain ; mais, avant d'y mordre, il avait reconnu son erreur, et rejeté le pain avec les marques d'un violent dépit. — Il ne faut pas qu'on lui laisse entrevoir des pommes de terre, de la viande, ou un fruit, si l'on veut qu'il mange de la soupe. Il se comporte aussi différement avec ses jouets et ceux des autres enfants. Il se permet bien de mettre la main sur ceux de ses camarades, de les empiler avec les siens, d'en user en vrai propriétaire, *uti et abuti* ; mais si quelqu'un touche aux siens, il les lui retire violemment. Ainsi, des objets étant rapprochés devant ses yeux, il aperçoit très distinctement que l'un n'est pas l'autre, et en quoi l'un n'est pas l'autre. Il compare presque sans le savoir ni le vouloir : c'est déjà un progrès accompli ! De ces rapprochements fournis par le hasard, éclairés par l'expérience, précisés par les influences éducatives et surtout par l'influence du langage, naîtront des similitudes et des différences de plus en plus tranchées, isolées, abstraites, de vraies idées de rapport, et l'enfant comparera comme l'adulte.

II.

Cette aptitude tardive à la comparaison proprement dite tient à la nature de l'attention. Elle est si courte et si mobile chez le petit enfant, qu'il n'observe guère que superficiellement les objets, les objets même qui l'intéressent, qui sollicitent vivement sa curiosité, c'est-à-dire sa sensibilité, et il ne les observe le plus souvent qu'au point de vue des émotions particulières qu'ils lui procurent à un moment donné. Un enfant de trois mois essaie d'appréhender, de palper, de soulever, de porter à sa bouche, de jeter un objet qui lui tombe sous la main ; et, soit curiosité, soit besoin d'activité satisfait, l'objet est immédiatement connu, et délaissé pour un autre, sauf à être repris dans quelques instants. Il est relativement si ignorant, qu'il a très peu de choses à voir dans un objet, surtout dans un objet qui n'a pas, comme les êtres animés, le don de se modifier et de renouveler à chaque instant la curiosité qu'il inspire. Il faut, pour bien observer, savoir et vouloir observer. C'est pourquoi le petit enfant qui ne parle pas se contente de noter au passage des analogies et des différences grossières. Le passé l'intéressant moins que le présent, il n'éprouve que fort peu le besoin de comparer.

Mais, dès l'âge de quinze mois, et surtout entre vingt mois et deux ans, l'enfant, d'ailleurs aidé dans son travail intellectuel par le secours des mots, un peu spontanément, et beaucoup par l'effet de l'imitation, use à sa manière, mais largement, de la faculté de comparaison. Il cherche fort peu les différences, bien qu'il en soit vivement frappé, mais il cherche partout des ressemblances. J'ai même noté le phénomène chez un petit garçon de treize mois. Comme un de ses cousins ressemblait à son oncle, avait même barbe, même taille, même voix, dès qu'il entra en relations avec son cousin, il le traita en vieille connaissance. Il l'appela *toto*, se fit amener à lui, lui fourra l'index dans les yeux,

dans le nez et dans les oreilles ; il voulut manger à côté de lui à table, vint le trouver à quatre pattes, dès qu'il fut éveillé, pour jouer sur son lit ; après le repas, il se fit mettre sur ses genoux, et, de là, sauta sur la table, où il se livra à mille petits jeux qu'il faisait avec son oncle. Son cousin tenant à la main un crayon, il le lui prit, le porta à sa bouche, et fit avec ses lèvres les mouvements et le bruit d'un homme qui fume et renvoie sa fumée dans l'air (l'oncle fumait). Une fois descendu, il prit la main du cousin, et, d'un air suppliant, lui dit : « *lou lou*, *lou lou* » ; on expliqua au cousin que ces articulations signifiaient qu'il fallait imiter le chien, ce dont l'oncle s'acquittait, paraît-il, au grand plaisir de l'enfant. Dans le jardin, il fit aussi à son cousin une prière que celui-ci ne comprit pas, ce qui sembla intriguer beaucoup l'enfant, habitué à être obéi par son oncle : il lui dit *bon bon* ou *bô bô*, ce qui signifiait qu'on eût à lui couper une fleur, et à la lui faire sentir. Ainsi cet enfant de treize mois raisonnait et agissait en vertu de l'analogie : de certaines ressemblances il concluait à d'autres ressemblances, et même à la ressemblance totale. Il s'étonnait de ne pas retrouver ces dernières ressemblances à côté des premières, et il les cherchait avec une attention excitée par le dépit. Son cousin renseigné prit, autant que possible, la suite des habitudes que l'oncle avait rendues nécessaires à l'enfant : mais il en remplaça quelques-unes par ses habitudes à lui. Aussi, après un séjour de trois semaines auprès de son cousin, l'enfant chercha-t-il dans son oncle, les gestes, les sons de voix, les jeux, les câlineries, les actes d'obéissance, avec lesquels le nouveau *toto* l'avait récemment familiarisé. Les rôles étaient changés, mais l'intelligence, la sensibilité et la volonté de l'enfant, opéraient de la même façon.

A l'âge de deux ans et demi, l'enfant compare beaucoup. Il use fréquemment de phrases comme celles-ci : *arbre bébé* (petit arbre), *arbre papa* (grand arbre), *maman canard*, *bébé*

canard, pour exprimer qu'un objet, une plante ou un animal est plus grand ou plus petit qu'un autre. Un enfant de cet âge me disait : *Toi pas vilain, bébé beaucoup pas vilain*, voulant dire qu'il n'était pas méchant, mais qu'il l'était encore moins que moi. Il employait beaucoup de métaphores pour faire rire : « *Vous êtes*... disait-il en faisant attendre la suite, pour exciter la curiosité ou pour trouver une idée qui ne venait pas, vous êtes un *canard*, ou bien une *feuille*, un *acacia*, un *couteau*, etc... » C'étaient des inepties, mais qui indiquaient sa préoccupation habituelle de chercher des assimilations, si bizarres fussent-elles. A trois ans, voulant dire quelque chose d'aimable à une petite fille qu'il affectionnait beaucoup, il lui disait : « Tu es un rat, un vrai rat, un joli petit rat ! » Déjà depuis plusieurs mois, il regardait fort attentivement et fixement les visages nouveaux, pour faire connaissance avec eux, et, après les avoir étudiés quelques instants, il disait : « Barbe comme papa, robe bleue comme maman, montre comme grand-pè... ». A cet âge, il connaissait les noms de plus de vingt arbres, dont il savait indiquer les caractères spécifiques les plus apparents, ce qui indiquait un grand progrès dans les facultés d'observation et de comparaison.

L'aptitude à saisir des différences, le discernement, paraît-il impliquer l'aptitude à remarquer des ressemblances ? Ce n'est guère chez le jeune enfant qu'on peut constater la prédominance ou la faiblesse de l'une ou l'autre. Cependant il est permis de rapprocher, à ce point de vue, un enfant de trois ans d'un idiot ou d'un imbécile. Plus il rappellera l'un de ces derniers, moins on pourra augurer de sa future intelligence. Or, chez l'idiot « c'est manifestement l'appréciation des ressemblances qui prédomine. L'idiot simple peut comparer, mais ne saisit que des *rapports grossiers superficiels*. Ce qui frappe le plus l'enfant, c'est la couleur et la forme. Nous avons vu que c'est même souvent la couleur, de sorte qu'on comprend qu'il juge bien mal si, pour

comparer deux objets, il s'en rapporte d'abord à cette qualité tout à fait accessoire dans la majorité des cas. Il confond très facilement les personnes. Toutefois, c'est elles qu'il apprend en premier à différencier. Quant aux objets, il ne saisit que les grosses ressemblances et appelle, par exemple, pomme tout ce qui y ressemble. Il en est de même pour les différences. Sous ce rapport, c'est le sens de la vue qui est le plus développé... Le discernement, base véritable de nos conceptions intellectuelles, est donc très défectueux chez l'idiot. Chez l'imbécile, on observe de même une aptitude beaucoup plus considérable à saisir les ressemblances que les différences. C'est ainsi qu'ils apprécient souvent le côté grotesque des personnes, ce qui se traduit par des comparaisons quelquefois assez drôles, ou le plus souvent saugrenues, et, en général, triviales, grossières » [1].

Qu'il s'agisse, au surplus, de ressemblances ou de différences, on ne trouve guère chez l'idiot, ou chez l'imbécile, et, par suite, chez l'enfant peu intelligent, peu attentif, ou peu impressionnable, ce qui est souvent tout un, qu'une curiosité courte et sensitive. C'est la surprise, heureuse ou contrariante, de trouver une ressemblance ou une différence inattendue, qui, par sa fréquence et sa durée, dénote l'intelligent. « L'étonnement est le père de la science, dit Platon. Quant on passe au milieu des choses distrait, indifférent, sans songer à chercher des points de comparaison, sans s'étonner de rien, on perd pour ainsi dire sa qualité d'être pensant, et l'on n'a aucune chance de faire des progrès scientifiques » [1].

[1] Sollier, *loc. cit.* p. 227.
[2] H. Marion. *Leçons de psychologie appliquée à l'éducation*, p. 320.

CHAPITRE IX

LA GÉNÉRALISATION.

I

Il est depuis longtemps admis que le langage est un instrument nécessaire, et pour la fixation, et pour la formation elle-même des idées générales. Il me semble cependant qu'on peut en observer le rudiment chez les animaux, et chez les enfants qui ne parlent pas encore.

Les animaux nous offrent une forme initiale de la généralisation. Le chien de ferme, qui, par métier et par goût,

> « Donne la chasse aux gens
> « Portant bâton et mendiants, »

les reconnaît, de prime abord, à leur accoutrement et à leur bâton. Des caractères spécifiques sont gravés dans son intelligence, et associés à l'idée ou au besoin mécanique d'aboyer. En vain Bossuet et les héritiers de sa doctrine objectent-ils que si le chien aboie après les gens d'un certain aspect et d'une certaine mine, c'est que son maître lui en a donné l'habitude toute machinale. Pourquoi donc les chiens ne confondent-ils pas un mendiant avec un autre mendiant ? Il y en a certains à l'égard desquels ils se montrent intraitables, et dont la vue distincte excite en eux une véritable fureur. D'autres individus de cette catégorie ont, au contraire, le talent de se rendre les cerbères indulgents, et même bienveillants. De loin, le chien aboie contre eux comme contre les autres : c'est l'effet du caractère spéci-

fique ; mais, son homme dévisagé, il commence à se radoucir : c'est l'effet du caractère individuel. — Dans toutes les villes de garnison, on voit des chiens particulièrement sympathiques aux soldats : la vue d'un pantalon rouge les fait accourir. Mais, quand il sont arrivés près du soldat, ils se comportent différemment suivant les individus ; ils caressent celui-ci avec une joie empressée, celui-là avec indifférence, cet autre avec respect ou défiance. C'est qu'après le contre-coup de l'idée générale éveillée par la vue du pantalon rouge, et qui équivaut aux idées de caresses, d'amitié, de jeu, etc., il surgit des souvenirs de bons ou mauvais traitements associés à telle ou telle ressemblance particulière.

Les faits et gestes de l'enfant nous indiqueront aussi, à défaut de la parole, ce que nous pouvons supposer de sa faculté généralisatrice. Un petit enfant de huit mois joue, pendant trois ou quatre heures par jour, assis sur un tapis au milieu de la chambre. Un de ses jouets favoris est une boîte en fer-blanc, qu'il aime à cause de son bruit métallique, et surtout à cause de son ouverture, dans laquelle il fourre tout ce qui peut y entrer, et essaie de fourrer tout le reste. Cette habitude de mettre un objet dans un autre lui tient au cœur. Il a constaté que plusieurs des objets qui tombent sous sa main, un seau, une charrette, une fiole, une trompette, etc., lui offrent cette propriété de pouvoir contenir d'autres objets. Aussi, dès qu'on lui donne ou qu'il rencontre un objet qu'il ne connaît pas, il l'expérimente à cet égard, il le palpe, le retourne, il y cherche quelque apparence d'ouverture. L'autre jour, il mit la main sur une poupée habillée, entre les jambes de laquelle il essaya d'enfoncer d'abord une poupée plus petite, puis un morceau de pain, puis le goulot de sa fiole. Une autre fois, on lui donna un bouchon de carafe, que, surtout à cause de sa transparence vitrée, il s'obstina à croire ouvert par le bout cylindrique : il chercha à faire entrer par

là les jambes d'un petit pantin, ensuite un petit berceau de poupée, et enfin, d'un air dépité, le bout de son index. Un de ses jeux familiers est de mettre l'index dans les yeux des personnes qui le tiennent sur leurs genoux, ce qu'il exécute en riant beaucoup. En un mot, il y a dans son intelligence l'idée générale de cette qualité, perçue dans plusieurs objets, et qu'il cherche dans presque tous, d'ouverture et de capacité.

Un enfant de huit mois, à la vue de toute personne jeune ou jolie (jolie pour nous), faisait des soubresauts joyeux, et tendait les bras vers elle : n'y avait-il pas là une distinction d'avec une apparence déplaisante, qu'il saisissait à première vue chez toutes les personnes qui s'offraient à sa vue? C'était encore une ébauche d'idée générale. Le même enfant, à huit mois et demi, manifestait le désir qu'il avait d'un aliment solide, immédiatement reconnu pour tel au milieu d'un grand nombre d'autres objets : que ce fût un morceau de pain, de fromage, de beurre, de sucre, de viande, de pomme, il se penchait en tendant les bras, dans la direction de cet objet, et faisant entendre un son vaguement articulé, qui ressemblait à *wroua* : il ne faisait pas ainsi pour demander le sein ni le biberon, avec lequel sa mère l'allaitait en partie. A neuf mois, à la vue d'un chien, d'un chat, d'une poule, d'un oiseau, il s'extasiait, tendait les bras, et regardait significativement la personne qui le portait, pour lui indiquer qu'il voulait s'en approcher ; ses mouvements pour prier, et ensuite pour manifester sa joie et son admiration, se complétaient par ces monosyllabes répétés : *appa! appa! appa!* Il avait donc une idée distincte, et jusqu'à un certain point générale, *d'aliment solide* et d'*animal*, quoiqu'il ne désignât aucun des individus compris dans ces deux classes d'objets, par des noms spéciaux correspondant aux qualités spécifiques qu'il ne laissait pas que de remarquer en eux. A onze mois, l'exclamation exprimant l'idée générale, transformée, soit par sélection,

soit par imitation, était devenue *ah* ! et quelques-unes des des idées spécifiques étaient exprimées par des mots propres, qu'il est inutile d'énumérer ici.

A l'époque où tout le monde admet que l'enfant possède des idées générales, c'est-à-dire à l'époque où il en exprime un assez grand nombre par des mots, on peut constater chez lui d'autres idées générales, qui ne sont point exprimées par des mots. Un petit enfant de treize mois sait fort bien dire *matyé* (marcher), quand il veut qu'on lui donne la main pour aller ici ou là. Mais, souvent, si on refuse de satisfaire son désir, il sait fort bien faire ses affaires tout seul : il quitte la personne qui le tient en glissant le long de ses jambes, il s'accroupit, et, les bras ramassés vers le corps, de l'un et de l'autre, il avance à marches forcées, sur son abdomen. Qu'il faille aller tout droit ou en prenant des détours, monter l'escalier, ou même le descendre (ce qu'il fait moins adroitement, et non sans chavirer), ramper est pour lui un moyen général d'avancer tout seul, dont il a une idée bien caractérisée, et qu'il applique à différents cas particuliers avec des modifications de circonstance.

Quand il est assis par terre, et qu'il lui prend la fantaisie de se relever sur ses deux mains, une fois debout, il se trouve souvent fort embarassé de sa station verticale, et il demande en supliant une main à toute personne, connue ou nom, qui est le plus près de lui. Voilà encore l'idée bien nette d'un moyen général qui le tire d'embarras : tenir la main d'une autre personne. — Ce même enfant, qui désigne par le mot *peau-peau*, toute espèce de couvre-chef, bonnet, casquette, gibus, feutre, bonnet de nuit, chapeau de femme, ne manque pas de mettre sur sa tête l'objet de cette espèce qui se trouve à portée de sa main ; il est même un certain nombre d'objets qu'il prend ou qu'il a pris pour cet objet de toilette, par exemple, le cabas de la bonne, un sac de papier, un couvre-plat, un abat-jour, un petit fichu,

un mouchoir, un disque de carton, et une foule d'autres objets, qui, par leur forme, rappellent de plus ou moins loin celle d'un objet propre à couvrir la tête. Cette idée générale a donc pris pour lui une fort grande extension.

De tous ces faits, que chacun peut multiplier à plaisir, nous conclurons donc à l'existence, chez le tout jeune enfant, d'idées générales indépendantes du langage. Une manière d'être l'a-t-elle vivement frappé dans un certain nombre d'objets, elle commence à se fixer dans son intelligence sous forme d'abstrait, c'est-à-dire d'idée très-nette, mais non plus associée à l'idée précise de certains objets. C'est une sorte d'analogie résumée en une conception vive, que chaque objet plus ou moins semblable a le pouvoir de réveiller. Vienne un moyen de fixation pour cette idée, elle se délimite, se restreint ou s'étend, elle devient une véritable conception générale. Le mot n'est qu'un moyen de rappel plus simple et plus efficace que la sensation pure qui avait autrefois l'habitude d'évoquer cette idée. Le langage est, quoi qu'on en ait dit, un instrument de précision et de fixation, plutôt qu'un instrument de formation pour les idées générales.

II

Voyons l'enfant généraliser, à notre exemple, mais à sa façon, avec les mots que nous lui apprenons. Connaître les choses, c'est distinguer les principales frontières qui les séparent en diverses classes; connaître une langue, c'est non-seulement connaître des mots, mais des choses, tenir dans sa main et à son service journalier quantité d'observations et d'expériences qu'une langue résume. On s'aperçoit clairement du rôle des mots dans le fonctionnement de la pensée, en voyant la tendance incoercible des enfants, je ne dis pas à faire rentrer dans une classe, mais tout d'abord à relationner un terme connu avec les différents ob-

jets qui se présentent. Ils nous donnent, avec les audaces impuissantes ou heureuses que l'on sait, les plus intéressants exemples de généralisation inférieure. Ce ne sont que des analogies, mais plus ou moins étendues, des relations plus ou moins compréhensives. La raison, chez l'enfant, n'est le plus souvent que de la comparaison aussi peu abstraite que posible. La ville de Tarbes possède un joli jardin public qui porte le nom du légataire. Un enfant de Bordeaux, âgé de vingt mois, nous dit : « Il y a *un jardin Massey* à Bordeaux. » Un enfant de quinze mois a un cheval de bois naturellement baptisé du nom de *dada*. Il ne lui a fallu qu'un simple exemple, une simple ressemblance, pour appliquer ce mot *dada* à un seul cheval, ce qu'il a fait un peu avec l'aide de ses parents ; c'est ensuite avec la plus grande facilité qu'il l'a appliqué à tous les chevaux qu'il voyait. Il n'y a toujours là que des ressemblances particulières, pas de concepts dits généraux. Au milieu d'une basse-cour remplie de toutes sortes d'animaux, l'enfant voit des poules, et il les appelle *koko*, du nom de son serin et de sa tourterelle ; il voit nager des oies et des canards dans la mare, et il n'en fait qu'une seule et même espèce d'oiseaux : le canard ; le nygne est pour lui un canard aussi. Pour un enfant de trois ans, les grandes lignes de classifications sont déjà définitivement acquises, et il n'a fallu qu'une seule ressemblance pour les ébaucher, une énumération absolument incomplète pour les étendre et les affermir.

Il y aurait, je le crois, quelque subtilité à raisonner de la façon suivante : « S'il est vrai que l'idée générale *distincte* est postérieure aux notions individuelles *confuses*, réciproquement, il peut être vrai de dire que l'idée générale *confuse* est antérieure à l'idée individuelle *distincte*. Ainsi l'idée d'homme, en tant que caractérisée par la définition abstraite d'animal raisonnable, ou par la définition zoologique, une telle idée suppose sans doute la comparaison certe beaucoup d'hommes individuels ; mais le sentiment

confus de ce qu'il y a de commun entre les hommes préexiste à la distinction précise des individus : par exemple, il faut du temps à l'enfant pour distinguer son père des autres hommes : il faut du temps à un chien pour distinguer son maître. On a dit avec raison que la faculté de généraliser caractérise l'intelligence : on peut dire que la faculté d'individualiser ne lui est pas moins essentielle [1]. » J'accepte la conclusion, mais je fais mes réserves pour les prémisses. Quand l'enfant applique le mot *papa* à tous les individus qu'il voit ressembler *génériquement* à son père, ils ne lui ressemblent pour l'enfant que *particulièrement*. L'auteur précipité voit là une tendance absolument généralisatrice, et il confirme son opinion en ajoutant : « On ne voit pas que les petits enfants généralisent le mot *maman* comme le mot *papa*. Cela vient sans doute de ce qu'étant plus avec leur mère qu'avec leur père, ils l'individualisent davantage. » Une des raisons de cette différence, qu'il ne faut pas exagérer, n'est-elle pas l'habitude que les mères et les femmes autour de l'enfant ont de faire des démonstrations particulières à chaque apparition du père? « Tiens, voilà papa; où est-il papa ? Regarde papa. Dis bonjour à papa. Appelle papa, etc. » Ainsi stylé, l'enfant qui commence à parler voit papa partout, marmotte le mot papa à tout propos et hors de propos. Au surplus n'y a-t-il pas d'exemple qu'un enfant généralise le mot de *maman* d'une façon toute aussi élémentaire que le mot de *papa*? En voici toujours un exemple. Un enfant âgé de trois ans et cinq mois revenait avec ses parents de Tarbes, où il avait passé près d'un mois. Au début du voyage, il demandait toutes les dix minutes où étaient les tantes et grand'maman. Et qu'est-ce qu'elles disaient? Et quand il reviendrait à Tarbes? Ensuite il attira l'attention d'une dame, qu'il amusa en lui chantant *Saint-Antoine*, la *Petite Ida*, *Marlborough* et le *Petit oiseau*. Puis il

[1] P. Janet, *Traité élémentaire de philosophie*, p. 165.

entra dans des confidences intimes. Il lui dit qu'il avait *cinq* mamans : d'abord sa maman, puis tante P., tante V., grand-maman de Tarbes ? et grand-mère Louise ; la mère de cette dernière, la grand'mère n'était pas une maman. « Mais, lui dit la dame, tante V... n'est pas ta maman ? — Et si, puisqu'elle me soigne. » A la même époque, il faisait l'épicier, c'est-à-dire imitait un épicier, celui de sa mère, le seul qu'il eût vu à l'œuvre. Grand'mère Louise lui avait apporté de voyage un petit magasin d'épicerie. Il vendait, disait-il, beaucoup de marchandises. « M. François et Mme Collette (les héros d'une historiette racontée à l'enfant) sont souvent enrhumés, et alors ils viennent m'acheter des petits bonbons noirs. » Ici tout est particulier, la matière, la forme, et jusqu'aux accidents qui peuvent varier suivant les caractères d'enfants, la vivacité d'imagination, l'éducation et surtout les exemples donnés.

Nous pouvons maintenant affirmer que l'enfant ne débute ni par des concepts généraux, ni par des termes qu'il transforme d'individuels en généraux, en vertu de cette tendance primitive à la généralisation, qui s'exercerait, selon quelques philosophes, avant toute discrimination individuelle. Max Müller a dit [1], et M. Taine répété après lui [2], qu'il n'y a pas d'idées générales sans mots. « Il y a, dit Müller, dans toute langue, une couche de mots qui peuvent être appelés purement émotionnels ; cette couche est plus ou moins grande suivant le génie et l'histoire de chaque nation ; elle n'est jamais entièrement cachée par les couches postérieures du langage rationnel. La plupart des interjections, beaucoup de mots imitatifs, appartiennent à cette classe ; leur caractère et leur origine sont parfaitement manifestes, et personne ne peut soutenir qu'ils reposent sur des concepts généraux. Mais, si nous défalquons

[1] *Lectures on the science of language*, passim.
[2] *L'acquisition du langage*, etc., *Revue philosophique*, janvier 1876.

cette couche inorganique, tout le reste de la langue, soit chez nous, soit chez les derniers des sauvages, peut être ramené à des *racines*, et chacune de ces racines est le signe d'un concept général... Ces concepts sont formés par ce qu'on appelle la faculté d'abstraire, mot très bon qui désigne l'action de décomposer des intuitions sensibles en leurs parties constituantes, de dépouiller chaque partie de son caractère momentané et concret... Comment s'exécute cette œuvre spéciale de l'intelligence humaine, je veux dire, la formation et le maniement des concepts ? Les concepts sont-ils possibles, ou du moins y a-t-il jamais des concepts effectués, sous une forme extérieure et un corps ? Je réponds décidément non. Si la linguistique a prouvé quelque chose, elle a prouvé qu'une pensée conceptuelle ou discursive ne peut se dérouler que par des mots. Il n'y a pas de pensée sans mots, pas plus qu'il y a de mots sans pensée. »

M. Taine, qui a fait, en l'adoptant pour son compte, cette citation de Max Müller, s'est beaucoup étendu sur cette intéressante matière. Dans un chapitre de son livre de l'*Intelligence*, où il a recueilli des observations dans le genre de celles de Tiedemann, il apprécie, en libre disciple de Locke, un certain nombre de faits relatifs à la formation des idées générales chez les enfants. Il prétend faire surgir les idées générales, en même temps que les termes généraux, ou à l'occasion de ces derniers, d'une opération spéciale à l'homme, qu'il désigne sous le terme vague de *tendance* à la généralisation. Les exemples qu'il recueille à l'appui de sa théorie nous amèneront à d'autres conclusions que les siennes.

« On peut, dit-il, assister de près à la naissance de ces noms généraux ; chez les petits enfants, on la prend sur le fait. Nous nommons tel objet particulier et déterminé, et, avec un instinct d'imitation semblable à celui des perroquets et des singes, ils répètent les noms qu'ils viennent

d'entendre. Jusque-là ils ne sont que des singes et des perroquets; mais ici se manifeste une délicatesse d'impression toute spéciale à l'homme. Vous prononcez devant un bambin dans son berceau le mot *papa*, en lui montrant son père; au bout de quelque temps, à son tour, il bredouille le même mot, et vous croyez qu'il l'entend au même sens que vous, c'est-à-dire que ce mot ne se réveille en lui qu'en présence de son père. Point du tout, quand un autre monsieur, c'est-à-dire une autre forme pareille, en paletot, avec une barbe et une grosse voix, entrera dans la chambre, il lui arrivera souvent de l'appeler *papa*. Le nom était *individuel*, il l'a fait *général*; pour vous il ne s'appliquait qu'à une personne, pour lui il s'applique à une classe. En d'autres termes, une certaine *tendance* correspondant à ce qu'il y a de *commun* entre les divers personnages munis d'un paletot, d'une barbe et d'une grosse voix, s'est éveillée en lui, à la suite des expériences par lesquelles il les a perçues. Ce n'est pas cette tendance que vous voulez éveiller, elle s'est *éveillée* toute seule; voilà la faculté *du langage*, elle est fondée toute entière sur ces tendances qui survivent à l'expérience d'individus semblables, et qui correspond précisément à ce qu'il y a de commun en eux.

« A chaque instant nous voyons ces tendances opérer chez les enfants, et contre la langue, en sorte qu'on est obligé de rectifier leur œuvre spontanée et trop prompte. — Une petite fille de deux ans et demi avait au cou une médaille bénite; on lui avait dit: « C'est le *bo-Du*. Un jour, assise sur les genoux de son oncle, elle lui prend son lorgnon et dit: « C'est le *bo-Du* de mon oncle ». Il est clair qu'involontairement et naturellement elle avait fabriqué une classe d'individus, pour laquelle nous n'avons pas de nom, celle des petits objets ronds, percés d'un trou et attachés au col par un cordon, qu'une tendance distincte, correspondant à ces quatre caractères généraux et que nous n'éprouvons point, s'était formée et agissait en elle. — Un

peu plus tard, la même enfant, à qui on faisait nommer toutes les parties de son visage, disait, après un peu d'hésitation, en touchant ses paupières : « Çà, c'est les toiles des yeux. » Un petit garçon d'un an avait voyagé plusieurs fois en chemin de fer. La machine avec son sifflement, sa fumée, et le grand bruit qui accompagne le train, l'avait frappé; le premier mot qu'il eut prononcé, était *fafer* (Chemin de fer); désormais un bateau à vapeur, une cafetière à esprit de vin, tous les objets qui sifflent, font du bruit et jettent de la fumée, étaient des *fafer*. — Un autre instrument fort désagréable aux enfants (pardon du détail, il s'agit d'un clysopompe), avait laissé en lui, comme de juste, une impression très forte. L'instrument, à cause de son bruit, avait été appelé un *zizi*. Jusqu'à deux ans et demi, tous les objets longs, creux et minces, un étui, un un tube à cigares, une trompette, étaient pour lui des *zizi*, et il ne s'approchait d'eux qu'avec défiance. Ces deux idées régnantes, le *zizi* et le *fafer*, étaient deux points cardinaux de son intelligence, il *partait de là pour tout comprendre* et *pour tout nommer*. »

Appelons de leur vrai nom ces *tendances correspondant à ce qu'il y a de commun* entre des individus ou des objets semblables : des débauches, sinon de vrais actes de généralisation. Il y a une manière plus simple, et, selon moi, plus exacte, d'interpréter les faits cités plus haut, et les faits analogues que j'ai déjà pu présenter moi-même. Des objets semblables réveillent la même idée dans l'intelligence de l'enfant; d'abord, par suite de la faiblesse d'analyse inhérente à ses jeunes facultés, cette idée du semblable est individuelle ; mais, à force de voir des semblables simultanément ou successivement, il saisit en eux des caractères distinctifs, des différences, il cesse de confondre les uns avec les autres, il ne prend plus tout monsieur à barbe pour *papa*, un tube quelconque pour *zizi*, tout objet sifflant pour *fafer*, tout objet rond pour *bo-Du*. Et cependant il con-

serve cette idée de ressemblance premièrement saisie, et qui se réveille à l'aspect des objets, puisqu'en les distinguant, il les appelle encore tous du même nom.

Ici le langage est de beaucoup en retard sur la pensée : si le terme commun correspond à la conception générale, l'idée particulière ou individuelle n'a pas encore son équivalent dans le vocabulaire de l'enfant. Une certaine couleur, une certaine forme, l'ont tout à coup averti de la présence d'un aliment, et il prononce le terme général par lequel il exprime l'idée de *bon à manger* ; mais, au second coup d'œil, il a distingué le gâteau du pain, la pomme de terre du beurre ; de l'idée générale se sont donc détachées des idées particulières, qu'il ne sait pas exprimer. Lorsqu'il aura des termes pour les exprimer, les premiers termes généraux iront de plus en plus en se particularisant, et il en inventera ou en recevra d'autres pour exprimer les anciennes idées générales, qui, de leur côté, iront toujours en s'élargissant.

M. Compayré a dit avec raison : « L'enfant généralise en dehors de toute règle, de toute clasification reçue; il construit des clasifications nouvelles, très originales parfois, fondées par une analogie superficielle sur des raprorts lointains et vagues. Ces généralisations indiscrètes et abusives tiennent sans doute en premier lieu à la pauvreté du vocabulaire enfantin. L'enfant est comme un homme qui, n'ayant pas beaucoup de vaisselle, mangerait tous les mets de son repas dans la même assiette : de même il fait rentrer de force plusieurs sens dans le même mot. C'est ainsi que les Romains appelaient les éléphants des bœufs de *Lucanie*. Mais ce ne sont pas seulement des raisons d'économie qui dirigent l'enfant : s'il fait voyager les mots d'un sens à l'autre, c'est qu'il a réellement une merveilleuse aptitude à découvrir entre les choses des rappports qui échappent même à la perspicacité de l'homme mûr[1] ».

[1] G. Compayré, *Cours de pédagogie théorique et pratique*, p. 162.

L'aptitude du petit enfant non parlant à généraliser me semble précisément établie par ce que M. Taine appelle sa tendance soudaine à généraliser les termes qui sont pour nous individuels. Cette merveilleuse vertu d'un mot serait contraire à la loi d'évolution intellectuelle. Si l'idée générale ne préexistait pas, à quelque degré de formation qu'on la suppose, au terme qui lui est corrélatif, je verrais dans son apparition un effet sans cause, le moins produisant le plus, le signe la chose signifiée. Quand vous montrez à l'enfant son père, et que vous lui dites : *papa*, vous lui fournisser un mot, qui s'associe dans son intelligence à l'idée d'une forme de telle ou telle espèce. Mais cette idée n'est pas individuelle dans l'esprit de l'enfant ; il a déjà vu cette forme, et il la voit presque tous les jours ; c'est une vague idée de ressemblance, qui n'est pas pour lui abstraite, mais qui se réveille à la vue de tous les objets semblables. Le mot *papa*, le mot *fafer*, etc., désignent pour lui des qualités qui l'ont frappé, non pas dans un seul objet, mais dans plusieurs. D'il désigne par le même nom, après en avoir vu un certain nombre, et tout en ne les prenant pas les uns pour les autres, tous les objets semblables, c'est incontestablement que le terme analogique pousse au terme général, et cela, parce que l'analogie dans les idées tend à un certaine généralité. Le mot progresse comme l'idée, et par l'idée.

La généralisation n'est, en définitive, pour l'enfant, qu'une similitude plus ou moins étendue. Ce n'est pas encore, même quand il commence à bien exercer la fonction de la parole, cette faculté supérieure d'appliquer une idée abstraite de qualité à tout un groupe d'objets comparés entre eux. Le travail qui amène l'enfant à ces idées nettes de genre et d'espèce sera très lent.

Un enfant de trois ans, d'une intelligence très développée, ne comprenait rien à ces mots d'espèce et de classe. « Qu'est-ce que cela veut dire, cet animal est de la même espèce ? » me demandait-il avec insistance. Je ne pus me

tirer de la difficulté qu'en lui répondant : « C'est presque la même chose ; » il comprit que l'un était semblable à l'autre, et voilà tout. Du reste, rien d'aussi variable, même pour les adultes, que les idées générales, surtout au point de vue de la compréhension, qui est le plus important. Prenez dix personnes au hasard, prononcez devant elles les mots vertu, humanité, force, loi, nature, quantité, qualité, ou tel autre terme général que vous voudrez : demandez à chacun d'elles le sens qu'elle attache à ces mots, pourtant d'un usage vulgaire, et vous serez étonné des divergences qu'il y aura dans les dix réponses. C'est que, plus la puissance de réflexion est grande, plus l'expérience et l'analyse interviennent dans nos opérations intellectuelles, et plus les idées et les termes généraux se précisent, en se limitant ou s'élargissant. Tous les objets ronds perdent graduellement le nom de *bo-du* ou de *zizi*, tous les hommes celui de *papa*, et, à mesure que les objets revêtent leurs noms individuels, ou considérés comme tels, ils rentrent aussi, avec les idées correspondantes, dans d'autres catégories générales. Les analogies premières frappent moins, les différences sont de mieux en mieux perçues, les classes se tranchent en espèces, les espèces en variétés, les individualités elles-mêmes en singularités. Il y a comme une acuité progressive de la vision intellectuelle, qui a saisi d'abord les grandes masses, les détails ensuite, les plus minutieux en dernier lieu, et à laquelle correspondent nos généralisations successivement ascendantes et descendantes [1].

[1] Les vues ci-dessus énoncées reçoivent une nouvelle confirmation des faits observés dans les intelligences rudimentaires. « Les idiots se servent des termes généraux comme les sauvages, parce qu'ils ne saisissent que les rapports de ressemblance, et non par suite d'une induction. Pour généraliser, pour induire scientifiquement, intelligemment tout au moins, il faut tenir autant de compte des différences que des ressemblances. C'est ainsi que tout fruit rond devient pour eux une pomme, si le premier fruit qu'ils aient vu de cette forme a été une pomme. — Ils sont cependant capables de gé-

néralisations simples, comme ils sont capables de comparaisons simples. R..., idiot aveugle, reconnaît bien le fer et le bois, et pour cela il essaie de le casser. Si imparfaite que soit son idée des qualités caractéristiques du fer, il en a une pratique qui a dû le frapper, c'est que le fer est dur et ne casse pas, tandis que le bois est plus tendre et se casse. Il est certain qu'il généralise trop, mais enfin il généralise, s'élevant d'un point de vue particulier à une observation générale. Ce n'est qu'à la longue que cette généralisation se produit chez l'idiot, ce n'est qu'après maintes expériences, mais une fois enracinée, elle l'est bien. Chez l'imbécile, au contraire, ce sont des généralisations hâtives; saisissant plus vite encore que l'idiot les ressemblances des objets, il fait une induction encore plus erronée ordinairement. Il lui suffit d'une expérience pour conclure qu'il doit toujours agir de même. Aussi commet-il si facilement des sottises de la meilleure foi du monde. C'est là un trait frappant de son caractère, et qui lui donne cette confiance en lui-même, cette fatuité si fréquente chez lui. Aussi faut-il bien prendre garde de ne pas laisser aux imbéciles une initiative qui est bien rarement couronnée de succès (Sollier, *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*, p. 228).

CHAPITRE X

LE RAISONNEMENT

Si le raisonnement n'est pas autre chose qu'une série de jugements consécutifs ordonnés entre eux selon la loi des associations habituelles, il est évident que le petit enfant, comme l'animal, raisonne.

Un enfant de sept mois a très bien associé dans son esprit l'idée des mouvements de mastication à celle des agréables sensations qui en résultent. Quand il voit sa nourrice porter un aliment à sa bouche, et jouer des lèvres et des mâchoires, il juge qu'elle mange, que ce qu'elle mange est bon pour elle, et le serait pour lui-même ; et il sait par expérience que sa bonne pourrait le faire participer à ce plaisir, s'il le demandait d'une certaine manière irrésistible, c'est-à-dire en pleurant ou faisant mine de pleurer, et il agit en conséquence. On peut ici voir tout à la fois l'origine du raisonnement analogique qui lui a fait étendre tous ces jugements consécutifs, et du raisonnement déductif, qui lui fait appliquer à la circonstance présente ces expériences par lui généralisées. Le même enfant, à l'âge de huit mois, faisait entendre un gloussement guttural très bizarre, et de son invention, qui, lorsqu'il voulait satisfaire à une nécessité familière, signifiait pour ses parents : « Venez à mon aide, puisque, si je ne vous avertissais pas, vous vous fâcheriez. » Cette formule résume tout un ensemble de jugements et d'associations d'expériences, qui ont abouti à des actes de généralisation et de déduction. Ainsi raisonnent, d'une façon concrète et synthétique, le petit en-

fant qui ne parle pas encore, et l'animal qui ne parle pas, mais qui n'en ont pas moins, l'un et l'autre, une certaine puissance d'expression très significative. Avant de revenir à l'examen de la faculté de raisonner chez le petit enfant, étudions-en les manifestations analogues chez l'animal.

Dans des circonstances semblables à celle où se trouvait le petit enfant cité plus haut, et je demande pardon au lecteur d'insister sur des détails qui n'ont rien de choquant pour la science, voici comment se comportait un chien d'environ six mois, qui m'a appartenu. Pour lui donner des habitudes de propreté, que son premier maître avait négligé de lui faire prendre, je le cravachais chaque fois qu'il avait sali une chambre, voisine de mon appartement, où il couchait. Bientôt l'idée d'un châtiment, associée à celle d'un besoin trop facilement obéi, excitait chez lui, avec un vif désir de n'être pas battu, l'idée d'accomplir des actes qu'il savait de nature à prévenir ce désagrément. Il me réveillait presque toutes les nuits par des cris lamentables, lorsqu'il n'avait pas réussi à m'éveiller en grattant énergiquement la porte de ma chambre. Tous les jugements qu'il produisait en cette circonstance étaient enchaînés par des liens si rigoureux, qu'il n'y a guère qu'à les traduire en paroles, pour y retrouver les éléments de parfaits raisonnements. Essayons de parler sa pensée. « Mon maître me fustige d'importance, quand je m'oublie à gâter ma chambre à coucher (premier raisonnement inductif). Mais quand, m'ayant ouvert la porte, il me fait sortir quelques instants et descendre dans la cour, il est content de moi, et loin de me corriger, il me caresse et me flatte (seconde induction). — Or, quand je hurle d'une façon lugubre, il s'éveille et vient m'ouvrir (troisième induction). — Donc, aboyons à tue-tête, réveillons-le, et nous ne serons pas battu (raisonnement déductif). »

Nous voyons donc chez l'animal une foule d'opérations intellectuelles et d'actes intelligents, qu'on ne saurait rap-

porter à l'instinct. Les exemples cités plus haut ne sont pas de ces habitudes communes à toute une espèce, qu'on puisse considérer comme dépendant de la constitution organique, mais des manifestations individuelles, dans des circonstances exceptionnelles, et variant avec les changements extérieurs. C'est le raisonnement humain dans toute son indépendance de l'automatisme. Il faut cependant se garder, soit à l'égard de l'homme, soit à l'égard de l'animal, de trop accorder aux influences directes de la spontanéité. Ne voit-on pas surgir tout à coup une faculté longtemps enfouie dans les profondeurs de l'automatisme héréditaire, et certains actes exceptionnellement accomplis par les animaux ne peuvent-ils pas provenir de cette source mystérieuse ? Par exemple, les inondations sont-elles de événements si rares dans la vie des espèces, qu'elles n'aient pu déterminer jusqu'à un certain point chez des oiseaux la faculté semi-instinctive de transporter leur nid en s'aidant de leurs becs? De même, dans le cas de l'enfant dont j'ai parlé plus haut, qui regardait manger avec envie sa nourrice, il devait nécessairement s'ajouter aux modifications conscientes, au pur raisonnement, des jugements et des mouvements réflexes, résultat, soit des habitudes individuelles, soit des habitudes transmises. La simple vue des mâchoires agitées ne peut-elle pas exciter des mouvements inconscients et involontaires, comme ceux d'ouvrir la bouche, de tendre les bras, de se pencher en avant, peut-être même de pleurer? Il est très difficile de faire la part de ce qui revient au conscient et à l'inconscient dans cet ensemble en apparence rationnellement ordonné de sentiments, d'idées et d'inpulsions organiques. Toujours est-il que la conscience y est pour sa bonne part.

En effet, tout mouvement instinctif, toute action réflexe, nous l'avons déjà dit, viennent à être perçus par leur agent d'abord inconscient, pour peu qu'ils soient importants en eux-mêmes, ou que leur répétition rapprochée les mette

en quelque sorte en relief et en vue. Nous voyons chez les adultes la conscience accourir à ces coups de théâtre, qui ne la laissent plus indifférente, comme le font les événements ordinaires ou non persistants. De même, si l'enfant est amené à reproduire ces mouvements d'abord passés inaperçus, ou à les produire avec une variante ou un surcroît d'intensité ou de complexité, il les remarque nécessairement, et ce qui le prouve, c'est qu'il les modifie sous le contre-coup de telle impression ou sous l'impulsion de tel sentiment de circonstance.

Un petit enfant de dix mois désirait vivement tenir un petit chat que sa sœur aînée faisait jouer sur ses genoux : il tendit les bras vers l'animal, regardant alternativement sa sœur et le chat, poussant des cris de désir semblables à un petit hoquet. Sa sœur ne lui accorda pas ce qu'il demandait, ne voulant pas confier le joli animal aux caresses maladroites de l'enfant ; celui-ci commença à pleurer et à crier modérément. Sa sœur, qu'il ne cessait, en pleurant, de regarder dans les yeux, resta calme et impassible ; le solliciteur devint alors plus pressant, agita furieusement toutes les parties de son corps ; il se démenait, se tordait, hurlait, sanglotait. Sa sœur lui dit : « Tais-toi, tu n'auras pas Minet, tu lui ferais mal » ; la gesticulation du petit capricieux devint plus violente, les plaintes menaçaient, les larmes commandaient ; la douleur s'était exaspérée à un tel point que la conscience disparut au milieu de cette tempête psycho-organique. L'enfant terrible finit par oublier la cause de sa douleur, tout à sa douleur elle-même. Il tendait encore les bras en avant, sans savoir ce qu'il faisait, car le petit chat effrayé par cette scène désordonnée, était parti et était caché sous un lit. Pour calmer son frère, la sœur appela le chat, le prit et le lui apporta : immédiatement l'enfant se tut ; mais il recommença à pleurer après une pause de trois secondes ; la jeune fille se mit alors à caresser et embrasser son frère, en l'invitant à se calmer et à

toucher le minet. Quand il fut un peu tranquillisé, il ne fit plus attention au chat, et demanda à sa sœur un bonbon. On voit ici la marche ondoyante et capricieuse des jugements et des mouvements ordonnés déjà par la loi de l'habitude, mais qui se transforment de mille manières imprévues, au gré des impressions ou des associations d'idées intercurrentes, qui les présentent tour à tour ou les enlèvent aux prises de la conscience.

Si l'automatisme retourne à la conscience dans certains cas déterminés, la conscience cède avec la même facilité ses droits à l'automatisme. Un petit enfant de deux ans et trois mois a l'habitude de voir entrer chez sa mère, presque tous les matins, une locataire de la maison, qui revient du marché. Quand il voit sa mère revenir avec un panier au bras : « Où mê Gilé » ? dit-il, « Veu voi mê Gilé », « Appê mê Gilê ». Tous les jugements exprimés par ces phrases enfantines ne sont-ils pas enchaînés de façon à constituer des raisonnements concrets, mais effectifs ? Eh bien ! l'enfant en a déjà pris l'habitude, au point de les réitérer plusieurs fois par jour, n'importe à quelle heure, quand il voit prendre à sa mère un panier, et tout machinalement, comme un perroquet répétant des paroles n'ayant aucun sens pour lui. Le rationnel est devenu automatique, par l'effet de la répétition habituelle. On peut observer d'autres exemples du même fait dans le même enfant. Quand la dame en question vient faire sa visite matinale, au retour du marché, l'enfant de courir à elle, de se suspendre à sa robe, et de dire : « Maman chè Gilé » ; puis il tire un coin du panier, et, sans savoir s'il y a pour lui quelque friandise, il fourre les mains, à tout hasard, dans les provisions, et, tirant n'importe quoi : « Veux ça, moi, te dis, moi, veux ça ». Tous ces jugements naturels arrivent dans un ordre automatique si constant, qu'on pourrait supposer que l'enfant n'en a pas conscience.

Mais voici deux exemples en sens contraire, fournis par

le même enfant, et qui nous montreront l'ingérence de la conscience dans un ensemble de jugements et de mouvements opérés en grande partie d'une manière réflexe. Son père est un ouvrier qui va souvent à la pêche, et l'enfant est habitué à manger de la friture. L'autre jour, le père, revenu après l'heure du souper de la famille, mangeait seul du poisson. « Moi veut frit, papa, veut frit » ; le père fit un moment la sourde oreille ; « Moi veut frit », dit l'enfant, qui tournait autour de la chaise de son père, le prit par la manche, essayant d'attirer son attention. Le père continua à manger sans souffler mot (jusqu'ici tous les mouvements, toutes les paroles de l'enfant exprimaient des idées automatiquement associées et ordonnées, comme ses gestes et ses paroles). Mais l'enfant voyant que ses tentatives étaient infructueuses, se mit sous la table, et tirant une jambe de son père : « moi, veux frit, pas minet mon frit, moi veux frit » ; il avait tout à coup réfléchi que le chat se met ordinairement sous la table : l'enfant se faisait chat, par suite d'une illumination soudaine de la conscience, qui lui avait fait penser et exécuter des mouvements tout nouveaux pour lui. — La mère de cet enfant lui a donné l'habitude d'appeler, vers midi, madame Gillet, et de lui demander le journal, afin d'éviter à cette dame la peine de descendre. L'enfant s'acquitte de son rôle très sérieusement, et il n'entend pas qu'on s'en charge pour lui. « Mé Gilé, dô jouna ! » Il répète la formule, avec très peu de variantes, jusqu'à ce que le journal lui soit jeté par la fenêtre. Un de ces jours, son frère voulut appeler pour lui la dame au journal. Le petit enfant devint rouge de colère ; on empiétait sur un droit acquis ; il se mit à crier de toutes ses forces : « Mé Gilé, dô jouna » ! et puis, se tourne vers son frère : « No pas toi kié, faut pas kié toi, moi kié : mé Gilé ! » Sur ces paroles, le journal tomba et fut ramassé par le frère aîné ; le petit s'empressa de le lui arracher des mains. « Dô jouna, moi poté maman », dit-il. Il y avait là

deux ou trois innovations accomplies dans sa pratique familière ; mais il y revint immédiatement, en secouant le journal tombé, et disant : « nê pas sal », ce qui était passé chez lui en habitude presque inconsciente.

C'est dans cette facilité à approprier les expériences passées à des expériences nouvelles, à étendre sans cesse la chaîne des inductions et des déductions, que l'enfant et l'animal montrent une force inépuisable d'invention, des ressources d'imagination, que l'adulte, plus porté en général à vivre sur les raisonnements tous faits, acquis ou appris, qu'à en édifier de nouveaux, pourrait souvent leur envier. Remarquons aussi, d'après cet exemple, que Locke et Stuart Mill ont avec raison soutenu qu'il y a un mode de raisonnement fondé sur le particulier. M. L. Ferri, dans son intéressante étude sur les *trois premières années d'une enfant*[1] a présenté des observations qui confirment cette opinion. Le petit enfant donne à chaque instant des preuves de la force d'invention, et de l'élasticité du raisonnement. Tous ses progrès intellectuels, moraux et physiques, ses jeux, ses caresses, ses ruses, tout porte la trace de sa raison pratique et ingénieuse.

A mesure que l'enfant grandit en force et en expérience, son jugement gagne en exactitude, sa raison s'affermit, se précise, s'affine, s'abstrait en quelque sorte, et l'expression de ses raisonnements, le plus souvent relatifs à ses désirs ou à ses appréhensions, arrive à la rapidité logique et oratoire. Tout enfant, mais plus âgé de deux ans qu'une de mes cousines (âgée de trois ans), j'avais abusé, au profit de ma gourmandise, du droit du plus fort, et je lui avais dérobé une magnifique poire, que notre grand'mère lui avait donnée en revenant d'un jardin situé à quelque distance de la maison. On devine les larmes, les cris, le désespoir de la pauvre victime. Elle fit son rapport très élo-

[1] Dans la *Filosofia delle scuole italiane*, octobre 1879.

quent et très circonstancié à grand'mère. Celle-ci essaya de l'apaiser en lui donnant un joli grappillon de raisin. Quand je rentrai d'une cachette où j'avais été savourer les douceurs du fruit volé, la petite n'était pas encore au bout de sa grappe, ni de son chagrin. Ma grand'mère me gronda très sévèrement, et puis, s'adressant à ma cousine : « Console-toi, mon enfant, je t'apporterai une très bonne poire, et ton cousin n'aura rien. » Cette promesse, mon air décontenancé, rendirent le cœur à ma jeune cousine, et, d'un air guilleret, elle s'en alla gambader dans la rue. Une heure s'était écoulée, et moi, je n'avais pas quitté la maison, sans doute pour voir si notre grand'mère aurait le courage d'effectuer sa menace, et de donner une poire à ma cousine devant moi, sans m'en donner une. De son côté, ma cousine n'avait pas oublié la promesse. Elle revenait toutes les deux minutes, rôdant autour de notre grand'mère, lui disant de petites choses aimables, lui demandant si elle avait besoin de quelque commission, lui parlant des légumes, de la soupe, etc. Mais le mot de *poire* ne venait jamais sur ses lèvres : elle savait, par expérience, que notre grand'mère n'aimait pas les obsessions, surtout à l'égard des choses de bouche, et elle se gardait de la mécontenter en paraissant trop pressée d'avoir le fruit attendu. Enfin, au bout d'une heure et demie, excitée peut-être par les taquineries de son estomac, elle prit son courage à deux mains, et se risqua à lancer son va-tout. Elle arrive tout à coup en sautillant, du fond de la cour, et, frappant d'une main caressante l'épaule de ma grand'mère, qui était assise près d'une table, elle dit, d'un accent convaincu : « Elle sera bonne, oui ! » Ma grand'mère comprit la signification de cette formule astucieuse. Mais elle se la fit répéter, et la petite fille, encouragée, précisa davantage : « Elle sera bonne, oui, grand'mère, la poire ! » Notre grand'mère trouva le procédé charmant, elle appela notre grand-père, qui travaillait dans une chambre voisine, et lui dit : « As-tu le

temps d'aller au jardin ? Va donc chercher une belle poire, que j'ai promis de donner à la petite. » Mon grand-père prit la clef du jardin ; ma cousine l'accompagnait en lui tenant la main. Inutile de dire que je fis partis du cortège, tout en me tenant avec respect derrière mon grand-père. Je crois que ce fut moi qui entrai le premier au jardin, à peine la porte fut-elle ouverte. Ma cousine eut une belle poire, et la savoura avec tant de plaisir, qu'elle oublia de dire à mon grand-père qu'il ne fallait pas que j'en eusse une. Nous mangeâmes tous les trois de concert un de ces beaux fruits, et puis, nous jouâmes dans les allées du jardin avec notre bon grand-père, deux petits et un grand enfant.

II.

L'enfant est donc capable de raisonner dès le berceau, sans quoi il n'acquerrait jamais cette faculté, selon la remarque de Laromiguière : « Son âme, réduite à de pures sensations, qu'elle ne pourrait ni démêler, ni comparer, ni réunir, ni diviser, serait privée de toute idée et ne prendrait jamais rang parmi les intelligences [1] ». Mais la logique naturelle de l'enfant est très limitée dans ses prises et très incertaine dans ses allures. Si elle va droit au but, comme par un coup d'œil imaginatif, dans la sphère des relations analogiques ; si elle se laisse aller au cours quelquefois assez régulier des associations psychiques, dans les relations un peu plus complexes des ressemblances particulières qui le poussent vers l'induction ; si elle applique assez résolument quelques-uns de ses concepts analogiques et inductifs à des cas nouveaux, le raisonnement qui lui convient le mieux est le raisonnement primitif, enveloppé, irréfléchi. Ce raisonnement se confond avec les actes les plus élémentaires de discernement et de classement ; il n'est souvent qu'une

[1] *Discours sur la langue du raisonnement*, p. 185.

ressemblance appliquée à un fait passager, que l'adaptation la plus simple des mouvements aux représentations. Plusieurs des exemples développés plus haut en fournissent la preuve. Mais je suis heureux de voir mon interprétation confirmée par des observations analogues aux miennes. Darwin, quoiqu'il n'ait constaté qu'à cinq mois la fixation certaine des associations d'idées dans l'esprit de l'enfant, note cependant le raisonnement pratique dans son fils âgé de cent dix jours, faisant glisser la main le long du doigt qu'on lui tend pour l'introduire dans sa bouche [1]. Un enfant qui ne parle pas encore et commence à marcher a-t-il trébuché en passant du parquet sur le tapis ? un moment vient où il a l'idée de lever le pied à une hauteur suffisante pour franchir le bord du tapis sans accident. Il y a là un moyen terme intercalé entre le but conçu et le point de départ [2]. « Une petite fille d'un an et sept mois voulait avoir son chapeau placé sur une table trop haute pour qu'elle y put atteindre ; impatience, pleurs, cris ; je me lève et je le lui donne. Son premier mouvement est de le mettre sur sa tête ; puis, après quelques instants où elle paraît méditer, elle va prendre son propre chapeau, posé sur une chaise à sa portée, et me le présente d'un air fort sérieux. Etait-ce un remerciement ou une invitation à la mener promener, peu importe ; il y avait là évidemment un raisonnement analogique ou même inductif [3]. »

Voilà, même quand l'enfant déjà parle, les raisonnements où il excelle. Il paraît moins sûr de lui dans ceux qu'il fait d'après nous et grâce aux analogies et aux inductions qui lui sont comme imposées par notre langage. Il juge, à tort

[1] *Esquisse biographique d'un petit enfant, Revue scientifique*, juillet 1877.

[2] Voir sur l'étude de L. Ferri déjà citée, la *Revue philosophique*, avril 1880.

[3] Paul Rousselot. *Pédagogie à l'usage de l'enseignement primaire*, p. 246.

souvent, sur de simples ressemblances, sur des analogies forcées. « Déteste-t-il une personne qui lui a fait du mal, toute personne qui a les mêmes traits du visage lui sera suspecte. Il poserait volontiers cette loi : toutes les personnes qui ont tel visage sont méchantes. Induction hâtive et non scientifique, et pourtant elle est au fond de même nature que celle des savants [1]. » Il n'est même pas bien certain que la plupart des raisonnements que l'enfant aime et réussit le mieux, dépassent en général, de deux à trois ans, la moyenne intellectuelle d'un animal adulte. J'avais une chatte qui, dès l'âge d'un an, lorsqu'on avait servi le dîner dont elle devait prendre sa part séance tenante, allait frétillant de la table à moi, et de moi à la table, et cherchait par ses mines persuasives à m'y attirer. Trouve-t-on quelque élément supérieur dans les raisonnements attribués à son fils par M. Egger [2] ? Des l'âge de dix-huit mois, son fils, « au moment du repas, sait appeler les absents et tirer par leurs vêtements ceux qui doivent s'asseoir à la table de famille... A vingt-huit mois, je vois s'étendre la portée de son raisonnement. Il devine que la personne qui prend son chapeau se prépare à sortir, que, sortant, elle traversera la cour, qu'il pourra l'y voir passer ; dès qu'elle prend son chapeau, il se dirige vers la fenêtre pour assister à son départ. » Il n'y a rien là, quoi qu'en pense M. Egger, qui indique une limite de séparation entre l'intelligence enfantine et l'intelligence animale.

La faculté de raisonnement est toujours fort limitée dans son extension logique, pendant toute la période triennale dont nous nous occupons. [3] Si le langage apporte à l'en-

[1] Henri Marion, *Leçons de psychologie appliquée à l'éducation*, p. 340.

[2] *Observations et réflexions sur le développement de l'intelligence et du langage chez les enfants.*

[3] « De plus, son raisonnement ne porte que sur les objets particuliers et sensibles qu'il perçoit tous les jours. Ne lui demandez

faut de nouveaux éléments d'induction, et de nouvelles facilités, et, surtout sous l'influence de nos exemples, la faculté nouvelle pour lui de la manie raisonneuse, il ne fait le plus souvent que mettre mieux en relief son infirmité intellectuelle : résultat d'ailleurs utile pour nous et pour l'enfant, pour nous qui pouvons par là mieux contrôler les progrès de l'enfant, et pour l'enfant qui en a occasion de prendre conscience de lui-même, d'apercevoir les limites et la portée de son intelligence naissante. Personne n'a mieux montré que M. Egger ces faits caractéristiques de l'infirmité intellectuelle de l'enfant, qui nous étonne si souvent par la sagacité de son jugement et la précocité de sa raison. Les exemples que nous pourrions lui emprunter en grand nombre ont d'ailleurs un double intérêt, l'observation psychologique et morale n'y étant pas facilement séparable des considérations lexicologiques.

« La sœur cadette d'Emile nous dit : « Je porterai Emile quand il sera petit. » Elle a vu que, de deux personnes, la plus grande seule peut porter la plus petite ; d'autre part, on lui a dit qu'elle deviendrait grande... le conditionnel et le futur se confondent pour son esprit. » Cette observation est d'une réelle valeur, à tous les points de vue. J'en dirai autant des deux suivantes : « Le renversement des rapports est très-familier aux enfants dans cette période de la vie. A quatre ans, à cinq ans encore, l'enfant prendra l'une pour l'autre les idées corrélatives, comme celles de *prêter* et d'*emprunter* : « Veux-tu m'emprunter ton cachet ? » « Il

pas de raisonner sur des idées abstraites. C'est à une logique instinctive qu'il obéit quand il saisit les analogies du langage. L'enfant de trois ou quatre ans s'obstinera à dire *à le cheval, à le jardin,* parce qu'il a entendu qu'on disait : *à la vache, à la promenade* ; il supprimera la diversité des conjugaisons, prononcera *batter* au lieu de *battre,* parce que la plupart des verbes qu'il a appris tout d'abord se conjuguent sur *aimer* (G. Compayré. *Cours théorique et pratique de pédagogie,* p. 168). »

me dit un jour : « Je suis très généreux aujourd'hui », voulant dire : « Tu as été très généreux pour moi. » Il convient pourtant de remarquer que ces confusions enfantines portent plutôt sur les mots que sur les choses. Etudions les limites naturelles et les défaillances les plus ordinaires de la raison enfantine, dans des circonstances à peu près indépendantes de tout mélange importé par la parole.

CHAPITRE XI

LES ERREURS ET LES ILLUSIONS DE L'ENFANT

I

L'enfant est soumis aux mêmes espèces d'erreurs et d'illusions que l'homme. La seule différence entre lui et l'homme, considéré dans l'espèce, et dans la majeure partie des occurences, c'est que tel genre d'erreur est plus facile et plus nécessaire au premier, étant donné le développement imparfait de ses facultés et la tendance qu'elles éprouvent néanmoins à s'exercer, dès le début de la vie, selon les lois spécifiques de la pensée humaine [1]. A part cette différence, nous trouvons dans l'enfant toutes les erreurs les plus communes, les fausses inductions appliquées aux données des divers sens, les paralogismes occasionnés par la précipitation et la prévention, et par dessus tout, ce que nous appelons encore, d'après les logiciens de Port-Royal, les sophismes d'amour-propre, d'intérêt et de passion. Signaler quelques-unes de ces diverses catégories d'erreurs souvent analogues dans l'adulte et dans l'enfant, ce n'est pas faire une classification de curiosité pure ; c'est ouvrir sur l'âme enfantine une large fenêtre par où nous pouvons en prendre une connaissance aussi utile pour

[1] « L'enfant ne se trompe peut-être pas plus souvent que l'homme, car son esprit touche à un moins grand nombre de questions ; mais il est, sur certaines choses, plus exposé à l'erreur, en ce sens que les causes qui font que l'homme se trompe agissent sur lui avec une plus grande énergie ; (E. Maillet, *Eléments de psychologie de l'homme et de l'enfant*, p. 551). »

nous, qui vivons de la vie de l'enfant, que pour l'enfant, que nous devons préparer lui-même à vivre.

Examinons d'abord les erreurs auxquelles donne lieu l'exercice de nos sens. Les illusions de la *vue* portent sur la couleur, la localisation dans l'espace, la forme, les dimensions, la distance, la nature, le nombre des objets éclairés par la lumière. La sensation de lumière produit la notion ou le jugement de couleur : la réalité nous apparaît sous des couleurs que nous lui prêtons nous-mêmes, en vertu de jugements antérieurs. Que de temps il doit falloir au jeune enfant pour s'habituer à reconnaître les couleurs propres des corps environnants, ces couleurs à peu près constantes, mais susceptibles de mille variétés, de mille transformations, selon leur action réciproque, l'action des milieux différents, la distance et la position ! Un enfant de six mois dirige obstinément son regard, et tend ensuite ses mains avec insistance vers un bouton aplati d'espagnolette, qu'il a pris pour la balle suspendue avec laquelle on l'amuse au berceau ; il a pris un cercle plat diversement ombragé et éclairé pour un globe de couleur uniforme, comme il pourra prendre plus tard une boule pour un carré. Pour le moment l'erreur qui transforme en volumes les surfaces apparentes lui est plus familière. Il veut avoir dans ses mains tout objet dont le vif éclat l'intéresse : c'est que, dans sa connaissance bornée de la perspective, il ne juge pas de la distance des objets en comparaison des distances relatives des objets qui l'entourent ; son échelle de grandeur et de longueur est toute circonscrite aux environs de sa personne et aux quelques lieux bien connus de lui, comme sa chambre ou quelques parties de sa chambre.

Même à dix mois, même à un an, il nous semble que la lune à son lever et le soleil à son coucher le captivent par la solennité de leur apparition : cette illusion n'existe que pour nous. L'enfant, qui n'a pas l'habitude de contempler ces deux astres dans leur zénith, ne leur prête pas à l'occa-

sion la volumineuse apparence que nous leur prêtons. J'ai même remarqué que l'attention de l'enfant est difficilement attirée sur la clarté beaucoup plus induite que réelle des étoiles : leur scintillement pour un œil qui les voit comme des objets rapprochés est de très petite importance. Sur la forme, sur la distance, sur la grandeur, sur le nombre des objets, l'enfant commet chaque jour des illusions singulières. La montagne, la forêt, l'horizon maritime, que nous voyons, que nous estimons à deux ou trois lieues de nous, l'enfant, même à quinze mois, ne les croit pas plus grands et plus éloignés de lui que tel arbre ou telle maison voisine. Il rapproche, en les rapetissant d'après nos appréciations, les objets éloignés ; il a une tendance à rapprocher encore et toujours à grandir les objets non éloignés.

Les illusions les plus fréquentes de la vue, j'entends les illusions normales, non les illusions pathologiques, sont relatives au relief des objets embrassés par la vue. Longtemps le petit enfant se refuse à croire au plein des objets ; il palpe toutes les surfaces pour y chercher un creux ; il cherche à mettre toutes sortes d'objets les uns dans les autres. Un enfant de quinze mois, qui aimait fort à se hisser jusqu'au deuxième palier de son escalier, dans un autre escalier grimpa seulement jusqu'au premier repos, parce que le palier se trouvant assez large, il croyait que l'escalier s'arrêtait là. Nul doute que l'enfant ne fasse à tort et à travers, même après un certain nombre d'expériences, la distinction que nous établissons à première vue entre le surplomb d'une cheminée, d'un toit, d'un pan de mur, le revêtement d'un pont et les surfaces planes qui leur sont contiguës. Nous nous expliquons aisément qu'un enfant même âgé d'un peu plus de trois ans, et ayant quelque idée des quantités numériques concrètes, se trompe souvent dans l'estimation du nombre des objets qui s'offrent à lui. N'en est-il pas de même pour les adultes ? On

sait que pour chacun de nous, quand nous portons nos regards vers le ciel pendant une nuit brillante, le nombre des étoiles visibles est toujours immensément exagéré. On peut se rendre compte du nombre beaucoup plus restreint d'astres que l'œil nu voit distinctement à la fois, en examinant une carte stellaire. C'est là encore une illusion toute mentale. Une illusion de ce genre se reproduit pour l'enfant, quand il veut se rendre compte du nombre des objets rapprochés entre eux, même à peu de distance de lui. Aussi, à l'âge de trois ans, il saura, s'il est bien précoce, compter jusqu'à quatre ou cinq arbres placés tout près de lui ; passé cette limite précise, le nombre devient beaucoup d'arbres, le nombre croît avec l'éloignement des objets. Ce qui est vrai des grandeurs numériques l'est de toutes les grandeurs étendues. Une flaque d'eau paraît une mer à un enfant de deux ou trois ans ; et la mer lui paraît *beaucoup, beaucoup d'eau ;* mais cette idée d'indéfini vague est bien autrement restreinte pour lui que pour nous.

N'oublions pas ces hallucinations en quelque sorte légitimes que produisent dans l'esprit de l'enfant un mélange indécis de lumière et d'ombre, un passage subit de la clarté aux ténèbres, la juxtaposition de certaines couleurs sur d'autres couleurs. Ce sont là des illusions optiques encore plus que mentales. Seulement, par la tendance qu'ont tous les animaux à objectiver leurs sensations un peu vives, à réaliser les images impressionnantes, l'enfant, comme parfois l'adulte, est porté à faire de ces spectres optiques des spectres chimériques, de vrais fantômes.

Les sensations de l'*ouïe* donnent lieu à des erreurs spéciales, mais ni aussi nombreuses ni aussi importantes que les sensations visuelles. Le plus difficile pour l'enfant n'est pas tant de localiser dans l'espace un son que de le rapporter à son objet réel, quoique ces deux choses paraissent souvent confondues ensemble. Comme il n'est pas essentiellement utile pour l'enfant de faire cette localisation

en l'absence des données de la vue, il ne doit la faire qu'assez tard, qu'après qu'il a fait un grand nombre d'expériences combinées de l'ouïe, de la vue, et du toucher, et que sa faculté de comparaison a pris quelque développement. Aussi voyons-nous qu'un enfant d'un an est très facile à s'abuser sur la distance d'un son d'ailleurs bien reconnu. Les personnes qui entourent l'enfant se font un innocent plaisir de hausser ou de baisser la voix, en se tenant cachées, pour lui donner à croire qu'elles sont tout près ou très-loin de lui. Quant aux erreurs portant sur la fusion en un seul tout de diverses sensations simultanées ou successives, quelque importance qu'elles aient pour l'éducation musicale des petits enfants, elles rentrent dans le chapitre de l'esthétique infantile, et nous n'avons pas à nous en occuper. Contentons-nous de dire que l'*oreille spirituelle* ou la faculté de juger des sensations sonores joue plus d'un tour, si elle rend bien des services à l'oreille *matérielle*. Une espèce d'erreur plus grave, c'est celle qui pourrait aboutir pour l'enfant à une hallucination effrayante.

On ne saurait croire quel mal font aux enfant les personnes, qui, par tempérament ou par habitude, ne se gênent pas d'exprimer tout haut et violemment devant eux leurs contrariétés ou leurs colères. A chaque instant, ils sont à se demander si ce ton de voix n'indique pas qu'on est mécontent d'eux, qu'on va les gronder ou les corriger. Ainsi font les chiens et les chats dont les maîtres se fâchent à tout propos ; quand ceux-ci se mettent à crier, ou même à jurer, les animaux vont se cacher avec terreur. J'ai connu un enfant de cinq mois que l'on grondait et fustigeait assez souvent, pour le corriger d'une habitude ou plutôt d'une infirmité contraire à la propreté ; souvent la vue d'une mine irritée, un geste ou un cri de colère suffisait, par je ne sais quelle association bizarre d'idées, de sentiments et d'actes, pour le faire retomber en faute malgré lui. Une fillette de quinze mois, que son père gron-

dait, sans la battre, mais plus que de raison, chaque fois qu'elle entendait dans l'escalier un pas un peu dur, croyait reconnaître celui de son père, et accourait toute tremblante sur les genoux de sa mère.

L'*odorat* et le *goût* sont sujets à d'innombrables causes d'erreur. On sait d'abord que l'excitabilité nerveuse de l'odorat s'émousse très facilement, au point qu'on ne peut jouir des odeurs le plus suaves et souffrir des plus désagréables qu'à l'occasion, et pendant des intervalles assez courts. Pour être ressenties normalement, les odeurs doivent succéder les unes aux autres dans un certain ordre. On sait aussi que l'odorat et le goût trompent de concert. L'odorat nous fait attribuer une saveur à la canelle pilée ; si l'on se pince le nez et qu'on goûte à de la cannelle, ou elle n'a pas de goût, ou le goût perçu est celui de sapin. Grand nombre de substances perdent leur saveur dans le même cas. Aussi voit-on les nourrices faire de la science sans le savoir, quand elles bouchent le nez des enfants pour leur faire accepter une médecine désagréable.

Enfin, quant aux erreurs du *toucher*, elles sont la plupart du temps faciles à redresser par l'usage attentif des organes tactilo-musculaires. Il en est du moins ainsi pour la majeure partie des impressions de surface, concernant le poli ou le raboteux, le creux ou le relief des objets, etc... L'exercice pur et simple de nos organes redresse plus ou moins vite et plus ou moins complètement les erreurs de l'enfant en cette matière : inutile de dire que l'intelligence du sujet et l'intelligence de l'éducateur font beaucoup pour avancer cette sorte de progrès.

L'appréciation des divers poids n'est pas chose aisée : si nous prenons en main deux objets, nous ne pouvons dire lequels des deux est le plus pesant ; et, si les poids sont à peu près égaux, nous ne pouvons déterminer s'ils le sont ou non tout à fait. C'est ce qui nous explique la confusion faite par un enfant âgé de trois mois, entre un bibe-

ron plein et un biberon vide. C'est ce qui nous explique aussi que l'enfant un peu plus expérimenté, ou bien s'attaque indifféremment à tous objets pour les soulever, ou bien hésite à se mesurer avec les objets les plus légers, se figurant qu'ils sont pesants.

Le sens auquel on rapporte les sensations *thermiques*, est sujet aussi aux erreurs les plus fréquentes, quand il s'agit d'apprécier les degrés de chaleur qui se trouvent dans les corps à toucher. Mais ici l'enfant a pour excuse les erreurs nécessaires de l'adulte lui-même. Les physiciens nous apprennent que la chaleur qui se trouve dans un corps à l'état latent ne nous affecte pas. La température de notre corps restant la même, ainsi que celle des objets extérieurs différents objets nous affectent thermiquement d'une manière inégale. Lorsqu'on prend un bain froid, on considère l'eau comme plus froide que l'air, et l'air plus froid que les vêtements, quoique tous ces objets soient à la même température, parce que tous les corps n'ont pas la même facilité à communiquer la chaleur. De même encore, l'enfant qui sort d'un bain chaud et qui passe dans un appartement ou que l'on met dans des serviettes ayant la même température, est saisi par le froid : c'est que l'air et les étoffes transmettent de la chaleur plus lentement que l'eau.

II

Nous n'avons jusqu'ici considéré que les illusions ou erreurs à causes physiologiques ou purement intellectuelles [1]. Mais il y a aussi, pour l'enfant, comme pour nous,

[1] M. E. Maillet signale, chez l'enfant, les erreurs *d'ignorance*, de *crédulité*, de *naïveté*, de *candeur*, de *simplicité ou de niaiserie*, de *légèreté*, d'*étourderie*, d'*irréflexion*, d'*observation défectueuse*, et enfin comme nous-même, les *sophismes d'intérêt et d'amour-propre* (*Loc. cit.* pp. 550-558).

des causes morales d'erreur. Autant de sentiments et d'inclinations, autant de sources d'erreurs. Comme il serait trop long de les passer en revue, contentons-nous de citer quelques exemples saillants.

Une cause fréquente d'erreur pour les enfants, c'est leur fièvre de mouvement, leur besoin impétueux d'agir, leur instinct passionné de l'exercice et du jeu. Ils voient souvent très bien, mais jusqu'à un certain point seulement, ce qui les intéresse, parce qu'ils y font attention. Mais ce n'est pas la recherche du vrai qui les intéresse, c'est le besoin d'agir vite, pour arriver à tel ou tel but. Aussi prennent-ils leur parti comme d'inspiration. Ils ne s'embarrassent ni de la vraie portée, ni des limites, ni des conséquences éloignées des choses : ils ont vu ou entrevu ce qu'ils voulaient voir, le moyen de produire tel effet, et c'est assez pour eux : ils croient, ils agissent. Trop de précipitation nuit à l'action comme à la pensée, et souvent ils s'en aperçoivent à leurs dépens, mais pour retomber bientôt après dans les mêmes erreurs. L'expérience vient lentement. Voici un exemple de ce genre d'erreurs, qui marque en même temps « l'intime connexion de la pensée et du langage, et le secours qu'ils se prêtent réciproquement. Chez les enfants et chez les animaux, des actions qui nous paraissent sensées, nous les font supposer plus développés intellectuellement qu'ils ne le sont. Quand un enfant, par exemple, s'aperçoit que la cheville qui retient la roue de son petit chariot est branlante, il en vient bientôt à prévoir que la moindre secousse la fera tomber, et que la roue tombera aussi. Dès lors l'idée de raffermir la cheville se présente à lui naturellement, mais on n'est pas bien sûr qu'il y ait autre chose dans son esprit qu'une simple succession d'images. Son action réalise le tableau d'une cheville et d'une roue bien affermies, parce qu'il ne veut pas laisser subsister cet autre tableau où ces mêmes objets, en paraissant chanceler, présageraient un événement malheureux. Pour qu'il s'occupât de la recher-

che des causes, véritable exercice du raisonnement, il faudrait que son esprit fît un pas de plus.

« Sans oser décider que ce cas dépende entièrement du langage, je dirai que les mots sont un moyen de le franchir. Demandez à l'enfant de vous rendre raison de ce qu'il fait quand il raccommode son chariot. Les mots dont il se servira en vous répondant l'amèneront à penser qu'il s'est conduit en conséquence de certaines lois qui pourront s'appliquer à toute autre chose qu'à son jouet. L'image particulière s'effacera en présence d'idées plus générales. Il vous dira que la cheville étant branlante, la roue ne pouvait manquer de tomber, et ce mot *branlant*, désignation d'une qualité séparable de l'objet même, applicable à mille autres objets et annonçant un événement infaillible, ce mot, dis-je, est déjà un germe d'idées générales. La notion des effets de la pesanteur, du frottement, enfin des lois invariables de la nature, ressortira un jour de l'explication si imparfaite qu'il vous a donnée (1). »

Que d'erreurs font commettre à l'enfant l'amour propre, le sentiment personnel, l'entêtement ! Marie est à la balançoire, où elle fait plus de bruit que les trois enfants qui la regardent faire et attendent leur tour. En cinq minutes, elle trouve le temps de produire plus de vingt phrases, toutes commençant ou finissant par le mot *moi*. « Regardez-moi, comme je me balance vite ! Personne ne pourrait monter aussi haut que moi ! Regardez, comme je vais toute seule ! » Elle croit tout cela vrai, et il n'en est rien. Illusion de jugement produite par le sentiment exagéré des faits personnels. Voici un second exemple, qui nous est offert par un enfant de trois à quatre ans, le fils d'un naturaliste, un peu collectionneur lui-même à ses heures. « Papa, j'ai un grand malheur... Je vais te le dire. Çà a commencé par la cuisse. Je portais, comme ça, la boîte au rhinocéros. La

1. Mme Necker de Saussure, *l'éducation progressive*, t. II, p. 15.

boîte est tombée ; la cuisse s'est détachée ; puis le ventre s'est décollé ; et tout le reste aussi. » *Ses* plaisirs, *ses* peines, *ses* malheurs, *ses* événements heureux, l'enfant exagère tout, par inexpérience, imprévoyance, et sens personnel.

Inutile d'insister sur les illusions et les erreurs où l'intérêt, et surtout l'intérêt gourmand, jette les enfants à tout propos. Tout le monde les a observés. Mais il est curieux de remarquer la facilité avec laquelle leurs tendances ou habitudes intéressées les reportent inconsciemment des meilleures intentions jusqu'à l'erreur, et jusqu'au sophisme pratique. Deux enfants, dont l'un a sept ans, et l'autre quatre, soit par jalousie, soit par distraction, sont souvent peu aimables l'un pour l'autre ; le plus jeune, un peu dominé autrefois, commence à ne plus redouter son aîné, et souvent il le provoque. C'est par lubies qu'ils sont gentils l'un pour l'autre ; ils se disent alors : « Veux-tu que nous soyons amis ? » Le traité conclu, cela dure ce que ça peut. L'autre jour, nous avons été témoins d'une petite scène très drôle. On avait promis, au dessert, qu'un morceau de sucre leur serait partagé. Le petit dit à sa mère, d'un bon mouvement, qui lui est d'ailleurs familier : « Maman, je veux être bon pour Charles ; tu lui donneras le plus gros. » La mère cependant coupe les morceaux aussi égaux que possible, et l'on y voyait à peine une différence. Il y en avait peut-être bien une petite pourtant, que l'un et l'autre aperçurent. Néanmoins Charles dit : « Ils sont la même chose, » se disposant à prendre le plus gros. Mais Fernand l'avait devancé et lui présentait déjà le plus petit, en disant : « Tiens, Charles, voilà le plus gros. » Et Charles, n'osant pas se dédire, mais au fond vexé, l'a accepté sans rien dire.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DE L'EXPRESSION ET DU LANGAGE.*

I

Le langage humain, ou la parole, n'est qu'une application supérieure de la faculté d'expression, que possèdent tous ou presque tous les animaux. Les oiseaux par leurs attitudes et par leurs chants, les chiens par leurs aboiements ou leurs gémissements, les fourmis par le contact de leurs antennes agitées, certains poissons par des sons probablement en rapport avec leurs instincts de propagation, en un mot, la plupart des êtres animés se communiquent, d'espèce à espèce et d'individu à individu, par des signes oculaires, auriculaires ou tactiles, leurs douleurs ou leurs joies, leurs désirs, leurs amours, leurs colères [1]. Pour l'homme, pour les autres animaux, le langage a la même origine;

* Il m'a pas logique de réunir, dans cette quatrième partie de mon livre, au *sens esthétique* et au *sens moral*, facultés essentiellement pratiques, le *langage*, lui-même fonction pratique par excellence, et qui exprime et permet de mettre en œuvre, de perfectionner toutes les autres fonctions et opérations de l'esprit.

[1] Un savant d'Amérique, dont le nom m'a échappé, a découvert récemment que les singes ont un langage parlé dont il a recueilli un grand nombre de mots à l'aide du phonographe. Ces mots reproduits par l'appareil devant des singes, éveillent chez eux des idées très précises (Cité par M. V. Meunier dans le *Rappel* du 9 janvier).

origine complexe, et sur laquelle l'observation directe des petits enfants à l'époque de l'évolution linguale peut donner de précieuses indications.

Le langage, ou la faculté d'expression en général, a pour principe la correspondance de certains mouvements organiques très accusés à l'extérieur avec les sensations et les sentiments éprouvés. Les modifications intérieures de la machine sont révélées par des modifications périphériques aussi constantes que variées pour chaque espèce. Tels sont la plupart des mouvements, les cris, les sanglots, le rire, le gazouillement, machinalement exécutés par l'enfant dès les premiers mois. Il en a nécessairement conscience, après les avoir exécutés un certain nombre de fois, mais il ne leur attache aucune signification, et les produit d'abord sans la moindre intention. Ce ne sont ni plus ni moins que des actions réflexes de l'organisme. Mais, pour des êtres intelligents, ces manifestations doivent bientôt devenir des signes. Ce résultat est l'œuvre de l'association des idées. L'animal associe l'idée d'un phénomène organique, son guttural ou autre, mouvement des membres, cri, sanglot, rire, larmes, à l'idée des sentiments ou des sensations que ce phénomène accompagne. Une sorte de sélection naturelle rend ces mouvements et ces sons, de spontanés conscients, et de mécaniques volontaires. L'enfant qui les a produits par nécessité, bientôt les produit et les perfectionne par plaisir ou par utilité. L'enfant de trois mois qui fait avec ses petits bras des gestes intentionnels pour demander ou repousser un objet, sachant par expérience que ces gestes sont compris, exerce déjà personnellement la faculté innée, organique, héréditaire, de l'expression. Quand il pleure pour obtenir son biberon, pour être levé, pour être tenu sur les bras, pour refuser une médecine désagréable, cet effet, d'abord automatique, est désormais conscient, intentionnel ; il est même passé à tel point en habitude, qu'on le dirait souvent réflexe. L'enfant, dont on écoute volontiers les

pleurs, dont on satisfait trop complaisamment les désirs exprimés par gestes, cris ou mouvements, fait ensuite ces actes par caprice, par habitude, sans désir, sans intention : il ne pleure pas toujours sans motif, mais cela lui arrive très souvent.

Un enfant de sept mois, qui ne m'avait jamais vu, me sourit comme à une vieille connaissance, en m'entendant prononcer son nom. Voilà, tout au moins, un signe vocal, joint au souvenir des caresses qu'on lui fait en prononçant son nom avec douceur, sinon un signe associé à l'idée déjà confusément conçue de sa personnalité. Quand je l'appelais par son nom, que je lui donnais un objet demandé, ou que lui-même il se procurait une satisfaction bien désirée, il se retournait aussitôt vers sa mère en souriant ; étonné, inquiet, ou effrayé, il se retournait encore vers elle d'une façon très significative ; on aurait dit qu'il voulait que sa mère sût qu'il était joyeux ou chagrin. A neuf mois, il poussait de petits cris de plaisir et d'appel, dont quelques-uns évidemment imités, vers un chien, un chat, un oiseau, et même vers une mouche, qui avait d'abord marché sur le bord de son assiette, et qu'il suivit longtemps des yeux, quand elle se fut envolée. A onze mois, il comprenait le sens qu'on voulait donner à un grand nombre de mots, et même celui d'un certain nombre de petites phrases ; il gesticulait avec beaucoup d'expression. Il produisait, en rapprochant ses deux mains, un geste intentionnel, que j'observai avec un très vif intérêt. Il se tenait debout, en s'y appuyant légèrement, devant un fauteuil ; sa mère, à trois pas derrière lui, lui fit voir un morceau de pain, dont il eut envie. Comme elle ne le lui apportait pas, il remuait tout son corps, et faisait des gestes en avant, pour indiquer qu'on vînt l'aider à marcher. Sa mère se fit prier : il joignit ses deux mains à plusieurs reprises, tout en pleurant. Il y a déjà quelque temps qu'il fait ce geste-là, quand il désire fortement une chose qu'il aperçoit de lui-même ou

qu'on lui montre. Ses parents ont voulu y voir le geste de la supplication, qu'il serait trop aisé d'expliquer chez lui par l'influence de l'hérédité, et qu'il est impossible de rapporter aux influences de l'imitation (on ne l'a jamais fait devant lui). Il m'a paru que l'habitude de rapprocher machinalement les deux mains pour appréhender ou retenir un objet a pu persister pour l'enfant, même quand on lui refuse un objet : en effet, dans la violence du désir, l'imagination tend à confondre l'idée, la vue et la possession d'une chose.

Ce geste, d'abord inconscient, peut devenir facilement intentionnel chez le petit enfant, et devenir le geste de la prière, pour peu qu'on satisfasse ses désirs quand il le produit. L'enfant dont je vous parle était sur le point d'en arriver là. Je crois devoir rapprocher ce geste si étonnant de mouvements analogues, qui s'observent fréquemment chez les jeunes animaux. Une petite chatte d'un mois et demi, voyant sa mère et ses deux grandes sœurs se dresser sur leurs pattes de derrière pour saisir avec celles de devant des aliments qu'on leur jetait, essaya de les imiter ; mais elle retombait gauchement sur le flanc, sans aboutir à rien. Elle se mit alors à grimper le long des pantalons et des jupes pour atteindre à nos mains. On la laissa faire. Quelques jours après, un peu plus solide sur son arrière-train, elle se relevait à demi, rapprochant les deux pattes de devant pour happer les aliments, comme elle voyait faire aux autres chats. Souvent, le morceau n'était pas encore tombé, ou l'était déjà, ou était saisi par des pattes plus agiles, que le mouvement de préhension était exécuté, et même persistait quelques secondes. Comme dans le cas du petit enfant cité plus haut, les idées de l'objet désiré et de la possession se confondant, le geste s'accomplissait dans le vide.

Voici un autre petit enfant, âgé de onze mois. Il a un petit cheval de carton à roulettes, qui lui tient lieu de souf-

fre-douleurs. Il le pousse, l'étrangle, lui serre le ventre de toutes ses forces, le fait marcher sur la tête ou sur le flanc, plus souvent que sur les pieds. Ces intéressants exercices sont habituellement accompagnés de ces exclamations, qu'il a apprises depuis un mois : *hue! hue!* Quand on lui dit : « Donne des coups au cheval ! », il prend sa pelle de bois, et frappe à coups redoublés l'insensible quadrupède. — Une dame de ses amies prend souvent l'enfant à califourchon sur ses genoux, en disant : *broum ! broum !*, mots que le cavalier imite de son mieux en caracolant. — Il dit aussi distinctement : *papa ! papa !* sans donner aucun sens à ces mots, puisqu'il n'a pas vu son père même en photographie. — On lui a appris à faire avec la main le geste qui accompagne les mots « *au revoir* » ; il ne prononce pas encore ces mots, mais il fait le geste, machinalement, par simple association d'idées, et seulement quand on l'y invite, pour toute personne qui s'éloigne. — Il fait la comédie. Si on lui dit : *prise!* il renifle comme une personne sur le point d'éternuer, avec un plissement des lèvres et un redressement du bout du nez fort drôles. C'est là le premier acte, qui est suivi d'un second, plus compliqué, et non moins curieux : on lui donne une tabatière vide, il y fourre ses doigts, les porte à son nez, et recommence le jeu dont nous avons parlé. Plus on rit à le voir faire, plus il met d'entrain à faire voyager ses doigts de la tabatière à son nez, à renifler et à relever le bout de son nez. Si l'on prononce devant lui le mot grossier qui a pour tous les enfants la signification de chose dégoûtante, il devient tout-à-coup sérieux, même au milieu de ses plus grands divertissements. Ce mot, dit d'une certaine façon, lui rappelle, en effet, qu'il est corrigé, quand il s'est sali. — Lui dit-on d'embrasser un objet, il s'en acquitte en conscience. Il connaît le sens de ces formules : « *Donne ceci* » ; « *Prends cela* » ; « *Bois cela* » ; *Mange cela* », etc. Il n'a donc pas seulement l'intelligence de signes représentant des objets individuels,

mais, comme on le voit, de signes représentant des idées et des actes assez complexes, signes qu'il comprend chez les autres et dont il parvient déjà à imiter un petit nombre. Il sait la valeur de la parole, et il apprend tous les jours à parler.

II

Nous voyons donc le langage mimique et le langage oral se développer parallèlement, mais le premier un moment refoulé par les progrès abondants du second, qui devient l'instrument nécessaire, universel, en quelque sorte officiel de l'expression humaine. Cette sorte de langage est aussi la plus intéressante à étudier pour le psychologue, et il convient de lui accorder ici une attention plus spéciale. Revenons un peu sur les premières lignes de cette étude, et, contrôlant nos propres observations par celles d'observateurs éminents, essayons à grands traits une esquisse de glossologie enfantine.

Il s'agit tout d'abord de constater le double rôle, et de l'instinct, de l'organisation, de l'hérédité, et de l'éducation, c'est-à-dire de l'imitation, dans l'acquisition du langage par le petit enfant. L'homme, comme les autres animaux, émet des sons et produit des mouvements spontanés, signes bientôt conscients et volontaires de ce qu'il éprouve : dès le premier jour, il commence à parler le langage de la nature et peut-être le langage de ses aïeux. « Les connexions intimes entre le cerveau et la faculté du langage, telle qu'elle est développée chez l'homme, ressortent nettement de ces affections curieuses du cerveau, dans lesquelles l'articulation est spécialement atteinte, où le pouvoir de se rappeler les substantifs disparaît, tandis que la valeur d'autres mots subsiste intacte. Il n'y a pas d'improbabilité à ce que les effets de l'usage des organes de la voix et de l'esprit soient devenus héréditaires, qu'il n'y en a à ce que l'écriture, qui

dépend à la fois de la structure de la main et de la disposition de l'esprit, soit aussi héréditaire, ce qui est certain[1]. »

Cette part faite à l'hérédité dans le langage à côté de celle de l'imitation, qui nous paraît si considérable, est déjà démontrée par le chant et le gazouillement instinctif des premières semaines. Bien que les hommes ne parlent que comme on leur a enseigné à parler, il est hors de doute qu'ils commencent par émettre spontanément, et en dehors de toute imitation, des voyelles et des essais de consonnes, véritables sons expressifs, bientôt significatifs, en un mot, un vrai langage. Il ne faudrait pourtant pas exagérer le rôle de l'hérédité.

L'enfant, selon M. Taine, commence à exercer son organe vocal en un continuel essai de cris et d'exclamations variées : pendant plusieurs mois, il n'aboutit qu'à des *voyelles* ; « par tâtonnements et essais perpétuels, par sélection graduelle, aux voyelles se sont ajoutées des consonnes, et les exclamations sont devenues de plus en plus articulées. » A douze mois, l'enfant paraît avoir acquis le matériel du langage, n'attachant aucun sens aux sons qu'il émet. « Toute l'initiative lui appartient ; c'est l'invention personnelle, accidentelle et passagère qui lui ont fait trouver et répéter des sons comme *mm*, *kraaau*, *papapa* ; l'exemple et l'éducation n'ont guère servi qu'à appeler son attention sur des sons qu'elle ébauchait ou trouvait d'elle-même. » Qu'il me soit permis de considérer la liste des sons ébauchés par l'enfant comme bien restreinte, et peu propre à étayer un raisonnement sûr, touchant le rôle respectif de l'initiative personnelle et de l'imitation dans l'acquisition du langage. On aimerait à voir la notation plus ou moins précise des voyelles et des articulations ébauchées par l'enfant [2].

[1] Darwin. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, p. 160.
[2] Étude, à coup sûr, fort intéressante, mais qui implique une

Plaidant toujours la cause de la spontanéité d'invention ou de réinvention, qui précède chez l'enfant le travail d'assimilition, M. Taine affirme, sans doute avec raison, que ce *ramage* est d'une flexibilité étonnante ; il est persuadé que toutes les nuances d'émotion, étonnement, gaîté, contrariété, tristesse, s'y traduisent par des variétés de ton ; en cela, dit-il, il égale ou même surpasse une personne adulte.

La note de M. Darwin, dont il a été déjà question dans ce livre, se termine par quelques observations sur les moyens de communication mis au service de l'enfant. Ce sont d'abord des cris instinctifs, servant à montrer qu'il souffre, cris changeant, au bout de quelque temps, selon qu'il sont produits par la faim ou la souffrance ; et bientôt, à ce que suppose l'observateur, ce sont des pleurs intentionnels, traduisant à leur façon les désirs de l'enfant ; à l'âge de quarante-six jours, de petits bruits variés, produits comme par plaisir ; à cent-treize jours, l'ébauche d'un sourire ; et peut-être, à la même époque, des efforts pour imiter les sons. Le son articulé *da* est formé à l'âge de cinq mois et demi. « A l'âge d'un an, il fit l'effort d'inventer un mot pour désigner sa nourriture, et l'appela *mum* ; » ce mot signifia dès lors pour lui : « Donnez-moi à manger. » C'est là le mot correspondant au *ham* dont se servait l'enfant de M. Taine, dit M. Darwin, qui a tout l'air de l'attribuer à la spontanéité propre et non à l'imitation, car il déclare

oule de détails arides et encombrants, si j'en juge par le spécimen que nous a donné le savant physiologiste Preyer. Un simple résumé de ses recherches tiendrait trop de place dans une psychologie générale de l'enfant, et sans grand profit pour les lecteurs ordinaires de ce genre de livres. Du reste, ces documents recevront un surcroît de rigueur et d'intérêt, par les applications faciles du phonographe à des recherches si délicates. Ce qu'on a fait pour les singes, on ne tardera guère à le faire pour les enfants. Il sera facile alors d'instituer une étude vaste et comparative sur les manifestations phonétiques d'un grand nombre d'enfants de différents pays.

qu'il ne sait pas « ce qui l'amena à adopter cette syllabe. »

M. Egger [1] note, à cinq semaines, la transition du cri à la voix. Le cri est le premier son que l'organe humain fasse entendre : il sort du fond du larynx dès le premier instant de la vie à l'air libre. Pendant plusieurs semaines, il est le seul que l'enfant fasse entendre, et cela quand il souffre. « Puis, vers cinq semaines, je vois la bouche et la langue s'agiter, même et surtout dans la joie, pour produire des sons que nos lettres ne peuvent exprimer, mais qui certainement sont moins gutturaux que les premiers. Cette seconde espèce de sons, en se perfectionnant, produira de véritables articulations... Chez Félix, cette voix distincte du cri douloureux ne s'est guère produite avant la fin du deuxième mois. » M. Egger émet, à propos de la voix enfantine, une observation dont l'exactitude ne me paraît pas garantie : « c'est que la voix des enfants, dans le premier âge, n'est pas caractérisée par un timbre individuel. La voix se caractérise en même temps qu'elle s'articule, en même temps qu'on y distingue des voyelles et des consonnes. » Je n'ai pas d'observation contraire à objecter à celle-ci, mais je lis dans un opuscule du Dr Laurent que « le timbre particulier du cri varie comme la voix des hommes. Il offre dans chaque enfant des modifications particulières, que le langage ne peut exprimer, mais que l'oreille peut saisir ; aussi le cœur d'une mère sait-il distinguer le cri de son enfant de celui des autres [2]. » Ce point, plus intéressant pour le philologue et le naturaliste que pour le psychologue, appelle donc des informations nouvelles.

Remarquons que M. Egger, tout en rattachant l'imitation au premier éveil de l'intelligence, croit cependant qu'elle se montre très précoce chez l'enfant. Il la trouve déjà fort

[1] *Op. cit.*

[2] *Des soins à donner aux bébés*, p. 207.

développée vers neuf mois. Mais il n'aperçoit « nul effort sensible pour imiter les sons entendus. Certaines imitations passagères et accidentelles ne se reproduisent pas assez clairement pour être attribuées à un acte tant soit peu intelligent. » Rappelons-nous que Darwin n'était pas bien sûr que son fils, âgé de quatre mois, tâchât d'imiter les sons, et qu'il ne nota le fait avec certitude que six mois plus tard.

M. Egger, comme M. Taine, fait une large part à l'invention et à l'initiative personnelle dans le développement du langage. Outre les pleurs, les cris, le rire, les gestes, langage naturel « qui devient un commencement de langage artificiel quand il s'y mêle une intention », il admet des jeux de voix involontaires, qui, dès l'âge de six mois, varient à l'infini des ébauches de sons et d'articulations. Il y aurait là un langage instinctif, naturel, commun à tous les temps, à tous les peuples, qui se restreint peu à peu par les progrès d'un autre langage inventé par l'enfant et susceptible d'une foule de variétés individuelles. M. Egger, pas plus que M. Taine, n'a noté les formes de ce langage, d'après eux, spontané. Leurs observations ont donc un caractère trop vague et trop général, pour que leurs conclusions soient définitives. Sans doute, il faut admettre, même pour la première époque du gazouillement enfantin, un instinct héréditaire de langage qui pousse le nourrisson, comme le jeune oiseau, à essayer sa voix, selon les faibles ressources de ses organes, par plaisir plutôt que par besoin, et au hasard plutôt que par imitation volontaire. Mais déjà même à cette époque, il y a une part à faire à l'imitation involontaire, à la sympathie d'organisation, à la contagion musicale. Quant à cette première période d'un langage naturel, particulier à chaque enfant, utile pour ses communications avec les autres enfants, et surtout avec sa nourrice et ses parents, il me paraît risqué d'affirmer, qu' « il n'y a pas un seul de ses besoins pour lequel il n'invente un ou

plusieurs sons articulés, sans qu'aucun exemple volontaire ou involontaire lui soit proposé ».

Il convient de rappeler ici quelques-unes des observations que Preyer a faites sur le développement général du langage, chez l'enfant, et particulièrement sur son fils. Tout ici est faits ou interprétations de détail, et qui ne font le plus souvent que confirmer des faits établis par d'autres. Il suffit de résumer les conclusions de l'illustre professeur. L'enfant, dit-il, comprend plutôt les mots prononcés devant lui qu'il ne répète de lui-même, par imitation, les sons, les syllabes et les mots qu'il entend. Il produit de lui-même, avant de parler ou d'imiter correctement les sons vocaux, tous ou presque tous les sons qui existent dans sa future longue : il en produit même beaucoup d'autres qui n'en font pas partie (c'est l'opinion de Taine), et se plaît beaucoup à cet exercice. L'ordre dans lequel il les produit varie selon les enfants, mais il n'est, au début, nullement déterminé par la loi du moindre effort. Il dépend de plusieurs facteurs (cerveau, dents, dimensions de la langue, acuité auditive, motilité, etc.) Le moindre effort entre plus tard en ligne de compte, quand l'enfant commence à imiter les sons et cherche à parler avec intention. Les acquisitions des mouvements musculaires compliqués exigent un effort de volonté considérable ; les combinaisons d'effets viennent en dernier lieu. L'hérédité n'y joue aucun rôle : chaque enfant peut apprendre n'importe quelle langue, et très bien, à condition qu'il l'entende parler de bonne heure. La plasticité de l'appareil du langage est considérable durant la première enfance [1].

M. Pollock, avant Preyer, a essayé de systématiser, dans l'ordre phonétique en même temps que dans l'ordre logique, les premiers tâtonnements du langage. Son étude

[1] Preyer, *loc. cit.*, chapitre XVIII.

intéressante sur les *progrès d'un enfant dans le langage* (1). comprend la période entre le douzième et le vingt-quatrième mois. Nous nous contenterons d'en résumer les observations essentielles.

« A l'âge de douze mois, *mm*, était souvent répété, comme indiquant le désir ou le besoin de quelque chose ; *bá*, *bá*, un nombre indéfini de fois, comme une sorte de démonstratif général. A treize mois, l'enfant employait *dá*, *dá*, comme un vague démonstratif, qui ne tarda pas à devenir le propre nom du père. Il disait *wa*, *wa*, pour exprimer les idées d'*eau* et de *boire ; wah*, *wah*, un peu guttural, en présence des figures d'animaux, par exemple, des chiens qu'il reconnaissait dans des tableaux ; fait curieux, dit M. Pollock, si on le rapproche de l'inaptitude que les adultes sauvages, ainsi que l'ont rapporté quelques voyageurs, montrent à rien comprendre aux plus simples représentations des objets. *Nâ*, *nâ*, représentait le sens propre, et non générique de nourrice. A quinze mois, *mm*, était continuellement prononcé ; *bá*, *bá* quelquefois, et quelquefois un simple cri annonçait que l'enfant désirait un objet *wah*, *wah*, est devenu le nom générique du chien et du chat, et peut-être de la brebis. *Nyâm*, *nyâm*, mot trouvé peut-être par l'enfant, désigna bientôt le chat ; le conventionnel *gee*, *gee*, employé pour le cheval, fut très vite compris par l'enfant, quoiqu'il ne pût point former le son *j*. Il reconnut un zèbre dans une peinture et par *ge*, *ge*, marqua qu'il savait ce que c'était. Tous ces sons étaient monosyllabiques ; le premier dissyllabe prononcé fut *baby* (ou plutôt bé-bi), prononcé d'ailleurs comme un monosyllabe redoublé.

Du seizième au dix-huitième mois, le vocabulaire de l'enfant est encore très restreint, et beaucoup des mots proposés à son imitation ne sont reproduits qu'avec peine et impar-

1. Elle a paru dans *Mind*, juillet 1878.

faitement. Ses articulations sont peu nombreuses : *a, á, i, â* employé quelquefois pour *o* ; le son long de *l'i* anglais (ai) n'est pas encore prononcé, ou il est prononcé *ià* ou *ia*. L'enfant ne produit pas encore *g, l, r*, consonnes initiales, ni les sifflantes, les aspirées, les palatales. *Guy* (nom propre) est prononcé *dâ*, *k* est prononcé *t*. Les consonnes finales ne sont jamais ou que rarement produites. A part *baby*, *nâni*, *nâná*, le vocabulaire est essentiellement syllabique. *Lady* a été prononcé une fois, mais n'est pas devenu usuel. Avec une langue si pauvre de mots, et complètement dénuée de constructions, l'enfant peut cependant, grâce à une très riche variété de tons, et à l'aide d'interjections inarticulées, exprimer un grand nombre de sentiments, l'impatience, la joie, le dépit, le jeu, et quelquefois certaines idées distinctes, comme nous l'avons vu pour le cas du *zèbre*.

Signalons, entre autres acquisitions (dix-huit à dix-neuf mois) le mot *poor*, dont la prononciation diffère peu de celle des adultes, et qui est une expression de pitié, étendue même aux objets présentant quelque imperfection.

O et *g* sont plus distincts vers le milieu du dix-neuvième mois. *Guy* n'est plus *dà* mais *gà*. *L* et *t* final, même le *p*, sont prononcés plus ou moins nettement. La forme monosyllabique domine encore. Le *K* est un son favori : *Kustool*, *Kah-cod*, *Ko-cosy*, *Kâ-cold*, *KàKà* = *chocolate*, *Khi-en* = *clean*. *S*, *sh*, *ch*, *j*, sont encore indistincts ; *w*, *v*, *f*, sont prononcés, mais pas distinctement. M. Pollock croit, avec M. Taine, que la prononciation enfantine possède quelques nuances de son qui échappent aux oreilles de l'adulte.

A vingt mois, *dush* équivaut à *dust*, et *tàsh* probablement à *touch*, *tàsh* à *moustache*. Les finales sifflantes l'emportent sur les initiales. Quelques dissyllabes sont plus ou moins bien prononcés : Fanny, honney, money; *fà-wà* (flower) *la-ta* (letter), *ha-pi* (happy), *bâ-ta* (butter), *A'-si* (Alice). *R*, se confond avec *d* et *l*. Je néglige quelques autres progrès

du même genre, pour en indiquer deux ou trois plus importants réalisés entre le vingt et unième et le vingt-deuxième mois. L'enfant répond en monosyllabes à quelques questions très simples. *No-dà-dà*. — A vingt et un mois use souvent du trisyllabe *Tnisi* : Tennyson, une édition illustrée qui partage son attention avec *Vats* (Wats). A vingt et un mois et demi apparaît une ébauche de construction grammaticale par l'apposition d'un substantif et d'un adjectif : *dir-ty boots*. L'enfant compose même une petite phrase *kàbs dati klam* : *k'in : cabs dirty, peéram' clean*). Il faut signaler aussi un progrès relatif aux noms génériques.

A vingt-deux mois, le vocabulaire, la prononciation et la faculté d'expression se sont beaucoup perfectionnés : *zhâtis* est souvent dit pour *there it is ; — out-pull-baby-pecs ; — run away man ; — mama get Bassie*. Mais les consonnes *ch*, *j*, et *th*, sont encore imparfaitement prononcées, *r* ne l'est pas du tout. M. Pollock signale aussi quelques expressions indiquant la faculté dramatique de l'enfant : quant à la distinction qui serait faite par l'enfant entre l'animé et l'inanimé, et à sa tendance anthropomorphique, M. Pollock ne voit aucun exemple qui la justifie. A cette époque se remarque aussi un penchant très décidé à l'imitation des actes dont l'enfant est témoin, à commander, à faire des questions, etc. A vingt-trois mois. les palatales, les dentales aspirées, et le son particulier de *l'a* anglais dans *hat*, sont encore un peu imparfaits, et *r* est représenté par *l*. Quand *s* marche devant une autre consonne, une des deux est supprimée. *K* est dans quelques mots confondu avec *t*. Il dit *oken* pour *open*, *kek* pour *take*..., etc.

III

Les mots que l'enfant retient le mieux sont ceux qui expriment la qualité la plus saillante ou la partie qui produit l'impression principale et dominante. Ainsi une petite fille

de vingt mois, devant laquelle j'ôte mon chapeau, et à qui je demande : « qu'est-ce ? » me répond : « *bonnet.* » C'est pour elle le nom déjà généralisé de tout couvre-chef, soit féminin, soit masculin, et dont l'objet l'a bien frappée, sur le front de sa mère, et sur le sien, quand elle se regarde au miroir. Elle appelle la carafe *vê* (verre), tandis que la bouteille au vin est un *lit* (litre), le mot *verre* désignant une qualité qui l'a frappée et dans les verres de table et dans la carafe, et la bouteille, quoique de verre, lui apparaissant sous un autre aspect que le verre. Elle appelle aussi *lit* une petite bouteille de pharmacie qui contient à peine un décilitre. L'idée générale de *verre* ira tous les jours s'élargissant, et aussi l'idée générale de *litre* se rétrécissant, au fur et à mesure des expériences nouvelles.

Un petit enfant de deux ans et demi appelle *oua-oua* tous les chiens, sauf *Cambo*, celui de son grand-père, qu'il ne sait pas appeler par son nom, mais qui n'est pas pour lui un *oua-oua* vulgaire. Il appelle encore *oua-oua* les petits animaux de bois de sa collection, le chien, la chèvre, le loup, l'hyène, le lion. Mais, devant un lion empaillé, il a paru surpris, quand je le lui ai appelé *oua-oua*, et il me regardait comme si je me trompais. S'il distingue très bien un âne d'un cheval, et surtout d'un bœuf, dans la rue, dans sa ménagerie tout cela s'appelle *moû* (bœuf). L'autre soir je l'avais mis sur ma table, avec un crayon à la main et un papier blanc devant lui. J'ai dessiné grossièrement un quadrupède : il a dit *moû*. J'ai voulu lui faire quelques dessins simples, par exemple un petit rond ; il nous a fait rire de bon cœur, quand il a appelé cela *titi*, nom qu'il a appris depuis longtemps à donner au sein de sa nourrice. Nous avons appris ainsi que *titi* avait pour lui le sens précis de mamelon, et non pas de mamelle. C'est donc l'impression dominante qui se traduit, comme idée générale et individuelle, dans les mots le plus facilement et le plus fortement retenus par l'enfant. Les autres mots lui sont inutiles, ne

l'intéressent pas, ne signifient rien pour lui : et, si on le force à les apprendre comme un perroquet, il les oublie plus facilement que ceux qui représentent quelque chose à son intelligence.

Ce qui précède nous fait voir que l'on aurait grand tort de considérer la rapidité des progrès linguaux, question des organes mise à part, comme un indice de précoce intelligence : c'est même très souvent le contraire qui me paraît être vrai. J'ai noté un retard remarquable à l'égard de l'exercice de la parole, chez plusieurs enfants des deux sexes, nés de parents affinés par la culture intellectuelle et s'exprimant avec facilité : le père de l'un d'eux me témoignait même la crainte que son enfant ne fût muet ou quasi-muet, parce qu'à l'âge de treize mois, il bégayait à peine deux ou trois mots. Cet enfant a commencé tard à parler, il a même pris son temps pour avancer ensuite ; mais, à l'âge de trois ans, ce petit homme avait un vocabulaire aussi riche que précis, et s'exprimait avec une justesse et une facilité très grandes. Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples semblables. Il me paraît donc que, plus un enfant est intelligent, moins il se paie de mots ; plus il faut que les mots signifient quelque chose pour qu'il les apprenne, et c'est pourquoi il n'en apprend qu'à mesure qu'il se fait des idées nettes des objets. Chez les enfants peu intelligents, mais doués d'organes souples, et d'une mémoire en avance sur le jugement, les mots précèdent les idées, les remplacent souvent ; ils les retiennent comme sons et associations de sons, moins que comme représentations d'idées personnelles. Aussi, quand ils viennent à comprendre le sens de ces mots longtemps prononcés pour la forme, ce sont les idées des autres qu'ils se trouvent avoir depuis longtemps, tandis que les intelligents lents à parler ont une foule d'idées qui leur sont venues, non par le canal des mots, mais par le moyen d'observations et d'expériences directes.

Outre ce phénomène de rabâchage familier que j'ai expliqué chez le petit enfant par l'obsession de certaines idées ou de certains sons, on remarque, même chez les plus intelligents, la manie de bredouiller des syllabes sans signification, assemblées au hasard. Ainsi, une petite fille de deux ans et deux mois, répète du matin au soir, depuis quinze jours, *toro toro*, *toro toro*, ou bien *rapapi*, *rapapi*, *rapapi*, ce qui constitue pour elle un rhythme monotone, qui lui fait grand plaisir. Un autre enfant, qui a bientôt trois ans, a de ces refrains parlés ou criés, dont il se sert même quelquefois, par plaisanterie, pour répondre quand on lui parle, malgré les efforts que ses parents font pour corriger chez lui ce travers. Il rabâcha pendant trois mois ces trois syllabes articulées d'une voix très sonore, dont personne ne comprenait le sens, et qui n'en avaient plus aucun pour lui : *tabillé*, *tabillé*, *tabillé*. Son père me fit part des craintes que lui inspirait cette persistante habitude : « Je ne sais si je me trompe, me dit-il, mais je suis moins satisfait de son intelligence. Il paraissait autrefois devoir être observateur et réfléchi : ce n'était peut-être qu'une lueur passagère et trompeuse. Je le trouve maintenant étourdi, dépourvu d'attention, peu porté à suivre une idée ; je me prends à craindre parfois qu'il ne soit plus tard qu'un cerveau sans consistance, ce qui serait pour moi la plus pénible des choses. Puissé-je me tromper dans mes appréhensions ! » Je n'eus pas de peine à rassurer le père en lui donnant de la manie rabâcheuse de son enfant cette explication, qui lui parut plausible. La faiblesse des organes intellectuels surmenés à l'époque des premiers essais du langage, fait que l'enfant se repose et se complaît dans ce gazouillis machinal, et sans signification, qu'il n'a pas de peine à produire, qui n'est pour son cerveau d'aucune excitation fatigante, et qui, d'ailleurs, charme et étourdit agréablement ses oreilles. Ainsi les sauvages font retentir, durant plusieurs heures, une mélopée monotone, dont le

rythme facile les distrait de tout souci, et permet même à leur imagination de divaguer agréablement. C'est sans doute pour une raison semblable que les paysans rêveurs et paresseux du midi de l'Europe, en gardant leurs troupeaux ou travaillant dans leurs champs, recommencent, soit une chanson, soit un couplet, soit un refrain, des centaines de fois pendant un après-midi. Cela est pour eux habituel, agréable et facile : triple raison pour qu'ils s'en régalent. Ce rabâchage insignifiant, lorsqu'il n'absorbe pas tout leur temps, n'a donc rien qui doive inquiéter chez les petits enfants. Il les distrait et les repose des fatigues du cerveau.

On voit partout que l'enfant est constant à saisir le superficiel des choses mieux que le fond même, le simple mieux que le compliqué, le facile que le difficile. Aussi le voyons-nous plus apte à imiter le ton émotionnel, l'accent et l'inflexion sonore que le mot lui-même et surtout que les réunions de mots. Nous voyons aussi que son attention et ses moyens portent principalement sur les désinences et les syllabes accentuées. « Faute de pouvoir prononcer lui-même une phrase qu'il vient d'entendre, il en reproduira du moins l'accent, qui en est comme la musique. On veut l'habituer à remercier pour quelque don qu'il a reçu : ne pouvant répéter la phrase de remerciement qu'on lui enseigne, il la chante sans les paroles, ou tout au moins sans les consonnes, et le plus souvent, sur une seule voyelle. »

Les philologues qui ont observé l'enfant signalent dans le langage enfantin une foule de procédés analogiques qu'ils rapportent volontiers aux lois générales qui ont présidé à l'organisation des langues. Sur l'extension de plus en plus généralisée des mots appris, sur la logique puérile en désaccord avec l'usage et la grammaire ; sur le débuts de l'enfant dans l'art de former des phrases sans l'emploi du verbe *être*, par le simple rapprochement d'un nom, d'un pronom ou d'un attribut ; sur cette logique inflexible de l'analogie qui lui fait confondre la chose, la personne et l'action dans

son esprit, en sorte qu'il les représente bientôt par des appellations uniformes et générales, qu'il forme tantôt des substantifs avec des verbes, tantôt des verbes avec des substantifs, pour la commodité de l'expression et selon la pauvreté des moyens dont il dispose ; sur l'incohérence et l'indétermination des notions de temps et de mode, de nombre et de personne, qui font qu'il emploie d'abord tous les verbes à l'infinitif, et ensuite qu'il les met en vertu de l'analogie, et pour son usage, aux temps et aux personnes employés par ceux qui lui parlent, c'est-à-dire prenant la seconde personne pour la première, ou la première pour la seconde ; sur tous ces cas de développements progressifs, parallèles, souvent contradictoires en apparence, de la logique et de la dialectique enfantines, nos lecteurs trouveront une ample moisson d'observations du plus grand prix dans les ouvrages des savants dont nous parlons.

Très neuves et très intéressantes sont aussi les observations de Preyer sur les rapprochements à faire entre les imperfections de la parole chez l'enfant et ses divers troubles pathologiques chez l'adulte. « L'enfant normal qui ne parle qu'imparfaitement, dit-il, ressemble un peu à l'adulte malade, qui, pour une raison quelconque, n'est plus le maître de la parole. » Quand le centre de diction est encore mal développé, le même phénomène a lieu que lorsque les processus sensitivo-moteurs de la diction sont atteints. L'enfant, comme le malade frappé d'acataphasie, exprimera toute une phrase par un mot : « chaud » au lieu de : « le lait est trop chaud pour le boire ; » il dira : « homme » pour : « il est venu un (homme) étranger ». Déjà quelque peu familiarisé avec la langue, il pourra défigurer sa parole, par suite d'un développement imparfait de l'intelligence, comme les déments le font, mus par une singulière fantaisie. Par exemple, la *logorrhée* (flux de paroles), la *dysphrasie des mélancoliques* (peine à parler), la *dysphrasie* des maniaques, des déments, des im-

béciles et des idiots, *l'écholalie* (parole réflexe imitative), la *palimphrasie* (incessante répétition de mots dépourvus de sens), la *bradyphrasie* (lenteur excessive de parole), la *paraphrasie* (mélange de plusieurs ordres d'idées) etc., se retrouvent, à l'état normal et transitoire, chez les enfants sains d'esprit. De même aussi que certains malades ont perdu la faculté de comprendre les mines et les gestes, les enfants ne possèdent pas d'abord la faculté de les comprendre asémie perceptive); ou bien ils peuvent être hors d'état d'exprimer leurs désirs, parce qu'ils ne possèdent pas la coordination nécessaire des mines et des gestes correspondants (asémie mimique). Enfin le langage affectif, non soumis au contrôle de la volonté, qui peut survivre, alors que le langage a disparu, n'est pas encore soumis à l'inhibition volontaire chez l'enfant qui ne parle pas encore.[1]

[1] Preyer, *loc. cit.*, chap. XVIII.

CHAPITRE II

LE SENS ESTHÉTIQUE

I

Aussitôt que l'enfant perçoit nettement les sons, nous l'avons déjà dit, il y en a qui paraissent lui plaire ou lui déplaire en eux-mêmes, soit que leur timbre corresponde à certaines conformations de l'appareil acoustique, soit qu'en vertu de certaines prédispositions héréditaires, ils répondent à certains états intimes de la personnalité. Nous avons dit aussi que l'enfant s'accommode d'ailleurs très facilement des sons les plus désagréables pour l'adulte, pour peu qu'ils se présentent avec une apparence de rythme, quelque grossier qu'il soit. Enfin nous avons montré dans le tout jeune enfant l'éveil d'une sorte de sentiment musical, soit lorsqu'il exécute des sauts rythmiques et paraît tout joyeux en entendant chanter ou jouer du piano, soit lorsqu'il imite avec un plaisir évident le chant des personnes ou le cri des animaux. Il nous faut maintenant préciser davantage ces indications, et essayer de montrer la genèse et la nature du sentiment musical chez le petit enfant.

On doit chercher l'élément primitif de l'impression musicale dans le caractère émotif des sons. Les vibrations de la matière se transmettent à l'oreille sous forme de sons : l'oreille saisit donc en eux certaines vibrations des corps, quelque chose de la vie des êtres. C'est d'abord cette qualité expressive de la nature intime des êtres qui éveille des sentiments concordants dans l'animal auditeur. A ce premier

élément du sentiment musical s'ajoutent les trois caractères essentiels du son, la hauteur, l'intensité, le timbre, et le caractère relatif à la durée, le rythme, la mesure, le mouvement.

Quels sont, à l'âge de six mois, ceux de ces éléments musicaux qui ont le plus évolué ? Ce sont d'abord ceux qui relèvent en quelque sorte de la sensibilité physique, je veux dire que les sons, en tant qu'ils transmettent à notre système nerveux les vibrations mêmes de la matière, arrivent plus différenciés et mieux ressentis à l'oreille infantile. Il est même des vibrations sonores qui ne remuent pas seulement le tympan, mais qui secouent plus ou moins énergiquement notre corps tout entier [1]. Les sons doux ou clairs, rudes ou tintants, plaisent toujours à l'enfant par eux-mêmes ; mais ils lui plaisent beaucoup plus quand ils sont rythmiques, ou, si l'ont veut, répétés. Placé près d'un orgue de Barbarie, l'enfant pleure et se tord sous l'impression sonore qui ébranle tout son être ; le son très immédiat du tambour produit souvent sur lui le même effet. Entendus d'un peu loin, ces mêmes sons adoucis par la distance lui plaisent énormément. Ce sont donc les formes saillantes de la musique émotive plutôt que son expression même, ce sont les percussions et les caresses toutes physiques du son, c'est surtout l'excitation impulsive de l'excitation mécanique du son qu'un enfant de six mois ressent le plus vivement.

A cette époque, et surtout un peu plus tôt, on serait un peu téméraire de chercher de véritables intentions musicales dans ces gazouillements d'abord monotones, et bientôt plus variés, que l'enfant paraît produire sans autre motif ni raison que la jouissance qu'il éprouve dans cet exercice agréable. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les airs gais et les sons harmonieux produisent sur lui une impression plus vive que les sons graves, doux et même mélodieux, et qu'il

[1] G. Guéroult, *Du rôle du mouvement dans les émotions esthétiques, Revue philosophique*, juin 1881.

cherche peut-être à produire la première sorte de sons, dans ses gazouillements irrégulièrement rythmiques et médiocrement expressifs. Cependant, à l'âge de six mois, il est certain qu'au plaisir immédiat d'exercer l'organe de phonation s'ajoutent un vague discernement de la variété des sons, le plaisir que cette variété lui procure, et le plaisir plus délicat encore de se mettre à l'unisson dans les essais plus ou moins heureux qu'il fait pour imiter les chants de la nourrice ou les sons des instruments.

Le langage et la musique ne sont à l'origine qu'une seule et même chose : ils sont avant tout l'expression des sentiments peu ou point déterminés. L'enfant exerce donc tout à la fois, dans les premiers mois, et pour son plaisir plus que pour ses besoins, ces deux instincts confondus en un seul pour lui comme pour l'homme primitif. Mais les adultes lui apprennent bientôt séparément chacun de ces arts isolément perfectionnés par la lente élaboration des siècles. On lui apprend d'abord la parole, instrument essentiel de communion sociale, qu'il retient avec tant de peine, quoique en apparence assez vite, parce qu'elle exprime, plus que des émotions vagues, des émotions précises, et plus que des émotions, des idées, de pures représentations, de simples signes des objets.

L'enfant d'un an à trois ans apprend un très grand nombre de signes et de combinaisons de signes oraux, parce qu'ils représentent des idées concrètes. Mais pendant la même période, il n'apprendra guère mieux à distinguer la gamme abstraite des sons qu'à distinguer la gamme abstraite des couleurs. Ce n'est pas encore là sa musique à lui. Sa musique vocale ne peut guère s'accommoder alors à la nôtre : non que son oreille ne saisisse assez distinctement les nuances des sons, pour peu surtout que l'on chante juste autour de lui ; mais son oreille même est encore plus naturelle que musicale ; elle distingue plus les sons chantés comme accentués et rythmiques que comme expressifs. Il

faut qu'un long apprentissage de l'ouïe et de la vue l'ait amené à distinguer la nature et l'origine des bruits quelconques, à reconnaître au son de voix les personnes, à imiter leurs paroles et leur chants, à imiter les cris des animaux et les bruits les plus frappant des objets, pour que les sons chantés prennent pour lui un caractère expressif assez marqué. Il y a ceci encore : le développement de l'oreille musicale se fait au moins autant par l'exercice personnel de la voix que par l'audition de la voix d'autrui : or, le larynx des enfants, déjà conformé à la naissance de toutes les pièces qu'il possède chez l'adulte, n'est pourtant qu'une ébauche grossière de ce qu'il sera plus tard. Dans les premiers mois, les cartilages sont surtout à l'état fibreux. Ce n'est qu'après la deuxième année que le cartillage thyroïde prend des formes mieux marquées et que les aryténoïdes commencent à se former.

Il est naturel que le développement de la voix suive celui des organes. Peu à peu, mais par des progrès de plus en plus importants, le durcissement des fibres apporte quelques qualités sonores aux cris et aux vagissements des premiers jours, et le développement des muscles met le tuyau vocal dans des conditions favorables pour modifier les sons criards de l'anche. Vers la première année, la voix commence à prendre des qualités sonores plus déterminées ; la parole, du reste, devient pour l'organe une gymnastique incessante, qui contribue énormément au développement de la voix(1).

De l'âge d'un an à l'âge de trois ans, le développement de la voix paraît suivre plutôt le développement cérébral que l'organique général. Il en est à peu près au même point pour les qualités sonores, et il reste ainsi jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. C'est surtout à partir de quatre ou cinq ans que l'oreille se forme, et qu'elle apprend le plus facilement à reconnaître les sons (2). Le développement graduel

1. De la Calle, *La Glossologie*, p. 141.
2. Dupaigne, *Conférences pédagogiques*, 1878.

de la voix et son exercice continuel ont beaucoup contribué à ce progrès. L'enfant d'un an peut utilement commencer à entendre de la musique juste, simple, modérément expressive, surtout gaie en elle-même ou chantée gaiement : ce sont là des plaisirs propres à lui former l'oreille. Mais sa véritable éducation musicale, celle dont il retirera les fruits les plus manifestes, ne commence presque jamais avant cinq ou six ans. Encore à cette époque, son meilleur modèle, pour la musique vocale, ce ne sera pas l'homme adulte, qui chante une octave plus bas que lui : ce sera la voix douce et agréable d'une mère ou d'une nourrice, ou la voix d'un enfant plus âgé, déjà formé. Pour la musique instrumentale, on sait ce qu'elle est, ce qu'elle peut être, et aussi ce qu'on voudrait qu'elle ne fût pas, à cet âge de virtuosité animale.

II

Dès la fin du premier mois ou vers le milieu du second, la fixité du regard, l'attention soutenue, le sourire, les gestes automatiques de la tête, des bras et des jambes, chez l'enfant mis en présence d'objets bien éclairés, vivement colorés, et surtout agités, ne paraissent pas exprimer autre chose que le plaisir résultant de sensations très excitantes. A cette époque aussi, ou du moins avant la fin du troisième mois, la vue d'une bougie, d'un objet à couleur tranchante, détermine des trépignements, des tressaillements, des gazouillements, qui sont l'expression ordinaire de la joie, de l'admiration, de l'envie. Depuis longtemps déjà, le sein de la nourrice, le biberon, la personne de la nourrice, celles de ses parents et amis ont fait produire à l'enfant, à peine vus, des cris, des gestes, des attitudes analogues. Ainsi, pendant les premiers mois, on peut croire que le beau se confond avec le bon, que son idée est celle de l'agréable. L'enfant en est aux premières émotions tout animales, dont l'accu-

mulation a produit l'instinct héréditaire dit esthétique. On peut déjà constater que l'intensité de ces plaisirs visuels est en rapport avec l'impressionnabilité individuelle, et peut-être prévoir vaguement le degré du développement futur de cette force. Le diagnostic du psychologue doit se tenir, il est vrai, dans la plus extrême réserve, car ces premières indications n'ont qu'un objet très borné ; elles ne mettent en lumière que les plus faibles des éléments dont se composera le sens esthétique, et l'on peut d'ailleurs se demander si les aptitudes héritées d'un enfant, surtout parce qu'elles se montrent avec précocité, ne sont pas condamnées à un développement médiocre.

Prenons-le à l'âge de dix mois. Un grand nombre de perceptions visuelles se sont associées dans son cerveau à l'admiration, à la joie, à la sympathie, au désir, qu'excite la vue de l'agréable et du bon : cependant, malgré les quelques progrès qu'il a faits dans l'habitude d'imaginer et de comparer, d'abstraire et de généraliser, il semble que le legs d'idéal hérité de ses parents ne soit guère encore amplifié. Le plaisir de l'admiration et les plaisirs sensuels semblent encore pour lui se confondre. Je donne un gâteau à un enfant de neuf mois ; il rougit d'émotion, se trémousse, tend les mains avec avidité, et le porte à sa bouche avec une gaîté des plus franches. Je lui présente un joujou, la poupée de sa sœur, son admiration et sa joie se traduisent d'abord par les mêmes signes que tout à l'heure ; mais bientôt, voyant que cet agréable objet n'est bon qu'au regard et au toucher, il se borne à en jouir par ces deux sens, et bientôt même il m'invite à jouir du même bonheur. C'est là un sentiment moins égoïste, ou plutôt c'est de l'égoïsme en dehors, et que la nature même des objets a d'elle-même amené l'enfant à ressentir. On peut voir là un progrès, mais un bien faible progrès, du sens esthétique.

Je vois un enfant de dix mois tout joyeux de ce qu'on vient de de lui mettre sa belle robe et ses souliers neufs. Mais

je vois qu'en les lui mettant, on prononce le mot : *joli*, qui s'applique pour lui à tout objet bon, agréable ou convenable ; je songe aussi que tout changement relatif à sa personne le rend heureux, surtout quant on paraît partager la joie qu'il éprouve; je me dis encore qu'il se trouve si bien dans sa robe et dans ses souliers de tous les jours ! Je ne puis, dès lors, attribuer sa bonne humeur du moment à un sentiment, sinon très obscur, de la beauté de sa parure. La couleur de l'étoffe lui plaît sans doute, comme celle d'une fleur, ou d'un papier peint; le froufrou caresse agréablement son tympan ; le toc-toc des petits souliers neufs l'amuse, comme tout bruit nouveau ou excitant: mais voilà tout peut-être.

Un autre enfant, âgé de dix mois, et sa cousine, âgée de treize mois, distinguent fort bien, entre cinq ou six espèces d'aliments, le gâteau et la friandise préférés, et s'ils y portent les mains, c'est à bon escient. Mais je leur présente tout à la fois plusieurs jouets et plusieurs poupées d'inégale beauté : quand il s'en saississent, c'est le plus souvent au hasard et sans choix ; ou la cause qui détermine leur choix n'est rien moins qu'esthétique : c'est la grosseur, l'éclat, la nouveauté, qui les captivent un moment.

Pour ce qui est de la beauté animale, et de la plus belle à notre jugement, celle de la figure humaine, il y a une sympathie d'origine et de ressemblance, jointe à l'influence des expériences familières, qui prédisposent l'enfant à les regarder avec un vif plaisir. Mais il n'y a guère autre chose.

J'ai beaucoup étudié les petits enfants en présence des animaux, au Jardin des Plantes de Paris ou aux jardins publics d'autres grandes villes. Leur attention est grande, et leur plaisir évident, à voir tous ces animaux, petits ou grands, beaux ou laids, et surtout ceux qui ressemblent à ceux qu'ils connaissent. Mais je cherchais dans leurs yeux, sur leurs visages, dans leurs gestes et leurs accents,

quelque distinction faite, tout au moins en vertu de l'instinct héréditaire, entre les différents représentants des espèces zoologiques, et j'avoue qu'à mon grand étonnement, je n'ai saisi rien de tel. J'ai été presque choqué de voir ces enfants s'ébaudir aux cabrioles du singe comme aux gambades de l'ours, ou aux attitudes solennelles de l'éléphant, admirer des mêmes yeux le rutilant cacatoès, le hideux vautour, la bizarre autruche, le gracieux ichneumon, et regarder avec un plaisir non mêlé d'horreur les boas effrayants et les lézards squameux. L'enfant en est encore aux perceptions isolées, incapable de conceptions d'ensemble, et voilà pourquoi l'idée du beau, et l'idée corrélative du laid, sont chez lui si incomplètes, si variables et si passagères.

La notion tout intellectuelle de proportion et de convenance met plus de temps à se former que la distinction presque entièrement sensible de l'expression. L'attitude de ces petits enfants en présence des personnes dont le visage leur est inconnu semble l'indiquer. Ils sympathisent à première vue avec certains visages, qui d'ailleurs nous plaisent aussi ; certains visages qui nous déplaissent paraissent aussi les effrayer ou les rebuter. Mais la facilité avec laquelle il se réconcilient avec ces derniers, pour peu qu'ils y remarquent des signes de bienveillance, la facilité avec laquelle ils se désintéressent des autres, s'ils n'y voient que froideur, autorisent à supposer que si l'hérédité, et jusqu'à un certain point les expériences personnelles, disposent l'enfant à sentir le charme d'un beau visage, d'un arrangement convenable de formes et de couleurs, une plus forte tendance le rend capable de comprendre ou de ressentir l'expression vraie des sentiments peu complexes. Dans l'adulte lui-même, le sentiment de l'expression prime ordinairement l'idéal de la proportion. La figure la mieux proportionnée, si elle manque d'expression, ne nous dit rien, et la plus irrégulière, même la plus repoussante, s'illumine

pour nous des pensées et des sentiments qu'elle exprime, ou dont nous lui prêtons l'expression. Il n'est donc pas étonnant que les éléments intellectuels du beau soient subordonnés chez l'enfant à ses éléments sensibles, ou même que les premiers paraissent complètement absents chez lui.

Nous voici à une nouvelle étape de la lente évolution esthétique. L'enfant a dix-huit mois, il est pourvu d'un nombre considérable de perceptions tant bien que mal différenciées et généralisées ; il a fait, il a entendu faire quantité de jugements impliquant le concept du beau, et ce terme très souvent employé par lui, ou devant lui, a pu se spécialiser dans un abstrait élémentaire. Que cette idée est pourtant encore indécise et flottante ! Pour lui, le beau c'est toujours le joli : c'est aussi le bon, et, dans l'un et l'autre cas, l'expression concrète du connu. Il rapporte tout à lui dans ses appréciations esthétiques : joli est tout ce qui est lui, qui est à lui, pour lui, près de lui : sa personne, ses vêtements, ses jouets, ses parents, ses amis, ses animaux, ses fleurs et ses arbres. Cependant tout cela cesse quelquefois d'être joli : l'enfant quant il s'est mis en colère, qu'il a désobéi, qu'il a fait de la peine à quelqu'un ; ses jouets, quand il en est las, qu'il les a salis ou endommagés ; ses amis, quant ils lui ont fait quelque peine. Nous voyons donc toujours entrer, comme éléments dominants, dans le sens enfantin du beau, les jugements et les sentiments premiers, ou immédiatement dérivés, dont est faite sa jeune personnalité.

Quelques exemples montreront combien son idéal, en ce qu'il a de rationnel, et de quasi-universel, est confiné dans d'étroites limites. Les images d'Épinal le rendent fou de joie, même à trois ans, et les toiles d'un maître ne lui disent rien. Les belles statues d'un parc le laissent indifférent, et il suit des yeux, des gestes, le chien qui passe, l'oiseau qui vole, le bateau qui fuit. Devant les tableaux du

Louvre, une petite fille de vingt mois, qui depuis l'âge de dix mois reconnaissait avec plaisir les personnages des gravures, glissait des mains pour échapper aux obsessions de son père qui voulait la forcer à regarder les personnes et les animaux représentés dans ces tableaux. Son bonheur était de courir, en riant et m'appelant très haut, entre les jambes des visiteurs, toute seule et dans tous les sens. — Un autre enfant, âgé de trois ans, après avoir regardé, moitié par imitation, moitié par obéissance, une toile italienne aux vivantes couleurs, exprimait ainsi son admiration : « C'est bien joli, papa ! Il y a beaucoup d'or, beaucoup de rouge, et beaucoup de bleu aussi ; et puis, là-bas, il y a un papa et une maman ; il n'y a pas de bébé ; et il y a un arbre papa, et une maman canard. »

Pas plus que les beautés picturales ou sculpturales, l'enfant ne peut apprécier réellement la nature champêtre. Voici, en pleine Touraine, un site et un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Un enfant de vingt-deux mois passe un quart d'heure à ne s'apercevoir que de lui-même et de ses parents. Ceux-ci amènent adroitement la conversation sur le beau paysage ; l'enfant répète machinalement quelques lambeaux de leur entretien. Enfin, les parents s'étant assis sur un petit tertre, invitent l'enfant à regarder ce qu'ils admirent. Son tour d'admirer est bientôt venu : « Oh ! oui, c'est bien beau, bien beau ! il y a beaucoup de grands arbres, beaucoup plus que chez nous, et que chez grand'maman aussi. » Devant une cascade irisée et tonnante, un autre enfant du même âge s'écriait : « Pourquoi maman, dis, la cascade du moulin de Tarbes n'est pas grande comme çà ? » Un autre enfant d'environ trois ans admirait tous les jours, à l'exemple de sa mère, ce beau Pic de Ger, qui domine de loin les montagnes entourant les Eaux-Bonnes. Cette montagne, située à peu près au sud de la ville, change d'aspect suivant les heures de journée ; l'enfant l'avait entendu dire, et il le répétait à sa façon :

« Elle est bien grande la *mountane* ! Ce matin elle est toute blanche, hier toute noire, et l'autre hier toute rose. Oh ! la belle mountane ! Elle est bien plus grande que notre maison, peut-être quatre fois plus grande ! » D'un bel animal, ce même enfant disait qu'il était de telle et telle de couleur, et puis, bien grand, ou bien gentil, pas méchant, pas vilain du tout; d'un beau peuplier, qu'il était bien grand et bien joli, mais pas si gros que le figuier, le grand figuier du jardin de grand'mère.

Ainsi l'enfant commence à ressentir du plaisir et de l'admiration pour des objets isolés, et d'autant plus qu'ils lui sont, ou qu'ils lui paraissent bons ou agréables. La mesure de l'agrément ne va guère au-delà de ses expériences familières. Des ensembles, il ne perçoit guère que la grandeur ; des harmonies naturelles ou imitées, que les couleurs et les formes saillantes. L'idéalité transmise par les ancêtres se développe donc chez le petit enfant suivant les lois de l'évolution générale, s'adaptant aux objets de plus en plus éloignés, les analysant et les synthétisant de plus en plus. Plus les êtres et les objets lui rapellent des rapports vrais et des associations distinctes de sensations agréables et intenses, plus on peut dire que l'élément intellectuel du beau, que l'idéal a progressé.

III

L'imagination créatrice, sous forme de manie constructive, ou destructive, « se montre déjà, dit le Père Girard, dans l'âge tendre ; car, si le petit enfant veut faire preuve de sa force en détruisant, il aime aussi à produire à sa manière du neuf et du beau. Voyez comme il range ses petits soldats, ses maisonnettes, ses moutons, etc., comme il se réjouit de ses combinaisons nouvelles ! Il appelle sa mère, pour

qu'elle en jouisse à son tour [1]. » L'instinct de l'imitation, si actif chez tous les jeunes animaux, concourt au développement rapide de cette faculté héréditaire. Tiedemann nous signale dans son enfant, âgé de treize mois, une rare aptitude à combiner des idées acquises en les appliquant à des perceptions actuelles, et avec l'intention évidente de représenter les premières par les secondes. Le 29 octobre, l'enfant prit plusieurs tiges découpées de chou blanc, et leur fit représenter diverses personnes qui se visitent. Le philosophe a vu là avec raison le germe de la force poétique, qui, dit-il, « semble consister à transporter des images connues à des étrangers. » Il néglige toutefois de nous dire jusqu'à quel point cette opération était spontanée, et si l'enfant agissait ainsi pour l'avoir vu faire, plutôt qu'avec l'intention originale de représenter à sa façon des scènes bien connues. Il est vrai que, même dans la dernière hypothèse, la conscience ne tardant pas à intervenir dans ces actes d'imitation mécanique, ils ont bientôt revêtu un certain caractère personnel. Peut-être aussi un futur savant était-il exceptionnellement doué pour montrer des talents précoces.

Quoi qu'il en soit, cette imagination se manifeste plus ou moins puissamment chez tous les enfants, dès l'âge de huit ou dix mois. Un enfant de neuf mois, assis sur un tapis au milieu de la chambre, était comme un dieu créateur et despotique, au milieu de ses jouets et de tous les objets qu'on lui donnait, ou qu'il parvenait à saisir en s'allongeant sur le parquet. Les pantins, la trompette, le tambour, les balles, le papier, les livres, les fruits, les aliments dont il avait assez pour le moment, étaient, des heures durant, empilés, rangés les uns à côté des autres, séparés, remis pêle-mêle, poussés, repris, caressés, embrassés, mordillés

[1] *De l'enseignement régulier de la langue maternelle*, liv. III, p. 88.

avec un entrain, des éclats de voix, des gestes d'admiration, des trépignements de joie, qui, en même temps que le besoin impérieux d'exercer ses forces physiques et de satisfaire une curiosité toujours renaissante, et le besoin d'imiter, de répéter des actes facilement appris, manifestaient aussi le besoin intellectuel et moral de réaliser un idéal en rapport avec ses facultés, « de produire à sa manière du neuf et du beau. » Ainsi l'homme enfant construit et détruit, en se jouant, mais avec un sérieux, une conviction, qui rappelle la manie des patriciens de Salluste, lesquels ne cessaient de construire pour démolir, et de démolir pour construire.

La faculté esthétique peut recevoir, dès cet âge tendre, une sorte de culture appropriée, par le développement de l'instinct constructeur. Donnez à un enfant de vingt mois ou de deux ans une pellette et un petit seau, asseyez-le, ou laissez-le à lui même sur une allée sablée, et vous admirerez ses efforts de démolisseur et de rebâtisseur, multiples, infatigables, indescriptibles. Son imagination dépasse la nôtre, en ce qu'elle ne sait pas ou ne peut pas se limiter. Je voyais l'autre jour, dans un des squares que je visite le plus souvent, une petite fillè assise à côté de sa bonne, qui, pendant un quart d'heure, n'a pas cessé de remplir et de vider, en le retournant, son petit seau, son moule à monticules. Avant de le relever, elle le frappait de quelques coups de pelle : c'était le moyen, enseigné par la bonne, de former une éminence de sable assez régulière. L'enfant ne réussissait pas toujours à produire une œuvre sans défaut : elle se tournait encore vers sa bonne, lui tendait la pelle, le petit vase, et l'invitait à collaborer à son poétique travail. Mais la bonne, soit qu'elle fût bien stylée, soit qu'elle s'occupât plus de bavarder avec une amie assise auprès d'elle que de favoriser le développement esthétique de l'enfant, consentait rarement à ce qui lui était demandé : laisser

travailler les enfants à ce qu'ils savent et qui leur plaît, me paraît d'ailleurs chose excellente.

Gardons-nous toutefois de surfaire, tout en le favorisant, l'instinct constructeur de l'enfant, qui est aussi imitatif qu'inventif, et aussi maladroit qu'irrésistible.

Un jour, croyant beaucoup intéresser un de mes neveux, âgé de trois ans et quatre mois, et fort intelligent pour son âge, je lui dis, dans le jardin, que nous allions *faire* l'Adour, avec le pont et les peupliers de la rive. Du bout de ma canne, j'écartai les cailloux, et je traçai sur le sol une longue ligne creuse, large de quelques centimètres. Je détachai quelques branches d'arbuste, et je les enfonçai des deux côtés de cette petite tranchée ; quelques cailloux entassés servirent de piles au pont improvisé avec le couvercle d'une boîte. Toutes ces constructions terminées, je demandai à mon neveu si c'était joli. Il me répondit : « Non, ce n'est pas bien joli. » Je ne me tins pas pour battu. J'emplis d'eau deux grands seaux, et le contenu, déversé lentement, en amont, produisit en aval un écoulement assez régulier, que je qualifiai de *fleuve Adour*. L'admiration de mon neveu se faisait toujours attendre. Je fis alors deux bateaux en papier, que je lançai sur un nouveau filet d'eau, et qui naviguèrent avec plus de rapidité que de rectitude entre les deux rives. Mon neveu qui aimait fort les bateaux, se hâta d'en saisir un et le mit lui-même sur le lit bientôt desséché du fleuve. J'épanchai un nouveau torrent, qui, trop impétueux et trop abondant, submergea la frêle embarcation. Mon neveu s'écria : « Mais il n'y a pas de bateaux sur l'Adour ! C'est sur la Garonne ! Et il ne vont pas ainsi sur la Garonne ! Non ce n'est pas amusant, cela, tonton. » Je crus inutile d'insister, et je piétinai, en riant de moi-même, mon essai maladroit de construction enfantine. J'avais déjà lu dans maint livre, mais cette fois j'avais appris expérimentalement, que la libre initiative des enfants est toujours supérieure aux imitations que nous pré-

tendons en faire. En outre, cette expérience, et d'autres pareilles, m'ont appris que leur force créatrice ou poétique est beaucoup plus faible qu'on ne l'a dit.

IV

L'imitation des gestes, des sons, des cris de l'animal indique aussi, chez tous les enfants, un premier éveil du sentiment esthétique. Un enfant de onze mois rapprochait ses mains, comme il l'avait vu faire, pour exprimer l'étonnement, la joie. Il imitait tout ce qui lui faisait plaisir chez les autres, et souvent l'imitation seule était pour lui un plaisir. Je lui avais donné un petit seau, qu'il tenait à la main en se promenant avec moi dans le jardin. Je jetai dans le seau un caillou : aussitôt l'enfant ramassa un autre caillou, qu'il jeta dans le seau, et il agita le tout avec un grand bruit. — Il a suffi d'une fois pour lui apprendre un jeu qu'il répète assez souvent. Il se couvre quelques instants la tête avec une serviette ou un châle, en disant : *apu*, et puis remontre sa figure joyeuse. — Son penchant à l'imitation s'est manifesté d'une manière curieuse ; jusqu'à ce jour, il lui fallait toujours une personne pour l'aider à marcher, mais rien qu'une seule : se trouvait-il avec son père, il m'appelait *papa*, dès qu'il me voyait, me demandait la main, et abandonnait celle de son père, aussitôt qu'il avait la mienne. Il en faisait autant pour tous les nouveaux venus : il laissait la main qu'il tenait pour la leur. Un jour, je remarquai qu'il avait toujours les yeux sur mes pieds en marchant, et, pour l'amuser, je fis de très longs pas, qui le firent beaucoup rire et sursauter. Je répétai cet amusement le lendemain : lui de chercher à m'imiter, et d'allonger ses jambes jusqu'à les rendre presque horizontales ; il perdait naturellement son équilibre déjà fort instable, et tombait à terre. Aussi réclama-t-il bientôt la main de la première personne qui parut, et, sans laisser la mienne, il recommença ses longues

enjambées. Maintenant, s'il y a deux personnes auprès de lui, il lui faut toujours la main de chacune d'elles, pour exécuter cette marche bizarre, qui fait rire sa mère jusqu'aux larmes.

On sait avec quelle précocité les jeux des enfants se transforment en actes plaisants, en paroles bouffonnes et en scènes de moquerie. A trois ou quatre mois, il s'agitent des quatre membres et poussent des cris d'admiration, quand leur mère ou leur sœur se cache tout d'un coup derrière un mouchoir ou un tablier. Ils répètent devant les personnes en visite les jeux qui ont amusé leur parents. Chez presque tous se montre, à un degré variable, la tendance à faire des singeries, des drôleries, à dire des inepties, à prononcer des syllabes baroques, pour amuser le monde, et surtout pour se concilier l'admiration des étrangers qui les intimident. J'en connais deux, dont l'aîné a déjà plus de trois ans, que cette manie rend parfois insupportables ; la présence d'un visiteur les excite au point qu'on est obligé de les expulser du salon. L'aîné, en particulier, ne fait pas un geste sans regarder la personne étrangère ; il semble croire qu'elle n'a des yeux et des oreilles que pour lui, qu'elle n'est là que pour rire de ses petites farces.

Il faut s'attacher à laisser aux jeux plaisants leur caractère primitif d'innocente espièglerie. La moquerie, défaut odieux, touche de bien près à la plaisanterie, qualité charmante. Je crois qu'en général ce défaut, même en ce qu'il a d'héréditaire, ne se montre pas dans les enfants âgés de moins de trois ans, si les exemples et les encouragements ne l'ont pas développé. Le sentiment du ridicule paraît du moins bien faible à cet âge. Il ne faudrait pas croire que les enfants, pour être enclins de bonne heure à saisir et imiter les défauts physiques des personnes, les apprécient et les imitent comme des défauts. Ils sont souvent étonnés des aspects et des conformations bizarres ; ils en demandent le pourquoi.

Un enfant de quatre ans, ayant vu passer dans la rue un monsieur très voûté, et un autre jour un vieillard très petit, il les observait très attentivement, et demandait ensuite comment cela avait pu se faire. Son frère, âgé de deux ans et demi, faisait des remarques du même genre : « Pourquoi il marche comme çà, ce monsieur, maman ? » Mais nulle perception du grotesque, comme grotesque, ni chez l'un, ni chez l'autre.

Un enfant de trois ans, ayant passé trois semaines chez des parents, revint avec des habitudes de moqueur. Il avait vu quelquefois dans ses promenades un petit vieux bossu, et il s'était mis à l'imiter, marchant courbé en deux, à petits pas pressés, devant des bonnes qui le laissaient faire et qui riaient même de ce jeu, pour elles sans importance. La famille, à son tour, n'y vit que matière à s'égayer. A partir de ce temps, un des grands plaisirs de l'enfant, plaisir pour lui très fatigant, fut de *faire le petit vieux*. Nombre de parents sont d'autant plus portés à favoriser cette caricature des défauts choquants, qu'ils y voient ordinairement la marque d'un naturel vif et d'un esprit observateur. C'est là, dans tous les cas, l'un des pires emplois de l'esprit. La raillerie caustique, chez l'homme fait, quand il n'est pas dans le cas de légitime défense, la moquerie chez l'enfant, qui n'a aucune excuse pour la pratiquer, ne sont rien moins qu'aimables. « Ces manières moqueuses et comédiennes, a dit Fénélon, ont quelque chose de bas et de contraire aux sentiments honnêtes. » Ainsi, beaucoup de gaîté dans les jeux, assez de plaisanterie, point de moquerie, voilà la règle applicable aux essais de dramatisation enfantine.

Cette tendance à tout imiter, à tout dramatiser, pour s'éjouir avec les autres, peut sans inconvénient être dérivée à des imitations tout à la fois inoffensives et instructives. Avant l'âge de quinze mois, la plupart des enfants contrefont très drôlement la voix, le chant, les cris d'un certain nombre d'animaux. C'est là un emploi très anodin

de la faculté comique, qui a l'avantage de développer les organes vocaux, et de porter les enfants à étudier les cris et en même temps à observer les formes et les allures des animaux leurs modèles. Il sera, d'ailleurs, très facile de modérer chez eux cette agréable tendance, pour peu qu'elle dégénère plus tard en manie grossière et malséante [1].

[1] L'évolution du sens esthétique, depuis les premières manifestations jusqu'à son développement relatif, vers la dixième ou la douxième année, a fait l'objet pour nous d'une étude spéciale: *L'art et la poésie chez l'enfant*. Dans ce livre sont successivement étudiés chez l'enfant : *Le goût de la parure, — le sentiment de la nature, — l'art de plaire, — la musique, — le dessin, — la tendance dramatique, — la lecture, — la composition littéraire.*

CHAPITRE III

PERSONNALITÉ. — SENS MORAL

L'idée du moi est, pour les psychologues, comme pour les pysiologistes, une idée toujours fort obscure. Elle est cependant très distincte pour chaque homme. L'animal, l'enfant, apprennent vite à ne pas se confondre avec les autres êtres qui les entourent. Cette notion n'est, du reste, que le dévelopement progressif de ce sens intime de la personnalité dont nous avons déjà parlé. On peut la considérer jusqu'à un certain point comme innée, comme héréditaire, comme déjà exercée et entretenue par les impressions de la vie fœtale, en un mot, comme faisant partie de ces prédispositions cérébrales que l'enfant apporte avec lui en venant au monde. Elle se précise ensuite et s'affirme, à mesure que les organes se développent, que les expériences se multiplient, que les comparaisons s'étendent, que la puissance d'abstraction et de généralisation progresse.

Prenons un enfant de trois mois. Que de progrès successivement amenés dans toutes les fonctions et dans la notion déjà ébauchée de la personnalité ! Ce petit enfant distingue sa mère des autres personnes de la maison, quand ces personnes se trouvent près de lui en même temps que sa mère : il tend les bras vers elle de préférence. Il n'est pas encore assez habile à comparer, pour distinguer un biberon rempli de lait d'un biberon rempli d'eau, et il les prend l'un pour l'autre indifféremment ; mais quand sa sœur veut se servir du biberon, il se fâche. Il sait que *koko* veut dire l'*oiseau*, et il se tourne vers la cage, quand

il entend prononcer ces mots. Il se penche vers ses pieds, il tend ses bras vers le bas de sa robe, quand on lui demande où sont ses pieds ou sa robe. Les dorloteries de sa mère arrêtent souvent ses larmes, même quand il souffre de coliques. Il sourit à qui lui sourit, il caresse sa mère. Voilà toutes les facultés, sensibilité, intelligence, motricité intentionnelle, s'exerçant déjà avec délicatesse, force et facilité, et tout cela conscient. Il distingue les objets entre eux, il les distingue de lui-même, il distingue plusieurs parties de son corps. Encore deux mois, et l'association de son nom aux impressions qui intéressent sa personnalité déjà dégrossie sera pour lui un véritable signe, qui la représentera distinctement et ne représentera qu'elle.

La notion concrète de personnalité, qui a succédé au sentiment primitif de cette personnalité, me paraît déjà en formation complète, lorsque l'enfant commence à ébaucher l'expression de sa pensée. C'est pourquoi je crois qu'on a tort de trop rechercher à cette époque ce qu'il pense dans ce qu'il dit. Par exemple, quoique le contraire soit généralement tenu pour vrai, je ne puis admettre que, si les enfants parlent d'eux-mêmes à la troisième personne, c'est parce que la notion de leur personnalité et le terme qui l'exprime ne sont pas encore complètement dégagés de l'objectivité extérieure. Quant l'enfant apprend à dire *je* ou *moi* au lieu de *Paul* ou *Charles*, les termes *je* ou *moi* ne sont guère plus abstraits pour lui que les noms propres qu'on le force à supplanter par *je* ou *moi*. Mais les uns et les autres expriment également une notion très distincte, et très concrète d'individualité personnelle. Quand l'enfant à trois ans, dit : *Je veux cela*, ce n'est que la traduction de *Paul veut cela*, et *je* n'indique, comme *Paul* n'indiquait, ni une première, ni une troisième personne, mais la personne qui est lui, sa personne bien connue et continuellement ressentie

dans ses émotions et dans ses actes. La notion abstraite de personnalité n'est pas dans l'esprit de l'enfant.

En effet, croit-on que l'animal n'ait pas une idée tout aussi distincte que nous de sa personnalité ? J'ai une chatte qui répond au nom de *Mimi*, qu'elle sait bien ne désigner qu'elle ; non-seulement elle accourt, quand on l'appelle par ce nom ; mais si ce mot vient sur les lèvres en sa présence, elle redresse les deux oreilles, et regarde dans les yeux d'une façon très significative : bien plus, quoiqu'on ne l'appelle ou ne la caresse jamais en lui donnant le nom de *mère*, si l'on vient à dire : *la mère*, on s'aperçoit qu'elle a appris, on ne saurait dire comment, que cet autre mot est le qualificatif de son individualité. J'ai eu autrefois une autre chatte, qui avait appris que lorsque quelque membre de la famille parlait de *chat* ou de *chatte*, il s'agissait d'elle ou de quelqu'un des siens, mais plus spécialement d'elle : ses regards et ses attitudes indiquaient très-clairement que ce mot avait pour elle cette signification, qui tendait à devenir spécifique par l'usage que nous faisions de ce mot, mais que le sentiment de cette personnalité tendait, par contre, à faire revenir à l'expression propre de sa personnalité seule.

Nous ne pensons pas faire injure à l'homme enfant, en ne lui reconnaissant, malgré ses prédispositions intellectuelles, et des impressions éducatives incontestablement supérieures, qu'une notion de personnalité et une puissance de réflexion sur ses états et ses opérations analogues à celles que l'on doit supposer exister chez les animaux supérieurs, mais inférieure à celle des animaux adultes et expérimentés.

La personnalité est si puissante chez le petit enfant, qu'elle est toujours sur le point de s'exagérer. Elle va chez lui jusqu'à l'égoïsme, la suffisance et même le pédantisme, quoique avec des retours subits de sympathie, de tendresse de crédulité, de pusillanimité, de défiance de soi-même.

C'est de cette personnalité, flattée ou contrariée dans ses tendances propres, que naît le sens moral, ou que ce qu'il a d'héréditaire tire la matière de son développement.

II

La notion tout objective du bien et du mal, germe intellectuel du sens moral, ne peut guère se constater avant l'âge de six ou sept mois. J'ai vu un enfant de sept mois auquel sa mère avait appris en le grondant et en le secouant fortement qu'il ne devait pas pleurer, soit pour être levé, soit pour être tenu sur les bras, quand on refusait de satisfaire immédiatement à ses désirs, exprimés par des gestes ou des articulations à demi significatives. Mais à cet âge, et même un peu plus tard, combien voit-on d'enfants qui, plus on veut exiger d'eux qu'ils se taisent, moins ils obéissent : de petites contrariétés aboutissent ainsi fréquemment à de grandes scènes de colère, de trépignements, de larmes, de cris, de sanglots, d'intonations quasi-menaçantes. Un enfant de dix mois, et beaucoup d'enfants bien dressés en sont là avant cette époque, savait très bien se faire comprendre quant il craignait de commettre une malpropreté dans son berceau ; je dis commettre, car on lui avait appris que c'était mauvais, en lui disant : « Hou ! pas beau, fanfan ! hou ! vilain ! K... K !.. » et en le mettant immédiatement sur le vase, avec des gestes et des sifflements appropriés à ce qu'on voulait obtenir de lui. Il savait aussi, quand il désirait qu'on lui donnât une chose, ou qu'on l'apportât vers cette chose, qu'il était mauvais, c'est-à-dire répréhensible de s'obstiner à la vouloir, en cas de refus, et surtout à pleurer pour l'obtenir. Comme il avait l'habitude d'écorcher la figure de ceux qui le prenaient sur les bras, moitié jouant, moitié peut-être par méchanceté inconsciente, on lui avait aussi appris à la longue à obéir sur ce point. C'est là le germe sensible du sens moral.

La première ébauche du sens moral apparaît dans le petit enfant, dès qu'il comprend la la signification de certaines intonations de voix, de certaines attitudes, d'un certain air de physionomie, ayant pour but de le réprimander quand il a fait, ou de l'avertir, quand il est sur le point de faire certains actes qui déplaisent. C'est de cette sanction pénale et rémunératrice que se dégage peu à peu la distinction claire du bien et du mal concret. Dès qu'il obéit par crainte ou par habitude, l'enfant entre en possession du sens moral ; dès qu'il obéit pour être récompensé, loué ou pour faire plaisir, il le possède un peu plus.

Le sens moral, sous sa forme objective, est bien incomplet encore chez les petits enfants, même pris entre deux et quatre ans. Ils ont cependant une idée déjà bien avancée du permis et du défendu, de ce qu'il faut et de ce qu'il ne faut pas, en ce qui concerne leurs habitudes physiques et morales. Dans leurs souvenirs, en l'absence de leurs parents, la loi morale est incarnée dans leur père, et surtout dans leur mère. Nous avions, l'été dernier, dans notre famille, un petit neveu qu'on nous avait confié pour deux mois. Tout d'abord il fut très réservé, très-sage, comme s'il se tenait sur la défensive, ou comme s'il observait son monde. Il se conduisait fort bien à table, demandait avec politesse, attendait même souvent qu'on lui offrît, et, quand il avait assez mangé, disait : « J'ai fini. » — Mais, à la fin du repas, excité par les cajoleries qu'on lui avait faites, et par certaines gâteries, dont nous n'avions pas conscience, mais qu'il avait parfaitement distinguées, il se mit à dire : « Chez moi, quand j'ai mangé, maman ne me laisse pas à table. » On s'empressa d'obtempérer à son désir, qu'on croyait très-légitime. On se mit à jouer avec lui, et il s'amusa bien pendant une demi-heure. Enfin, il se mit tout à coup à pleurer, et dit : « Ma mère me couche quand je pleure. » On le porta dans la chambre à coucher, et on se mit en train de le déshabiller. Là, il se mit tout à coup à

pleurer et à gestieuler d'un air désespéré ; il parlait de sa mère, et l'on pensa qu'il regrettait sa mère ; mais il se hâta de dire : « Maman fait ceci, et cela, quand elle me couche » ; et une foule de prescriptions, relatives à son coucher, et qu'il regardait comme autant d'obligations à remplir à son égard. Ainsi ce que l'on fait ordinairement autour de lui, c'était pour lui ce qui devait être fait. Il en était de même pour ses propres actions. Il nous disait : « C'est bien vilain de mentir, ou de désobéir ; cela fait de la peine à maman, cela la fait pleurer. »

Le bien, c'est donc, pour le jeune enfant comme pour l'animal, ce qui est permis, et le mal ce qui ne l'est pas. De là vient une fréquente incertitude, pour les actes nouveaux ou se présentant dans des circonstances encore inconnues. Au bout de quelques jours, les bonnes habitudes de l'enfant se modifièrent suivant ses impressions nouvelles, et suivant le caractère des personnes qui l'entouraient. Il avait tout d'abord un très grand respect pour moi, qui l'avais amené, et qui lui rappelais sans doute son père, plus craint que sa mère. Il me regardait dans les yeux, avant de faire quelque chose de répréhensible : il se montrait plus coulant et moins circonspect avec d'autres personnes de ma famille qui lui en imposaient moins. Il prit quelques habitudes contraires à celles qu'il avait contractées chez lui, il désobéit quelquefois, il s'habitua peu à peu à commander par ses larmes ou ses cris. Je me vis dès lors forcé de mettre une variante à un des principes de ma pédagogie enfantine, qui est de détourner autant que possible l'attention des enfants de leurs désirs illégitimes ou de leurs douleurs sans cause sérieuse, de les réprimander le moins possible, et seulement dans les cas extrêmes. Je me vis obligé de hausser souvent la voix, et de faire un geste qu'il reconnaissait pour un geste redouté de son père, mais que je n'allai pas jusqu'à faire suivre d'effet. Les observations qui précèdent montrent que la morale apprise du pe-

tit enfant, même âgé de trois ans, est un édifice bâti à grand frais de labeur, de patience et de prudence, et qui peut, les circonstances et le milieu changeant, s'écrouler en quelques semaines.

Le sens moral est donc l'une des facultés héréditaires les plus susceptibles d'être modifiées par les impressions du milieu ambiant. Ce n'est pas en vain que l'on fait appel à cet instinct social, à cet impressionnabilité individuelle, à cette sympathie, à ce désir inné de plaire, qui jouent un rôle essentiel dans la culture des jeunes facultés morales. Une petite fille de quatorze mois était fort affligée quand sa mère lui disait : « Je suis fâchée, bébé. » Mais elle restait insensible à la plupart des gronderies de son père, qu'elle avait l'habitude d'entendre crier et menacer. A l'âge de deux ans et cinq mois, lorsque le fils de Tiedemann croyait avoir fait quelque chose de bien, il s'écriait : « Le monde dira : c'est un bon petit garçon ! » Lorsqu'il était méchant, si on lui disait : « Le voisin le voit, » il cessait aussitôt. Il est des délicatesse de sensibilité innées dans l'enfant, qui ne sont jamais excitées en vain par les bons éducateurs, et qui, même chez les enfants les moins bien doués sous ce rapport, sont les meilleurs auxiliaires, et les plus utiles équivalents des moyens coercitifs. Je voyais passer hier dans la rue une mère qui revenait de faire des emplettes avec une petite fille, d'environ trois ans. L'enfant marchait à deux pas de sa mère, la précédant, et se retournant très souvent de son côté, pour obtenir un regard ou un geste approbatif : c'est que la petite fille avait été chargée d'une besogne qu'elle jugeait bien sérieuse, et pour la bonne exécution de laquelle elle se croyait bien méritante ; elle portait sur le plat de ses deux mains un paquet fort large, mais fort mince et fort léger, qu'elle devait considérer comme excessivement grand, en comparaison de sa petite taille ; et le porter sans broncher, sans le laisser tomber, lui paraissait une grande prouesse. Elle faisait tout cela

pour faire plaisir à sa mère, pour se faire admirer, louer, pour s'admirer elle-même dans ce déploiement de sa force et de son adresse. L'obéissance passive et la crainte d'un châtiment ou d'une réprimande auraient eu de la peine à obtenir un tel résultat, si facilement et si sûrement obtenu par un appel fait aux sentiments bienveillants et généreux de notre nature.

Le sentiment de la justice se manifeste quelquefois très-énergiquement dans le petit enfant, surtout à l'époque où il est capable d'exprimer assez nettement ce qu'il sent. La première fois qu'un enfant, maintenant âgé de quatre ans, fit un mensonge réfléchi, sa mère crut devoir le punir. Elle lui dit qu'il allait être enfermé dans la cave, elle lui fit descendre avec elle l'escalier qui y menait. Chemin faisant, l'enfant, dont l'imagination était frappée de l'importance qu'on attachait à sa faute, et qui se croyait grandement coupable, dit à sa mère : « Mais, maman, je ne suis peut-être pas assez puni pour une si grande faute ? » Quelques mois après, il avait été envoyé chez sa grand'mère, où il faisait le maître et même le despote. Un jour qu'il avait commis je ne sais qu'elle espièglerie jugée grave, sa grand'mère l'enferma dans une chambre noire, tout à côté de la cuisine. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que, malgré sa dureté d'oreille, la bonne dame entendit des cris de paon. Elle se hâta d'aller ouvrir la porte de la prison, et l'enfant se précipita au dehors, tout en larmes, et la figure contractée tout à la fois par la frayeur et la colère. Comme il ne craignait qu'à demi sa grand'mère, beaucoup trop faible à son égard, il ne lui croyait pas le droit de le punir si sévèrement, et il protestait ainsi contre ce qu'il considérait comme une injustice : « Oh ! méchante, bonne maman, tu es bien méchante ! J'avais dit que je n'y reviendrais plus, et, tu m'as enfermé là-dedans ! Tu voulais donc me faire manger par les rats ! Ils m'auraient d'abord mangé les pieds, et je serais mort. Maman aurait eu bien de la

peine : elle ne serait plus revenue ici, ni mon père non plus. Je le lui dirai. »

Remarquons cependant que l'enfant n'applique d'abord l'idée de justice aux actes d'autrui que d'après la nature des sentiments que ces actes lui font éprouver. Il s'irrite de voir qu'on lui prend ses jouets, et c'est à force d'avoir connu ce déplaisir, et aussi d'avoir entendu dire qu'il est vilain de prendre aux autres ce qu'ils ne vous donnent pas, qu'il finit par concevoir l'idée d'abord concrète, et puis assez générale d'appropriation illicite. De même, lorsqu'on punit un de ses frères, il viendra vous raconter en détail la nature du châtiment, la faute qui l'a occasionné, surtout la manière dont le coupable l'a supporté, et il ne manquera pas de qualifier par quelque épithète générale l'acte puni : tout cela, parce qu'il en a commis de tels, et subi conséquemment des punitions semblables. Du reste, l'enfant hait l'injustice, mais surtout à lui faite, ou supposée faite, et qui n'est pour lui qu'un désaccord entre la manière accidentelle et la manière habituelle dont on le traite. Il est passionné aussi pour l'égalité, mais quand elle flatte ses caprices, ses goûts, ses penchants dominants. Quand l'inégalité s'exerce au détriment d'un autre, même de ses parents et de ses amis, s'il y trouve un avantage actuel, il ne la sent pas.

Il en est ainsi pour toutes autres habitudes morales, et il en est ainsi pour le sens moral, qui n'est la plupart du temps, pour l'enfant comme pour l'adulte, que la théorie de ses actes. Déjà, avant l'âge de trois ans, la nécessité de généraliser inhérente à tout intelligence porte l'enfant à mettre d'accord ses pensées et ses actes. « Cette loi psychologique ne devrait jamais être perdue de vue, tant elle est de grande conséquence : tous nos penchants innés ou acquis, bons ou mauvais, toutes nos habitudes, par conséquent de quelque manière que nous les ayons contractées, tendent non-seulement à déterminer en fait, et comme mo-

biles actuels, notre conduite, mais aussi à se changer en motifs pour la volonté réfléchie, c'est-à-dire à se faire prendre pour des raisons dans la délibération même, à suggérer du moins des sophismes de justification, dont le jugement corrompu finit par être dupe presque de bonne foi [1]. » Les actes entraînent les pensées, et les pensées les actes. Or l'intérêt, l'amour propre, la passion, ont leur bonne part dans les meilleures déterminations de l'enfant. Il cherche à motiver ses actes, même quand on ne le lui demande pas. « J'ai fait ceci, parce que... » cette formule revient à chaque instant sur ses lèvres. Il cherche nos louanges pour une foule d'actes insignifiants qu'il juge méritoires. Il imagine des motifs quelquefois invraisemblables aux actions des autres, qu'il juge d'après les siennes ; surtout il imagine des raisons spécieuses pour expliquer ses actes les plus blâmables. Ce qui est vrai des habitudes l'est donc aussi du sens moral : si d'un côté ils tendent au désintéressement, ils sont toujours « inséressés par quelque côté [2]. »

Si l'on veut donc comprendre la signification des actes d'un petit enfant, et diriger sa volonté dans un sens utile et progressif, on doit bien être persuadé que toutes les tendances, quelles qu'elles soient, sortent de l'égoïsme pour y rentrer. Il faut surtout se garder d'attribuer au sens moral, chez l'enfant encore moins que chez l'adulte, une valeur actuelle de détermination qu'il n'a pas. Si l'homme est loin de vouloir ce qu'il veut, à plus forte raison est-il loin de vouloir ce dont il a l'idée, même très nette.

Le sens moral fournit simplement à la volonté plus ou moins consciente des motifs plus ou moins puissants suivant les individus, les lieux, les temps, les situations. L'é-

[1] H. Marion, *La solidarité morale*, p. 189.
[2] V. M. Guyau, *La morale d'Épicure*, p. 220.

ducateur psychologue doit bien plus se préoccuper des habitudes que l'enfant peut prendre, et de sa volonté, qui se développe, elle aussi, par un exercice habituel, que du développement de sa conscience morale. Celle-ci est la fleur que suivront des fruits, mais celles-là sont les racines et les branches.

Le développement de l'intelligence et de la réflexion précise et étend la distinction primitive du bien et du mal. La soumission à l'autorité, personnification de la raison pratique, la docilité s'accroît aussi avec l'expérience et la réflexion. Avec la tendance à la réflexion, s'accroissent aussi peu à peu, la sympathie, l'amour de la louange, l'amour-propre, la force de l'exemple, la crainte du reproche, le désir de n'être pas grondé, de faire plaisir aux siens. Ainsi se constitue cet état dans lequel la réflexion domine la tendance contraire et rend possible le gouvernement de soi-même. De tous ces éléments divers se forme peu à peu la conscience morale, ce qui veut dire que le bon vouloir et le sentiment moral se surajoutent au premier acquis des habitudes morales. L'enfant a pu être dressé plus ou moins facilement, plus ou moins complètement, selon les aptitudes innées de son caractère ; maintenant il est encore incapable de se conduire par lui-même, mais il a un vague sentiment de sa liberté si étroite, et il peut collaborer à la direction de sa petite personnalité.

Quoi de plus touchant que ces exemples de retour sur soi-même avec la défiance bien justifiée de ses forces, et la peine morale du *meliora video, deteriora sequor*, dans de petits enfants à peine âgés de deux ans ! A l'âge encore tout d'impulsivité, la fille de L. Ferri [1], priée par sa mère d'être bonne, lui fit plus d'une fois cette réponse

[1] *Osservazioni sopra una bambina*, dans la *Filosofia delle scuole italiane*, octobre 1881

singulière, qui indiquait un retour sur soi-même avec conscience de sa faiblesse : « Je sens que je ne puis être bonne. » Mais vers l'âge de cinq ans, et le père aurait pu observer plus tôt des faits analogues, ayant été louée par sa mère : « Demain, dit-elle. je voudrais te rendre encore plus contente. Je voudrais toujours être bonne. Mais, dis-moi, pourquoi ne puis-je pas être toujours bonne ? » Il ne faut pas croire que, même à cinq ans, l'enfant le mieux doué, le mieux appris, se maintienne toujours dans cette sphère relativement élevée du sentiment moral. Même beaucoup plus tard, l'enfant retombera souvent au-dessous de ce qu'il put être ou paraître vers l'âge de trois ans, ou de deux ans. L'important est qu'à un âge aussi tendre, on puisse éveiller par intervalles la lumière toujours si vacillante de la raison morale.

Nous voici déjà en marche vers l'acquisition de ce sens moral de réflexion, à la formation complète duquel concourent toutes les facultés de l'être humain. On peut l'appeler, une fois formé, l'intuition morale, avec M. Buisson, qui a indiqué la vraie méthode à suivre pour son premier développement. « L'intuition morale, dit ce maître éminent, c'est la prise de possession à la fois par l'esprit, par le cœur et par la conscience, de ces vérités indémontrables et indubitables qui sont comme les principes régulateurs de notre conduite. Il y a une intuition du bien et du beau, comme il y a une intuition du vrai ; seulement elle est plus délicate encore, plus irréductible à des procédés démonstratifs, plus résistante à l'analyse, plus fugitive et plus inexplicable, parce qu'elle se complique d'éléments étrangers à l'intelligence proprement dite, parce qu'il s'y mêle des émotions, des sentiments, des influences de l'imagination, des mouvements du cœur [1]. »

[1] Buisson, *Dictionnaire de pédagogie*, article *Intuition*.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de la cinquième édition I
Préface de la deuxième édition..... II
Introduction par M. James Sully..... VI

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I. — Avant la naissance..... 1
Chapitre II. — Les premières impressions du nouveau-né.. 9
Chapitre III. — Les perceptions, les sensations et les sentiments primaires. — Le goût. — L'odorat. — Les sensations organiques. — Le sens musculaire. — Le sens thermique. — La vue. — L'ouïe. — Le tact. — Premiers progrès..... 13

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I. — Le développement de l'activité motrice..... 47
Chapitre II. — L'évolution de la sensibilité affective. — La crainte. — La colère. — La jalousie. — Sympathies et antipathies variées. — Sympathie animale. — Sympathie humaine. — Sentiment sexuel. — Sentiment personnel..... 67
Chapitre III. — La volonté..... 99

TROISIÈME PARTIE

Chapitre I. — Les tendances intellectuelles. — Curiosité. — Imitation. — Crédulité..... 115
Chapitre II. — L'évolution de l'intelligence. — La mémoire 138
Chapitre III. — L'association..... 153
Chapitre IV. — L'imagination 172
Chapitre V. — L'attention..... 192
Chapitre VI. — Le jugement..... 206

Chapitre VII. — L'abstraction..... 223
Chapitre VIII. — La comparaison..... 238
Chapitre IX. — La généralisation 247
Chapitre X. — Le raisonnement 262
Chapitre XI. — Les erreurs et les illusions de l'enfant..... 275

QUATRIÈME PARTIE

Chapitre I. — Le langage..... 285
Chapitre II. — Le sens esthétique. — Le sens musical. — Le sens du beau visuel. — L'instinct constructeur. — L'instinct dramatique 305
Chapitre III. — Personnalité. — Sens moral..... 323

Paris, imprimerie des Écoles, H. JOUVE, 15, rue Racine.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE